L'ÉCUEIL

DE LOVELACE

I.

Je vais raconter une histoire qui froissera quelques esprits, j'en suis sûr, parce qu'elle renferme l'élément dont nous nous accommodons le moins : la vérité. Ce n'est pas toutefois que des exagérations évidentes, qu'il ne m'était pas loisible de faire disparaître, ne s'y rencontrent çà et là. Dans l'humble jardin où j'invite à venir errer quelques instans l'ami passager et inattendu que nous donne la destinée des livres, plus d'une illusion étale sur sa haute tige ses fleurs fantasques, et, je l'espère, cette plante merveilleuse dont tous les poètes affirment l'existence, l'idéal, pousse au milieu d'un gazon solitaire; mais aucune fabrique ne s'y élève : point de petits temples, de ruines factices, de statues en marbre ou même en plâtre. Eh bien! ces ornemens sont nécessaires pour faire accepter à la plupart de nous ce qu'on appelle la nature. Les êtres et les choses, tels qu'ils échappent au formidable génie dont ce monde est le jouet mystérieux, inquiètent et révoltent nombre de gens réputés pourtant sages et disciplinés entre tous, — oui, les révoltent, et je le prouve.

Représentez-vous une créature appartenant aux humbles conditions de cette vie, avec des couleurs, sous des formes qui l'arrachent à la réalité, et vous entrez dans une des rêveries les plus chères de tout temps aux imaginations aristocratiques. Pour aborder sur-le-champ mon sujet, qu'un grand poète, avec le souvenir de deux yeux noirs qu'il a vus briller dans sa jeunesse sous un toit de pêcheur, vous crée une sorte d'être divin dont vous ne sauriez dire la pa-

trie, voilà tout ce qu'on nomme les cœurs et les esprits d'élite qui, comme autant de harpes séraphiques, s'unit dans un concert de louanges. Quelle sensible lady, quelle jeune miss refusera son affectueux enthousiasme à la Graziella des *Confidences?* Comment ne pas aimer un charmant et discret fantôme marchant d'un pas si léger dans ce monde, qu'il n'y heurte personne, qu'il n'y dérange rien? On lui offre de toutes parts cette tendre sympathie que l'on prodigue volontiers aux ombres; mais donnez à cet être si caressé tout à l'heure le sang et la chair, toutes les forces et toute la plénitude de la vie, puis à ces esprits d'élite que le spectre charmait présentez la créature vivante, non point répugnante, non point vulgaire, parée au contraire de tous ses attraits, des vrais attraits qu'elle tient de Dieu, et vous verrez comment la pauvre fille sera reçue! Ce ne sera pas seulement contre elle qu'on se déchaînera, ce sera encore, et par-dessus tout, contre l'homme qui aura pu l'aimer. Eh bien! il faut l'avouer cependant, cet homme-là, c'est chacun de nous.

Oui, chaque homme rencontre d'ordinaire une femme qui, séparée de lui par tout ce qui peut séparer deux créatures humaines en ce monde, froissant tous ses intérêts, choquant toutes ses vanités, l'attire au nom de ce qu'a de plus vif et de plus secret la grâce irrésistible de l'amour. Cette femme apparaît d'habitude à deux époques bien différentes de la vie : à l'âge où le cœur commence à s'ouvrir, — c'est alors une apparition rarement redoutable, — et à l'âge au contraire où il se ferme, lassé par la chaleur du jour, mais doucement troublé en même temps par les premiers souffles de la nuit. Cette seconde apparition est terrible. Ne riez pas trop de ma théorie. Je vais l'appuyer sur des faits qui rendront, je l'espère, toute ma pensée, et qui pour plus d'un, je crois, seront des souvenirs.

Jamais aucun homme ne m'a mieux représenté le parfait officier de cavalerie légère que Richard de Fleminges, il y a de cela peu de temps encore. Son destin l'avait conduit par des voies singulières à ce genre de perfection qu'il n'avait pas atteint tout d'un coup. Épris longtemps du monde, où tout avait souri à ses débuts, il avait connu ces amours puissantes et raffinées qui, malgré tant de bouleversemens extérieurs, sont depuis des siècles la vie intime d'une société tout entière. S'il avait eu le goût et s'il avait reçu le don d'écrire, il aurait pu faire un livre semblable à l'œuvre (me pardonnent des opinions illustres!) d'une des âmes les plus tendres et les plus blessées qu'il y ait jamais eu suivant moi : je veux dire les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Pour plaire à certains yeux qui répandent encore à présent peut-être une lumière sereine et lim-

pide, il aurait à coup sûr fait *la guerre aux rois,* il l'avait *faite aux dieux,* car après tout n'avait-il pas mortellement frappé la confiance, l'expansion, que sais-je? toutes les divinités de sa jeunesse? Mais au lieu de rester sur le théâtre de ses souffrances, avec un esprit médisant et un cœur blasé, Richard avait profité de son métier pour aller puiser la vie à d'autres sources que celles dont ses lèvres ne pouvaient plus supporter l'amertume. Il s'était battu au loin pendant plusieurs années. Sous l'influence des chevaux, de la poudre et d'un ciel toujours en fête, son caractère s'était peu à peu transformé. Lors donc qu'il y a quelques années, les hasards de sa profession le ramenèrent dans sa patrie, ce n'était plus assurément le même homme. Si la duchesse de Longueville se fût promenée sur la plage de Marseille quand il y sauta d'un pied léger, elle n'eût point reconnu son pâle et romanesque Marcillac. Ce ne fut point la duchesse de Longueville du reste qu'il trouva sur la Cannebière.

Il y fut reçu par de joyeux camarades dont il venait partager la vie et par des femmes dont je serais bien désolé de médire. Manon, dans toute sa liberté et tout son charme, c'est-à-dire dépourvue de tout Desgrieux, lui donna l'accolade de l'arrivée. Le voilà donc acclimaté tout à coup en France, parfaitement installé au sein d'un aimable régiment dont le numéro n'importe en aucune façon à notre affaire. Au moment où commence ce récit, il lui arrivait souvent pendant des heures entières de se croire heureux, ce qui est exactement la même chose que de l'être. Pensant en avoir fini pour toujours avec un des fléaux de sa jeunesse, il disait à part lui du vague chagrin dont tant d'hommes sont rongés ce que disent du diable quelques dévots pleins de confiance : « Il sera bien fin, s'il parvient à m'attraper! » On sait l'éternelle imprudence de ces défis adressés au mal.

Il advint que le régiment de Richard reçut l'ordre de partir pour une petite ville du Nord assez aimée de la cavalerie, quoiqu'en définitive l'épithète consacrée de *trou* puisse parfaitement lui être appliquée. Herthal, dont je n'engage personne à vérifier la position sur la carte, est tout près des Pays-Bas. Il est situé au milieu de grandes plaines où l'on cultive le houblon; ses fortifications, à demi détruites, sont entourées d'immenses abris d'un vert sombre, comme ceux dont quelques peintres hollandais étendent l'ombre, à travers de calmes paysages, sur de riches seigneurs portés par de robustes coursiers. La gaieté ne semble pas certainement, au premier abord, avoir dû choisir ce coin de la terre pour sa résidence habituelle, et cependant Herthal est bien loin d'être la plus exécrée des garnisons. On y fume des cigares recommandables et on y boit de l'excellente bière. Ceux à qui un amour effréné des splendeurs

mondaines ferait chercher les lauriers des Richelieu et des Lauzun jusque sous la hutte des Hottentots y trouvent une société à peu près semblable à toutes les sociétés de province. Enfin, dernière considération toute puissante, il y a là pour les sages amis d'une retraite sans austérité, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, une race de femmes à la beauté solide et au cœur à la fois tendre et calme, offrant des affections sans orages à une foule de militaires reconnaissans.

Ce fut au commencement d'un jour printanier que le régiment où servait Fleminges arriva devant cette ville. — Jamais, disait un jour Richard, je n'ai vu apparaître à la fin d'une étape une ville où je devais passer seulement vingt-quatre heures, sans me livrer au moins quelques minutes à une petite rêverie pleine de charmes. Je m'écrie tout comme M. de Lamartine : « Là je vais trouver une âme que j'ignore. » Cette âme habitera le corps d'une hôtelière, ou d'une souveraine de comptoir, ou d'une femme de notaire, peut-être même d'une châtelaine, que sais-je? Les billets de logement nous envoient partout, le destin est tout puissant, et les fourriers sont ses ministres. Dans quelques heures, les chevaux installés et le déjeuner terminé, j'entamerai un roman plus ou moins agréable, mais que la brièveté, à coup sûr, sauvera de l'ennui. Il se peut bien que ce soir je sois prodigieusement sentimental; c'est même certain, s'il y a devant l'auberge des arbres et un banc de pierre. En ce cas, je me sens porté aux amours allemandes, et je regarde avec un attendrissement profond la Gretchen de la *Croix-d'Or* ou du *Cheval-Blanc*. Demain matin, la trompette heureusement dissipera mes songes langoureux de la veille avec les premiers rayons du jour. Toutefois la marche sera un peu triste à ses débuts, et je sentirai comme le poids d'un fantôme sur la croupe de mon cheval. Soudain, à la première halte, cette gaie et vaillante sagesse qui sort du baril de la cantinière se lèvera, et me rendra tout entier à l'heure présente. Hélas! pourquoi n'ai-je pas toujours donné ces bonnes et vives allures à ma vie? — Eh bien! en arrivant devant Herthal, Richard ne fit aucune de ces réflexions à teintes roses; il se sentit envahi au contraire par une tristesse secrète. Le vieil homme, comme on dit si bien, cet insupportable, cet obstiné compagnon, dont chacun de nous cherche avec tant de raison à se défaire, sembla un instant avoir repris son autorité sur lui. Il est vrai qu'il touchait au but d'une course, non point à un de ces lieux de passage où notre âme et les choses extérieures n'ont guère le temps de former entre elles des unions fastidieuses. — On devrait, disait-il à un de ses compagnons, n'arriver jamais à la fin d'un voyage. Le terme d'une excursion, c'est quelque chose comme le mariage à la fin d'un roman, c'est-à-dire le

dénoûment avec sa morne et impitoyable vulgarité. Herthal était d'un charmant effet dans mon esprit, derrière vingt villes à traverser; à présent que le voilà, je lui trouve une sotte figure. J'étais né pour être nomade. Le désert est divin, parce qu'on ne s'y arrête nulle part. La vie humaine y glisse et s'y joue comme le soleil, de là ces songes que l'on nomme le mirage.

Cet accès intempestif de poésie prouvait que l'âme de Fleminges était troublée. Ce trouble ne venait point d'un voyage fini, il venait d'un événement inconnu prêt à se montrer. A l'approche des orages qui doivent les bouleverser, point de natures qui ne frissonnent. Celles où les hautes pensées n'ont pas tout à fait disparu, abattues comme les grands arbres par les souffles mystérieux du ciel ou par la main intéressée des hommes, celles-là ont parfois des frémissemens harmonieux. Mon Dieu, oui, ce sont là phénomènes fréquens du monde invisible, et le monde invisible existe même sous un dolman.

II.

La première chose à faire quand on arrive dans une garnison nouvelle, c'est d'y chercher un logement. Un gîte commode et une femme qui ne soit pas un tyran trop porté aux exactions, voilà ce que poursuit l'officier dans tous les lieux où ses destins le conduisent. Fleminges se mit en quête du logement, espérant que la femme s'offrirait ensuite. Il était par sa vie et par sa nature disposé à s'accommoder de tous les abris. Depuis nombre d'années, il avait couché quelquefois sous le ciel, souvent sous la tente; toutes les recherches du luxe lui étaient devenues étrangères; mais cependant il demandait à ses résidences les plus passagères certaines conditions que l'on ne rencontre pas toujours. Il avait les goûts que l'écrivain héraldique Vulson de La Colombière prête aux merlettes : il aimait les vieilles masures. Il eût préféré la tour du lord Ravenswood à l'entre-sol le plus élégant de la rue de Rivoli. Or les logis occupés d'ordinaire à Herthal par les officiers n'avaient point pour la plupart de quoi répondre à ses désirs. C'étaient d'honnêtes chambres situées chez des boulangers, chez des tonneliers, chez des brasseurs, avec des fenêtres donnant sur la rue, de véritables petits enfers bourgeois pour des esprits d'une certaine nature. Fleminges avait passé une journée tout entière à visiter cette série de maussades demeures, et se trouvait encore sur le pavé quand, se promenant le soir solitairement après son dîner, un écriteau attira son regard: C'était derrière l'église, au fond d'une rue déserte, une vaste maison à l'air abandonné, la véritable maison de province,

qui éveille dans presque tous les cœurs soit des songes, soit des souvenirs. Un de ces grands marronniers qui pourraient raconter de longues annales domestiques, qui se sont associés à des joies d'enfans et à des mélancolies de vieillards, élevait sa tête au-dessus d'un mur. Une porte d'un vert sombre parsemée de clous usés semblait avoir l'habitude d'être close, car il y avait, avec les herbes et les fleurs qui s'échappaient de son seuil, de quoi faire un bouquet pour Margot et une salade pour La Ramée. Richard mit en branle un lourd marteau qui fit entendre un son prolongé; il pensa que ce bruit ne ferait apparaître personne, mais, à sa vive satisfaction, cette pensée-là fut trompée. La porte s'ouvrit, et une sorte de manant à cheveux gris, génie rustique de ces ruines, s'offrit à lui ayant sur les lèvres le *che vuoi?* de tous les êtres évoqués.

L'officier dit qu'il voulait habiter cette maison, si ses chevaux et lui pouvaient s'y loger. Les écuries eurent son approbation; elles étaient un peu délabrées, mais dix chevaux auraient pu y tenir à l'aise dans toutes les situations possibles. Restait donc à voir le séjour des hommes. Le guide à cheveux blancs, qui n'était autre qu'un vieux jardinier, prit un flambeau, gravit un perron, et voilà Fleminges tout d'abord dans un vaste salon qui émut vivement sa curiosité. Aux quatre murailles étaient appendus quatre portraits. Deux de ces tableaux représentaient un homme et une femme poudrés, de mine assez fière, l'un et l'autre en costume de chasse, quoique avec des attributs fort différens. L'homme avait un magnifique fusil, la femme un arc et des flèches. L'homme s'était contenté d'être un riche mortel, la femme avait aspiré à être déesse. Rien du reste d'étonnant à cela : les Eloa ont succédé aux Iris et aux Uranies. Nos pères hantaient les déesses; les anges nous étaient réservés.

Le troisième portrait était un officier de mousquetaires, non point du temps de Louis XV ni de Louis XVI, mais du temps de Louis XVIII. Ce jeune seigneur de la restauration avait tout à fait grand air. Une chevelure blonde et un peu claire, qui semblait protester contre l'absence de la poudre, s'élevait sur un front plein de noblesse. Deux lèvres fines se contractaient dédaigneusement sous un nez aux narines élégantes et minces. La taille de ce gentilhomme était d'une grâce parfaite : c'était celle du sire de Saintré; si le poing d'un manant eût pu la briser, le vent d'aucun boulet ne l'eût fait fléchir.

Quant au quatrième portrait, assurément le plus charmant de tous, rien ne pouvait faire comprendre comment il se trouvait auprès des trois autres. Avez-vous jamais rêvé de Fanchon la vielleuse ou de la belle écaillère? J'avoue que ces héroïnes populaires ont souvent préoccupé ma jeunesse. Eh bien! ces filles splendides de la plèbe devaient avoir les traits que Fleminges avait sous les

yeux. Imaginez une créature n'ayant rien cette fois ni de l'ange ni de la déesse, femme par excellence au contraire, avec une chair où circule un sang plein, comme la liqueur des grappes, d'une ivresse accessible à tous. Elle est assise sur une chaise rustique, elle tient un ouvrage, mais ne coud pas : le diable ne peut pas laisser travailler une pareille fille. Sans avoir rien de cette courbe fatiguée des tailles trop frêles, sa taille est un peu affaissée; elle exprime, ainsi que l'attitude en même temps animée et attentive de sa tête, quelque entraînement invisible. C'est tout au plus si elle a vingt ans; toutes les fêtes et toutes les ardeurs du printemps sont sur ce visage. Les yeux dardent un feu à brûler comme un amas de paille tout ce que les cœurs choisis pour arsenaux par la sagesse peuvent enfermer d'armes et d'engins contre le plaisir.

Fleminges n'avait pas affaire à un guide bavard; il ne put obtenir sur ces portraits que des renseignemens très concis et très obscurs. La maison lui convint. Après en avoir parcouru chaque pièce, il erra dans un jardin touffu, vraie république d'arbres et de plantes dont le jardinier n'était le chef que de nom à coup sûr. Ce jardin acheva de le ravir.

— Dès demain, dit-il, je veux venir habiter ce logis, si on me le laisse à des conditions tolérables.

— Monsieur est donc marié? s'écria le jardinier, ne pouvant pas croire qu'un homme choisît pour lui seul une aussi vaste demeure.

Fleminges ne répondit pas et se mit à sourire. Il était marié depuis longtemps, et assez peu secrètement, à la dame qui réclame les plus grands espaces pour ses ébats, et que les artistes appellent la fantaisie, les philosophes l'imagination, les sots la folie.

Il s'en alla finir sa soirée au café. Le café où vont les officiers à Herthal est d'une physionomie attrayante. De grands arbres plantés devant la porte forment, en entrelaçant leurs branches, un abri qui convient parfaitement à la rêverie de la bière et du cigare. Fleminges s'assit sous la verdure tout occupé de son nouveau gîte. Un vieil habitant du pays, qu'on appelait le baron de Mière, vint prendre place auprès de lui. M. de Mière avait passé quelques années de sa jeunesse dans la garde royale. Il tenait toujours à la famille militaire par ces liens que conservent soigneusement ceux mêmes qui ont été appelés à y figurer le moins longtemps. C'était l'ami de toutes les générations d'officiers qu'il avait vues passer sous ses yeux du sein de sa retraite. Aimable discoureur, guide obligeant, il initiait à tous les mystères d'Herthal les divers compagnons que lui envoyaient les changemens de garnison. On sentait qu'il n'avait pas toujours vécu dans un coin obscur de la France. Son esprit ne manquait ni d'originalité, ni d'élévation, ni de verve, et sa médisance,

car il faut bien reconnaître qu'il était un peu médisant, n'avait pas les maussades allures, le trot désagréable et menu de la médisance provinciale. Fleminges accueillit le baron avec joie; il fit une foule de questions sur le logis qu'il venait de visiter, et voici à peu près ce qu'on lui répondit :

« Cette maison avait appartenu au marquis Olivier de Restaud. Ce marquis de Restaud, le mousquetaire dont Fleminges avait vu le portrait, eut sous la restauration à peu près toute l'élégance que comporte ce siècle-ci. Aussi Herthal ne le possédait pas souvent. Il menait grand train à Paris, dansait chez Mme la duchesse de Berri, chassait avec le roi Charles X, et faisait parler de lui par ce luxe à part, don de quelques natures privilégiées, qui s'élève à la dignité d'une faculté de l'esprit. Quoiqu'il n'eût pas le travers de vouloir suivre sur un Pégase d'amateur les hippogriffes qui portent les vrais enfans de la poésie, il aimait les lettres et les arts. Un jour il crayonna sur un album un sonnet d'une grâce singulière, tel que Boufflers aurait pu l'écrire, s'il était revenu en ce monde après s'être entretenu aux enfers avec l'auteur de *Lara*. Il fut lié intimement avec Géricault, qui a plus d'une fois reproduit ses traits. Enfin c'était un de ces esprits distingués qui goûtent toutes les élégances, et qui, brillans miroirs à mille facettes, attirent continuellement autour d'eux la population ailée des hommes de génie. Un beau jour, le marquis de Restaud vint ici, annonçant l'intention de consacrer quelques semaines à sa sœur. Il était charmant encore, quoique sa jeunesse, à ce qu'il prétendait, fût déjà morte et enterrée. Son regard, où la bonté faisait toujours passer un nuage devant la raillerie, peignait merveilleusement une âme où une sensibilité native luttait avec un continuel succès contre un scepticisme acquis. Eh bien! tout à coup on remarqua d'étranges changemens chez cet aimable gentilhomme. Il ne retournait pas à Paris, ce dont nous étions fort loin de nous plaindre; mais ce qui nous étonnait et nous désolait, il s'éloignait chaque jour davantage de sa famille et de ses amis. Bientôt on connut le mot de cette énigme : c'était la femme dont le portrait vous a frappé, la belle Julie Marguen, l'hôtesse du *Grand-Chandelier*. M. de Restaud était tombé sous la tyrannie de Julie. Il avait rencontré sur le seuil d'une auberge ce qu'aucun salon n'avait pu lui offrir : la maîtresse de sa vie. Le malheur voulut que le possesseur légal de cette beauté, le gros Marguen, vînt à mourir subitement; voilà Julie qui se trouve veuve. Le marquis l'enlève à son hôtellerie, et s'établit avec elle dans la maison que vous venez de visiter. Jusqu'alors, toutes les fois qu'il était venu à Herthal, il avait demeuré chez sa sœur. Depuis la mort du vieux marquis de Restaud, le logis qui se rouvrit pour

Julie était resté abandonné. Aussi jugez de l'étonnement dont fut saisie notre ville, quand on apprit que le brillant, le prodigue Olivier rentrait dans la maison de ses pères, se faisait citoyen d'Herthal, et que ce miracle était l'œuvre de Julie. Malheureusement nous devions avoir motif à nous étonner encore plus. Un jour on apprit que la veuve Marguen devenait marquise de Restaud. Je poussai comme tout le monde mainte exclamation de surprise, et ce mariage ne me parut pourtant qu'un événement d'un ordre fort connu qu'il était impossible de ne pas prévoir. Il est des routes au bout desquelles ces sortes d'unions se dressent fatalement comme la potence au bout de certains autres chemins. Notre pauvre Olivier nous fut alors enlevé pour toujours. Ceux qui l'avaient le plus aimé, ceux qui l'avaient le plus envié s'éloignèrent de lui avec ce sentiment de blâme, d'aversion, presque d'horreur qu'on professe encore en province pour les mésalliances dont la passion est la seule origine. Mlle de La Ruberie me disait hier soir qu'elle avait cru longtemps que le marquis Olivier de Restaud avait commis un grand crime, et qu'étant enfant, elle avait peur lorsqu'elle passait devant sa maison. Aujourd'hui Olivier et Julie sont morts tous deux, Olivier a disparu le premier; une maladie aiguë a récemment enlevé Julie, qui était à sa mort presque aussi belle encore que son portrait. La maison qui vous a séduit est revenue à Mme de Bressange. C'est à cette respectable douairière que vous devrez adresser votre déclaration d'amour pour ce gîte. Elle vous l'abandonnera, je crois, avec précipitation, sans vous faire de difficulté sur aucun point, comme on donne au premier épouseur venu la main d'une fille de condition qui a mésusé de sa jeunesse. Mme de Bressange a juré de ne revoir jamais les lieux où son frère a si tristement fini. Maintenant, mon cher monsieur, que vous en connaissez la chronique, votre maison vous charme-t-elle encore, ou vous inspire-t-elle le même effroi qu'à Mlle de La Ruberie?

— Ma foi, repartit Fleminges, je conserve ma première impression, et j'irai demain faire ma demande formelle à Mme de Bressange.

— Si ce logis allait vous porter malheur! reprit en riant M. de Mière. »

III.

Quelques jours après cette conversation, Fleminges était en pleine possession du logis qu'il avait désiré; quelques semaines plus tard, au logis il avait joint une maîtresse, et cette maîtresse, ma foi, je vous la nommerai, quoiqu'il y ait là peut-être une indiscrétion

monstrueuse. Mais nous sommes bien loin d'Herthal, où probablement vous n'irez jamais, où, je crois, vous ne connaissez personne. Bref, Fleminges était aimé de Félicie-Honorine de Bressange, baronne de Pornais.

Mme de Pornais était une robuste femme, d'un coloris vigoureux, qui pouvait avoir une trentaine d'années. Elle passait pour une beauté à Herthal, où elle exerçait un empire absolu. Le fait est que ses traits ne manquaient pas de régularité, et si elle n'avait pas la blonde chevelure, la chair éclatante des femmes de Rubens, elle en avait les formes solides; mais la plus redoutable des mauvaises puissances, la vulgarité, l'avait marquée de son empreinte. Son visage ne pouvait pas plus échapper à une minauderie banale que son esprit à un lieu commun.

Le baron de Pornais, personnage taciturne, qui en apparence semblait tout entier au goût des médailles antiques et des fleurs, avait cependant entouré sa compagne de quatre gros enfans. On prétend que ce sont là des fortifications excellentes, les seuls remparts qui puissent rendre une femme inexpugnable. Eh bien! ces remparts-là avaient assez mal protégé Mme de Pornais. Comme nombre de femmes, la baronne passait sa vie à réunir dans une sorte d'*olla-podrida* les sentimens les plus opposés : affections maternelles, tendresse romanesque, légère pointe même d'amour ou tout au moins de devoir conjugal. C'était un abominable ragoût qu'elle servait impitoyablement au malheureux qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situation de Fleminges. Ce pauvre Richard était obligé de subir sans cesse des tirades pleines d'un effroi haletant sur les dangers de la coqueluche, des homélies remplies d'une austérité onctueuse sur les obligations du mariage. Il faut avouer que les propos d'amour qui se trouvent en compagnie de ces respectables propos y font une figure singulière. Aussi, quand la sensible matrone venait tout à coup à changer de ton, le galant avait grande envie de la renvoyer à son mari et à ses enfans. Ce n'est pas à coup sûr que Mme de Pornais fît connaître à Fleminges un genre nouveau de déceptions : loin de là, elle lui rappelait au contraire maintes choses que, dans sa jeunesse, il avait prises avec de sérieux dépits et souvent avec de grandes douleurs. Seulement elle les lui rappelait comme ses toilettes de bal lui rappelaient aussi quelques toilettes pleines d'un art divin; Richard voyait son passé lui apparaître dans l'étrange accoutrement de la province.

Pourquoi, me direz-vous alors, s'était-il lancé dans cette aventure? que ne laissait-il cette honnête personne en repos? Parce qu'il avait tout simplement cette habitude, que le roman ne veut jamais reconnaître, mais qu'il faut bien constater dans la vie réelle, de

repousser avec énergie certaine nature d'isolement. Depuis qu'il avait renoncé aux rayons charmans et meurtriers de ses premières passions, depuis qu'il avait dit pour toujours adieu aux jardins enchantés où il avait été le jouet des cruelles déesses, il vivait le plus paisiblement possible dans ce petit harem illégal que nous avons entendu souvent les chefs arabes nous reprocher au retour de leurs voyages en France. C'était, en un mot, le désir d'échapper aux tristesses de la solitude comme aux périls de la vie à deux qui avait uni Fleminges à Mme de Pornais.

Cette union, qui n'était donc pas précisément celle de Roméo et de Juliette, fut sur le point de se dissoudre un soir assez brusquement. Un jeudi, vers huit heures, Richard s'était rendu chez sa maîtresse, comptant passer quelques heures d'une manière plus ou moins galante. Le mari devait être absent pour une chasse de plusieurs jours, deux enfans devaient être couchés, les deux autres en partie chez une tante. Le hasard détruisit toutes ces combinaisons. Honorine était seule, il est vrai, dans son salon, quand Fleminges se présenta; mais elle l'avertit que M. de Pornais ne s'était point soucié d'aller courre le cerf : il était en haut, dans sa chambre, occupé à ranger quelques médailles; on entendait sur le plafond le bruit de sa pantoufle, il pouvait descendre d'un moment à l'autre; les enfans aussi étaient restés au logis; deux d'entre eux avaient une sorte de rhume mêlé de fièvre qui menaçait de tourner à la rougeole. Au moins aussi sage que tendre, Honorine réclamait pour les épanchemens de son amour le plus exact huis-clos. Aussitôt qu'une porte était entr'ouverte, la vertu entrait chez elle comme une bise refroidissante. Elle accueillit Fleminges de la manière qui affectait le plus désagréablement les nerfs de ce pauvre diable. A quelques privautés fort modestes, elle opposa des airs d'abbesse outragée; à quelques menus propos de galanterie, elle riposta par des sermons sur les devoirs de la vie sociale. « Son cœur, disait-elle, pouvait être coupable de quelque faiblesse; mais, Dieu merci, aucun grand principe ne s'effacerait jamais de son esprit. » Fleminges réprima l'ironie qui venait en dépit de lui sur ses lèvres. En homme de modération et d'expérience, il prit le parti de s'en aller. Il se trouva dehors par une nuit d'été toute remplie d'attrait et d'émotion. La plus molle des villes italiennes n'a jamais été couchée, sous le regard des étoiles, dans une pose plus languissante que ne l'était Herthal en cet instant-là. Des souffles charmans faisaient frissonner tous les marronniers qui entouraient la ville d'une ceinture verdoyante; les grands arbres placés derrière les murailles des cours balançaient doucement leurs têtes comme des dilettantes aux passages exquis d'un opéra. Fleminges ne put s'empêcher de penser

qu'il s'abandonnerait volontiers à une affection présentant un peu plus d'analogie avec l'amour que son occupation du moment. — Par bonheur, se dit-il, je ne suis en aucune manière à la place de M. de Pornais. Je jouis d'une liberté complète, et je pourrais dès ce soir remplacer mon Honorine par quelque objet plus doux à mon cœur. J'aimerais, poursuivit-il en entrant plus avant dans sa rêverie, une femme qui m'aiderait à sortir du cercle où je tourne depuis si longtemps. Je voudrais m'attacher à une créature si étrangère au monde où j'ai vécu, qu'elle ne me choquât par aucune des vulgarités que je connais et que je redoute, dont j'attends la venue avec l'anxiété de mon vieux maître de musique guettant l'endroit où je faisais invariablement une fausse note.

Tout en devisant ainsi à part lui, il se trouva engagé dans une rue que l'on appelait la rue du Mail. Dans cette rue, il aperçut derrière un comptoir, à travers des vitres éclairées, une femme qu'il avait remarquée déjà plusieurs fois. C'était une pâtissière, mon Dieu, oui, le mot est dit maintenant, et même une pâtissière qui vendait des brioches fort estimées. Cette pâtissière n'en était pas moins ce qu'il y a de plus idéal et de plus charmant. Elle n'avait point une de ces vigoureuses beautés que l'on demande d'habitude aux déesses sorties de l'océan populaire; ce n'eût point été une femme à représenter aux fêtes révolutionnaires ni la paix, ni la justice, ni la vérité, ni la raison. Non, c'était au contraire une créature délicate, devant s'appeler Rosemonde ou Miranda plutôt que Sabine ou Porcie. Son front, du modèle le plus pur, pliait sous une chevelure mystérieuse; ses grands yeux, surmontés par des sourcils d'un dessin élégant et sérieux, laissaient voir de bleues et limpides profondeurs. Ce qui toutefois rappelait un peu son origine et l'empêchait d'être une fille vivante de Raphaël ou de Vinci, c'était un nez fin et léger, mais moins correct que gracieux, ouvrant deux narines roses et mobiles au-dessus d'une bouche plus attrayante que les cerises des *Confessions*. Ce qui la rendait encore une femme de sa condition, c'était une fraîcheur étrangère aux madones dans leurs cadres, aux duchesses dans leurs salons, la fraîcheur de la rose sauvage, se moquant du soleil et de la bise, défiant la poussière de la route du haut de son buisson.

Fleminges se sentit ce soir-là atteint avec une vivacité toute particulière par cette beauté. « Voilà, se dit-il, une femme dont j'ai été bien sot de ne pas m'occuper jusqu'à ce jour. Quoiqu'elle soit derrière un comptoir, elle a de tous les prestiges, à coup sûr, le plus incontestable, c'est-à-dire la grâce. Si borné, si incomplet, si défectueux que soit son esprit, je la défie de m'impatienter plus que Mme de Pornais et maintes autres créatures qui m'ont vu à leurs

genoux, pour me servir de l'expression consacrée. Il y a longtemps que je ne suis plus à la recherche des Corinne. — Elle ne vous comprendra pas, me dirait telle de mes amies, si je lui confiais mes projets. — Je vous demande pardon, madame; elle me comprendra si bien, qu'elle me donnera tout le genre de bonheur que je lui demanderai. »

Le lendemain et tous les jours suivans, Fleminges ne fit pas une course sans passer devant la boutique de la belle pâtissière. La rue du Mail le conduisait partout. S'il était à cheval, sa monture s'associait si bien à ses desseins, qu'elle prenait d'elle-même à l'endroit voulu les allures d'un coursier arabe rentrant au *douar;* s'il était à pied, il s'arrêtait et jetait à travers les vitres les œillades qu'il croyait de l'effet le plus sûr. Il vit avec joie que l'objet de sa flamme lisait quelquefois des romans, car tout roman, même vertueux, n'est qu'un suppôt de la passion. Enfin il se décida un dimanche à se déclarer d'une manière ouverte; pour cela, il écrivit de sa plus belle écriture une lettre qui pouvait être pliée dans un gant. Le billet, si discrédité, si suranné chez les femmes d'une certaine classe comme moyen de séduction, a encore tout son prestige pour les Iris plébéiennes. C'est toujours cette sorte d'engin redoutable qu'on regarde avec une curiosité inquiète et effarouchée, comme s'il allait en sortir quelque diablotin terrible et charmant. Les belles dames d'Herthal entraient volontiers au sortir de la messe dans la boutique *éclairée,* pour prendre à La Fontaine son expression, *par les yeux* qu'adorait Fleminges. Mme de Pornais et quelques autres merveilleuses du pays, tenant leurs missels d'une main et des gâteaux de l'autre, entouraient le comptoir de la pâtissière quand l'officier se présenta. Richard fit une entrée assez habile. Fort goûté de la société d'Herthal, il recueillit à son apparition toute sorte de minauderies, que, par un regard d'une profonde adresse, il mit sournoisement aux pieds de la maîtresse du logis. Avec une singulière aisance, il se fraya un passage à travers des jupes volumineuses jusqu'à l'endroit où se tenait la *vierge aux brioches,* comme il disait en ces temps légers de ses amours. La vierge aux brioches du reste ne méritait ce nom que par ce qu'il y avait dans ses traits de pur, de suave, de familier au pinceau des grands maîtres, car elle était au pouvoir d'un pâtissier qui, joignant heureusement à son métier une autre industrie peu sédentaire (il voyageait pour le commerce des vins), veillait rarement sur son trésor. En ce moment, eût-il été là, je ne sais si sa présence eût pu le préserver d'une infortune, tant le billet de Richard, dès qu'il se montra, exerça d'attraction sur la belle. Sans que personne vît rien à ce manége, la lettre insidieuse passa des doigts de Fleminges dans la poche d'un petit tablier de soubrette.

Mme de Pornais, tout en dévorant un monstrueux gâteau, recevait les reproches d'une amie sur sa sollicitude maternelle, qu'elle nourrissait, disait-on, au détriment de sa santé. — Que voulez-vous? répondit-elle en essuyant sur ses lèvres avec son mouchoir une dernière trace de crême, tout notre bonheur est dans ces petits anges. En prononçant ces mots, elle jeta, vous devinez sur qui, un regard qui eût éteint tout remords dans le cœur de Fleminges, si ce cœur eût connu le remords. — Eh bien! le bonheur, mesdames, dit gravement Richard, moi qui suis un militaire pourtant, et non une femme, je le cherche encore dans l'amour, le véritable amour, celui auquel je ne pense pas sans pleurer, celui dont vous n'osez pas parler sans rire.

On prit pour une bouffonnerie cette sortie, débitée avec un sérieux incroyable. On ne s'aperçut pas que ces paroles étaient adressées à la pâtissière. La chère enfant dirigeait toute la flamme de ses beaux yeux sur Fleminges, pour elle plus séduisant que Lauzun au cercle de Mademoiselle, plus grand que Jean-Jacques prenant tout à coup la cause de Dieu au souper de Mme d'Épinay.

IV.

Fleminges était un soir devant un café dont nous avons déjà parlé. Il n'avait pas encore tout à fait la mine d'un homme en proie à une passion exclusive, mais ce n'était plus déjà le joyeux compagnon que tout un régiment chérissait il y avait à peine quelques mois. Son sourire était devenu contraint, son regard rêveur ou d'une gaieté qui sentait la fièvre. — Je commence à craindre, pensait-il, une terrible résurrection. Je croyais que le vieil homme était mort en moi pour toujours. Il me semblait l'avoir enseveli, en déposant dans son sépulcre, à la façon des anciens, tous les objets familiers à sa vaine et douloureuse vie : — les médaillons renfermant des cheveux qu'il avait sérieusement baisés, qu'il avait portés sur son cœur jusque sous le feu de l'ennemi; les lettres qui lui avaient paru, comme le ruban de Chérubin, compresses excellentes pour les blessures, les lettres dont chaque mot, commenté à l'infini par son âme tout entière, lui causait des joies incroyables ou des douleurs inouies. Eh bien! je m'étais trompé : aujourd'hui le sépulcre est vide, et le vieil homme est debout.

Pendant qu'il devisait ainsi, un de ces amis comme il y en a heureusement ailleurs qu'au Monomotapa vint à passer devant lui. Il l'appela. L'ami en question était un de ces personnages sensés qui ne transforment pas les objets réels en créations fantastiques par des examens obstinés et malsains. Ce n'est pas lui qui eût permis jamais

au barbet que rencontra un dimanche soir le docteur Faust de devenir le fatal démon que vous savez. C'était du reste un spirituel garçon, possédant le don providentiel de la légèreté et la qualité inappréciable de la bonne humeur. Plus d'une affinité secrète l'unissait à Fleminges, qu'il avait vu ailleurs qu'au régiment, et dont il comprenait maint trait saillant, quoique invisible au regard du grand nombre.

L'ami se laissa tomber sur un tabouret, se composa un grog avec beaucoup de soin, alluma un cigare, et s'écria ensuite d'un ton joyeux : — Ma foi, j'ai passé une matinée charmante. Une femme... — Faut-il donc, interrompit Richard, qu'il y ait éternellement une femme dans toute chose?... Je t'ai appelé précisément pour oublier ce funeste élément de notre vie, et voici que tu entonnes, à peine assis, une ritournelle amoureuse. Au diable l'amour! je dirai de lui comme Lovelace : je le hais parce qu'il est mon maître.

— L'amour, reprit l'ami, n'a rien à voir dans mon affaire. Mon infante est tout simplement une de ces femmes comme nous en connaissons beaucoup. Ce qui la distingue, c'est qu'elle a seize ans, une taille à tenir dans des mains plus petites que les miennes, et deux grands yeux d'un noir de raisin...

— Es-tu bien sûr de ne pas être amoureux d'elle?

— Pourquoi me dis-tu cette folie?

— Pourquoi? Eh bien! écoute la terrible chose.

Et Fleminges, qui était évidemment en proie au besoin de la confidence, commença par la théorie que démontre cette véridique histoire. Il affirma que les gens étrangers à tout principe de vie régulière étaient destinés à souffrir précisément par l'espèce de femmes qu'ils avaient traitées avec le plus de superbe. — Quelle Némésis, s'écria-t-il, est armée du fouet qui doit nous châtier, nous autres libertins, comme on disait au siècle dernier? — C'est Margot,... mon Dieu, oui, la Margot que nous avons aimée, puis délaissée. Plus tard nous la retrouvons, elle est brune peut-être au lieu d'être blonde, mais elle compte toujours par printemps; elle possède ce maître trésor de la jeunesse. Nous autres, nous comptons déjà par une série de saisons ingrates sans fleurs et sans fruits, nous avons pour tout bien ce lingot de plomb appelé l'expérience, valeur si embarrassante et si lourde, que, ne sachant plus qu'en faire, on finit par s'en délivrer. Margot a beau jeu alors pour asservir celui qui la domina jadis. Elle le charge de liens et l'emmène où il lui plaît. Quand elle le tient à l'écart, ne connaissant qu'elle, ne relevant que d'elle, Dieu sait quels traitemens elle lui prodigue. La poésie nous montre don Juan saisi par la main glacée du commandeur. La poésie a raison, c'est son métier et son devoir de donner aux choses

de cette vie un tour héroïque; mais ce n'est pas ainsi que finit l'effrayante légende. Au lieu d'une main inanimée et pâle, c'est une main vivante et un peu rouge qui étreint le bras de l'impitoyable galant. Mathurine s'empare de don Juan. Elle le force à lui parler le langage de Pierrot, à s'asseoir à la place où Pierrot se serait assis, à bercer enfin les enfans dont Pierrot aurait pu être le père, et qui sont peut-être les fils de Pierrot; ma foi, voilà l'enfer de don Juan, et je crois par momens que j'ai déjà mis le pied dans cet enfer-là.

Puis il changea subitement de ton par une loi de sa nature, que ce récit essaiera de réfléchir, au risque de rester complexe, incertain, à l'état de problème comme cette vie. D'une voix où toute amertume avait disparu, où l'on ne sentait plus que la confiante ardeur d'un cœur épris, « mon ami, dit-il, j'aime, il faut bien que j'en convienne, j'aime une femme qui m'étonne chaque jour par toute la série de choses nobles et touchantes que je découvre en elle. Jamais je n'ai été très enclin à prendre au sérieux les héroïnes des métairies, des boutiques et des mansardes. J'ai toujours eu grand'peine à croire que ces pauvres créatures, à qui le diable présente brutalement les fruits funestes sans se mettre en frais de beaux discours et de déguisemens, soient armées du même pouvoir sur nous que les Ève nées dans les jardins du luxe. Et pourquoi cependant après tout? qui sait si elles ne doivent pas avoir à notre endroit un genre tout particulier d'attraction? Ce drame de deux êtres qui, placés aux extrémités de cette vie, se font des signes passionnés, s'appellent et finissent par se rejoindre, n'est-il pas l'action la plus émouvante qui puisse nous occuper ici-bas? Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas avec sincérité, avec délices, en toute sûreté de conscience? Ma foi, mon cher, je crois que nous nous adorons, la pâtissière et moi, car il s'agit d'une pâtissière... »

Et Fleminges raconta tout ce que vous savez déjà.

« Je l'attendais, poursuivit-il, après ma lettre, ou plutôt je ne l'attendais guère. Malgré la prière passionnée que je lui avais adressée de venir me trouver en un logis dont je lui avais dépeint la solitude, je n'espérais pas qu'elle répondrait sur-le-champ à mon appel. J'étais donc chez moi, à l'heure qu'à tout hasard je lui avais indiquée, dans un état d'assez agréable incertitude, poursuivant à travers la fumée de mon cigare une rêverie qui pouvait se changer en une chose réelle, quand j'entendis un pas léger, le frôlement d'une robe et un coup discret frappé à ma porte. Ce fut un long frémissement dans toute ma personne, nul de ces aimables bruits ne m'avait jamais si vivement affecté. Je me levai, j'allai ouvrir, la charmante apparition était là.

« Je la reçus dans mes bras, elle n'est pas grande, et sa taille est

particulièrement mignonne. Elle a quelque chose de frêle et de printanier. C'est une femme à peine, quoiqu'elle soit mariée depuis plus d'un an. Nous vieillissons, mon ami; peut-être cette grâce adolescente est-elle pour moi un de ses plus grands charmes. Nous avons passé l'âge où l'on veut chez sa belle les teintes dorées du soleil couchant, l'haleine chaude et parfumée des longs jours à leur déclin. Il faut que notre amour tienne du matin; des tons frais, un air un peu âpre, voilà ce que réclament nos yeux fatigués et toute notre personne engourdie. Tu souris, ce n'est que trop vrai. Je regrette les Ellenore, pour mieux dire le temps où je les adorais. Qu'y faire? Cette petite avec sa mine d'Hébé me causa donc une singulière émotion. Je la plaçai dans le grand fauteuil où je venais de songer à elle, et je me mis à ses genoux. Elle ne disait rien et semblait près de tomber en défaillance. Seulement ses traits, au lieu d'être envahis par la pâleur, prenaient au contraire une teinte uniforme d'incarnat. Tout à coup ses yeux, qui étaient à demi fermés, se rouvrirent, et sans relever sa tête, appuyée sur mon fauteuil dans une attitude de suprême abandon, elle me jeta un regard d'une si étrange et si touchante expression, que je me sentis pénétré dans tout mon être d'un sentiment dont je fus confondu. Ainsi un homme initié soudain à la vie occulte des fleurs se sentirait regardé par la rose qu'il serait au moment d'arracher de sa tige. Je me disais à part moi : C'est bien une fleur que je coupe, et pour la mettre dans ce vase où tant de fleurs se sont fanées déjà, dans ce vase fêlé que j'appelle mon cœur!

« Mais cet élan d'une pitié rêveuse fut rapide, comme tu peux penser; bientôt j'eus lieu de craindre, au contraire, ce que je redoute aujourd'hui, de n'aimer la belle qu'avec trop d'ardeur, de sincérité et de candeur hors de saison. Je dis à la charmante créature des paroles que depuis longtemps je n'avais adressées à aucune femme. Je prenais plaisir à lui réciter toutes ces litanies amoureuses que je croyais ne devoir plus débiter qu'avec un secret ennui, et en passant le plus de mots possible, comme un écolier pressé d'arriver à la fin de sa leçon. Sa langue se délia, et elle aussi prit part à cette fête de l'amour, sur laquelle je ne comptais point. Pour m'expliquer comment elle m'avait aimé, et aimé en apparence si promptement, elle me dit que depuis nombre de jours elle avait entendu parler de moi. Il paraît que j'ai à Herthal une sorte de réputation d'élégance qui, je l'espère, n'exaltera pas trop ma vanité. Elle voulait voir, ce sont ses expressions, ce vicomte de Fleminges, dont toutes ces dames venaient dire chez elle tantôt du bien, tantôt du mal, tout en mangeant ses petits gâteaux. « Il n'y a pas de femme dans sa vie, a dit un charmant poète, qui ne soit destinée à voir passer le fils du roi. »

Mon ami, quoique j'aie l'âge d'un vrai monarque, et même d'un monarque fort raisonnable, je fus le fils du roi pour elle, et son cœur quitta sa boutique pour me suivre.

« Notre première entrevue eut donc un caractère qui la rendit fort différente de nos rendez-vous habituels avec les beautés de garnison. Après cette séance, je restai pendant quelques instans à la fois mécontent et charmé. Le charme tenait au parfum dont en partant elle avait laissé toute ma personne imprégnée, il venait d'elle; le mécontentement venait de moi-même, que je trouvais horriblement sot. — Mon pauvre Richard, me disais-je familièrement, comme tu ne peux pas te flatter de revenir à l'âge de Chérubin, tu tournes au bonhomme Cassandre; te voilà prêt à faire du sentiment avec Javotte. — Et de quel droit, me répondais-je à moi-même, nommes-tu Javotte une aimable créature qui s'appelle Lucile? soit dit en passant. Pourquoi cet être jeune et souriant, dont pas une parole, pas un regard ne t'ont irrité, dont chaque expression au contraire était attendrissante et vraie, dont chaque mot était juste et doux, pourquoi cette femme pleine de simplicité et d'à-propos t'inspire-t-elle ces ridicules dédains? Ouvre-lui, au lieu de le lui fermer, un cœur où ne s'est jamais réfléchie plus gracieuse image que la sienne. Aime-la franchement, complétement, de cet amour que tu ne méritais plus ni de faire naître ni d'éprouver. — Je crains, en vérité, d'avoir trop suivi mon conseil.

« Quand je l'ai revue pour la seconde fois, elle m'a paru plus séduisante encore que le jour de notre première entrevue. On ne peut pas dire qu'elle s'exprime avec éloquence, mais on ne peut pas dire non plus que les mots trahissent sa pensée; ils la servent au contraire avec une gaucherie pleine de charme. Elle semble écouter comme une musique céleste tout ce langage amoureux dont je n'osais plus me servir, parce qu'il me semblait trop usé. Je te jure que par momens je regrette de ne pouvoir offrir à ma jeune idole que ces vieilles parures qui me rappellent tant de divinités tombées dans le néant. Heureusement ces oripeaux se transforment en la touchant. C'est le plus puissant de ses sortiléges, les paroles que je lui adresse m'émeuvent comme celles qui sortent de sa bouche. Je me laisse aller à ce terrible enivrement de dire cent fois « je vous aime » à une créature humaine... Je vais l'aimer. »

Lorsqu'il eut fini de parler, l'ami sensé lui dit en lui serrant la main avec un juron plein d'une joyeuse énergie : « Ne t'avise pas d'une semblable sottise! Ton bon sens a encore des éclairs qui te font voir ta situation telle qu'elle est. Profite de ces instans de lumière pour reconnaître et fuir le danger. Tu es tout simplement au bord d'une mare diabolique où bien d'autres que toi se sont laissés choir, les uns pour s'embourber, les autres pour se noyer. Malheur

à l'homme qui aime une femme comme ta maîtresse d'aujourd'hui, à l'âge où te voici arrivé! Les idylles ne vont qu'avec le printemps. Si tu prends au sérieux ta pâtissière, au bout d'un an tu ne seras plus que l'ombre de toi-même, — l'ombre, que dis-je? c'est un mot qui rend bien mal la chose épaisse que nous te verrons devenir. Traite ta Lucile, puisque la dame s'appelle ainsi, comme tu en as traité tant d'autres. C'est une fleur de plus, dis-tu, dans ton cœur, que tu compares à un vieux vase; soit, respire cette fleur-là tant que le parfum t'en charmera, et quand tu la jetteras, sois sans inquiétude, quelqu'un saura la recueillir. »

Et le sage ami, par un mouvement naturel d'idées, en vint à cette folie qu'ont les hommes de regarder comme détruits tous les cœurs où ils ont campé. « Il semble, s'écria-t-il en s'animant, que notre amour à tous soit le tonnerre brûlant l'existence sur laquelle il s'abat. Les femmes nous mettent en tête cette sornette dont elles doivent bien rire entre elles. »

Dans cette ironie, les deux compagnons se retrouvèrent en parfait accord, et ce fut un assaut de médisances sur le sexe « qui fait notre joie, » pour me servir de l'expression du poète. Médisances stériles au reste, propos de poltrons révoltés et de poltrons d'une singulière espèce, aspirant à pleins poumons le péril adoré qu'ils sentent dans l'air!

V.

Quoique Fleminges écrivît fort peu, il y avait une personne, de par le monde, — était-ce un homme? était-ce une femme? c'est ce que je laisserai incertain, — à qui son cœur s'ouvrait volontiers de toutes choses, dans des lettres tantôt courtes, tantôt longues, toujours vraies, et partant toujours remplies. Faites à votre gré de ce confident un ami sérieux et discret, à l'âme délicate et douce, véritable lit de repos pour vos affections blessées, ou bien une amie enjouée, tendrement curieuse de tous les détails de votre vie, sympathique à vos défauts, indulgente à vos fautes, conscience habillée de rose, qui vous renvoie souriant et absous, cela importe peu à notre récit. Voici les fragmens ajustés des lettres de Fleminges au dépositaire inconnu de ses secrets.

« Il y a dans un admirable conte une scène qui a inspiré plus d'un tableau. Deux amans se sont jetés dans une barque pour s'éloigner de Venise. Leur esquif les entraîne peu à peu, au soulagement de leurs cœurs, loin des rives où toutes les douleurs, tous les dangers se sont conjurés contre eux; mais voici que la terre devient pour ces fugitifs comme une vision qui s'évanouit : la mer seule répond à leurs regards. Perdus entre le ciel et les flots, ils éprouvent une impression étrange. Cette impression, je la connaissais, et je viens

de la sentir encore tout à l'heure : c'est le moment où l'on se trouve tout à coup en puissance unique de l'amour. J'étais embarqué, je le savais bien, et sur la plus frêle des nacelles, je ne pouvais pas l'ignorer; mais je voyais toujours la terre, d'abord si rapprochée de moi qu'à chaque instant je songeais à la rejoindre d'un coup de rame, ensuite loin, puis plus loin encore, cependant nette, distincte et me suivant des yeux comme une amie. Depuis hier je ne la vois plus. La chose est advenue bien simplement.

« La petite beauté que vous savez devait aller passer plusieurs jours dans un village où sont ses parens. Sur ce temps dérobé à la vie conjugale, elle a trouvé moyen de me donner quelques momens dont je n'oublierai jamais le charme puissant et singulier. Elle avait pris vers quatre heures une diligence comme il n'en existe plus, je crois, qu'à Herthal. Ce véhicule primitif devait la conduire à l'endroit où sa famille réside. Il fut convenu qu'elle me rencontrerait à la moitié de sa route sur un point où je l'attendrais avec une voiture, et qu'au lieu de suivre sa course, elle reviendrait avec moi dans mon gîte. Tout s'est accompli au gré de nos souhaits.

« La nuit était tombée déjà quand je suis arrivé avec elle à mon logis, et quelle délicieuse nuit! le voile parfumé et amoureux d'une déesse endormie. Quand je suis entré dans le premier jardin, lui donnant le bras, mes arbres avaient une physionomie que je ne leur connaissais point. Ma maison avait quelque chose de bon, de doux et de tendre; ma jeunesse, sortie du tombeau, errait, fantôme charmant, sous la lumière des étoiles; elle glissait devant moi sous le feuillage, guidait mes pas réglés sur ceux de ma compagne, et se retournait pour me tendre les bras. Je vivrais des siècles que je n'oublierais pas le trajet de la grande porte à la première marche de mon perron.

« J'entrai dans un salon à portraits que je me rappelle vous avoir décrit. J'avais ordonné qu'on m'y préparât un souper. Je m'assis à une table étroite en face d'elle, et je jouis d'un des plaisirs les plus profonds et les plus complets qu'il y ait assurément sur cette terre, celui de souper avec ce qu'on aime. Je dis cela sans croire blasphémer contre l'idéal. La coupe est pleine de mystères. Si des lèvres grossières y trouvent une ivresse avilissante, que de lèvres délicates y ont trouvé la rêveuse exaltation que j'adore, que j'adorais, devrais-je dire! Je ne sais plus trop comment parler, car cette passion imprévue qu'une bonne ou mauvaise puissance m'a envoyée pousse le sang de mes jeunes années dans mon cœur, que je ne puis m'empêcher de sentir usé pourtant : c'est le vin nouveau dans l'outre vieille; il faut, je le crois bien, que l'outre éclate, ou que le vin soit tout de suite répandu. Pauvre vin! si généreux, si pur, que je goûte le plus longtemps possible ta divine chaleur, et que le vase se brise ensuite!

« Je disais donc qu'il est charmant de souper avec sa maîtresse, que le repas à deux est un acte tout particulier de foi amoureuse, et que les plus raffinés sur le sentiment doivent confesser cette vérité. Jamais je n'avais eu ces pensées aussi vivement que ce soir-là. Je prenais à la servir une joie indicible, et de temps à autre, après avoir mis un morceau dans son assiette ou rempli son verre, je m'oubliais à la regarder, ou bien je saisissais sa main par-dessous la table et je déposais sur ses doigts un long baiser. De quel incroyable bonheur alors je me sentais rempli! quelle immense tendresse me suffoquait délicieusement! « Il me semble, lui disais-je, quand par hasard j'avais besoin de parler, que tu es ma femme, ma vraie femme. Tu me donnes des joies dont je n'avais pas l'idée. » J'adorais chacun de ses regards, j'admirais chacun de ses gestes. Par momens je me levais comme un fou, obéissant à un élan subit, souffle doux et embrasé qui s'élevait dans mon cœur; tout à coup je courais à elle et j'appuyais ma bouche sur ses cheveux. Puis je retournais m'asseoir en face d'elle et reprendre possession par mes yeux de toute sa grâce, de toute sa jeunesse, de toute sa beauté.

« Que me disait-elle? Voilà, n'est-ce pas? ce qui pique votre curiosité? Elle me disait des choses que je serais bien embarrassé de vous transcrire, mais qui me semblaient ravissantes, tout imprégnées d'un parfum nouveau et pénétrant. Elle m'expliquait à sa manière ce qui l'entraînait vers moi. Sa chère parole me faisait songer à l'enfant que l'on prend dans ses bras, et que l'on couvre de baisers quand il trébuche. Chaque hésitation de son langage était le signal d'une caresse dans mon cœur. Notre repas fini, je m'accoudai avec elle sur ma fenêtre. Après avoir regardé tour à tour les profondeurs de mon jardin, un ciel paré pour des fêtes nuptiales et l'être adoré gracieusement incliné près de moi, je me sentis dans un de ces instans remplis d'une exquise, d'une adorable émotion, qui pourtant ressemble presque à de l'effroi, où l'homme voit passer devant lui en tremblant la vision fugitive du bonheur.

« Elle comprit ce qui se passait en moi. Une larme électrique qui brilla tout à coup dans mes yeux éveilla une autre larme sous sa paupière, et dans toute sa personne un long frisson. Elle saisit ma main, et, par un mouvement d'une soumission passionnée, qui pourtant avait une grâce souveraine, elle la porta malgré moi à ses lèvres. « C'est donc vrai, m'écriai-je, que tu m'aimes? — Ah! fit-elle en relevant la tête et offrant à la clarté des étoiles un visage que le pinceau d'aucun maître ne m'avait montré, puisse le ciel faire un miracle qui te permette de lire en moi ce que je sens, ou qui m'accorde le don de te le dire! »

« Le miracle était fait. Oui, je croirai désormais à ce que j'avais toujours repoussé avec une superbe dont je suis honteux et indigné

maintenant. Je suis convaincu que la belle et touchante créature qui s'est donnée à moi, ou plutôt à qui je me donne, m'a été destinée de tout temps. Malgré la résignation extérieure que j'ai toujours pratiquée, vous savez quels préjugés violens j'enfermais dans le secret de mes pensées contre maintes choses bénies par un grand nombre, acceptées par tous. Aujourd'hui j'ai fait ma révolution, et je l'ai faite ardente, complète. Pour moi, c'est tout un monde que deux yeux ont brûlé! » . . . . . .

« ..... Ainsi donc, mon cher vicomte, vous venez d'inaugurer un autel nouveau sur un amas de débris gothiques, et c'est à cet autel qu'en présence de la déesse Raison, sans aucun doute, vous jurez foi éternelle à votre pâtissière. Ah! mon pauvre Richard, qu'est devenu le temps où vous preniez toujours le parti des pères nobles, quand nous allions voir ensemble quelque mélodrame révolutionnaire? Vous vous jetiez avec indignation au fond de ma loge. « Ces exécrables amans m'exaspèrent, disiez-vous, et je joins ma malédiction à celles d'une intéressante famille! » Je ne savais comment vous apaiser... Je me répète à chaque instant ce commencement de votre lettre que je sais tout entière par cœur. Le fait est que je suis un peu honteux de ce que je vous ai écrit il y a quelques jours. De cette époque où j'étais l'ami des pères nobles, comme vous me le rappelez avec tant d'aimable moquerie, date une liaison que rien n'a pu rompre. Cela seul pourrait suffire à me rendre chères mes opinions du passé. Puis, si quelque chose d'ailleurs est la tunique de Nessus, ce tissu qu'on ne peut arracher sans mettre en lambeaux toute sa chair, c'est le rôle assurément que, sous l'inspiration de nos premiers goûts, de nos premiers instincts, de nos premières pensées, nous avons choisi pour les débuts de notre jeunesse. Non, je ne pourrai jamais me travestir en Saint-Preux; mais qu'ai-je besoin de ressembler au personnage de Jean-Jacques? elle ressemble si peu à Julie! Au lieu de faire de longs discours, la chère petite n'a jamais sur sa jolie bouche qu'un petit nombre de mots dont mon cœur complète le sens. On peut dire que ses lèvres produisent moins de paroles que de baisers, et cependant je sens une âme intelligente dans son regard; il y a derrière son œil limpide un esprit charmant qui me fait signe comme une fée enfermée dans un palais de cristal. Allons, voilà ma songerie qui recommence. Hier cependant j'ai essayé de l'oublier.

« Je suis allé hier voir Mme de Pornais, que j'ai trouvée entourée des trois ou quatre femmes qui composent l'aristocratie féminine d'Herthal. La baronne se mit à parler des hommes qui rompent avec leur société naturelle pour se livrer à toute sorte de basses et ridicules amours. Son teint était animé, sa parole était vibrante. Je n'eus pas besoin de demander *pour qui ces serpens qui sifflaient sur*

ma tête. Quand je me trouvai seul avec elle d'ailleurs, je ne l'appris que trop. Il paraît que je cause ici un véritable scandale. Les habituées de ma pâtissière me mordent à plus belles dents que ses brioches. Il n'y a qu'un cri : Quelle sotte et vilaine histoire! Si encore il n'avait pas cette monstruosité d'en être amoureux! C'est un homme qui a toujours eu des goûts dépravés, et voilà pourtant où l'immoralité peut conduire! Jamais un homme sans mœurs n'appartiendra réellement à la bonne compagnie. — Avec un ton et un regard qui m'ont confondu, Mme de Pornais s'est félicitée de ne point m'avoir donné son cœur. Je l'ai regardée à mon tour, et j'ai eu l'extrême chevalerie de ne rien dire. Puis, ce qu'il y a de plus triste, cet orage s'est apaisé. Le baron était sérieusement parti pour la chasse, on n'attendait plus de visites. Je suis resté plus longtemps que je ne le pensais. En regagnant mon logis, assez penaud, j'ai passé devant la boutique de Lucile, qui était sur le seuil de sa porte, et, vous allez bien vous moquer de moi, j'ai éprouvé un singulier sentiment qu'à coup sûr je ne puis avouer qu'à vous.

« Imaginez-vous que j'ai trouvé quelque chose de noble et d'étrange à cette boutique. Elle me semblait comme une sorte d'intérieur à la Rembrandt, toute rayonnante d'un éclat particulier. Le soleil couchant qui passait à travers les vitres faisait un vrai trône du comptoir, et les brioches elles-mêmes, disposées en amphithéâtre sur un dressoir, me paraissaient avoir une manière de dignité. Elles me rappelaient le sénat d'un de ces royaumes fantastiques où nous introduisent les conteurs d'outre-Rhin. Et que vous dire de la beauté d'où venaient ces bizarres enchantemens? C'était un rêve de grand peintre. Une chevelure aérienne et dorée se détachait sur son cou blanc; les roses des voluptés ardentes étaient écrasées sur ses lèvres, et ses yeux, tout baignés de lumière bleue, témoignaient de l'idéal comme des yeux de madones ou de saintes. Je serais volontiers tombé à ses pieds. — Voilà donc, pensais-je, ce que l'on nomme mes sottes et vilaines amours!

« Et pourquoi donc, après tout, ma foi, serais-je si honteux de ma passion? Ce Byron dont je n'ai jamais eu le travers de me moquer, ce Byron qui a vêtu son oisive et superbe tristesse comme Dieu a vêtu les lis d'une plus éclatante parure que l'habit royal de Salomon, le poète qui a pris à Mozart l'âme frémissante de son don Juan pour la mettre dans la poitrine de Lovelace n'a-t-il pas aimé à Venise une *fornarina*? Je crois me rappeler son nom : elle se nommait Margarita, si je ne me trompe. Vous voyez bien que je puis aimer une pâtissière. Une pâtissière! J'allais oublier la plus charmante sœur peut être de Lucile, Kitty Bell, cette touchante héroïne de l'un des plus beaux drames de notre temps. . . . . .

« ... Je l'ai compris dès la première heure où j'ai senti l'atteinte

de ce mal. Le genre d'amour dont je suis possédé est comme le souverain esprit de la tentation; il emprunte toutes les formes pour nous perdre. Ne m'inspirait-il pas, il y a quelque temps, ces lubies révolutionnaires dont vous vous êtes moquée? Aujourd'hui c'est au nom de mes anciennes idées qu'il me maîtrise. Ne suis-je pas de ceux, après tout, qui peuvent imposer au monde leurs caprices? J'estime le grand seigneur anglais qui, sans rien perdre de sa fierté, va prendre sa compagne où il plaît à son cœur, pose sa couronne de comte ou de duc sur le front où ses lèvres ont eu le plus de bonheur à s'appuyer. Il y a des instans où je voudrais que mon choix fût connu de tous. Je mettrais volontiers, comme les raffinés du XVIe siècle, son gant à mon chapeau. Je vous vois rire. Elle a donc des gants? me direz-vous. Oui, elle en met le dimanche quand elle vient me voir dans une petite toilette de sa façon que je trouve adorable. Et comment donc est sa main? Ah! sa main, ce serait tout un chapitre. Avez-vous jamais remarqué avec une extrême attention la main de la Vierge appelée la belle Jardinière? Quoique divine, elle est un peu grosse, je vous le jure. C'est une main qui ne doit pas à l'oisiveté cette sorte de pâleur élégante, et, si l'on peut parler ainsi, de touchante étisie que j'ai adorée du reste, je l'avoue. Elle est fraîche et remplie d'un sang pur que l'on voit couler sous son tissu transparent. Ainsi est la main de Lucile. Que de fois ma bouche a pressé ces doigts roses, qui m'ont ouvert la porte d'un monde nouveau! Quand je lui fais ces sortes de caresses avec une onction romanesque dont vous ririez bien, j'en suis sûr, mon attendrissement la gagne, et je sais alors pourquoi elle m'aime.

« Les femmes sont faites pour l'amour, on l'a répété cent fois; elles le flairent comme certains vaillans chevaux que j'ai connus flairaient la poudre, — et c'est ce qu'elles rencontrent le moins souvent, surtout dans la classe de Lucile, car je n'ai pas encore assez rompu avec les pensées qui ont si longtemps gouverné ma vie pour croire à l'amour rustique. L'amour sera toujours un jeune patricien, partisan, il est vrai, des nouveautés et des turbulences, troublant tout dans le conseil des dieux, mais le plus grand seigneur de l'Olympe, le plus orné, le plus paré, le plus porté aux délicatesses suprêmes et aux recherches exquises. C'est ainsi que le rêvent toutes les femmes, et il s'agit de donner raison à leurs songes. Aussi, loin de dépouiller ma nature, j'ai plutôt pris avec ma Lucile le parti de l'exagérer un peu. Des choses qui vous paraîtraient d'un goût fort équivoque peuvent être risquées auprès d'elle sans danger. Qu'elle voie dans tout leur éclat les couleurs dont elle est éprise, plus tard je lui en montrerai les nuances.

« Et vous voulez que ces passions où des deux côtés tant de sentimens sont en jeu ne soient pas les plus puissantes de toutes? Hélas!

je ne veux pas blasphémer... Ne songeons pas au passé; quand je rencontre le regard mystérieux de ses yeux morts, la rêverie ouvre sous mon front un abîme où je ne veux plus tomber. Revenons à ma pâtissière. Je lui ai donné il y a deux jours une preuve d'amour du genre le plus effrayant. Si ce que je vais vous raconter s'était passé ailleurs qu'à Herthal, vous-même ne me le pardonneriez peut-être pas. Que le pâtissier meure, et, après ce que j'ai fait, il ne me resterait plus qu'à épouser sa veuve. Voici l'histoire dans toute son horreur.

« Un frère de Mme de Pornais, le comte de Bressange, a une maison à peu près aussi agréable que maison de province puisse l'être. La marquise de Bressange, sa mère, qui demeure avec lui, est une douairière amie du plaisir; sa femme est une personne de trente ans, ayant encore de la beauté, un vif désir de plaire et une mélancolie un peu passée de mode, mais que je ne trouve point sans charme, et qui ne l'enlève d'ailleurs à aucune sorte de distraction. Lui-même est un brave garçon, d'humeur franche et joyeuse, qui dans un autre siècle se serait piqué de bel esprit, qui dans ce temps-ci n'est pas trop occupé des moyens d'augmenter son bien. C'est ici un des hommes qui m'ennuient le moins. Si j'étais plus fat, plus immoral et plus léger, je dirais que je regrette de ne pas avoir placé mes affections sous son toit. Ces braves gens, qui ont un magnifique jardin, ont eu l'idée fort raisonnable, quoiqu'assez rare en tout pays, d'offrir à leurs amis une fête d'été. Ces sortes de fêtes sont les seules qui me paraissent toujours sûres de donner un peu d'émotion et d'avoir un peu d'élégance. Là au moins les fleurs ne ressemblent pas à ces têtes dont les sultans décorent les murailles de leurs harems. Elles ne sont pas coupées; elles vivent et répandent autour d'elles l'action mystérieuse de leur vie. Le gazon et les arbres ont des frissons qui nous gagnent. Le ciel enfin est de la partie, et il inspire à l'esprit comme au cœur le désir d'avoir des ailes. Tout cela fait que dans un jardin on est en même temps plus vif et plus attendri, plus recueilli et plus dispos que dans un salon. J'avoue, pour ma part, que, très sensible à toutes les influences dont je viens de parler, j'étais chez M. de Bressange en humeur très sentimentale. Je me promenai assez longtemps avec la maîtresse du logis, l'écoutant me débiter toute la série des vagues confidences, c'est-à-dire jouer ce grand morceau d'ouverture qui heureusement n'engage pas les femmes à nous donner la suite de l'opéra. J'errai aussi quelques momens avec Mme de Pornais, et je lui parlai, ma foi, avec une tendresse dont elle sembla doucement surprise. Que voulez-vous? la nature, à qui je dis sans cesse pourtant : Je ne suis point digne que vous entriez dans mon âme, j'ai laissé trop de poussière s'y amonceler, — la nature, par esprit de

contradiction peut-être, semble avoir un goût particulier pour ce taudis. Il me semble que la lune me regarde comme si j'étais Endymion, et qu'à travers l'écorce des arbres toute la bande des dryades m'appelle. Enfin, pour rendre ma pensée complétement et simplement, une belle nuit me dispose toujours à dire et à faire toute sorte de folies.

« J'avais donc au suprême degré cette disposition-là, quand j'aperçus celle qui actuellement a le pouvoir de troubler mon cerveau à toute heure. Lucile était à quelques pas de moi. Elle se tenait au coin d'un parterre, entre une femme de charge et une sorte d'intendant. Il y avait dans le jardin de M. de Bressange une illumination qui était une nouveauté splendide pour Herthal. Les gens de la maison, protégés par les us de la province, s'étaient avancés discrétement dans une allée obscure pour contempler ces magnificences. Quelques voisins s'étaient joints à eux, et parmi ces derniers ma Lucile, qui d'ailleurs ne devait pas être étrangère à la partie gastronomique de la soirée. Eh bien! malgré la singulière situation où je trouvai cette créature bien-aimée, je sentis à son aspect le plus emporté de tous les élans amoureux s'élever dans mon cœur. Bientôt je me fus glissé près d'elle; je lui fis signe de me suivre, elle m'obéit toute rougissante d'une tendre fierté qui acheva de m'enivrer. Quand je l'eus séparée de la société malencontreuse où elle figurait, je pris sa main que je portai à mes lèvres, puis je plaçai son bras sous le mien. Cela se passait près d'une haute charmille, dans une partie retirée du jardin où aucun invité n'avait pénétré. L'ombre parfumée qui devant nous s'étendait sous un épais feuillage avait quelque chose de si séduisant, que je ne pus résister au désir de m'y plonger avec elle. Et me voilà dans le jardin de M. de Bressange comme j'aurais été avec Ève dans le jardin de la création, tout entier à ma compagne, traitant ce qui m'environnait comme la plus profonde et la plus complète des solitudes. Bientôt je revins à cette pensée que ce n'était point le désert qui m'entourait, mais le monde, et un monde qui à coup sûr n'avait nulle fantaisie de s'associer à mes inspirations romanesques. Ces réflexions, au lieu de me glacer, me causèrent une excitation nouvelle. C'est alors que je sentis dans toute sa force la dangereuse volupté de transformer un amour en défi jeté à l'opinion. — Appuie-toi sur mon bras, disais-je à Lucile avec une exaltation qui me charmait, ne suis-je pas ton soutien? Je voudrais te prendre pour ma femme à la face de l'univers entier. — J'avoue pourtant que, guidé par des instincts de diverse nature, je me gardais bien, tout en prononçant ces paroles passionnées, de quitter les plus sombres profondeurs du jardin.

« J'arrivai avec elle jusqu'à une sorte de bosquet taillé dans le

goût du XVIIIe siècle, le vrai bosquet de Jean-Jacques et de Mme d'Houdetot. Je m'assis à ses côtés sur un banc de gazon, et bientôt je fus à ses genoux. Nous étions entourés de cette adorable obscurité où l'amour, qui est un vrai prince des ténèbres, on ne peut le nier, règne avec tant de bonheur et de puissance. Je ne voyais pas ses traits, mais je sentais ses mains dans les miennes et son souffle sur ma joue. J'éprouvais une de ces grandes joies fugitives et immortelles comme des déesses qui poseraient un instant le pied sur la terre. Tout à coup j'entends des pas près de nous, puis des paroles viennent à mon oreille : c'étaient Mme de Pornais et M. de Bressange s'entretenant à voix basse, comme des gens qui trament quelque complot. — Là, dans ce bosquet, disait Mme de Pornais, ce sera d'un effet merveilleux! — Et la voilà qui envahit notre asile. Ce réduit n'avait qu'une issue. Lucile, en s'échappant, effleure la baronne, qui retient à peine un cri de surprise. C'était une fuite qui arrivait à point. A peine ma pauvre colombe venait-elle de s'envoler, qu'une flamme d'un agréable incarnat illumine autour de moi le feuillage, et me fait surgir au milieu d'une véritable apothéose. Bressange avait eu la déplorable idée d'allumer dans son jardin des feux de Bengale. Il avait prié sa sœur de le guider dans l'art de disposer ces flammes malencontreuses. Voilà ce qui avait amené ce que je renonce à vous peindre. Encore tout étourdie par la brusque disparition de Lucile, Mme de Pornais me regardait d'un air si indigné, et ma situation était d'ailleurs si étrange, qu'un rire triomphant vint à mon secours et me délivra de tout embarras. J'offris mon bras à Honorine, qui n'osa point me refuser, et je rejoignis avec elle ceux dont je m'étais si complétement séparé. Soudain elle aperçut Lucile, qui avait repris la place où j'étais allé la chercher. Un regard rapide, échangé entre ma gracieuse complice et moi, lui apprit ce que du reste je n'aurais pas essayé de lui cacher.

— Vous n'êtes pas honteux, vous ne rougissez pas!...

Ainsi me parla tout bas une voix irritée.

— Ma foi, madame, répondis-je, vos flammes de Bengale m'ont teint, je crois, d'un assez beau rouge. Je n'ai plus d'autre rougeur à vous offrir.

— Ah! reprit-elle, l'odieuse histoire! vous abandonner à de pareilles amours, et si près de moi, ou pour mieux dire si près de nous...

Ce *nous* renfermant tout un ordre de personnes et de choses que la société d'Herthal représente assez mal peut-être, mais dont je reconnais l'existence après tout, ce *nous*, qu'elle dit avec une certaine dignité d'ailleurs, me causa une émotion dont je conviendrai avec vous, mon aimable et souverain juge. Cette fois je gardai le silence.

« Non, ce n'est pas impunément que l'on rompt avec toutes les habitudes de sa vie. J'ai eu tort. J'ai péché par une sotte action et surtout par de sottes pensées. Si l'on m'eût dit pourtant, il y a quelques années, que j'irais dans une fête chercher, presqu'au milieu de la livrée, une Dulcinée semblable à ma pauvre Lucile, j'aurais cru à une bien fausse et bien impertinente prophétie. N'ai-je pas raison d'être effrayé? Dieu sait qui gouvernera les derniers jours de mon existence violente et futile! Oui, futile, j'écris ce mot dont je ne me rends pas trop compte, car, en y réfléchissant bien, que pouvais-je faire, sinon ce que j'ai fait? Vous avouerez que le bon Dieu ne m'avait pas créé pour le mariage. Est-ce ma faute si j'appartiens à la grande tribu des célibataires? C'est dans cette tribu qu'il serait bon d'appliquer la coutume des sauvages, de hucher les vieillards dans les branches d'un arbre : on secoue le tronc, et malheur à celui qui tombe! Qu'on mette cet usage en vigueur, et je ne demande pas mieux que d'en être la première victime. Quand mes bras seront trop faibles pour étreindre cet arbre mystérieux qui seul a survécu à l'éblouissante végétation de l'Éden, cet arbre où j'ai cueilli tant de fruits pleins de délices mortelles, guidé par des Ève brunes ou blondes, mais que je croyais toutes faites de ma chair et de mon sang, pensez-vous que je ne serai pas heureux de mourir? Il me semble vous entendre dire en riant que je vous fais horreur. Que voulez-vous, je suis franc. Combien avons-nous connu d'hommes réputés graves qui après tout pensaient comme moi, et qui seulement n'osaient pas dire ce que je vous écris avec la confiance d'un ami? Sous de vénérables apparences, qu'étaient en définitive toutes sortes de célèbres personnages que nous avons hantés, vous et moi, si ce n'est de vieux galantins pestant contre leur jeunesse envolée, et ne retrouvant encore une ombre de bonheur que dans les boudoirs où quelques Célimènes flattaient en riant leurs faiblesses séniles? Ces faiblesses, je ne les leur reproche pas à coup sûr, c'est par là au contraire, par là uniquement qu'ils m'étaient quelquefois sympathiques. Je respectais jusqu'à leur goût pour la race immortelle, mais surannée, des Égéries. Foncièrement toute femme m'attendrit un peu. Je donnerais la main à la fée Carabosse pour la reconduire à sa voiture. — J'ai supporté des pédantes, j'ai adoré des précieuses. Décidément ne pourriez-vous pas me pardonner ma pâtissière? »

VI.

Un événement inattendu vint tout à coup porter au suprême degré les angoisses de Fleminges. Par des motifs qui n'importent guère à cette histoire, son régiment reçut l'ordre de quitter sur-le-champ

Herthal pour aller tenir garnison à Paris. Ce qui causait autour de lui une joie expansive le remplit d'anxiété et de tristesse. Avec quelle amertume il sentait les changemens que son bizarre amour avait apportés en lui! Quoi! l'homme qui depuis si longtemps faisait des adieux si joyeux ou tout au moins si résolus à tout lieu, à tout être, à toute chose, quittait maintenant un gîte dont il aurait dû s'éloigner en chantant avec l'attendrissement maladif d'un conscrit tournant pour la première fois les talons à son foyer! On devait se mettre en route le lendemain, et la journée tout entière avait été employée aux préparatifs de départ. Le soir, elle vint le trouver, quelques instans après la tombée de la nuit. Il attendait l'heure de ce dernier entretien avec une impatience fébrile. Quand il entendit son pas sur le sable du jardin, le bruit de sa robe sous les feuilles, il se sentit pris d'une sorte de défaillance. Il alla au-devant d'elle pourtant et la reçut au seuil de ce salon où, assis en face d'elle à ce repas que j'ai raconté, il avait éprouvé une joie si profonde. Cet asile d'un bonheur déjà passé était rempli de ténèbres. Il la conduisit à un canapé où il prit place auprès d'elle, il la sentit dans cette obscurité se serrer contre lui et pleurer sur son cœur. Le pauvre garçon avait envie de pleurer à l'instar de sa belle. Que devint-il quand, par un mouvement qu'il ne put empêcher, elle se laissa glisser à ses genoux, et s'écria en lui prenant les mains : « Emmenez-moi, je vous en supplie. En vous disant que je vous donnais toute ma vie, je ne vous ai pas menti. Puisque je suis à vous, emportez-moi. » Elle parlait avec une voix pleine de larmes, et qui vraiment ne manquait pas d'éloquence. Je sais bien que Fleminges est de ceux qui très sincèrement trouvent la bouche d'une jolie femme, quand elle leur tient de tendres discours, plus éloquente que celle des plus grands orateurs. C'est un assez mauvais juge du génie féminin. Voici du reste à peu près ce qu'elle disait ou voulait dire : « Ne me laissez pas retomber dans le néant d'où vous m'avez tirée. Ce serait une cruauté de me rendre à des choses auxquelles vous m'avez arrachée et que vous m'avez fait paraître odieuses. Songez au supplice qui m'attend quand demain je verrai s'éloigner avec vous tout espoir d'un bonheur auquel je n'avais peut-être pas droit, mais qu'après tout enfin j'ai connu. Vous me répétiez que j'étais votre maîtresse, votre femme, que je devais avoir en vous une foi absolue. Vous qui avez une âme si bonne et si loyale, donnez raison aujourd'hui à vos paroles. Ne m'abandonnez pas. » Fleminges ne savait trop que répondre. « Rien de faux et de malencontreux, a-t-il toujours pensé, comme la situation d'un homme dont toutes les actions, tous les discours ont été une provocation perpétuelle à un dévouement absolu, et qui, le jour où ce dévouement vient le trouver, est pris d'un indicible effroi. A la femme qui vous crie : « Je te suis, emmène-moi, »

il n'y a qu'une seule réponse à faire qui ne sente ni l'égoïsme, ni la vulgarité, ni la félonie. Fleminges eut un moment d'éblouissement; puis, comme on se jette dans un abîme, il fit cette réponse-là.

Il allait à Paris. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait. Quand elle l'eut quitté, il se demanda de quel étrange rêve il était le jouet. Le voilà, lui, Richard de Fleminges, associé décidément à une faiseuse de brioches; en un instant, d'un seul bond, il a gravi tous les degrés de la funeste échelle sur laquelle il avait posé le pied. Il est au sommet maintenant, c'est-à-dire qu'il a la corde au cou, et qu'il ne lui reste plus qu'à se balancer avec grâce au bout de la potence. Ainsi pensait-il tout en se rendant au café où ses camarades célébraient par un punch suprême leur départ d'Herthal.

Il trouva une compagnie fort animée et assez nombreuse encore; cependant la fête touchait à sa fin. Depuis longtemps, le répertoire des romances sentimentales était épuisé, on avait passé aux refrains les plus audacieusement gais, et de ces refrains mêmes on commençait à être un peu las. A une extrémité du café, quelques auditeurs bénévoles entouraient un chanteur intrépide; partout ailleurs des groupes s'étaient formés. On était arrivé au moment où dans ces sortes de réunions toute impulsion générale disparaît pour faire place au caprice de chacun. Chez quelques-uns le vin devient tout à coup sérieux, ceux-là abordent sans peur les discussions les plus élevées; chez d'autres, il tourne au mélancolique : pour ces buveurs, les bouteilles se transforment en autant de sépulcres d'où sort un essaim de tristes fantômes; chez d'autres enfin, il est tendre. Parmi ces derniers figure le capitaine de gendarmerie qui veille aujourd'hui sur Herthal.

Ce capitaine est un bon compagnon qui a servi pendant quinze ans en Afrique. Il assiste à toutes les fêtes que donne la garnison, et malgré la nature de ses fonctions, au lieu d'arrêter la gaieté, il lui prête volontiers main-forte. Voilà ce qui le rend assurément fort aimable, mais du reste, je crois qu'on peut le dire sans méchanceté, ce n'est pas précisément un héritier des Lauzun ni des Richelieu. Outre un nez trop éclatant, l'honnête homme dont il s'agit possède un ventre qui prend chaque jour des dimensions plus orgueilleuses. Il sait tout cela parfaitement, il accepte à ce sujet maintes plaisanteries auxquelles il répond à merveille, et toutefois il est convaincu que la moitié du genre humain trouve à le voir un extrême plaisir. C'est là sa secrète pensée, secrète même est un mot de trop, car il ne cache point, pour peu qu'on l'en prie, ses nombreux succès auprès des femmes. Le soir dont il s'agit, le punch et le vin chaud l'avaient mis en goût extrême de confidence. Le hasard fit que Fleminges alla s'asseoir près de ce robuste suppôt de la galanterie.

Le capitaine Bacoux (c'est ainsi qu'il s'appelait) accueillit Richard, qu'il avait toujours traité d'une manière fort cordiale, avec une amitié plus démonstrative que de coutume, et en lui serrant la main à la lui briser, « ma foi, dit-il, j'avoue que je regrette votre départ, car je vous aimais de tout mon cœur, ce qui en définitive est assez beau de ma part. » Et il le regarda d'un œil tellement fin, rempli d'une intention tout à la fois si évidemment amicale et malicieuse, que Fleminges ne put s'empêcher de lui demander pourquoi il avait ce mérite particulier à l'aimer. Alors devinez-vous ce qu'il répondit, et ce qui était vrai, et ce qui n'a fait tomber de douleur aucune étoile sur la terre? Lucile, oui, Lucile,..... avec ce front et ces yeux de vierge, avec cette grâce adorable, la Lucile de notre pauvre Richard.....

Eh bien! telle est la différence de la vie au roman. Ces choses-là se passent dans la vie, elles en sont les poignantes et grotesques douleurs. Fleminges sentit quelque chose d'incroyable se passer dans toute sa personne. Il ressemblait à ces statues qui pleurent. Des gouttes de sueur tombaient de son front, devenu d'une pâleur de marbre, et sous ce front pâle s'accomplissait une destruction étrange : c'était un magnifique palais de cristal qui se brisait en mille morceaux et d'où s'échappaient en se voilant un essaim de figures ailées. Si ce sac, cette ruine d'illusions avait lieu dans son cerveau, dirai-je les scènes de son cœur? Là ce n'était plus dans des fantômes qu'il se sentait atteint, c'était dans une créature de chair, liée à tout son corps par des liens tels qu'il ne pouvait pas les briser. Il voyait bien que cette créature venait de recevoir un coup suprême, qu'elle était morte, qu'à la place d'un être radieux c'était un cadavre souillé; mais ce cadavre, il ne pouvait pas s'en séparer. Dans un élan de souffrance qui atteignit presqu'à la folie, il eut une horrible impression. Il se compara en lui-même à la femme qui, au moment où elle se livre à toutes les espérances et à toutes les joies de la maternité, s'aperçoit soudain avec une indicible épouvante qu'elle est devenue le sépulcre d'un enfant mort. Son malheureux amour, c'était cette chair mortellement frappée, source effrayante de dégoût et de tendresse que porte en elle la mère dont le ciel a desséché le fruit. — Non, se dit-il, ces lambeaux de ce qui était la plus précieuse partie de ma vie, je ne pourrai jamais les rejeter au dehors; je les garderai, et ils m'étoufferont.

Plus tard, en regagnant son logis, il eut cependant plus de calme. Un instant il éprouva pour celle qu'il avait si violemment aimée une sorte de compassion indulgente. Ce que lui avait appris en définitive l'homme dont il avait reçu les intempestives confidences, c'est qu'il avait été avant lui le possesseur de Lucile. Pourquoi cette femme, quand elle ne l'avait pas rencontré encore, aurait-elle eu

des délicatesses inconnues à tant de créatures dans des conditions bien différentes de la sienne? Ce dont il s'était flatté, c'était de l'avoir appelée à une nouvelle vie. Qui lui prouvait que dans cette pensée il avait tort? Mais à tout ce qu'il pouvait se dire, des voix lui criaient éternellement en chœur, comme dans je ne sais quel conte allemand : « La belle est morte, la belle est morte! » et à cela il ne trouvait rien à répondre.

Vers deux heures du matin, il écrivit à Lucile un petit billet exempt de colère, et qui, adressé à toute autre qu'une pâtissière, eût été tout à fait irréprochable. Peut-être n'était-il pas d'un style entièrement approprié à celle qui devait le lire. Je crois bien que le mot « idéal » s'y trouvait; celui « d'irréparable » y était pour sûr. Toutefois le billet de Fleminges signifiait d'une manière intelligible à la pauvre femme qu'il ne pouvait plus être son compagnon dans le pays du Tendre ni ailleurs, qu'elle eût à garder le logis. L'homme est ainsi fait : il fut sur le point d'introduire dans un billet d'un ton beaucoup trop sentimental et rêveur une plaisanterie sur ce que sa maîtresse, en cas de fuite, aurait à craindre de la gendarmerie. Heureusement il ne s'abandonna pas à cette sottise fébrile.

Le lendemain, à quatre heures, le régiment montait à cheval. Ma foi! de si triste humeur soit-on, il est difficile de ne pas être égayé par le départ d'un régiment qui va prendre une nouvelle garnison. Les beautés consolables qui reconduisent les cavaliers jusqu'aux dernières maisons de la ville ont, pour la plupart, des jeux de physionomie à dérider Manfred, René ou Obermann. Les trompettes qui de temps en temps couvrent joyeusement les adieux, le pas délibéré des chevaux, et par-dessus tout le regard indéfinissable du soldat, ce regard plein de tendresse sceptique et de résignation joviale qu'il lance à son amante et que son amante lui rend si bien, tout cela crie : « en route, bon soir, bon voyage! » avec tant d'entrain, de gaieté et d'énergie, que le plus morose devient allègre, le plus préoccupé, insouciant. Fleminges sentit un souffle léger et bienfaisant se glisser à travers les vapeurs dont il était depuis quelques heures environné. La vie lui parut moins sombre. Ne croyez point pourtant que sa tristesse ait suivi le cours des affections de route dont je parlais au commencement de ce récit. Il n'a pas laissé à la première halte un chagrin dont peut-être il ne sera jamais complétement guéri. Puis il gardera de son aventure d'Herthal une profonde impression de terreur. « J'ai évité, dit-il, l'être dangereux qu'on peut appeler le croquemitaine des vieux garçons, je l'ai évité; mais aurai-je encore un bonheur dont, après tout, je ne me réjouis guère? Ma pauvre Lucile! »

PAUL DE MOLÈNES.

BENVENUTO CELLINI

I Trattati dell' Oreficeria e della Scultura di Benvenuto Cellini, publiés par M. Carlo Milanesi. Florence 1857.

S'il convenait de juger du goût public d'après certaines opinions et certains écrits, on serait tenté de prendre pour un penchant de notre époque l'esprit d'agression contre les gloires consacrées, de téméraire indulgence pour l'audace aventureuse érigée en génie. Ne s'est-il pas rencontré des historiens qui n'ont voulu voir dans Louis XIV qu'un sot fastueux, imposant seulement par la solennité de l'attitude, et dans Henri IV rien de plus qu'un espiègle politique? Tout récemment, un grand poète, hélas! bien mal inspiré ce jour-là, n'essayait-il pas de faucher sur la tombe de La Fontaine « le vert laurier » qu'avait chanté Alfred de Musset, victime, lui aussi, d'une injustice à peu près semblable? De telles fantaisies, il est vrai, ne sauraient avoir des conséquences fort graves : chacun, en pareil cas, est plus ou moins en mesure de reviser les décisions de la critique; mais dans le domaine des arts le contrôle est plus difficile, et l'opinion publique moins bien aguerrie contre les caprices de ceux qui prétendent la réformer. Il faut, pour avoir le droit de répudier sur ce point leur influence, posséder soi-même des connaissances toutes spéciales, une expérience que beaucoup d'entre nous n'ont pu acquérir. Plus le terrain est périlleux, plus il importe cependant que la critique y vienne marquer sa place, en recueillant sur des questions mal comprises, sur des hommes mal jugés, tous les faits propres à éclairer l'opinion. Les difficultés d'une pareille tâche n'ont rien qui doive l'effrayer. Pourvu qu'en protestant contre des renommées usurpées elle évite de compromettre la cause des maîtres véritables,

pourvu qu'elle ne pousse pas la sévérité jusqu'au dénigrement systématique, elle peut parler avec confiance, certaine d'obtenir le suffrage des esprits élevés, et de voir toujours en définitive des vérités utiles prévaloir sur de passagères erreurs.

D'ailleurs est-ce le cas d'être timide quand il s'agit non-seulement d'un talent secondaire mal à propos classé parmi les talens supérieurs, mais encore d'un caractère qui nous convie effrontément à observer ses faiblesses, d'une vie qu'ont agitée toutes les passions mauvaises, et qu'on a jugée presque toujours avec une incroyable indulgence? On rencontre dans l'histoire de l'art de ces noms peu respectables à tous égards, auxquels une vénération traditionnelle reste attachée, et qui semblent avoir le double privilége de la popularité sans cause bien définie et de la gloire sans contrôle. Quel nom d'artiste, par exemple, est plus universellement célèbre que le nom de Benvenuto Cellini? Les aventures de cet étrange héros, le soin qu'il a pris de nous informer de ses mérites et de nous détailler les moindres événemens qui marquèrent sa vie, — sauf à surfaire singulièrement le tout, — expliqueraient sans doute la notoriété, mais ne suffisent pas, tant s'en faut, pour justifier une aussi vaste renommée. Si l'on examine les œuvres de Cellini, abstraction faite de ce qu'il en a dit lui-même, nul doute qu'il n'y ait beaucoup à rabattre de l'estime qu'on leur accorde en général, nul doute qu'on n'arrive à s'étonner que ce talent, humble en soi, ait pu être exhaussé au niveau des plus grands. Benvenuto Cellini fut tout au plus un artiste de second ordre, un *petit maître*, comme on dit de certains artistes de l'Allemagne et des Pays-Bas : pourtant, suivant le préjugé commun, il va de pair avec les maîtres illustres. Le roman, le théâtre ont fait d'un industrieux orfévre un homme de génie, et, — transformation plus radicale encore, — d'un abominable *bravo* le type des générosités de l'âme, un rêveur, presque un martyr. Rien de moins élégiaque à coup sûr qu'un personnage de cette trempe, rien de moins équivoque que sa physionomie. Il faut essayer de replacer sous son vrai jour et de réduire à ses justes proportions cette figure tantôt affublée, on ne sait pourquoi, de poésie et de mystère, tantôt démesurément grandie.

Si l'on se proposait seulement de contredire l'opinion en ce qui concerne des travaux admirés un peu à la légère, si nous n'avions d'autre dessein que de discuter la valeur de quelques œuvres, l'entreprise pourrait paraître inopportune, en tout cas assez oiseuse. Qu'importe après tout, pourrait-on dire, un nom de plus ou de moins sur la liste des anciens maîtres ou une méprise qui ne ferait de tort qu'à la hiérarchie des talens? Le grand mal, par exemple, que Carlo Dolci, l'un des plus chétifs peintres de l'école italienne,

soit estimé fort au-dessus de son mérite par bon nombre de gens? Le goût seul est compromis dans une erreur de ce genre, et ceux qui la commettent ne gagneraient à être éclairés qu'un sentiment plus exact des conditions extérieures de l'art. — Soit, mais le nom de Cellini soulève des questions plus hautes. La loi même du beau, inséparable du bien, ce qu'on pourrait appeler la moralité esthétique, est ici directement en cause, et l'étude des travaux de l'orfévre florentin, combinée avec l'examen des faits biographiques, nous découvre à la fois l'insuffisance de ce talent et l'origine de ses faiblesses. Elle prouve une fois de plus qu'il n'y a ni inspiration sûre sans l'honnêteté du cœur, ni art sérieux sans la dignité de la vie. A ce titre, la publication des écrits de Cellini peut aujourd'hui avoir son utilité, même en dehors de l'Italie. Est-ce en effet seulement à Florence ou à Rome que les artistes contemporains ont besoin d'être prémunis contre les entraînemens de la vanité, contre l'amour des succès faciles, et ne pourrait-on constater plus près de nous les symptômes d'égaremens semblables? Jamais en France les talens n'ont été aussi nombreux qu'aujourd'hui ni aussi habituellement encouragés, jamais à un certain point de vue l'habileté n'a été plus commune, et cependant l'école française n'est plus à la hauteur où elle se maintenait encore il y a quelques années, parce que l'esprit de spéculation inspire trop souvent ces talens, parce que l'habileté semble bien moins le fruit des recherches studieuses que l'expression d'une vaine adresse. Il y a de notre temps quantité de peintres, de sculpteurs, de graveurs : sauf quelques exceptions qui se signalent d'elles-mêmes, il n'y a plus d'artistes, c'est-à-dire d'hommes pour qui l'art soit mieux qu'un métier, le succès autre chose que le bruit du moment. Sera-t-il inutile dès lors d'invoquer l'exemple même des tristes effets que produit dans l'art l'avilissement du sens moral, et, comme autrefois à Sparte, de chercher à dégoûter ceux que tenterait l'ivresse par le spectacle de ses excès?

On connaît assez généralement la *Vie de Cellini*, écrite par lui-même; mais ses *Traités de l'Orfévrerie et de la Sculpture* n'ont pas obtenu à beaucoup près la même popularité, bien que ces ouvrages, moitié autobiographiques, moitié didactiques, accusent aussi nettement que le premier les habitudes d'esprit, le genre d'habileté et le caractère de l'auteur. Il est vrai que, depuis l'année où parut la première édition, publiée du vivant même de Cellini, en 1568, et aujourd'hui fort rare, les *Traités* ont été singulièrement modifiés par les éditeurs successifs, et accommodés plus ou moins adroitement au goût de chaque époque. Bien plus, cette première édition, imprimée pourtant avec le consentement et sous les yeux de Cellini, ne reproduit que sous une forme tantôt abrégée, tantôt ouvertement

infidèle, le texte original. L'artiste s'était-il défié de son style? avait-il demandé à quelque écrivain de profession d'en polir les aspérités, de supprimer les incorrections grammaticales et même certaines vivacités de langage qui pouvaient blesser quelque chose de plus que la syntaxe? Le fait semble assez probable. Quoi qu'il en soit, les *Traités*, tels qu'on les avait jusqu'ici, n'existaient qu'à l'état de version incomplète et défigurée. L'un des plus actifs et des plus érudits entre ces écrivains italiens qui se sont associés pour remettre en lumière les documens authentiques sur l'art de leur pays, M. Carlo Milanesi, a restitué le texte conformément aux manuscrits mêmes, et fait revivre ainsi la vérité après trois siècles de méprise ou d'oubli. C'est en partie à M. Milanesi que l'on devait déjà l'excellente édition de Vasari, publiée à Florence dans le cours des dernières années; son récent travail n'a guère une moindre importance, bien que dans un sens tout opposé. Il nous permet de juger, en regard de la vie des grands maîtres et sur des preuves irrécusables, la vie, la pensée, toute la physionomie morale d'un personnage qui appartient à une autre race, à cette famille des aventuriers de l'art dont Salvator Rosa devait, cent ans plus tard, renouveler le type. Contrôlés les uns par les autres, les écrits de Cellini et les témoignages de son habileté pratique font bien connaître la valeur réelle de ce talent. Le tout nous montre clairement ce que la réputation de l'artiste doit au savoir-faire de l'homme, et dans quelle mesure il convient de ratifier la gloire qu'il s'est décernée à lui-même, ou que d'autres lui ont attribuée de confiance.

I.

Si l'on demandait à bon nombre de ceux qui s'intitulent les admirateurs de Benvenuto Cellini sur quels spécimens de sa manière se fonde leur admiration, la réponse ne leur serait pas toujours facile. Les œuvres authentiques de Cellini dans l'ordre d'art qui lui a valu la meilleure part de sa réputation, c'est-à-dire dans l'orfévrerie, sont des plus rares : tel qui salue en lui le prince des orfévres n'a peut-être jamais vu un objet ciselé de sa main. Beaucoup de gens connaissent, il est vrai, sa statue de *Persée* à Florence, mais il est permis de se demander jusqu'à quel point cette œuvre de grande statuaire peut justifier la renommée de l'artiste. Quant aux œuvres moins ambitieuses qui sortaient de sa boutique pour orner les médailliers ou les dressoirs, les habits sacerdotaux ou les costumes de fête, le nombre en est aujourd'hui si restreint que quelques lignes suffiraient pour en dresser le catalogue; encore faudrait-il parcourir bien des pays, explorer bien des collections, avant d'avoir acquis à

cet égard les notions nécessaires. Rien de plus naturel au surplus que cette rareté extrême des ouvrages de Cellini. La valeur intrinsèque ou la fragilité des matières, les variations du goût, tout concourait ici à multiplier les chances de destruction. On n'a guère tenu compte pourtant d'un fait qui commandait au moins quelque scrupule dans le classement des morceaux conservés. Toutes les pièces d'orfévrerie, tous les bijoux appartenant à l'école italienne et au XVIe siècle, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère ou le mérite, ont été sans hésitation attribués à un seul homme. Quiconque a visité l'Italie sait par expérience à quoi s'en tenir sur ce point et quel large impôt la prétendue fécondité de Cellini prélève sur l'attention des voyageurs. Le nom de Cellini est devenu une sorte d'étiquette banale sous laquelle on range pêle-mêle les produits qui ont survécu, à peu près comme on a voulu rendre Jules Romain responsable de toutes les copies, bonnes ou mauvaises, exécutées d'après Raphaël. L'art de l'orfévrerie est aujourd'hui si complétement identifié avec ce nom, qu'il semble même que rien de sérieux n'avait été fait en Italie avant la venue du maître : erreur formelle qu'il convient d'abord de relever.

L'exemple donné par les orfévres fut le premier terme des progrès qui s'accomplirent en Italie depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVe siècle. Les sculpteurs, les peintres, les architectes éminens de cette époque ont tous, ou presque tous, fait leur apprentissage dans une boutique d'orfévrerie, et, pour n'en citer que quelques-uns entre les plus illustres, Jean de Pise, Orgagna, Filippo Brunelleschi, se sont instruits d'abord à cette modeste école. Un peu plus tard, Donatello, Verocchio, vingt autres maîtres diversement célèbres se signalèrent au début par leur habileté à ciseler des vases ou des statuettes, à sertir des pierres précieuses, à nieller des patènes ou des coupes. Lorsque ensuite ils eurent fait leurs preuves dans un ordre d'art plus élevé, il leur arriva souvent de revenir à ces travaux humbles en apparence, mais dignes d'eux encore par le caractère de grandeur qu'ils savaient leur imprimer. Ainsi au moment de terminer les portes du baptistère de Florence, — œuvre fameuse dès le principe et déjà qualifiée par tous d'incomparable, — Ghiberti enchâssait des diamans dans une tiare d'or décorée de figurines que lui avait commandée le pape Eugène IV. Quelques années auparavant, nous le voyons occupé d'un travail semblable pour le pape Martin V et de la monture d'un cachet pour Jean de Médicis, fils de Côme. Enfin depuis le *paliotto* d'or du Xe siècle qu'on admire dans l'église Saint-Ambroise, à Milan, jusqu'au beau devant d'autel en argent qui orne la cathédrale de Pistoie, et dont l'exécution presque tout entière appartient au XIVe siècle, depuis les médailles jusqu'aux

nielles, nombre de monumens attestent avec quelle supériorité l'orfévrerie était pratiquée en Italie avant que Benvenuto Cellini y appliquât son talent.

Dans la langue moderne, ce mot « orfévrerie » a perdu en grande partie sa valeur et presque complétement changé de sens. Il ne sert plus en général qu'à désigner des produits où l'art n'est intéressé que d'assez loin : il est donc nécessaire, pour l'intelligence même de notre sujet, de lui restituer la signification qu'on lui attribuait autrefois. « A proprement parler, dit M. Milanesi dans la judicieuse introduction qui précède les *Traités* de Cellini, l'orfévrerie est l'art de travailler l'or. Au moyen âge, puis à l'époque de la renaissance, on donnait le nom de pièce d'orfévrerie à toute sculpture en or, en argent, en cuivre, ou même en étain et en plomb. Souvent, faute de matières précieuses, les artistes façonnaient des matières vulgaires avec autant de soin et de zèle que s'ils eussent eu des trésors sous la main; la grossièreté de l'élément premier était rachetée ici par la noblesse et par l'élégance de la forme... La religion, les mœurs de la noblesse, le luxe, procuraient jadis aux orfévres, principalement en Italie, une ample besogne et de continuels encouragemens. Aussi, malgré les discordes et les guerres qui ravagèrent les états italiens jusque vers le milieu du XVIe siècle, l'orfévrerie garda-t-elle à Florence, à Venise, à Gênes, une importance plus considérable que partout ailleurs. Elle intervenait nécessairement dans la décoration des églises et des autels; elle enrichissait les vases sacrés aussi bien que la vaisselle de table, les reliquaires où se conservaient les ossemens des saints comme les menus objets de la toilette des femmes... C'était elle enfin qui fournissait au guerrier ses armes, au pontife sa triple couronne, à l'empereur son diadème, au prince son collier, au gentilhomme, au capitaine, au magistrat, ces petits médaillons qu'il était de mode d'attacher au bonnet. » — Voilà qui définit suffisamment le rôle des anciens orfévres italiens et les conditions particulières qui leur étaient faites. Quant au degré de considération qu'un tel genre d'industrie mérite en général, Cellini a pris soin de le déterminer dans une lettre au duc Côme écrite en 1548. « L'art de l'orfévrerie, dit-il, est plus grand qu'aucun autre (*maggiore di tutte*), car si l'on veut en exploiter toutes les ressources, il faut un matériel qu'on n'acquerra pas pour cinq cents écus. » Soit, si l'excellence d'un art doit se proportionner au prix des instrumens de travail; mais n'y a-t-il pas ici, sous une autre forme, quelque chose de cette naïveté intéressée que Molière a mise en scène, et ne pourrait-on voir tout uniment dans le fier artiste florentin un ancêtre de M. Josse?

On ne court guère au surplus le risque de calomnier Cellini en lui

prêtant sur ce point des arrière-pensées toutes personnelles. Ses écrits respirent un tel contentement de soi, il a de lui-même et de ses œuvres une opinion si imperturbablement favorable, qu'il ne saurait sans doute juger avec moins d'indulgence que son propre talent l'art auquel il avait voué sa vie, sa vie tout entière. On ne doit pas l'oublier en effet : Cellini rompit avec la tradition de ses devanciers, qui n'étaient orfévres qu'à leurs heures et à la condition de devenir peintres, sculpteurs ou architectes. La voie ne s'élargit pas pour lui : il suivit jusqu'au bout le même sentier, côtoyant à peine l'art sérieux et se faufilant pour ainsi dire à travers les difficultés que d'autres écartaient de haute lutte. Parfois, il est vrai, il lui arriva d'aborder la statuaire monumentale; mais quelque réputation qu'ait encore aujourd'hui l'une de ses œuvres en ce genre, on y reconnaît plus d'adresse que de science, l'intelligence des détails plutôt qu'un large sentiment de la forme; en un mot, le goût et la main d'un orfévre se trahissent encore dans le *Persée* bien plutôt que la main et les intentions d'un sculpteur. Un jour aussi, Cellini fournit quelques dessins pour fortifier deux des portes de Florence, la *Porta al Prato* et la *Porticciuola :* ce ne sont là toutefois que de rares accidens dans sa carrière d'artiste, et, s'il n'avait pas mis tant de zèle à publier jusqu'aux moindres particularités qui en accompagnèrent l'exécution, de pareils travaux n'auraient peut-être gardé jusqu'à notre temps ni une importance bien sérieuse, ni une popularité bien grande. Cellini, quoiqu'il ait fort à cœur dans ses écrits de nous laisser persuadés du contraire, est donc avant tout et à peu près exclusivement un orfévre. Reste à savoir quelles innovations il a introduites dans son art, quel style distingue les ouvrages qu'il a laissés des ouvrages de ses prédécesseurs, et de quelle autorité sont pourvus les livres où il propose ses opinions théoriques comme des règles et sa manière comme un exemple.

A l'époque où Cellini commença son apprentissage, menant de front d'ailleurs avec l'étude du dessin l'étude de la musique, dont son père voulait qu'il fît son occupation principale, l'orfévrerie, telle qu'on la pratiquait à Florence, continuait le mouvement qui, depuis plus d'un demi-siècle, avait renouvelé les autres arts. On était en 1515. L'influence exercée d'un bout à l'autre de l'Italie par la découverte des monumens antiques, le culte en toutes choses des modèles grecs et romains, l'action des *platoniciens*, amis de Laurent, secondée par les artistes contemporains, et si puissamment développée par les maîtres nés vers la fin du xve siècle, — tout avait, sinon radicalement transformé, au moins profondément modifié le goût, le style, le génie florentins : révolution heureuse à bien des égards, mais en un certain sens excessive, et dont le tort principal

fut d'étouffer la sincérité du sentiment sous un appareil scientifique, l'inspiration évangélique sous des formes païennes. Est-il besoin d'ajouter que ce reproche n'effleure même pas certaines gloires au-dessus de toute atteinte, et de déclarer hors de cause un sculpteur comme Michel-Ange, des peintres comme Léonard et Raphaël? Profiter des exemples antiques à la manière de ces maîtres immortels, ce n'est certes ni imiter mal à propos, ni enfreindre les lois de l'art chrétien : c'est au contraire l'achever et en compléter l'expression par un élément nouveau, — le beau extérieur et la correction suprême. Aussi doit-on hautement réprouver les efforts d'une petite secte dont le puritanisme étroit voudrait assigner pour date à la décadence de l'école italienne le moment où elle donna les témoignages les plus éclatans de sa grandeur; mais, toutes réserves faites en ce qui concerne les chefs-d'œuvre de la renaissance, il faut reconnaître que le mouvement que l'on a qualifié ainsi introduisit, avec le progrès, certaines habitudes de pédantisme et de caprice. En répudiant ses propres traditions pour s'inspirer un peu inconsidérément de l'antique ou pour faire à la fantaisie une part trop large, l'art florentin, sous le pinceau ou le ciseau de bien des hommes habiles, perdit en partie ce caractère de profondeur et d'émotion intime qui avait signalé ses débuts. Il lui resta un goût pittoresque exquis, une finesse d'exécution admirable : il n'eut plus, il eut du moins plus rarement une grande portée morale et des formes d'expression strictement appropriées aux exigences de chaque sujet. Pour ne citer qu'une œuvre appartenant directement à l'orfévrerie, les ornemens en bronze ciselés par Verocchio sur le tombeau de Jean et Pierre de Médicis dans l'ancienne sacristie de Saint-Laurent à Florence montrent assez que, même avant la fin du xve siècle, l'exacte relation entre la décoration et la destination spéciale d'un monument avait cessé d'être une loi. Rien de plus ingénieux, au point de vue de l'harmonie linéaire, que ces guirlandes de fleurs et de fruits s'échappant, au sommet du sarcophage, de coquillages disposés en forme de cornes d'abondance, rien de plus élégamment ajusté que les rinceaux qui s'élancent des angles du monument pour aller s'épanouir sur ses faces; mais en quoi cette riante ornementation indique-t-elle une sépulture, et une sépulture chrétienne? La croix même est absente, et si la bague ornée d'un chaton, emblème adopté d'abord par les Médicis, si les noms inscrits dans le porphyre informent suffisamment nos regards, rien ne nous parle de la mort dans ce tombeau, qu'on pourrait, sans en outrager le caractère, réduire à l'office et aux proportions d'un coffret. Combien d'autres travaux, tantôt inutilement magnifiques, tantôt plus agréables que de droit, n'attestent-ils pas ce désaccord entre les intentions de l'artiste et l'objet du tra-

vail! Trop souvent, dans la seconde moitié du XVe siècle, les œuvres de l'art florentin, œuvres charmantes à n'en estimer que la valeur pittoresque, ont ces mêmes dehors de grâce sans signification bien précise, sans raison d'être nécessaire, cette même élégance savante quant à la distribution des lignes, mais au fond un peu vide de sens. Les vases sacrés, les reliquaires, accusent le besoin d'agrément à tout prix auquel obéissaient les orfévres formés à l'école du paganisme, et qui, d'abus en abus, devait amener une confusion de principes telle que les mêmes modèles servissent indistinctement pour l'exécution d'un surtout de table et pour l'ornement d'un autel.

Benvenuto Cellini ne fut donc ni le seul, ni le premier coupable en recherchant, de préférence à la rectitude du style, les formes propres surtout à caresser le regard. Ajoutons que son talent s'appliqua le plus souvent à des objets purement de luxe, à des travaux d'une destination toute mondaine. Une imagination capricieuse était de mise là plutôt qu'ailleurs, et l'artiste, en écoutant principalement sa fantaisie, ne fit jusqu'à un certain point qu'user de son droit, bien qu'il ait cru devoir insister dans ses écrits sur la justesse ou la profondeur des pensées qu'il entreprenait de traduire. Il arrivait quoiparfois que quelque spectateur ne pût saisir du premier coup d'œil ces intentions, un peu trop subtiles : un jour, par exemple, le dessin d'une fontaine projetée pour le palais de Fontainebleau fit dire à François Ier « qu'en dépit de tous ses efforts pour comprendre ce que pouvait signifier ce projet, il n'en devinait pas le premier mot; » mais Cellini ne serait pas homme à reproduire un aveu aussi compromettant pour sa gloire s'il n'y trouvait un correctif suffisant dans les complimens que le roi lui adresse ensuite à tout hasard, et surtout dans les louanges qu'il se prodigue de sa propre autorité. S'agit-il de patrons moins courtois ou moins généreux que François Ier, Cellini, en parlant d'eux, a un moyen fort simple de se consoler de leur mauvais vouloir ou de leur parcimonie : il les traite sans marchander « d'ânes, » comme Octavien de Médicis, de « diables incarnés, » ou « d'ivrognes, » comme le cardinal d'Este et le pape Paul III lui-même.

On le voit, les façons d'agir de Cellini ne continuent pas plus les habitudes morales des artistes ses devanciers que les conditions mêmes de l'art italien, vers le milieu du XVIe siècle, ne rappellent les conditions premières. Le temps semble loin déjà où le suffrage des gens de goût était mis à plus haut prix que l'argent ou la partialité des grands, où Raphaël lui-même, si sûr qu'il fût de ses propres forces, demandait des avis aux Castiglione et aux Bembo, et modifiait patiemment l'expression de sa pensée jusqu'à ce qu'il eût contenté ces juges difficiles. Maintenant un simple orfévre prétend

être cru sur parole quand il affirme son infaillibilité, et honoré à l'égal des plus nobles maîtres pour le moindre ouvrage sorti de ses mains. Tout témoignage d'improbation ou seulement de froideur prend à ses yeux les proportions d'un attentat dont il ne se vengera pas d'ailleurs en travaillant à mieux faire : Pierre Arétin a enseigné à ses contemporains des moyens plus faciles de maîtriser l'opinion, et Cellini est de ceux à qui la leçon a le mieux profité. C'est en flattant qui le récompense, en injuriant qui le dédaigne, en imposant partout sa personne au moins autant que son talent, qu'il saura réduire à peu près tout le monde à une sorte d'admiration forcée ou bien au silence : triste exemple de ce que peut trop souvent l'esprit de jactance et d'intrigue, mais aussi exemple bon à méditer! Quand les artistes s'appliquent à exagérer ainsi leur importance, quand ils mettent une vanité bruyante à la place d'une juste fierté et l'intérêt personnel au-dessus du zèle de l'art, ils réussissent quelquefois à surprendre le succès; ils peuvent même, comme Cellini, abuser pour un temps la postérité : à un certain moment la lumière se fait néanmoins, la fraude se décèle, et ce moment ne tarde pas toujours à venir. Pour notre siècle surtout, instruit sur ce point par de bien fréquentes expériences, les méprises ne sauraient être durables. Maintenant que toutes les jongleries sont usées, toutes les manœuvres percées à jour, l'artiste qui essaie ou qui essaiera d'escompter la gloire ne fera pas longtemps des dupes, et le moindre châtiment qui l'attende est le dédain à courte échéance et un irrévocable oubli. — Mais revenons aux œuvres de Cellini et à l'époque de ses débuts.

Le premier ouvrage du jeune orfévre fut un fermoir de ceinture en argent qu'il exécuta à Florence, et sur lequel, — écrivait Cellini quarante ans plus tard, — on voyait agencés, « suivant le goût antique, des guirlandes de feuillage, des figurines d'enfans et des masques extrêmement beaux. » Puis, à la suite d'une rixe qui avait fait scandale, — car, en même temps que sa carrière d'artiste, Cellini commençait cette carrière de spadassin dont il a si complaisamment raconté les odieuses prouesses, — il alla se fixer à Rome. Quelques pièces d'orfévrerie fabriquées dans cette ville pour l'évêque de Salamanque, quelques bijoux vendus à des femmes de la haute société romaine ne tardèrent pas à le mettre à la mode, et deux ans s'étaient à peine écoulés qu'il avait obtenu la faveur de Clément VII, faveur toute particulière, à ce qu'il semble, et qu'accrurent encore certains services, fort étrangers à l'art, rendus au pape pendant le siége de Rome. Ces services d'ailleurs, il est au moins probable que Cellini en exagère passablement l'étendue et le nombre. Qu'il se soit vaillamment conduit pendant la lutte engagée sous les murs

du château Saint-Ange, rien de mieux; mais la portée de ses coups est si infailliblement heureuse pour la cause qu'il défend, il prend à son compte la mort de tant de gens, et des meilleurs, qu'on ne saurait suivre d'un œil très confiant la longue liste de ses succès. Si le connétable de Bourbon tombe pour ne plus se relever, c'est l'arquebuse de Cellini qui l'a renversé; si le prince d'Orange est atteint à son tour, c'est encore Cellini qui a frappé ce second chef de l'armée impériale. Enfin au dernier moment un coup de canon vient-il à décider, sinon la victoire, au moins la cessation des hostilités, c'est que le feu a été mis à ce canon par la main de Cellini. A certains momens pourtant, il s'occupait d'une autre besogne dans ce même château Saint-Ange, d'où il foudroyait si bien l'ennemi. Chargé par Clément VII de démonter toutes les pierreries de la chambre apostolique et d'en faire fondre l'or, afin d'assurer au pape des ressources en cas de fuite, il s'acquittait de sa tâche entre deux décharges d'artillerie, sauf, — c'est lui qui nous l'apprend, — à prélever sur les lingots quelque chose pour son propre compte en vue du lendemain. Une précaution de ce genre ne mériterait-elle pas un nom plus sévère? Notons aussi qu'en racontant à deux reprises l'opération qu'il dut accomplir par ordre du pape, il ne trouve pas une parole de regret pour les anciens monumens de l'art qui périrent ainsi sous ses doigts. Dans sa *Vie,* il mentionne simplement le fait; dans son *Traité de l'Orfévrerie,* il en prend occasion pour recommander le mode de construction du fourneau dont il s'est servi. Et cependant quels trésors d'invention et de goût, combien d'ouvrages précieux à divers titres sont venus s'anéantir dans le creuset de Cellini!

Aucune de ces œuvres, il est vrai, n'intéressait directement l'artiste, aucune d'elles n'était signée de son nom : qu'eût-il pensé ou dit des mains impies qui, dans une circonstance pareille, eussent détruit avec indifférence ses propres travaux, — le bouton de chape, par exemple, qu'il allait l'année suivante ciseler pour Clément VII, et qu'il nous décrit dans son *Traité,* non sans se comparer à « Phaëton, fils du Soleil, » sauf cette différence toutefois que « Phaëton se rompit le cou à la suite de son entreprise, et que lui, Benvenuto, retira de la sienne infiniment d'honneur et de profit? » Nous ne savons dans quelle mesure le pape se fût accommodé de l'hyperbole. Il est certain du moins que Clément VII suivit de fort près les progrès du travail, et qu'il en pressa l'achèvement avec autant de zèle que s'il se fût agi d'un monument à la gloire de son règne. On s'étonnera peut-être qu'une œuvre aussi peu considérable, qu'un simple bouton de chape en un mot ait pu exciter à ce point la sollicitude de Clément VII; mais il ne faut pas oublier que celui-ci, tout

Médicis qu'il était, n'avait hérité de sa famille ni le goût éclairé d'un Laurent, ni les nobles passions d'un Léon X. Il ne faut pas oublier non plus que, excepté Michel-Ange, d'ailleurs assez mal en cour à cette époque, les maîtres qui venaient d'illustrer les règnes de Jules II et de Léon X avaient tous cessé d'exister. Enfin les années qui suivirent le siége de Rome étaient-elles un moment propice aux vastes entreprises, et ne semble-t-il pas naturel que, faute de grandes ressources en tout genre, on se contentât du peu qu'on avait sous la main? Ce joyau, si cher à Clément VII et plus cher encore à Cellini, avait au surplus en soi une certaine importance. Bien qu'il ne subsiste aujourd'hui que dans la description qu'en a donnée l'artiste, on peut, sur ce seul document, pressentir les conditions compliquées, les difficultés matérielles, et même en partie les caractères du style de ce travail. L'ensemble de l'œuvre avait les dimensions d'une main ouverte. On voyait au milieu une figure représentant Dieu le père entourée d'anges ciselés les uns en ronde-bosse, les autres en bas-relief, les autres enfin presque à plat dans l'or, suivant l'éloignement progressif des plans et la distance où apparaissait chaque groupe. Cette figure principale, assise dans l'attitude de la bénédiction, reposait sur un énorme diamant acheté autrefois par Jules II au prix de 36,000 écus. Bon nombre d'autres pierres précieuses enrichissaient le fond et le cadre de la composition, que décoraient aussi des émaux de différentes couleurs. Enfin, sur la face interne de la plaque, se dessinaient en creux et en relief des mascarons, des coquillages et divers sujets d'ornement.

Benvenuto Cellini, on le voit, avait dans l'exécution du bouton de chape de Clément VII fait acte d'orfévre, de joaillier et de graveur. Sans doute le choix de certains objets, l'idée d'associer par exemple à une image de la Divinité des mascarons et d'autres ornemens de pure fantaisie n'indiquent ni un goût très sévère, ni un sentiment très exact des convenances morales du sujet. Le tout attesterait plutôt, et une fois de plus, ce besoin commun aux artistes de l'époque d'introduire les formules païennes jusque dans l'expression des dogmes bibliques. Quant aux procédés employés pour sertir ces pierreries, pour ciseler ces figures et pour incruster ces émaux, ils constituaient du moins un progrès, et l'on voit par tous les détails où Cellini entre à ce propos qu'il perfectionna véritablement, au point de vue technique, la méthode de ses prédécesseurs. Au point de vue technique, avons-nous dit : c'est là en effet qu'il convient de se placer pour faire à ce talent sa meilleure part. Une grande habileté de main au service d'un esprit peu étendu, mais délié, une sorte de dextérité dans les habitudes intellectuelles aussi bien que dans la pratique, tels sont les caractères qui distinguent en général

les œuvres de Cellini. Le bouton destiné à fermer la chape de Clément VII n'avait probablement pas un autre mérite. Ce travail toutefois n'autorise que des conjectures, et il est temps d'invoquer des témoignages plus décisifs, de consulter, en regard des allégations de l'artiste, les travaux de sa main qui ont survécu.

Benvenuto Cellini cite avec orgueil les médailles qu'il fit à diverses époques, médailles universellement admirées, dit-il, et préférées par les bons juges aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Nous doutons qu'aujourd'hui les mêmes préventions puissent subsister, et qu'en examinant côte à côte, avec les œuvres de l'artiste en ce genre, non pas les monumens antiques, mais seulement les pièces qu'ont laissées les anciens orfévres italiens, on attribue à celles-ci un mérite moindre qu'aux pièces sorties de l'atelier de Cellini. Le contraire arrivera plutôt, et ce sera justice. Ainsi, que l'on rapproche de cette médaille de Clément VII, dont l'auteur se montre si fier, les médailles exécutées vers le milieu du siècle précédent par Pisanello et Matteo de' Pasti, on sentira ce que le portrait du pape a de grêle dans le dessin, d'indéterminé dans la physionomie, tandis que les portraits voisins apparaîtront avec l'accent de la vie, l'ampleur du style, le caractère de chaque modèle clairement défini. Même résultat et peut-être plus significatif encore, si l'on substitue à l'effigie de Clément VII l'effigie de Paul III, ou cette médaille d'Alexandre de Médicis dont Lorenzino s'était chargé de fournir l'inscription alors qu'il méditait pour le tyran de Florence on sait quel autre mode d'apothéose. Comparé à l'art des maîtres antérieurs et même de quelques maîtres contemporains, — Grechetto et Bernardi entre autres, — l'art de Cellini n'exprime plus que l'industrie matérielle, l'habile emploi du moyen; encore ce genre de mérite n'est-il pas si personnel à l'orfévre florentin qu'on ne puisse le retrouver à peu près au même degré dans les œuvres des disciples, dans la médaille par exemple où Paolo Gozzi a reproduit les traits de Philippe II. Il ne s'agit donc pas ici d'une manière particulière d'apercevoir et de rendre la nature; il s'agit seulement d'une pratique adroite, soigneuse souvent jusqu'à la minutie, et de procédés assez indépendans du sentiment. Or de tels secrets sont de ceux qui se divulguent, et l'on conçoit que Cellini ait pu les révéler tout entiers dans son *Traité de l'Orfévrerie*, comme on comprend qu'il se soit rencontré des gens pour s'en emparer et les exploiter à leur tour. Soyons juste toutefois : à certains momens, Cellini a su montrer un talent d'un ordre plus élevé, le jour surtout où il fit la médaille de François Ier, œuvre d'un caractère héroïque sans emphase, d'une expression nette sans sécheresse, et dont l'exécution, çà et là un peu précieuse encore, accuse cependant plus que de coutume le goût et la recherche du grand style.

Il est singulier que Cellini, si attentif d'ordinaire à mentionner jusqu'aux moindres de ses ouvrages, ait passé celui-là sous silence dans son *Traité* aussi bien que dans sa *Vie*. A plusieurs reprises il parle de la médaille qu'il grava pour Clément VII; il ne dit pas un mot de la médaille de François Ier, médaille parfaitement authentique pourtant, signée de son nom comme la première, et le meilleur spécimen de son talent en ce genre. Une pareille omission est d'autant plus digne de remarque que tout ce qui se rattache au séjour de l'artiste en France, à ses travaux dans ce pays, et même à des faits en dehors de son art, est rapporté par lui avec une complaisance extrême, et plutôt amplifié qu'amoindri, témoin certaine description des voyages de la cour dans laquelle il représente le roi ne se rendant d'une résidence à une autre qu'escorté de dix-huit mille hommes, sans compter douze mille chevaux, dont l'unique office est de traîner ses bagages. Comment un homme si bien instruit des habitudes de François Ier a-t-il pu oublier qu'il avait fait le portrait de ce souverain magnifique? Comment a-t-il laissé échapper une occasion si belle de vanter son propre talent et de nous rappeler la haute faveur dont il était l'objet?

Quoi qu'il en soit, on sait que Benvenuto Cellini quitta le service de Paul III pour venir en France, et qu'il passa cinq années à peu près tant à Fontainebleau qu'à Paris. Les années précédentes avaient été marquées par bien des aventures. Meurtres, emprisonnemens, agitations de toute sorte, y compris de honteuses amours, rien ne manque à cette phase de la vie de l'artiste, et la période suivante sera digne en tous points de celle-ci. Les mœurs de l'époque étaient-elles donc telles qu'elles comportassent naturellement cet incroyable mélange de passion sauvage et d'intelligence raffinée, d'immoralité et de talent, d'élégance d'esprit et de bassesse d'âme? On l'a prétendu quelquefois, et l'on a voulu excuser ainsi la candeur effrontée avec laquelle Cellini se glorifie d'un assassinat aussi bien que d'une œuvre d'art, d'une nuit de débauche aussi bien que d'une heure d'inspiration. L'auteur d'une traduction, d'ailleurs très recommandable, de la *Vie* de Cellini, M. Léclanché, va même jusqu'à dire dans l'avant-propos de son ouvrage : « Les passions de Cellini furent les passions de l'Italie tout entière, ses erreurs les erreurs de son temps, ses excentricités les excentricités de toute la renaissance. » A Dieu ne plaise qu'il faille confondre tous les personnages ou seulement les artistes du XVIe siècle avec un excentrique de cette sorte, les faiblesses de Raphaël, que d'ailleurs il payait de sa vie, avec des « erreurs » qui ôtaient la vie aux autres, les nobles passions et la fierté d'un Michel-Ange avec cette vanité folle et ces passions de grand chemin! Non, l'homme qui frappe sans marchander, à Florence, à Rome, à Paris, quiconque offense son amour-propre ou gêne son am-

bition; le *bravo* qui le plus souvent brandit son poignard en face de ceux dont il n'a rien à craindre, et qui le tire dans l'ombre lorsqu'il rencontre des adversaires redoutables; le satrape de bas étage qui se venge des cœurs qui lui échappent en ensanglantant jusqu'à ses plaisirs (1), — un tel homme ne saurait personnifier toute une classe, encore moins toute une époque. Que par quelques côtés il représente les mœurs italiennes et les sensualités de la renaissance, je le veux bien; mais gardons-nous de voir en lui un caractère générique et un type. Une société composée de pareils hommes serait tout simplement un assemblage de bandits, et, pour associer des confrères dignes de lui à un artiste de cette trempe, il faudrait grouper, non les artistes contemporains, purs au moins de pareils crimes, mais ceux qui à diverses époques se sont signalés par quelque détestable forfait, — Andrea del Castagno par exemple, le meurtrier de Domenico Veneziano, et Belisario Corenzio, qui empoisonna, dit-on, Dominiquin.

Il est présumable que Cellini arrivait à la cour de France précédé seulement de sa réputation d'habile orfévre. Accueilli par le roi avec une singulière bienveillance, il se vit, dès les premiers jours, accablé de faveurs et de travaux. Aux commandes qu'il lui avait faites, François Ier ajouta bientôt des lettres de naturalisation, le titre de seigneur du Petit-Nesle, — château construit, on le sait, à peu près sur le terrain qu'occupent aujourd'hui les bâtimens de l'Institut, — enfin le don viager de cette demeure et le droit de l'habiter seul. Quant à la dernière clause, elle ne laissait pas, il est vrai, d'entraîner quelques difficultés d'exécution. Bien des gens installés de longue main dans le château ou dans ses dépendances refusèrent d'abord de céder la place. On jugera du nombre des familles et de la variété des industries réunies au Petit-Nesle, lorsque nous aurons dit qu'à l'époque où Cellini voulut prendre possession de son domaine, il s'y trouvait, entre autres établissemens, un jeu de paume, une distillerie, une imprimerie et une fabrique de salpêtre. Le nouveau seigneur du lieu n'était pas homme à réclamer ses droits dans la forme ordinaire : il arma ses élèves et ses ouvriers, livra un véritable assaut aux récalcitrans, bouleversa leurs habitations, et jeta leurs meubles par les fenêtres. Par malheur, quelques-uns de ceux qu'il venait d'évincer ainsi étaient les protégés de la duchesse d'Étampes, dont Cellini n'avait pas su, tant s'en faut, se concilier les bonnes grâces. Informée de l'affaire, la favorite en instruisit à son tour le roi, qui commença de reconnaître aux façons d'agir de

(1) On trouvera un révoltant exemple de la cruauté de Cellini dans ce qu'il raconte, au second volume de sa *Vie*, d'une de ces *donne de' suoi piaceri* qui lui avait préféré certain garçon employé dans la maison en qualité de teneur de livres.

l'artiste moins d'opportunité qu'à son talent. Les juges intervinrent ensuite, et le procès suivit son cours jusqu'au jour où les intéressés retirèrent eux-mêmes leur plainte après une entrevue avec l'accusé, entrevue dont celui-ci nous a transmis les détails. « Lorsque je me vis, dit-il, sous le coup des sentences que tous ces avocats avaient obtenues contre moi, et sans appui d'aucune sorte, j'appelai à mon aide une longue dague que je possédais, car j'ai toujours eu le goût des belles armes. L'homme à qui je m'adressai d'abord fut celui qui m'avait intenté cet injuste procès. Un soir, je lui portai avec ma dague tant de coups dans les jambes et dans les bras, en évitant de le tuer toutefois, que je le mis hors d'état de marcher dorénavant. J'allai ensuite trouver l'acheteur qui avait pris l'affaire à son compte (1), et je le tailladai si bien, lui aussi, que la fin du procès s'ensuivit. Rendant grâces à Dieu de cela comme de toutes choses, j'espérai alors pouvoir vivre quelque temps sans être molesté. »

Voilà donc Cellini, sa vengeance et ses dévotions une fois accomplies, libre de se remettre à l'œuvre et de poursuivre en paix les travaux que lui a confiés le roi. De ces travaux, qui occupaient, outre le maître lui-même, un nombre considérable d'apprentis et d'élèves, bien peu subsistent aujourd'hui. A l'exception de la *Nymphe de Fontainebleau*, vaste et faible ouvrage dont nous parlerons plus loin, les morceaux que l'on possède en France n'ont qu'une importance médiocre, sinon même une authenticité douteuse. Les riches candélabres en argent faits pour le palais de Fontainebleau ont disparu comme l'aiguière et le bassin offerts à François Ier par le cardinal d'Este, et la seule pièce d'orfévrerie appartenant à cette époque qui puisse nous donner une idée complète de la manière de Cellini, c'est à Vienne, au cabinet des antiques, qu'il faut aller la chercher : nous voulons parler de cette salière d'or destinée autrefois à orner la table royale, et qui passe pour le chef-d'œuvre de l'artiste (2). Lui-même semble avoir pensé qu'on devait en juger ainsi, ou que du moins un tel morceau importait singulièrement à sa gloire, car il en a décrit la composition et les détails avec un soin minutieux. « La salière du roi, dit-il, était de forme ovale, de la grandeur de deux tiers de brasse environ, tout entière

(1) Cellini, dans un passage précédent de son livre, explique ce qu'il faut entendre par ces mots. Suivant lui, il était d'usage en France que l'on achetât une plainte portée devant les tribunaux comme on escompte aujourd'hui un papier de commerce. Moyennant une somme proportionnée à l'importance de l'affaire en litige, on se substituait dans tous les droits du premier plaignant, et celui-ci, désintéressé de fait, ne figurait plus au procès que pour la forme.

(2) L'œuvre dont il s'agit a été transportée en Autriche vers la fin du XVIe siècle, à titre de cadeau fait par Charles IX à l'archiduc Ferdinand.

d'or, et travaillée au ciselet (1). Comme je l'ai dit à propos du modèle, j'avais représenté la Mer et la Terre sous la forme de deux figures assises... La Mer portait un trident dans la main droite, et dans la gauche une barque délicatement ciselée, destinée à contenir le sel. Au-dessous de cette figure se groupaient quatre animaux marins, ayant chacun le poitrail, les jambes de devant et les sabots d'un cheval, et le reste du corps d'un poisson. Leurs queues, armées de nageoires, s'entrelaçaient les unes dans les autres le plus agréablement du monde. La Mer, assise au-dessus du groupe, dans une attitude tout à fait noble, était environnée d'une multitude d'animaux marins et de poissons se jouant dans les flots, dont j'avais reproduit au naturel la forme et la couleur, grâce à un excellent travail d'émaillure. J'avais donné à la Terre l'apparence d'une femme parfaitement belle, entièrement nue comme la figure d'homme qui représentait la Mer, et tenant dans une main la corne d'abondance. Sa main gauche supportait un petit temple d'ordre ionique travaillé avec une finesse extrême et disposé de manière à recevoir le poivre. Aux pieds de cette femme, j'avais réuni les plus beaux des animaux qui habitent la terre, et imité les terrains, les rochers, soit en employant l'émail, soit en laissant paraître le champ même de l'or. L'ensemble de mon travail reposait sur un socle d'ébène le long duquel j'avais distribué quatre figures d'or, un peu plus saillantes qu'en demi-relief, et représentant la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore. Enfin quatre autres figures de même grandeur, personnifiant les quatre vents, étaient travaillées et émaillées en partie avec toute la grâce et l'adresse que l'on pourra s'imaginer. Lorsque je présentai cette salière au roi, il poussa un cri de surprise, et la contempla longtemps sans pouvoir rassasier ses yeux. Il m'enjoignit ensuite de la reprendre et de la garder chez moi jusqu'à nouvel ordre. Je la remportai donc au logis, et j'invitai aussitôt à s'y rendre quelques-uns de mes plus chers amis; puis je dînai joyeusement avec eux, après avoir placé au milieu de la table cette salière, dont nous fûmes ainsi les premiers à faire usage. »

Sauf quelque inexactitude dans la description de certains détails, — inexactitude qu'expliquent d'ailleurs les vingt années écoulées entre la date du travail et l'époque où l'auteur en rendait compte de mémoire, — les renseignemens que Cellini nous donne sur son ouvrage permettent d'en apprécier assez bien l'intention générale. On peut, sans courir le risque de se tromper, pressentir d'après le

(1) Notons en passant, — car c'est là un des caractères distinctifs de la manière de Cellini, — que tous les ouvrages de sa main en ce genre, tous les objets de menue orfévrerie et de bijouterie qu'il a laissés, sont exécutés en vertu du même procédé. Rien n'y est fondu ni estampé : le ciselet seul a fait les frais du travail.

texte une composition suffisamment ingénieuse, des élémens pittoresques choisis avec à propos; mais on serait mal venu à croire Cellini sur parole, quand il s'applaudit de l'art avec lequel ces élémens sont mis en œuvre, ces principes de composition développés. Il y a dans l'aspect de l'ensemble quelque chose de grêle et de lourd en même temps, dans les lignes un certain trouble qui fait hésiter le regard, et l'empêche de saisir une silhouette générale, un galbe bien défini. L'angle ouvert que forment les deux figures de la Mer et de la Terre, assises chacune de son côté et se penchant un peu en arrière, est accidenté par la saillie des jambes, qui se replient, sans qu'il résulte de cette combinaison de formes rien de plus qu'une agitation inutile. L'enchevêtrement massif des animaux accumulés entre la base et les figures fait ressortir d'autant plus les lignes à la fois lâches et tourmentées de celles-ci. Ajoutons que le dessin du groupe principal offre le même mélange de recherche excessive et de mollesse. La figure de la Mer et celle de la Terre n'ont pas moins chacune de vingt ou vingt-cinq centimètres : leurs dimensions, si restreintes qu'elles soient, ne pouvaient faire obstacle à une expression plus large de la forme, et les statuettes que nous a léguées l'antiquité montrent assez que l'ampleur du modelé ne dépend pas de la grandeur du champ où l'on opère. Si donc Cellini n'a pas mieux rempli sur ce point les conditions de sa tâche, la faute ne peut être imputée qu'à lui. Quant aux travaux d'un ordre plus directement matériel, quant aux opérations qui exigent l'infaillibilité de la main et une expérience profonde des procédés, la salière de François Ier prouve que Cellini excellait à les accomplir. Nul ne sut mieux que lui associer l'émail à l'or, exprimer curieusement un détail avec l'outil le plus rebelle, en un mot résoudre, sinon les difficultés de l'art, au moins toutes les difficultés du métier. C'est en cela, il faut le redire, que consiste sa vraie supériorité; c'est là le genre de mérite que mettent en relief, aussi bien que les ouvrages dont nous avons parlé, les coupes conservées aujourd'hui dans le cabinet des *Gemme* à Florence, le médaillon en or ciselé et émaillé que l'on voit dans la collection de Vienne, et qui représente les amours de Jupiter et de Léda, d'autres pièces encore qu'il faudrait citer à côté de celles-ci, si l'on ne craignait de multiplier les exemples outre mesure. Le tout, remarquable au point de vue de la fabrication, n'a, au point de vue de l'art, qu'un intérêt bien moindre, une valeur très souvent contestable, et le plus sûr est de chercher ailleurs des modèles d'imagination, de goût pur et de style.

Mais, dira-t-on, c'est prendre bien au sérieux ce qui n'a en soi qu'une portée et un caractère fort peu graves. Est-ce quand il s'agit de pièces d'orfévrerie et de bijoux qu'il convient de demander à l'art

des formes d'expression puissantes, et l'artiste n'aura-t-il pas assez fait en pareil cas s'il a su donner à sa pensée un tour délicat et facile? Sans doute il ne faut pas la main d'un Michel-Ange pour agencer de menus ornemens ou pour ciseler des figurines; il ne faut pas viser à renfermer un poème épique dans les proportions d'un sonnet. Suit-il de là toutefois que cette délicatesse puisse impunément dégénérer en mesquinerie, et cette facilité en purs tours d'adresse? Une part, et une part nécessaire, n'est-elle pas à faire aussi à la justesse des intentions, à la précision du style, à l'élévation du sentiment? Puisque l'allégorie, l'allusion morale ou poétique interviennent dans le travail, que ce travail au moins ne soit pas en désaccord avec les souvenirs qu'il réveille ou les idées qu'il prétend exprimer. S'agit-il de combinaisons absolument décoratives, de formes associées les unes aux autres sans signification positive, sans autre fin que le plaisir des yeux : il faut que, même ici, le caprice ait sa raison d'être, que ces lignes et ces formes impossibles empruntent une sorte de vraisemblance à l'ordre dans lequel elles auront été disposées. Veut-on des exemples, les ornemens gravés par les *niellatori* florentins au xve siècle expliqueront ce que nous essayons d'indiquer. A coup sûr, de pareils ouvrages ne reproduisent guère les réalités qui nous entourent; ils en définissent tout au plus quelques fragmens accouplés comme au hasard, et l'on dirait au premier abord que ces élémens à peu près chimériques auraient pu, sans dommage pour la composition, se coordonner tout autrement. Si l'on examine pourtant la distribution des divers détails, si l'on creuse la pensée qui les a groupés ainsi, on sentira qu'ils résultent logiquement les uns des autres, que, telle forme une fois donnée, telle autre ne l'avoisine qu'à titre de corollaire et de complément indispensable. Et quelle aisance dans ces déductions pittoresques! quelle science sous cette grâce! quel accent magistral dans ces œuvres presque microscopiques! Dans les œuvres de Cellini au contraire, une sorte de bizarrerie pédantesque, quelque chose de surchargé ou d'interrompu mal à propos déconcerte le regard. Le style, capricieux sans ingénuité et laborieux sans précision, exprime des intentions précieuses plutôt que fines, une originalité recherchée plutôt qu'un goût vraiment original; en un mot, ce talent, quelque indépendance qu'il affecte, manque pour ainsi dire d'instinct. Rien de l'étrangeté exquise qui caractérisait les travaux de l'ancienne école florentine dans ces ornemens, dans ces figures où l'instrument se montre si habile et la main qui le dirige si incomplétement inspirée : pas une tête dont l'expression vous saisisse, pas une forme ressentie et traduite à la manière des dessinateurs de haute race. Cellini connaît à merveille tous les secrets de la pratique, il parle

correctement la langue de son art; mais entre un artiste de cette sorte et un maître la distance ne reste pas moins grande qu'entre un versificateur et un poète. Aussi en est-il des écrits qu'il a laissés comme de ses autres œuvres : ils ne sauraient être consultés avec fruit qu'à titre de renseignemens techniques. Ne cherchez pas dans son *Traité de l'Orfévrerie* ces vives lueurs qui éclairent çà et là les livres didactiques de Leone Battista Alberti ou les *Lettres* de Poussin : vous n'y trouverez, à côté de beaucoup de détails sur ses succès personnels et sur ses aventures en tout genre, que des préceptes fort étrangers à l'esthétique. Cellini se contente de nous faire part des moyens de fabrication qu'il a éprouvés, et le plus souvent perfectionnés. Ses confidences peuvent être utiles aux hommes du métier, intéresser même d'autres lecteurs, parce qu'elles révèlent l'état de l'industrie italienne au XVIe siècle; mais celui qui les a écrites se montre ici tel qu'il nous apparaît comme artiste, et, pas plus que son burin ou son ciselet, sa plume n'est en mesure de répandre des enseignemens hautement profitables, ni des exemples vraiment féconds.

Le rôle de Benvenuto Cellini en tant qu'orfévre relève donc du métier plus immédiatement que de l'art. Son talent de sculpteur et les préceptes qu'il donne sur la statuaire tendent-ils à démentir l'opinion que nous venons d'exprimer? En interrogeant les travaux qui ont rempli la seconde moitié de sa carrière, il sera facile de reconnaître ce qu'il y a au fond d'impuissance sous ces nouveaux dehors d'autorité, et quelle insuffisance d'imagination, de sentiment, de science même, cachent ces faux chefs-d'œuvre, admirés en général un peu trop sur la foi de l'auteur.

II.

« Afin de bien établir mon crédit et d'inspirer une pleine confiance à quiconque lira ce livre, dit Cellini au début de son *Traité de la Sculpture,* je mentionnerai tout de suite les grands ouvrages en bronze que j'ai exécutés dans la célèbre ville de Paris pour l'illustre roi François Ier. » Et plus loin : « Ces vieux maîtres (ceux qu'il avait rencontrés ici) bénissaient le jour et l'heure où ils m'avaient connu. » Quoi de plus clair? Au ton dont Cellini affirme ses talens et ses services, on doit croire que nous avons affaire à l'un des princes de l'art, et qu'il n'y a pas à discuter les titres d'un homme aussi sûr de son fait. Si l'on s'avise pourtant de contrôler l'importance qu'il se donne par l'examen de ses œuvres mêmes, on trouvera un orgueil passablement déplacé dans ces façons de grand seigneur, et sous ce fier langage un large fonds de hâblerie. Et d'abord

pourquoi nos « vieux maîtres » se seraient-ils montrés si reconnaissans envers l'artiste florentin? Qu'apprirent-ils, que pouvaient-ils même apprendre à son école? Il leur enseigna, nous dit-il, certains procédés de fonte plus sûrs ou moins compliqués que les procédés jusqu'alors en usage; mais en dehors de ces indications toutes matérielles quelles leçons leur donna-t-il? Si tant est qu'en France on ait béni sa venue, il ne paraît pas en tout cas qu'on ait fort pieusement accepté son influence. Rien de plus naturel d'ailleurs : les sculpteurs français de cette époque avaient sous les yeux d'assez bons modèles pour qu'il leur fût très peu nécessaire de recourir aux exemples de Cellini.

Quelle était en effet la situation de notre école au moment où Cellini prétendait s'attribuer ce rôle de messie? Léonard de Vinci et André del Sarto étaient venus en France quelques années auparavant. Merveilleusement propres l'un et l'autre, — le premier surtout, — à diriger l'art de notre pays dans le sens de ses inclinations naturelles, le temps et peut-être l'occasion leur avaient manqué pour déterminer dans le domaine de la peinture un progrès décisif. Nos peintres, qui, par malheur, allaient se soumettre si docilement au joug du Rosso et du Primatice, n'avaient pu ou n'avaient pas su accepter une discipline bien autrement conforme à leurs instincts. Au lieu de chercher dans les exemples de Léonard le secret d'assouplir leur style un peu sec, mais non sans finesse, ils s'étaient pour la plupart évertués à contrefaire ce que l'on appelait alors la grande manière florentine, et l'on peut dire que, sauf dans les travaux des *portraitistes*, la peinture française débutait en quelque sorte par la décadence; mais il n'en allait pas ainsi de la sculpture, qui depuis bien des années d'ailleurs n'en était plus en France à ses débuts. Sans parler des monumens antérieurs, de cette longue série de beaux ouvrages que leur avait légués le moyen âge, nos sculpteurs du XVIe siècle pouvaient puiser des inspirations et des conseils dans les morceaux signés par des maîtres contemporains. Déjà le *Tombeau de François II, duc de Bretagne*, monument dû au ciseau de Michel Colombe, et que l'on admire aujourd'hui à Nantes, les tombeaux sculptés par Jean Juste à Tours et à Saint-Denis, avaient ouvert pour la statuaire française une ère nouvelle et annoncé les œuvres qui allaient éclore sous la main de Ligier Richier, de Pierre Bontemps et de Germain Pilon. Pas plus que la sculpture, l'architecture n'attendait, pour devenir florissante, qu'un artiste étranger vînt donner à la France des exemples qu'elle était plutôt en mesure de fournir aux autres pays. Serlio lui-même, appelé d'Italie par François Ier, n'eut-il pas lieu de reconnaître avec quelle supériorité l'art était pratiqué chez nous? Et lorsqu'il fut question de reconstruire le Louvre, ne

déclara-t-il pas que les projets de Pierre Lescot méritaient à tous égards d'être préférés aux siens? On l'ignore ou on l'oublie trop souvent, — et les écrits de Cellini ne tendent pas à réformer sur ce point nos erreurs, — les sculpteurs et les architectes français du milieu et de la fin du XVIe siècle n'auraient pas rencontré à Florence ou à Rome non-seulement des maîtres, mais même des égaux. Loin d'avancer un paradoxe, on rétablit au contraire un fait en disant qu'on trouverait difficilement alors dans l'école italienne des rivaux à opposer aux sculpteurs et aux architectes qui se succédèrent en France depuis Jean Cousin jusqu'à Jean Goujon, depuis Pierre Lescot jusqu'à Philibert Delorme.

A l'époque où Cellini vint s'installer à Paris (1540), plusieurs de ces excellens artistes n'avaient pas, il est vrai, produit encore leurs plus importans ouvrages; mais le nombre de ceux qui avaient fait leurs preuves était assez considérable déjà pour que le nouveau venu dût au moins tenir quelque compte d'une école à laquelle ne manquaient ni les précédens, ni l'activité. Et cependant il semble qu'en se mettant ici à la besogne, il ait eu pour mission d'initier à l'art un peuple qui jusque-là n'en avait rien pu savoir! Entreprend-il, sur l'ordre du roi, de composer et d'exécuter l'ensemble d'une décoration pour la porte du palais de Fontainebleau : on dirait presque qu'il y va de l'avenir de la sculpture en France, et qu'une pareille tâche aux mains d'un pareil homme servira d'immortel exemple à quiconque essaiera de manier un ébauchoir. Il n'est pas inutile d'ailleurs de faire remarquer que celui qui s'érigeait ainsi en initiateur souverain en était lui-même à commencer son apprentissage de sculpteur. En Italie, Cellini n'avait produit encore que des ouvrages d'orfévrerie et de joaillerie, ce qui ne l'avait pas empêché, à son arrivée en France, d'exiger un traitement annuel égal au traitement alloué autrefois à Léonard de Vinci. C'était bien le moins que, pour consoler le roi de la mort d'un grand peintre, il lui promît tout d'abord un grand sculpteur, et qu'il songeât à doter notre pays d'un équivalent en bronze ou en marbre de la *Joconde*, dût ce chef-d'œuvre être son coup d'essai. Or ce morceau destiné à nous révéler les conditions du beau et du grand style, ce modèle qui devait populariser parmi nous toutes les perfections de la statuaire, on sait la mine qu'il fait aujourd'hui au Louvre à côté des spécimens de la sculpture française, Expiation bien méritée des vantardises de Cellini : sa *Nymphe de Fontainebleau*, placée en regard des œuvres de Jean Cousin et de ses successeurs, ne réussit qu'à rendre sensibles la vanité de ce talent qui prétendait régénérer l'art de notre pays et l'autorité de l'école que Cellini dédaignait si cavalièrement.

De toute la décoration imaginée par l'artiste florentin, il n'est

resté que le vaste bas-relief de bronze où il a représenté cette *Nymphe*. Les ornemens qui l'accompagnaient n'existent plus; quelques-uns même n'ont jamais été terminés. Il n'est donc pas possible d'apprécier la partie architecturale du travail, et l'on a pour tous documens sur ce point les détails que Cellini a pris soin d'enregistrer lui-même, — détails auxquels se mêlent, comme de coutume, force particularités biographiques et des souvenirs recueillis par l'écrivain avec un cynisme naïf : témoin l'effort de mémoire qu'il lui faut faire pour constater les droits d'aînesse d'une fille née de ses amours avec une pauvre créature nommée Jeanne qu'il avait séduite à Paris. « Jeanne me donna une fille, dit-il. De tous les enfans que j'eus, celui-là, autant qu'il m'en souvient, fut le premier (1). » Mais revenons à l'œuvre qui préoccupait bien autrement sa sollicitude paternelle, à cette *Nymphe de Fontainebleau* dont il parle du moins sans nulle crainte de méprise, sans incertitude d'aucune sorte.

La figure destinée à couronner la porte principale du palais de Fontainebleau était primitivement une allusion à l'origine de la résidence royale construite par François Ier. Elle devait personnifier une source, la fontaine de Belle-Eau, découverte un jour à la chasse par les chiens de la meute royale. Sous le règne de Henri II, elle changea de sens comme de destination : on l'envoya, au château de Diane de Poitiers, à Anet, grossir le nombre des images de la déesse que la maîtresse du logis reconnaissait pour sa patronne. Diane ou nymphe, qu'importe le nom au surplus? Les intentions allégoriques ont dans le travail de Cellini un caractère si incomplétement défini, que le champ reste libre aux interprétations. Il ne s'agit ici en effet ni d'une Diane se manifestant, comme la Diane de Jean Goujon, dans sa beauté radieuse et dans sa gloire, ni d'une chaste naïade, d'une *Source* comme celle dont le pinceau d'un grand maître nous révélait naguère la mystérieuse demeure. Cellini nous montre simplement une femme fort dévêtue, se reposant au bord de l'eau en compagnie d'un cerf que ne paraissent pas émouvoir plus qu'elle les aboiemens de la meute qui survient. L'exécution rachète-t-elle la nullité de la composition? Il suffit de se rappeler les ouvrages des maîtres anté-

(1) Le nouvel éditeur des *Traités* a placé en tête de l'ouvrage un tableau de la descendance de Cellini. Il résulte de ce tableau que Cellini eut deux enfans légitimes, six enfans naturels, et que, non content de cette postérité directe, il y ajouta le surcroît d'un fils d'adoption. Les devoirs de la paternité ne lui semblaient pas, il est vrai, si rigoureux, qu'il hésitât beaucoup à s'en affranchir quand ces devoirs menaçaient de compromettre sa liberté ou son repos. Cellini adopte un fils en 1560 : on le voit bien peu après revenir sur le fait de cette adoption et l'annuler par acte authentique. Quelques années auparavant, il était devenu père, — non par voie d'adoption cette fois : « Costanza, dit-il, — l'enfant se nommait ainsi, — fut remise par moi avec une certaine somme à une sœur de sa mère. Depuis lors je n'ai jamais entendu parler d'elle. »

rieurs, — les figures en demi-relief de Donatello et de Desiderio da Settignano par exemple, — pour sentir ce que le dessin et le modelé ont ici de faux ou d'insuffisant, et quelle large part de complicité revient à Cellini dans les erreurs de l'école qui succéda en Italie à l'école de la renaissance. Les sculpteurs italiens du xve siècle avaient pu quelquefois manquer de puissance, s'il faut entendre par ce mot l'ampleur du faire et cette énergie de style qu'il n'appartint ensuite qu'à Michel-Ange de concilier avec la finesse; mais quelle délicatesse dans leur manière de rendre la nature, quelle correction savante sans ostentation, rigoureuse sans sécheresse! La manière de Cellini au contraire est à la fois grêle et emphatique. Quoi de plus inerte que la silhouette de cette longue figure où la raideur linéaire parodie la majesté? Quoi de plus vide que le modelé de la poitrine, de plus pauvre que le dessin des jambes? Des prétentions à la grandeur compliquées de préoccupations mesquines, une main habituée à exprimer des formes exiguës dépaysée dans un travail gigantesque et s'évertuant à jouer l'aisance, — voilà ce qu'accuse fort clairement l'œuvre dont l'orfévre florentin entendait se faire un titre pour prendre rang parmi les statuaires. Faut-il s'étonner après tout du résultat de sa tentative? Un artiste familiarisé avec les vastes entreprises peut bien, sans apprentissage préalable, mener à bonne fin des tâches de dimension et de portée plus modestes, exceller même dans cet ordre de travaux qu'il aborde pour la première fois. Qui peut le plus peut le moins; les sculpteurs italiens l'ont prouvé de reste quand ils se sont occupés de quelque ouvrage d'orfévrerie, et l'on expliquerait par des raisons semblables la supériorité des peintres d'histoire qui ont traité accidentellement le paysage sur les paysagistes de profession; mais, est-il besoin de le dire? qui peut le moins ne peut pas toujours ni aussi bien le plus. On n'aborde pas tout d'un coup sans péril les plus hautes conditions de l'art, on ne devient pas d'un jour à l'autre capable de modeler à souhait une composition monumentale quand on n'a fait toute sa vie que monter des bijoux, ciseler des salières ou graver des médailles. La *Nymphe de Fontainebleau* atteste, au moins chez Benvenuto Cellini, l'impossibilité d'une transformation aussi radicale.

Il ne semble pas que François Ier ait jugé de cette façon l'essai de grande sculpture où s'était aventuré l'artiste qu'il protégeait, bien que les statues antiques moulées en Italie et rapportées à Fontainebleau dussent être en pareil cas des termes de comparaison concluans. Si l'on en croit Cellini, le roi salua sans hésiter le travail du nom de chef-d'œuvre, et l'auteur lui-même du glorieux titre d'ami. François Ier ce jour-là ne plaçait pas très opportunément son admiration, mais, il faut en convenir, il plaçait son amitié plus mal à

propos encore. En général, la bienveillance dont il honora longtemps un pareil homme s'explique assez difficilement. Après les embarras de plus d'une sorte que suscitaient autour de lui les exigences de Cellini, après les tours pendables que celui-ci jouait à tous les gens auxquels il avait affaire, on ne comprend guère que le roi vécût dans une appréhension perpétuelle de voir s'éloigner un serviteur aussi fâcheux. Il y a bien des momens où les sentimens tout contraires de la duchesse d'Étampes et d'autres personnages de la cour semblent beaucoup mieux justifiés, et où l'on serait presque tenté de partager l'avis du comte de Saint-Paul, qui, pour rassurer François Ier sur le danger de perdre son protégé, lui proposait simplement « de le faire attacher une bonne fois à un gibet. » On ne saurait dire pourtant que le roi ait persévéré jusqu'au bout dans sa vive affection pour Cellini, ou que du moins il ne se soit jamais résigné à se passer de lui et de ses services, puisque, après l'avoir dépossédé d'une partie de ses travaux pour les confier au Primatice, il lui accorda à peu près l'autorisation de retourner en Italie. Cellini une fois parti, François Ier ne tarda pas à se refroidir singulièrement à son égard, si bien même qu'avant la fin de l'année il lui faisait écrire, non pour lui intimer l'ordre de revenir, mais pour le sommer de rendre ses comptes, sous peine de laisser en France une assez triste opinion de sa probité.

Nous avons essayé de démontrer l'insuffisance de Cellini dans la statuaire, en prenant pour spécimen de sa manière une de ses œuvres les plus importantes, la *Nymphe de Fontainebleau*. Après avoir mentionné le buste en bronze de *Côme Ier*, que possède la galerie de Florence, et un grand *crucifix* en marbre placé aujourd'hui dans le monastère Saint-Laurent, à l'Escurial, il nous reste à examiner une œuvre beaucoup plus célèbre, — cette statue de *Persée* qui depuis trois siècles figure sur la place du Palais-Vieux, à Florence, et que l'on regarde en général non-seulement comme le chef-d'œuvre de l'artiste, mais aussi comme l'un des plus beaux produits de l'art italien au XVIe siècle. Ici encore l'opinion s'est montrée trop favorable à Cellini; mais, hâtons-nous de le dire, si imparfait à plus d'un égard que soit le *Persée*, il atteste du moins un zèle de l'art et des études dont on ne trouverait dans les travaux précédens ni des traces aussi profondes, ni des témoignages aussi sérieux. En outre, parmi les ouvrages de l'artiste, celui-ci est le seul peut-être qui se relie à des souvenirs honorables pour l'homme, le seul dont l'exécution ait si bien absorbé toutes les forces de sa volonté, que les mauvaises passions se soient comme d'elles-mêmes imposé silence et refoulées en quelque sorte sous la pression du devoir. On se rappelle ce qu'il a fallu à Cellini d'obstination et d'énergie pour me-

ner à bonne fin ce travail. On sait avec quelle infatigable constance il lutta pendant plusieurs années contre le mauvais vouloir de ses confrères et souvent du duc lui-même, contre les défiances de la foule, et, au dernier moment, contre de terribles difficultés matérielles, alors que, pendant la douteuse opération de la fonte, le fruit de ses peines, sa réputation, sa fortune, tout se jouait comme sur un coup de dé. Lui-même a raconté avec une verve et une vigueur d'accent saisissantes la longue histoire de ces péripéties, et l'on ne peut, tant que dure son récit, ne pas s'associer à ces anxiétés, refuser un intérêt légitime à ces efforts et un hommage à tant de persévérance. Nous verrons tout à l'heure si, l'ouvrage achevé, les applaudissemens qui en saluèrent l'apparition ne continuèrent pas dans un autre sens quelque chose des injustices passées, et s'il convient d'accepter sans restriction l'espèce d'admiration classique dont le *Persée* est resté l'objet.

Lorsque, après avoir quitté le service de François Ier, Cellini revint se fixer à Florence, il fut accueilli d'abord par le duc Côme avec un empressement presque égal à la bienveillance qu'il avait rencontrée à la cour de Fontainebleau cinq ans auparavant. Côme Ier n'avait pas, il est vrai, ce vif amour des arts, encore moins ces habitudes de munificence qui avaient illustré ses aïeux et qui distinguaient alors le roi de France; mais il trouvait plus près de lui, dans les exemples d'Alexandre de Médicis et de Clément VII, des souvenirs moins imposans et un rôle mieux à sa portée. En se déclarant à son tour le patron de Cellini, il ne faisait que suivre une tradition de famille, et il hésita si peu sur ce point, que dès sa première entrevue avec l'artiste il lui commanda une statue ayant pour sujet *Persée au moment où il vient de trancher la tête de Méduse.* Quelques semaines après, le modèle en petit de cette statue était déjà terminé et soumis au duc, qui s'écria, dit-on, avec un peu plus d'enthousiame que de raison, puisque le *Persée* devait être placé à côté du *David* de Michel-Ange et de la *Judith* de Donatello : « Benvenuto, si tu réussis en grand comme tu as réussi dans cette statuette, l'œuvre sortie de tes mains sera plus belle qu'aucune des statues qui ornent la place (1). » Jusque-là tout allait au mieux. Malheureusement les bonnes dispositions de Côme se changèrent assez vite en indifférence, sinon même en hostilité secrète. Des atermoiemens sans fin, de vagues promesses ou fort souvent le silence, — voilà ce que le duc opposait aux suppliques de Cellini, lorsque celui-ci, à

(1) Ce modèle, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie des Offices à Florence, se recommande d'ailleurs par la verve de l'exécution et par l'unité du style : qualités qu'on ne retrouve pas, à beaucoup près, au même degré dans la statue exécutée ensuite par Cellini.

bout de ressources, se hasardait à solliciter quelques secours qui lui permissent de continuer son travail. On a bon nombre de ces suppliques, dans lesquelles, tout en qualifiant son souverain du titre d'excellemment divin protecteur (*molto divinissimo patrone*), l'artiste lui donne clairement à entendre qu'il n'a aucune foi dans sa parole et qu'il se lasse d'en attendre les effets. Spectacle fort imprévu à coup sûr : le beau rôle appartient ici tout entier à Cellini. Il est curieux de le voir, lui le type de la forfanterie, lui si peu désintéressé d'ordinaire, agissant avec une dignité véritable et travaillant presque sans salaire pour tenir ses engagemens personnels envers un homme qui faisait si bon marché des siens.

Tout le mal d'ailleurs ne venait pas de Côme. Les officiers du palais qui avaient reçu l'ordre de seconder l'entreprise faisaient de leur mieux pour en entraver l'exécution. De leur côté, les sculpteurs s'indignaient des premières préférences du duc comme d'une injure à leur propre talent, et le plus écouté d'entre eux, Baccio Bandinelli, ne parlait qu'avec mépris de ce rival de contrebande qui s'était chargé d'une tâche bien au-dessus de ses forces : pour plus de sûreté toutefois et pour augmenter d'autant les difficultés de cette tâche, il empêchait les aides dont Cellini avait besoin d'aller travailler chez lui. Il va sans dire qu'en face des obstacles de tout genre qu'on lui suscitait, Cellini songea d'abord à recourir aux moyens qu'il employait d'ordinaire en pareil cas; mais, soit qu'il craignît pour lui-même les suites de nouveaux méfaits, soit que l'âge commençât à modérer sa soif de vengeance, il s'en tint cette fois aux injures et se contenta de la terreur qu'il sut inspirer à Baccio Bandinelli un jour où il se trouva face à face avec lui sur la route de Fiesole. « Bandinelli, dit-il, avait coutume de se rendre le soir à une ferme qu'il possédait au-delà de l'église Saint-Dominique. Dans mon désespoir, je m'étais promis, si je le rencontrais, de me précipiter sur lui, et tandis que, cheminant dans la direction de Florence, j'atteignais la place Saint-Dominique, il apparaissait précisément à l'autre extrémité de cette place, juché sur un méchant mulet qu'on aurait pu prendre pour un âne. Décidé aussitôt à faire œuvre de sang, je marchai droit à mon ennemi; mais, en levant les yeux, je reconnus qu'il était sans armes et qu'il avait avec lui un petit garçon d'une dizaine d'années. A peine m'eut-il aperçu, qu'il devint de la couleur d'un cadavre et qu'il se mit à trembler de la tête aux pieds. Son abjecte lâcheté me fit pitié. — N'aie pas peur, vil poltron, lui criai-je; je ne te juge pas digne de mes coups. Alors il se rassura et me regarda sans souffler mot. De mon côté, je repris possession de moi-même, et je remerciai Dieu, qui n'avait pas voulu que cet acte de fureur s'accomplît. Ainsi délivré des pensées que m'avait

inspirées le démon, je sentis mon courage s'accroître et je me dis : Si, par la grâce de Dieu, je puis terminer mon travail, j'écraserai de la sorte, je l'espère, les coquins qui se sont acharnés contre moi, et ma vengeance sera bien plus sûre, bien plus glorieuse, que si je m'étais débarrassé violemment de l'un d'entre eux. Le cœur plein de ces bonnes pensées, je regagnai ma maison. » Voilà certes des sentimens assez nouveaux chez un homme dont la conscience était chargée d'une demi-douzaine de meurtres, et qui, bien peu auparavant, au temps de ses altercations avec le Primatice, avertissait nettement celui-ci qu'il eût à opter entre l'abandon d'un travail sur lequel, lui, Benvenuto, avait compté et la perspective « d'être tué comme un chien. » Qu'on n'attribue pourtant pas à cette modération relative la valeur d'une conversion absolue. Cellini n'est pas si bien guéri qu'en plus d'une occasion il ne revienne encore à ses habitudes passées, — certain jour entre autres où il malmène étrangement ce même Bandinelli en présence du duc et de la cour; — mais il ne s'agit plus maintenant que d'emportemens de parole, et là est le progrès.

Cependant le *Persée* n'avançait qu'à grand'peine. Pour faire face aux dépenses qu'entraînait l'exécution de ce grand ouvrage, Cellini était obligé souvent de reprendre son premier métier et de ciseler des bijoux ou des pièces d'orfévrerie. Encore ne tirait-il de ses travaux en ce genre qu'un bien mince profit, surtout lorsqu'il avait affaire à la duchesse, femme de Côme, dont la munificence, à ce qu'il semble, se restreignait dans des limites encore plus étroites que la munificence de son mari. « Je fis pour cette princesse, dit-il, une bague qu'elle envoya en présent au roi Philippe, puis divers petits ouvrages qu'elle me commandait en termes si bienveillans, que je mettais tous mes soins à la contenter. Quant à son argent, je ne le voyais guère : Dieu sait pourtant si j'en avais besoin! » Enfin, après deux années d'efforts, de patience et d'épreuves de toute sorte, la statue se trouva achevée. Restait un point délicat, l'opération de la fonte : opération d'autant plus difficile, qu'en vertu même de la composition, plusieurs parties se détachaient de la masse principale. Dans les conditions où se trouvait alors l'art du fondeur, il fallait un surcroît de précautions et une habileté toute nouvelle pour arriver à obtenir du même jet cette masse compacte et les morceaux plus ou moins isolés d'elle, — les deux bras de *Persée* par exemple, dont l'un tient élevée en l'air la tête de Méduse, tandis que l'autre, rejeté en arrière et encore armé du glaive, n'adhère au corps que par l'attache de l'épaule. Aussi, à mesure que le moment décisif approchait, l'incrédulité et les railleries redoublaient-elles, et le duc se montrait-il plus que jamais indisposé

contre un homme que chacun accusait hautement de présomption et de folie. Cellini cependant prenait sans se déconcerter les dernières mesures, et, le jour venu qui devait faire de lui un novateur heureux ou une dupe de son propre entêtement, il se met à l'œuvre, non sans avoir épuisé dans les préparatifs de cette opération suprême ce qu'il appelle « toutes les forces de son corps et de sa bourse. »

Nous l'avons dit, Cellini a raconté deux fois, — dans sa *Vie* et dans son *Traité de la Sculpture*, — ses efforts pour assurer la réussite d'une entreprise qui allait décider de sa gloire, ses angoisses pendant l'opération, et enfin le succès obtenu à l'heure même où la défaite paraissait certaine. Il serait superflu d'insister beaucoup ici sur l'épisode le plus connu en général de la vie de Cellini; mais il est impossible de ne pas reproduire au moins quelques traits d'un récit qui, toute proportion gardée entre les deux artistes, rappelle l'énergique tableau tracé un peu plus tard, et dans un cas à peu près pareil, par notre Bernard Palissy.

Tout est prêt. Après un exposé des moyens employés pour mouler le *Persée* en terre et, ce creux une fois obtenu, pour extraire la cire avec laquelle la statue avait été modelée, Cellini nous montre le bois amoncelé, le métal disposé dans le fourneau, les canaux dirigés dans le sens convenable, et les hommes qui doivent assister le maître chacun au poste assigné.

« Quand j'eus vu, dit-il, que mes aides avaient bien compris ma méthode, fort différente d'ailleurs des procédés ordinaires,.... je donnai vaillamment l'ordre d'allumer le fourneau. Bientôt, grâce à un excellent mode de construction, le fourneau fit vigoureusement son office, si vigoureusement même que j'étais obligé, pour maintenir toutes choses en état, de courir tantôt ici, tantôt là, me fatiguant outre mesure, et cependant ne songeant guère à m'épargner. Il arriva en outre que le feu prit à mon atelier. Nous avions lieu de craindre que d'un instant à l'autre le toit ne s'écroulât sur nos têtes, tandis que du côté du jardin le ciel chassait sur nous tant de pluie et de vent, que mon fourneau commençait à se refroidir. Je luttai pendant plusieurs heures contre ces terribles accidens, mais à la fin je me sentis vaincu, et malgré ma robuste complexion je succombai à la fatigue. Me voilà pris d'un accès de fièvre, le plus violent qui puisse saisir un homme, et contraint d'aller me mettre au lit. Ainsi condamné à quitter la partie et désolé jusqu'au fond de l'âme, je me tournai vers ceux qui m'avaient aidé jusque-là (ils étaient dix environ, fondeurs, manœuvres, paysans ou apprentis), et m'adressant à l'un d'eux que j'avais auprès de moi depuis plusieurs années, je lui donnai mes dernières instructions, non sans m'être recommandé aussi à tous les autres.....

« Je venais de me coucher en proie aux plus cruelles angoisses quand je vis entrer dans ma chambre un de mes hommes dont le corps tortu avait

l'apparence d'un S majuscule. D'une voix sinistre, lugubre comme la voix des sbires annonçant aux condamnés que l'heure est venue de recommander leur âme à Dieu : Benvenuto, me dit-il, votre œuvre est perdue, perdue sans ressource. A peine ce malheureux eut-il parlé, que je jetai un cri si effroyable qu'on l'aurait entendu au ciel et aux enfers. Je me précipitai hors de mon lit, et tandis que j'endossais à la hâte mes vêtemens, repoussant à coups de pied et à coups de poing servantes, apprentis, quiconque se présentait pour m'aider, je m'épuisais en lamentations furieuses : — Ah ! perfides, envieux que vous êtes, m'écriais-je, ceci est un crime de haute trahison envers l'art ; mais, je le jure par le ciel, j'en connaîtrai l'auteur, et la vengeance que je tirerai avant de mourir sera telle que plus d'un en restera stupéfait. — J'achevai de m'habiller, et, le cœur plein de rage, je m'acheminai vers mon atelier, où je trouvai dans la consternation et l'épouvante ceux que j'avais quittés tout à l'heure en si bonne veine de courage. — Allons, leur dis-je, puisque vous n'avez pas su ou que vous n'avez pas voulu obéir aux ordres que je vous avais laissés, obéissez-moi maintenant que me voilà au milieu de vous, face à face avec mon œuvre, et que personne ne s'avise de me contredire, parce qu'en pareil cas il faut des aides et non des avis. »

Cependant on représente au maître l'impossibilité de remettre l'opération en bon train. Cellini veut d'abord étendre à ses pieds celui qui vient de porter la parole; puis, songeant qu'il a mieux à faire et que le temps presse, il se ravise, et entreprend de tout réparer de ses propres mains. Bientôt le bois, qui commençait à manquer, abonde, grâce à de nouveaux approvisionnemens faits en toute hâte chez les voisins. Le métal à peine liquéfié s'était refroidi avant l'heure, et avait, pour employer un terme de fonderie, formé « un gâteau. » Un bloc d'étain est jeté dans la fournaise pour en stimuler l'action et déterminer de nouveau la fonte. Le feu, qui avait repris de plus belle dans la toiture, est à peu près maîtrisé, des lambeaux d'étoffes bouchent tant bien que mal les trous qui livraient passage à la pluie : bref, le succès de l'opération redevient possible quand de nouveaux accidens compromettent tout une seconde fois, et menacent d'anéantir en même temps l'œuvre et les ouvriers.

« J'avais réussi, dit Cellini, à ressusciter un cadavre, quoique les ignorans qui m'entouraient se fussent attendus à un tout autre résultat. Mes forces étaient revenues avec la vie de mon œuvre, et j'oubliais, aussi bien que la fièvre, la peur de mourir que j'avais un instant auparavant. Tout à coup nous entendons un bruit terrible accompagné d'un éclair éblouissant, comme si la foudre même eût éclaté là sous nos yeux, phénomène effroyable qui donne le frisson à chacun de nous, et qui m'épouvante, moi, plus que personne. Cependant ce grand bruit a cessé, l'éclair s'est éteint. Nous nous regardons les uns les autres, et je m'aperçois que le couvercle de la fournaise vient de se fendre et de se soulever. Le métal liquéfié déborde et va se perdre. Vite, vite, je découvre les orifices de mon moule; mais le bronze ne

coule pas avec la rapidité accoutumée. Je comprends que ce feu d'enfer a dévoré tout l'alliage, et j'ordonne à mes aides de m'apporter sur-le-champ les plats, les écuelles, les assiettes, tous les ustensiles en étain que je possède; j'en avais deux cents environ, que je mis un à un à l'entrée des canaux ou que je fis jeter en bloc dans la fournaise. Dès lors, chacun voyant que le bronze s'épanchait à merveille et que mon moule s'emplissait régulièrement, ce fut à qui m'aiderait avec le plus de zèle et ferait la plus joyeuse mine. Quant à moi, je surveillais tout le monde, dirigeant l'un, secourant l'autre, et répétant : O mon Dieu, mon Dieu, qui es ressuscité des morts par la toute-puissance pour monter glorieusement aux cieux! En un instant, le moule se trouva plein, et je tombai à genoux en remerciant Dieu dans toute l'effusion de mon cœur..... »

On juge du retentissement qu'eut dans Florence un succès aussi inattendu, et de la déconvenue de ceux qui avaient compté sur un dénoûment tout contraire. Les uns criaient au sortilége, et, faute de mieux, accusaient Cellini d'accointances avec le démon; les autres acceptaient l'événement en silence, sauf à en condamner les résultats le jour où le *Persée* serait mis en place. Quant au duc, il prit tout d'abord le parti de se réjouir et de féliciter l'artiste d'aussi bon cœur que s'il se fût toujours fort intéressé à sa gloire. Une fois en veine de satisfaction, Côme ne se démentit plus. Les figures destinées à orner le piédestal de la statue achevèrent de le mettre en belle humeur, et, au bout de quelques années, il avait si bien oublié le passé, il s'était si complétement rallié à la cause de Cellini, que le jour où le *Persée* fut découvert (1554), il demeura du matin au soir caché derrière les rideaux d'une fenêtre basse pour entendre les propos de la foule et savourer secrètement des louanges qui devaient se formuler les jours suivans en d'innombrables sonnets, en distiques grecs et en vers latins.

La popularité rapide de l'œuvre de Cellini, les éloges presque unanimes qui en accueillirent l'apparition, ne s'expliquent pas seulement par les difficultés dont l'artiste avait su triompher au dernier moment. Une certaine nouveauté dans l'attitude et dans l'expression de la figure, l'élégance de quelques morceaux, du piédestal surtout, — bien que cette base un peu étroite ne soit pas tout à fait d'accord avec les développemens de la statue, — expliquent aussi et justifient en partie l'admiration des contemporains pour le *Persée*, mais à côté de ces qualités, dont on doit tenir compte, de bien graves défauts viennent choquer le regard. Comment ne pas être frappé, par exemple, de l'inexactitude des proportions, du rapport évidemment faux entre la longueur du torse et la longueur des membres, en un mot d'un vice de construction qui, pour employer la langue des ateliers, laisse la figure *mal ensemble*, c'est-à-dire radicalement impossible? Une pareille faute est-elle de celles que rachètent les

agrémens du style, et faut-il, en considération de quelques détails, passer condamnation sur le fond même et sur les erreurs de principe? Mieux vaudrait au contraire que ces détails fussent traités moins délicatement, et que les formes eussent entre elles une corrélation plus directe, plus complète à tous égards, car elles diffèrent ici d'âge et de caractère, comme elles manquent de justesse dans les proportions. Certes, le goût de l'exécution l'atteste, Cellini, en modelant sa statue, se préoccupait fort des exemples antiques: n'est-il pas étrange qu'il ait négligé de les suivre précisément là où il importait le plus de s'y conformer, et ne doit-on pas voir un véritable signe d'impuissance dans ce mélange d'incorrection radicale et de curiosité minutieuse? Je sais bien que, sur le premier point, les grands maîtres eux-mêmes ne sont pas toujours irréprochables. Sans chercher plus loin des preuves, le *David* de Michel-Ange, qui avoisine le *Persée* sur la place du Palais-Vieux, ne se recommande pas, on le sait, par un sentiment très pur de l'harmonie; mais il y a dans la disproportion même des formes de ce colosse, dans la bizarrerie avec laquelle ses membres sont assemblés, quelque chose de profondément instinctif, de puissant, de voulu. Le dessin général, si invraisemblable qu'il soit, a du moins sa signification propre, et, tout en ne les acceptant qu'à demi, on ne peut s'empêcher d'admirer des incorrections si fières. Cellini ne connaît pas de tels entraînemens. Chez lui, l'erreur procède non d'un excès de hardiesse, mais d'une faculté d'observation peu étendue. En s'efforçant d'être vrai, il n'envisage qu'isolément chacun des morceaux à traduire, et son attention, trop concentrée sur ces vérités de détail, n'a plus de forces pour les relier entre elles et leur imprimer un caractère uniforme. De là les mérites partiels du *Persée* et l'imperfection de l'ensemble. A les examiner un à un, plusieurs fragmens paraîtront dignes d'éloges. La tête, coiffée d'un casque où l'imprévu de la forme s'allie à une singulière délicatesse de style, est jeune par les traits, virile par l'expression. Le bras qui tient l'épée est modelé avec fermeté, dans la partie supérieure surtout, et, sauf quelque raideur dans les attaches, le dessin du torse a de la noblesse; mais si l'on embrasse le tout d'un seul coup d'œil, quel désaccord entre ces diverses parties! Comment admettre que des jambes aussi vulgaires supportent ce corps héroïque, qu'un bras dessiné avec ce sentiment fin de la vérité se termine par une main aussi dépourvue d'élégance, et que çà et là une dépression des muscles accusant presque la sénilité puisse correspondre au caractère tout opposé de certaines formes, à la jeunesse du visage par exemple? Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit déjà de l'infériorité de Cellini lorsqu'on le compare aux sculpteurs italiens ses prédécesseurs, ou aux sculpteurs français du temps de la renaissance. Pour peu qu'on

étudie sans prévention cette statue de *Persée*, on appréciera aisément la distance qui la sépare des travaux laissés par la plupart des anciens maîtres et par quelques maîtres du XVIe siècle. Nous dirons seulement que notre époque même a vu se produire des œuvres supérieures à celle-ci, et que, toute proportion gardée entre des difficultés matérielles inégales, la belle figure de *Pyrrhus*, dans le groupe où Bartolini a représenté la *Mort d'Astyanax*, est traitée avec une autorité plus réelle, avec une science bien plus sûre que la figure modelée par Cellini.

Malgré ses graves défauts cependant, le *Persée* a des titres moins douteux à l'estime qu'aucune autre œuvre de la même main. C'est ici qu'on pourra le mieux apprécier le talent de l'orfévre, car par le goût et le caractère de l'exécution, cette figure et le piédestal qui la supporte sont encore une grande pièce d'orfévrerie plutôt qu'un monument de la statuaire; c'est ici surtout qu'on reconnaîtra les témoignages, fort équivoques ailleurs, d'une application sérieuse, d'un véritable respect pour l'art dans ses conditions élevées. Un pareil progrès s'explique, et, si tardif qu'il ait pu être, il n'y a que justice à le constater. Jusqu'au jour où il fit le *Persée*, comblé de faveurs en tous genres, entouré d'hommes qu'il avait amenés de gré ou de force à se fier pleinement à lui, Benvenuto Cellini s'était mis en devoir seulement d'exploiter son heureuse fortune. Comment aurait-il pris le temps et la peine de méditer patiemment ses ouvrages, alors qu'une grande part de sa vie était donnée aux intrigues ou aux plaisirs, et que la renommée, l'argent, tout ce dont il était avide venait à lui sans contestation et presque sans effort? Point de luttes, sinon quelques rivalités où il n'y avait en jeu que l'amour-propre; point d'ambition digne d'un artiste, mais les vœux, trop bien exaucés, d'un cœur vaniteux; point de souffrances enfin, sinon les inquiétudes d'un homme qui s'agite pour se maintenir en crédit. Un jour vint où Cellini connut de plus nobles douleurs, où, son cœur s'ouvrant à une passion plus haute, il engagea courageusement avec l'idéal ce combat mystérieux qu'il avait décliné jusque-là pour des tâches moins pénibles, pour des succès moins incertains. On ne saurait dire, en face du *Persée*, que Cellini soit sorti victorieux de la lutte; mais il a eu du moins l'honneur de la tenter et de poursuivre en vue de l'art une tâche qu'il eût accomplie, quelques années auparavant, les yeux tournés vers un tout autre but.

Est-ce assez toutefois? Suffit-il d'avoir, à un moment de sa vie, fait acte de zèle, pour conquérir une place à côté de ceux dont l'existence tout entière a été vouée à des efforts semblables, et, telle qu'elle est, la statue de *Persée* assure-t-elle à l'artiste qui l'a produite les mêmes droits qu'aux grands artistes de l'école italienne?

Nous ne le pensons pas. Très préférable sans doute à la *Nymphe de Fontainebleau*, le *Persée* ne dépasse pas le niveau des œuvres de second ordre : il prouve une fois de plus ce qu'il y a d'excessif dans la célébrité attachée au nom de Cellini. Chez cet homme, qu'on a voulu assimiler aux hommes de génie, il y avait si peu l'étoffe d'un maître, que partout où il s'est essayé il a rencontré mieux que des rivaux. Parmi les ouvrages de sa main qui subsistent, parmi les médailles, les pièces d'orfévrerie et les statues qu'il a exécutées depuis 1524, époque de son premier séjour à Rome, jusqu'en 1570, époque de sa mort, pourra-t-on rien citer dans chaque genre dont on ne trouve ailleurs de plus beaux spécimens? Les médailles faites par Cellini ne soutiendront certes pas la comparaison avec les chefs-d'œuvre italiens du XVe siècle : supporteraient-elles beaucoup mieux le voisinage des pièces gravées en France au XVIIe? La salière de François Ier, la monture d'une coupe en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle, aussi en or émaillé, d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemme* à Florence, en un mot les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfévrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs, ou que les modèles gravés par certains orfévres contemporains, tels qu'Étienne de Laulne et Woëriot? La main de Cellini est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au-delà de cette singulière adresse matérielle et ne laisse pressentir, dans le goût du dessin comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée, ni science vraiment magistrale. Enfin le sculpteur du *Persée*, — à plus forte raison le sculpteur de la *Nymphe*, — ne peut être mis au même rang que les grands sculpteurs de la renaissance.

D'où vient donc la vaste réputation de Cellini? Nous l'avons dit, du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfévre sont en réalité très peu connues : on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce que, aux yeux du plus grand nombre, la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfévrerie accomplis au XVIe siècle en Italie et même ailleurs. Ajoutons qu'en enregistrant à côté des témoignages de sa propre satisfaction les suffrages de quelques contemporains illustres, Cellini semble défier la postérité de contredire, en ce qui le regarde, des jugemens venus de si haut lieu. Le moyen de mettre en

doute le mérite d'un homme que François Ier appelait « son ami, » et à qui Michel-Ange lui-même écrivait une lettre où le sculpteur des *Tombeaux des Médicis* s'humilie presque devant l'orfévre! Pourtant, si l'on se rappelle la courtoisie proverbiale de François Ier, peut-être ne prendra-t-on pas tout à fait à la lettre cette expression de ses sentimens. Peut-être aussi se souviendra-t-on qu'il existe une autre épître de Michel-Ange, adressée cette fois à Pierre Arétin, et conçue dans les termes de la déférence. Suit-il de là qu'il faille tenir l'Arétin pour un honnête homme, et puisque Michel-Ange a consenti un jour à le traiter comme tel, n'a-t-il pas pu tout aussi bien exagérer dans la forme son estime pour le talent de Cellini?

A quoi bon au surplus discuter les témoignages d'autrui? Que l'on consulte les travaux en tous genres qu'a laissés Cellini, les œuvres de sa plume aussi bien que les œuvres de son ciselet : on s'assurera qu'en dehors des questions de fabrication, il y a peu de profit à tirer de ses théories et de ses exemples. Je me trompe : la publication des *Traités de l'Orfévrerie et de la Sculpture* peut avoir son utilité, précisément à cause du caractère tout matériel des préceptes qu'ils renferment. Rapproché d'autres publications où l'art est envisagé de beaucoup plus haut, — de l'ouvrage de Vasari par exemple, — ce livre fera d'autant mieux ressortir les vrais titres de l'ancienne école. Puissent les artistes italiens comprendre le rôle que ce passé leur impose! Qu'ils désespèrent de reconquérir pleinement l'héritage de leurs ancêtres, cela se conçoit de reste. Faut-il pour cela qu'ils poussent le sentiment de leur déchéance jusqu'à s'humilier devant l'art étranger, jusqu'à porter tantôt la livrée de l'art français, tantôt quelque autre déguisement, — que dis-je? — jusqu'à chercher dans les perfectionnemens du procédé photographique les maigres succès que, faute de mieux, l'on poursuit aussi en Amérique? D'assez grands modèles leur sont proposés, assez de traditions subsistent, pour qu'il leur soit facile de s'informer de leurs devoirs. Qu'ils laissent à d'autres les ambitions vulgaires. Peut-être sont-ils condamnés à ne représenter que des souvenirs, à perpétuer seulement le nom d'une race illustre : quoi qu'il arrive, ce nom leur reste, ces souvenirs leur appartiennent; c'est à eux de les respecter les premiers et de porter fièrement l'indigence actuelle en se rappelant les grandeurs d'un passé qui, fort heureusement, revit ailleurs que dans les travaux de Cellini.

Quant à nous, quant à tous ceux que préoccupent les intérêts de l'art moderne et les dangers qui le menacent, l'étude des œuvres et de la vie de Cellini offre plus d'un enseignement. Elle détermine à la fois, et par un exemple contraire, les fonctions sérieuses et les conditions morales du talent : double leçon qu'il n'est pas su-

perflu peut-être de proposer à notre école et à notre époque. N'y a-t-il pas en effet dans la plupart des productions contemporaines, parfois même dans les plus remarquables, quelque chose de hâtif, de superficiel, de futile, comme si elles n'avaient d'autre objet que le succès d'un moment? De là ce désir de surprendre l'attention à tout prix qui tourmente aujourd'hui les artistes, de là ces essais, tantôt prétentieusement naïfs, tantôt renouvelés des exemples du XVIIIe siècle, ou ces effigies de la réalité grossière dont s'étonnent au moins ceux qui n'en sourient pas; de là aussi une étrange confusion dans les jugemens portés sur les divers talens et dans l'estime relative où il conviendrait de les tenir. Tel d'entre eux qui se consacre exclusivement à la représentation de petites scènes familières compte autant d'admirateurs que le peintre de l'*Apothéose d'Homère;* tel autre, dont tout le mérite consiste dans une pratique adroite, est exhaussé au niveau des talens que de fortes études ont fécondés. Ainsi, en faisant une part trop large aux qualités purement matérielles ou aux inspirations capricieuses, nous continuons à notre manière la doctrine de Cellini; nous obéissons aux principes que ses œuvres aussi bien que ses écrits tendaient à faire prévaloir. Sont-ce là cependant les exemples qui nous obligent? L'école qui procède de Jean Cousin et de Jean Goujon, de Poussin et de Lesueur, reconnaît des origines plus hautes et doit respecter de plus nobles traditions.

Il est d'autres traditions encore, — et celles-ci ne concernent pas seulement la valeur pittoresque des œuvres, — il est certaines habitudes morales que nous recommande la vie des anciens maîtres français, et pour lesquelles notre siècle semble avoir moins de goût que pour des mœurs à tous égards moins austères. Ne pourrait-on dire que sous ce rapport Cellini a trouvé des disciples parmi nous? Sans doute le temps est bien passé des haines furieuses et des vengeances à main armée. Pour plus d'une raison, les artistes contemporains ne songent guère à se débarrasser de leurs ennemis suivant les procédés de l'orfévre florentin : songent-ils aussi peu à l'imiter dans ses manœuvres pour s'emparer de la renommée, dans sa diplomatie vaniteuse, dans sa soif des succès fructueux? Nous le disions en commençant : les talens sont aussi nombreux aujourd'hui qu'à aucune autre époque; mais trop souvent l'esprit de spéculation et de savoir-faire les inspire plus directement que le zèle du progrès. Sauf à ne répéter qu'une vérité banale, — inséparable malheureusement des souvenirs qu'éveille le nom de Cellini, — n'hésitons pas à rappeler aux artistes qu'aucun d'eux ne saurait impunément transiger avec les devoirs de la conscience, car ces devoirs se lient de près aux conditions mêmes de l'art et se confondent avec ses lois.

HENRI DELABORDE.

SOUVENIRS
D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

I.

UNE ÉDUCATION MARITIME D'AUTREFOIS.

Ce n'est pas dans la bravoure innée de nos soldats, dans la perfection de leurs armes, dans la vigueur de notre organisation militaire, ce n'est pas même dans l'habileté de nos officiers qu'il faut chercher la véritable force de notre armée de terre : cette force réside avant tout dans la puissance des traditions qui donnent à nos troupes un incontestable ascendant sur les autres armées de l'Europe. Notre marine est loin de posséder le même avantage : si elle a le légitime orgueil de sa valeur présente, elle ignore ce qu'elle pourrait puiser de confiance dans une histoire dont elle ne connaît guère que les malheurs. Les fastes de la grande guerre dont la révolution a donné le signal sont remplis de tristes et féconds enseignemens que nous avons mis à profit. L'organisation actuelle de la flotte est le fruit de ces leçons. Il ne reste plus aujourd'hui qu'à réconcilier notre jeune marine avec ses ancêtres et à lui montrer qu'à côté des grands événemens qui tournèrent contre nous, il s'accomplit une foule de faits d'armes dont nous pouvons invoquer les

souvenirs à notre avantage. Ces chroniques survivaient, il y a quelques années encore, dans la mémoire de nombreux officiers. Il est à craindre qu'elles ne s'évanouissent bientôt, si l'on ne s'empresse de les recueillir. Ce serait, je le dis hardiment, une perte regrettable. Les officiers que nous avons remplacés n'avaient point l'esprit organisateur qui s'est depuis quelques années développé parmi nous: ils avaient des vertus militaires dont nous aurions bien tort de répudier l'héritage. Pour chercher des modèles d'intrépidité, de pur et noble patriotisme, on n'a point à rétrograder jusqu'aux temps de la vieille monarchie; on n'a qu'à se reporter d'un demi-siècle en arrière. On trouvera dans le corps mutilé qui soutint si courageusement un conflit inégal des caractères qui ne le cèdent en rien pour l'élévation des sentimens aux plus généreux esprits d'une autre époque. Je ne conseillerais point de prendre exemple sur la naïve confiance avec laquelle nos pères se présentaient à l'ennemi, n'attendant la victoire que de leur courage et négligeant trop ce qui pouvait la préparer; mais je crois qu'on ne saurait mieux faire que de s'inspirer de l'ardeur chevaleresque qui les animait. J'ajouterai même que, comme marins, ces vaillans officiers avaient des qualités que pour ma part je leur ai souvent enviées. Apprendre ce qu'ils ont fait n'est donc point inutile, apprendre comment ils ont été conduits à le faire me paraît plus profitable encore.

J'ai trouvé dans des souvenirs qui me sont précieux à plus d'un titre les élémens d'un récit qui peut en quelque sorte servir de prélude aux chroniques dont je déplorais tout à l'heure l'absence. Ce travail retrace dans ses détails les plus intimes et les plus familiers une éducation maritime. C'est le rude noviciat par lequel ont passé la plupart des capitaines qui ont joué un rôle important dans les guerres du commencement de ce siècle que je me propose de faire connaître ici à une génération qui ne s'endurcit plus en de pareilles épreuves. Pour offrir de cet apprentissage un tableau plus exact, j'ai voulu laisser la parole à l'officier qu'une destinée laborieuse devait faire arriver de degré en degré, de campagne en campagne, jusqu'aux premiers emplois de son arme. Je n'ai point cependant jugé à propos de franchir pour le moment la période où ces souvenirs prennent un caractère à la fois plus historique et plus personnel. J'ose espérer qu'on n'en retrouvera pas moins dans les pages qu'on va lire la physionomie générale d'une époque qui compte encore en France plus d'un contemporain. C'est à ces glorieux survivans d'un autre âge qu'il appartiendra de dire si j'ai tracé un portrait idéal ou fidèle des marins avec lesquels ils ont combattu, si dans l'officier, fils patient de ses œuvres, à qui j'ai laissé le soin de raconter ses premières campagnes, ils ne reconnaissent pas les

traits de toute une pléiade d'héroïques capitaines, devenus, après la dispersion des compagnons de d'Estaing et de Suffren, la consolation de la république, l'espoir et l'orgueil de l'empire.

I.

Je ne semblais point destiné à servir sur les vaisseaux du roi. Ma famille, de vieille bourgeoisie et jouissant depuis longtemps d'une honorable aisance, habitait une de ces provinces de l'intérieur de la France où jamais le *flot de mars* (1) ne s'était fait sentir, et qui n'avait rien à démêler avec les institutions de Colbert. Quelques années avant la révolution, des revers de fortune décidèrent mon père à solliciter une place dans l'administration de la marine. De tous les biens qu'il avait possédés, il ne lui restait plus que les noms de diverses petites fermes par lesquels il continua, suivant l'usage du temps, de distinguer encore ses nombreux enfans, réservant pour l'aîné seul le simple nom de la famille. Dans cette triste situation, il se trouva fort heureux d'être attaché au port de Rochefort en qualité de commis aux appointemens de 1,200 francs. C'est avec une aussi modique ressource qu'il dut songer à élever sa nombreuse famille, qui se composait alors de six garçons et d'une fille. Bien que notre détresse fût déjà très grande, cela n'empêcha pas ma mère de donner le jour à un huitième enfant, c'est-à-dire à une seconde fille. L'arrivée de la nouvelle venue en ce monde fut accueillie avec joie; mais la santé de ma mère ne lui permettant pas de donner à sa fille les premiers soins, il fallut avoir recours à une nourrice de la campagne. Ce surcroît de charge nous imposa l'obligation d'apporter dans les dépenses de la maison une extrême économie. Ma mère, qui n'avait connu jusqu'alors que les jouissances d'un tranquille bien-être, eut non-seulement le courage de se condamner à toute espèce de privations, mais encore de travailler jour et nuit à l'entretien des vêtemens de ses enfans. Mon père, de son côté, se dévoua à notre instruction. Chaque soir, des leçons, qu'il savait varier suivant notre âge et nos aptitudes, développèrent les dispositions de chacun de nous. C'est peut-être à cette éducation domestique, la seule que sa position de fortune lui permît de nous donner, qu'il faut attribuer la satisfaction que lui ont toujours causée ses enfans. Jamais aucun d'eux n'a eu à se reprocher une action répréhensible.

Le mérite personnel de mon père, son exactitude à remplir ses

(1) On sait que les anciennes lois qui régissaient l'inscription maritime étendaient les obligations de ce régime exceptionnel non-seulement jusqu'aux embouchures des fleuves, mais jusqu'aux limites extrêmes où les marées d'équinoxe, les plus fortes marées de l'année, produisaient deux fois l'an une élévation dans le niveau des eaux.

devoirs et la constante dignité de sa conduite ne tardèrent pas à lui concilier l'intérêt de ses supérieurs. Son fils aîné fut admis dans les bureaux du port aux appointemens de 400 francs; le second fut embarqué en qualité de pilotin. Nos ressources étaient notablement augmentées. Mon troisième frère continuait ses études au collége de notre ville natale : ma grand'mère et une de nos tantes s'étaient chargées de pourvoir aux frais de son éducation; de rapides progrès lui permirent de venir bientôt se joindre à nous, et dès son arrivée à Rochefort, il fut employé dans les bureaux de la marine avec un traitement de 300 francs. Le travail et une sévère économie éloignèrent peu à peu la gêne de notre intérieur. Tout était en commun entre nous : moi-même, j'apportais à la masse les 10 francs de solde qui m'étaient alloués en qualité de mousse attaché à l'atelier de la garniture. Je profitais en outre des leçons d'hydrographie et de dessin qui étaient données gratuitement tous les matins aux enfans de la ville.

Nous commencions à être heureux lorsqu'en 1786 une affreuse épidémie vint jeter le deuil dans la ville de Rochefort. Le frère qui venait immédiatement après moi en fut atteint et succomba au bout de quelques jours. Ma plus jeune sœur éprouva le même sort. En supputant les dates, nous reconnûmes avec la plus profonde douleur qu'un de mes frères, le second de la famille, qui était embarqué sur la flûte *le Rhône* en qualité de volontaire, et qui était à la veille d'obtenir le grade de sous-lieutenant, était mort d'une maladie de langueur à peu près à la même époque. La mort de ce frère qui donnait les plus belles espérances inspira à mon père de fortes préventions contre la marine. Il ne voulait plus qu'aucun de ses enfans entrât dans cette fatale carrière, et il ne fallut rien moins que ma persévérance, je dirai même mon opiniâtreté, pour changer ses résolutions. Après une longue résistance, il finit par consentir à mon embarquement en qualité de pilotin sur la corvette du roi *la Favorite*, qui devait aller rejoindre l'escadre d'évolutions que l'on réunissait en ce moment à Brest. J'étais d'une constitution si chétive, que sans la protection du lieutenant en pied de cette corvette, ami particulier de ma famille, j'aurais vainement sollicité l'honneur de faire partie de son équipage.

La Favorite portait vingt canons du calibre de 8. Sa carène présentait des formes favorables à la marche, ses œuvres mortes étaient peu élevées au-dessus de l'eau, mais le gréement était lourd et mal tenu. Nous étions à peine en mer que des vents contraires soufflèrent avec force. Le régime du bord ne s'accordait sans doute pas avec ma frêle santé; je tombai malade pendant la traversée, et il fallut m'envoyer à l'hôpital dès notre arrivée à Brest. Le vif chagrin que

j'en éprouvai aggrava mon indisposition. Je reçus des sœurs hospitalières des soins si empressés et si touchans, que mon rétablissement fut plus prompt qu'on n'aurait pu raisonnablement l'espérer. En moins d'un mois, je fus en état de m'embarquer sur le brick *le Héros*, qui faisait habituellement les transports de Brest à Rochefort. J'avais été chaudement recommandé au sous-lieutenant qui nous servait de capitaine. Soit que ma physionomie lui déplût, ou qu'il fît peu de cas des recommandations de mes protecteurs, nous n'étions pas en dehors du goulet, qu'il me signifia l'ordre de rester sur le gaillard d'avant. Aucune place ne me fut assignée pour me coucher; on ne me donna pas même la ration qui me revenait comme passager. Je serais probablement mort de faim, si un jeune officier n'avait eu pitié de moi, et si quelques matelots, plus humains que leur capitaine, n'avaient suivi ce généreux exemple. Heureusement la traversée fut courte. Le sixième jour, nous remontâmes la Charente, et nous vînmes prendre le mouillage de Martrou. L'ancre était à peine au fond, que je sollicitais la permission de descendre à terre avec l'officier qui allait rendre compte au commandant de la marine de l'arrivée du bâtiment. J'obtins cette faveur non sans peine, et, me jetant à la hâte dans le canot, je trouvai, grâce à l'exiguïté de ma taille, le moyen de m'y blottir sans gêner personne. Je fus ainsi déposé sur le rivage, à deux lieues environ de Rochefort, avec le sac de toile qui renfermait tout mon petit bagage de matelot. C'était la charge d'un homme et non celle d'un enfant; mais j'avais été habitué de bonne heure à ne trouver d'assistance que dans mon courage et mon industrie. Je me mis donc en route, traînant bravement mes richesses après moi. Avertie de mon retour, mon excellente mère s'était empressée de venir à ma rencontre : elle me trouva assis sur mon sac, accablé de fatigue et inondé de sueur. N'écoutant que son amour maternel, elle voulut prendre sa part du fardeau qui avait épuisé mes forces. Malgré nos efforts réunis, nous serions cependant difficilement sortis d'embarras sans le secours d'un robuste jeune homme qui, pour un léger salaire, se chargea de faire à lui seul ce que nous étions dans l'impossibilité d'accomplir à nous deux. Mon retour dans la maison paternelle fut un sujet de grande joie pour la famille. Mon père et mes frères ne se lassaient pas de me témoigner le plaisir qu'ils en ressentaient; mais, à les en croire, l'indisposition que j'avais éprouvée dans ce premier essai de la navigation devait me faire renoncer à la carrière de la marine. Je résistai à tous leurs raisonnemens, si fondés qu'ils pussent paraître alors, et je parvins encore une fois à vaincre leurs préventions.

Une ordonnance du roi, en date du 1er janvier 1786, contre-signée par M. de Castries, venait de réorganiser le corps de la marine et

de modifier dans plusieurs de ses dispositions essentielles l'ordonnance du 14 septembre 1764, contre-signée par M. le duc de Choiseul. En 1764, le corps de la marine se recrutait exclusivement dans les rangs de la noblesse. Les volontaires gentilshommes pouvaient seuls aspirer à l'honneur de servir en qualité d'officiers sur les vaisseaux du roi. Les jeunes gens de *bonne famille* qui étaient admis, concurremment avec les jeunes gentilshommes, à naviguer sur les bâtimens de sa majesté dans l'emploi de volontaires n'étaient destinés, ce noviciat expiré, qu'à commander *les bâtimens des particuliers*. En temps de guerre, sa majesté délivrait à un certain nombre de ces capitaines marchands, formés à l'école de la marine royale, des commissions d'officier. L'accès du grand corps n'était définitivement ouvert qu'à ceux qui, pendant l'emploi provisoire que le roi avait daigné faire de leurs services, avaient pu par de *belles actions* mériter cette insigne faveur. M. de Castries effaça la distinction établie par l'ordonnance de 1764 entre les volontaires gentilshommes et ceux qui ne l'étaient pas. Les fils de « sous-lieutenans de vaisseau ou de port, de négocians en gros, d'armateurs, de capitaines marchands, et de gens vivant noblement, » purent briguer, après six ans de service dans l'emploi de volontaire, le grade de sous-lieutenant de vaisseau. Les volontaires remplissaient à bord des bâtimens du roi les mêmes fonctions que les élèves de la marine; ils vivaient à la même table et portaient le même uniforme. Placés sous la police immédiate des majors ou premiers lieutenans, ils étaient subordonnés au maître d'équipage, au maître pilote et au maître canonnier. Après six ans de navigation, s'ils préféraient la carrière de la marine marchande à celle de la marine royale, ils pouvaient être reçus capitaines au long cours à l'âge de vingt-trois ans, le roi ayant daigné déroger en leur faveur aux règlemens d'après lesquels ce brevet ne pouvait être obtenu avant l'âge de vingt-cinq ans.

Le frère que j'avais perdu était sur le point de profiter du bénéfice de ces dispositions libérales : une mort prématurée avait brisé les espérances que nous fondions sur son avenir; j'avais l'ambition de remplacer ce frère si regretté, et mon amour-propre était vivement excité par la pensée de faire un jour partie d'un corps qui, depuis le règne de Louis XIV, était considéré comme le premier corps militaire du royaume; mais, pour être inscrit sur les registres des volontaires, il fallait seize ans accomplis, il fallait avoir navigué douze mois au moins sur les bâtimens du roi ou du commerce. Les jeunes gens qui, comme moi, n'avaient pas encore l'âge ou le temps de navigation exigé, n'étaient admis que provisoirement au service sous le titre d'*aspirans volontaires*.

Grâce à la protection du commandant du port, je fus embarqué

en cette qualité, à l'âge de quatorze ans et demi, le 3 novembre 1787, sur la petite frégate *la Reconnaissance*. Cette frégate, qui était armée de vingt-six canons du calibre de 8, avait été donnée à la France par les Américains. C'était un bâtiment de construction très soignée. Les formes en étaient gracieuses, les emménagemens fort bien entendus. La dunette qui servait de logement au capitaine était parfaitement dissimulée. Le faux-pont et la batterie avaient partout une hauteur suffisante. La tenue du bâtiment n'était guère en harmonie par malheur avec ces élégans dehors. Tout était à bord dans le plus grand désordre; le branle-bas ne se faisait que dans la batterie; on ne s'occupait jamais du faux-pont, où les hamacs demeuraient constamment suspendus. Cette insouciance se manifestait dans toutes les parties du service. On ne faisait ni exercices d'artillerie ni exercices de manœuvre. Aussi l'équipage était-il fort ignorant, et cependant la frégate, avant son départ, venait de passer plus de six mois sur les vases de la Charente, en face du port des Barques. Il ne faut pas croire que ce qui se passait à bord de *la Reconnaissance* fût une exception. C'est là qu'en était généralement, pour les soins donnés à l'instruction du personnel et à l'organisation intérieure du navire, cette belle marine qui venait de balancer la fortune de l'Angleterre dans les mers des Antilles et de l'Inde. Les Anglais heureusement n'étaient pas sur ce point plus avancés que nous. Après les premières années des grandes guerres de la république, ils comprirent les vices d'un pareil système, et s'occupèrent de les réformer. Nous restâmes stationnaires. Aussi les résultats de la nouvelle lutte furent-ils bien différens de ce qu'ils avaient été à l'époque où la négligence dans les deux marines était la même.

Le temps que nous eussions pu consacrer à l'instruction militaire de nos jeunes marins ne se passait pas toutefois dans un *far-niente* complet. On l'employait à faire de magnifiques parties de barres, où nous apportions le même entrain que les *midshipmen* anglais dans leurs parties de *cricket*. La plaine qui avoisine l'île Madame était le théâtre de nos joutes d'agilité. L'équipage était divisé en deux camps, et chacun faisait ses efforts pour assurer le triomphe de son parti. Les succès étaient annoncés par des coups de pierriers ou par des roulemens de tambour. Ces distractions étaient considérées comme le meilleur moyen d'entretenir la santé des équipages, et en effet elles n'auraient point été un mauvais emploi de nos loisirs, si l'on eût su y mêler quelques occupations plus sérieuses. Tout le monde, sans distinction de grades, se rangeait dans un camp ou dans l'autre. La familiarité inséparable d'un jeu où l'émulation finit par être si vivement excitée n'altéra cependant pas la discipline, et les subordonnés n'en furent pas, durant la campagne, moins respectueux envers leurs supérieurs.

Nul n'admire plus que moi les progrès remarquables que notre marine a réalisés depuis vingt-cinq ans; mais peut-être, en voulant éviter les fautes des anciens temps, est-on tombé dans une exagération contraire. A un relâchement absolu on a fait succéder des habitudes de service si froides, si compassées, si perpétuellement méthodiques, que l'ennui et le dégoût sont devenus les hôtes de nos casernes flottantes. L'emploi de chaque instant y a été réglé avec l'uniformité la plus désespérante d'un bout de l'année à l'autre. Les exercices ne sont point une diversion à cette existence monotone, parce qu'ils sont répétés avec une régularité routinière, sans un but bien défini et sans espoir d'en voir jamais le terme. Les officiers, distraits par les plaisirs qu'ils vont chercher à terre ou par les occupations studieuses qu'ils savent se créer à bord, ne s'aperçoivent pas de la nostalgie qui envahit les équipages confiés à leurs soins. Ils s'étonnent de l'éloignement que des hommes bien nourris, bien vêtus, bien payés, soumis à une discipline indulgente, manifestent pour le service des bâtimens de guerre. Ils ne voient point que ce service est surtout odieux au matelot parce qu'il n'a jamais rien d'imprévu, qu'il lui demande tous les jours exactement la même chose, et que, s'il lui épargne les fatigues de la navigation marchande, il le laisse pour ainsi dire périr de langueur. Aussi tout ce qui arrache nos marins à cette atonie est-il accueilli par eux avec empressement. Les joutes de canots, les séances solennelles d'escrime, les manœuvres d'infanterie, sont des distractions qui ont bien leur prix, mais qui ne valent pas encore, suivant moi, ces belles parties de barres auxquelles l'équipage et l'état-major de *la Reconnaissance* se livraient avec tant d'ardeur.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1788, *la Reconnaissance* reçut les derniers ordres qu'elle attendait pour mettre sous voile. Notre mission n'était pas sans intérêt. Nous devions visiter les divers établissemens que la France possédait sur les côtes occidentales d'Afrique, et y déposer des troupes destinées à en renforcer les garnisons. Les incidens de ce voyage furent assez pénibles et assez multipliés pour décourager la vocation la plus robuste. Ils peuvent donner une idée du désordre qui régnait à cette époque sur les frégates du roi. Un de ces incidens faillit me coûter la vie. Nous avions jeté l'ancre, à l'entrée de la nuit, devant Portandic, le premier des comptoirs où nos bâtimens de commerce faisaient avec les Maures la traite de la gomme, quelquefois aussi, mais plus rarement, la traite des esclaves. Au point du jour, le vent s'éleva, et la mer grossit subitement d'une façon inquiétante. Le commandant prit le parti d'appareiller. Nous éprouvions des tangages extrêmement violens, et il importait de ne lever l'ancre qu'avec de grandes précautions. On montra malheureusement en cette occasion l'incurie dont j'avais

eu déjà tant de preuves depuis mon embarquement sur la frégate. Au moment de déraper, il fallut appeler sur le pont une grande partie des hommes qui étaient au cabestan, afin de border les huniers et de hisser les focs. A la suite d'un violent coup de tangage, les barres du cabestan, qu'on avait négligé d'unir entre elles par une corde, furent lancées de tous côtés par l'action de la force centrifuge. Plus de vingt personnes furent tuées ou blessées très grièvement. Je fus moi-même rudement frappé par le capitaine d'armes, qui, atteint par le bout d'une barre, se mit à pirouetter, les bras écartés, et me lança sans connaissance sur la culasse d'un canon. Les soins qui me furent donnés me rétablirent promptement, mais j'avais reçu une leçon que je n'oubliai pas : il faut bien payer son éducation.

En quittant ce funeste mouillage, nous suivîmes la côte d'Afrique, en nous arrêtant d'abord à Saint-Louis et dans l'île de Gorée, où nous débarquâmes sans encombre des troupes destinées à fortifier nos garnisons coloniales. La frégate se dirigea ensuite vers les établissemens hollandais d'Axim et d'El-Mina, qui méritaient à plus d'un titre de fixer l'attention d'un équipage français. Le fort d'El-Mina, armé de cent pièces de canon, était le chef-lieu des nombreux comptoirs que les Hollandais possédaient alors dans cette partie du monde. La population d'El-Mina se composait à cette époque presque entièrement de noirs. Les cases y étaient nombreuses, mais peu commodes, et plutôt faites pour loger des abeilles que des hommes. La compagnie hollandaise avait créé, à quelque distance du fort, un immense jardin dans lequel, avec ce génie de l'horticulture particulier à la race batave, elle avait creusé de vastes bassins destinés à conserver les eaux pluviales et à faciliter ainsi en tout temps l'arrosage. La puissance de végétation dont ce jardin offrait le spectacle était pour nous un perpétuel sujet d'étonnement. Des orangers, plantés de manière à former de longues avenues, y avaient acquis une élévation qu'on pouvait comparer à celle de nos arbres de haute futaie. Le jardin d'El-Mina, presque négligé quand nous le visitâmes, suffisait à donner une idée des produits que pourrait fournir une terre à laquelle il ne manque que des bras pour la mettre en culture.

Au moment où nous allions quitter le mouillage d'El-Mina, nous fûmes joints par un navire de commerce français chargé de vivres destinés à ravitailler *la Reconnaissance*. Le transbordement de ces vivres eut lieu pendant que nous étions à l'ancre. Cette circonstance donna aux agens préposés pour les recevoir la facilité d'en détourner une portion considérable, qu'ils vendirent à terre, ou laissèrent à bord du bâtiment qui les avait apportés, fraude odieuse qui devait nous condamner bientôt aux plus terribles privations.

A quelques lieues du fort d'El-Mina et dans la même baie, les Anglais avaient élevé une forteresse non moins considérable, connue

sous le nom d'établissement du *Cap-Coast*. Cette forteresse était le chef-lieu militaire des Anglais. Annamabou, situé dix milles plus à l'est, était leur grand marché d'esclaves. C'est là que la puissante tribu des Ashantis, ainsi que les Fantis, leurs alliés et courtiers, qui occupaient la côte, dirigeaient les nombreux captifs qu'ils allaient enlever dans le pays des Chambas. Ces esclaves étaient fort recherchés, car les Chambas sont un peuple agriculteur, doux, traitable et inoffensif; mais, à défaut de prisonniers faits chez ces voisins timides, les Fantis et les Ashantis vendaient aux négriers leurs propres compatriotes. Les prétextes ne leur manquaient jamais pour trouver des esclaves, et quand les criminels se faisaient rares, le frère amenait son frère au marché la chaîne au cou; le père de famille y amenait ses enfans. Les Fantis et les Ashantis, qu'on pouvait à la rigueur considérer comme une seule et même nation, étaient d'un noir de jais, musculeux, marqués de trois incisions verticales à chaque tempe et sur le derrière du cou. Leur humeur sournoise et chagrine inquiétait fort les capitaines négriers. Si quelque révolte éclatait à bord, c'était toujours à ces esclaves turbulens qu'il fallait s'en prendre. Heureusement les Chambas, que les Fantis et les Ashantis affectaient de dédaigner, les haïssaient cordialement de leur côté. Dans la plupart des soulèvemens, ils restaient neutres ou faisaient cause commune avec l'équipage du navire pour comprimer la révolte.

Privés du commerce des esclaves, les nègres d'Annamabou et du Cap-Coast se sont, depuis l'époque où je visitai l'Afrique, adonnés, comme ceux d'El-Mina, au commerce de l'huile de palme et de la poudre d'or. La population noire d'Annamabou compte encore aujourd'hui trois ou quatre mille âmes. La tribu des Ashantis est devenue la plus redoutable tribu de la côte occidentale d'Afrique, et serait sans rivale si l'empire despotique du roi de Dahomey, après s'être étendu jusqu'au golfe de Benin, n'eût grandi plus rapidement encore que cette république fédérative.

Le mouillage d'Amokou, rade foraine près de laquelle la France venait de fonder un comptoir, fut marqué pour moi, comme celui de Portandic, par un de ces malheurs qui servent à l'instruction du marin. J'appris à n'aborder qu'avec une extrême circonspection les côtes que bat en brèche la houle de l'Atlantique. Le grand canot de la frégate s'approcha sans les précautions nécessaires de la plage: une lame l'enveloppa, et il disparut à l'instant. On parvint à sauver une partie de l'équipage; mais deux de nos meilleurs matelots, qui nageaient cependant parfaitement, furent ensevelis dans les sables que la mer, lorsqu'elle déferle avec violence, soulève et roule sur le rivage.

Peu de jours après cet accident, nous appareillâmes d'Amokou

pour continuer notre campagne. Perdant rarement la côte de vue, nous laissâmes successivement tomber l'ancre devant les différens comptoirs anglais, hollandais, danois, portugais, qui se trouvaient sur notre route. Des pirogues chargées de fruits, de volailles et d'oiseaux venaient sans cesse à bord échanger leur cargaison contre de vieilles hardes, des bouteilles vides, du tabac ou des pipes. Nous pûmes ainsi remplir à peu de frais nos cages, et nous assurer pour quelque temps une nourriture plus saine et plus abondante. A Acra surtout, situé à vingt-cinq lieues environ à l'est du fort d'El-Mina, dans cette baie où les Anglais possédaient le fort James, les Hollandais le fort de Crève-Cœur, les Danois Christianborg, on se montra si empressé aux échanges, que plusieurs poules étaient offertes pour un objet de la plus mince valeur. Le nombre des perroquets gris à queue rouge, des perruches-moineaux à tête écarlate, s'accroissait tous les jours à bord, et cette cohue babillarde, qui semblait avoir pris possession de l'entre-pont et de la batterie, ne contribuait pas peu à donner à notre frégate une parfaite ressemblance avec l'arche de Noé. Nous atteignîmes enfin dans les premiers jours de juillet le golfe de Benin, et nous jetâmes l'ancre devant Whydah, entre l'embouchure de la Volta, distante de Whydah d'une vingtaine de lieues, et les rivières qui viennent se décharger à travers de vastes marécages à Lagos. Whydah était le terme de l'exploration qui nous avait été prescrite. Pendant les vingt-trois jours que nous passâmes à ce triste mouillage, la mer fut toujours grosse et la barre tellement forte, que les premières pirogues qui tentèrent de la franchir *firent gribou*, c'est-à-dire furent renversées de l'avant à l'arrière : *chavirer* est un accident plus commun, qui consiste à verser sur le côté. Le premier pilote de la frégate, qui s'était embarqué dans une de ces pirogues, eut la cuisse cassée. Cet exemple nous fit sentir la nécessité d'attendre un temps plus propice pour descendre à terre, et ce ne fut que le huitième jour après notre arrivée que nous pûmes communiquer avec l'établissement français de Whydah, situé à un mille et demi du rivage. Débarqués sains et saufs sur la plage, nous eûmes d'abord à faire près d'un quart de mille dans un sable mouvant; puis il nous fallut traverser à gué la lagune avant d'arriver à notre comptoir, séparé par une portée de fusil à peine des comptoirs appartenant aux Anglais et aux Portugais. Le pavillon de ces deux puissances y flottait, ainsi que le nôtre, sous la protection ou plutôt sous la tutelle du roi de Dahomey, dont les états, fort étendus déjà, s'augmentaient chaque jour de nouvelles conquêtes. La traite des nègres était la branche la plus lucrative du commerce que faisait ce prince avec les Européens; la poudre d'or, l'ivoire et la cire ne donnaient lieu qu'à d'insignifians échanges, tandis que la vente

des esclaves attirait chaque année devant Whydah un assez grand nombre de navires.

Nous nous éloignâmes sans regret d'une rade qui nous offrait, chaque fois que nous voulions descendre à terre, un double péril à courir : celui de nous noyer et celui de servir de pâture aux requins. En partant de Whydah, il ne nous restait plus qu'à nous rendre à l'île du Prince, possession portugaise d'où nous devions, après quelques jours de repos, faire voile pour France. On craignait que les courans qui règnent sur cette côte ne nous entraînassent dans le golfe de Biafra, d'où nous aurions, disait-on, beaucoup de peine à sortir. On dirigea donc la frégate de manière à prévenir ce danger un peu imaginaire, et la première terre que nous aperçûmes fut l'île d'Annobon, qui est fort élevée et boisée jusqu'à son sommet. Annobon est à soixante-sept lieues de l'île du Prince, mais dans le sud-sud-ouest, et par conséquent au vent de cette dernière île. Le chemin que nous avions fait inutilement n'allongea donc notre traversée que de quelques jours. Aux approches de l'île du Prince, le temps se mit à l'orage. Ce fut à la lueur des éclairs que nous découvrîmes le rocher du Diamant, qui marque l'entrée du port de Santo-Antonio. La pluie tombait par torrens, et nous masquait presque complétement la vue de la côte. Nous continuâmes néanmoins à courir vers la terre pour la bien reconnaître, et vînmes prendre mouillage vers le fond de la baie.

Les rues de Santo-Antonio sont spacieuses; les habitations n'y manquent pas d'une certaine élégance. La population de cette ville comptait alors près de dix mille âmes : elle se composait de quelques Portugais, de nègres, et surtout de métis indigènes. Les habitudes sociales n'établissaient pas d'ailleurs de distinctions bien marquées entre ces trois races. Les noirs qui n'étaient pas esclaves jouissaient des mêmes prérogatives que les autres habitans. Ce n'est qu'à Santo-Antonio que j'ai rencontré des prêtres noirs, qui m'ont paru, je dois le dire, fort jaloux de leurs droits. Chaque fois qu'un Européen se trouvait sur leur passage, ils ne manquaient pas, suivant la coutume portugaise, de lui présenter leur main à baiser. Cette exigence pouvait sembler singulière à des Français; les recommandations qui furent faites à ceux de nos marins qui obtinrent l'autorisation de descendre à terre prévinrent tout scandale. Les plus délicats et les plus railleurs se soumirent, ou évitèrent des rencontres qui ne pouvaient être que fort désagréables. La nation portugaise est peut-être de toutes les nations européennes celle à laquelle les préjugés de race sont le plus étrangers. C'est aussi la seule qui ait su rendre la condition de l'esclave supportable. Dans les colonies qu'elle a fondées, on rencontre plutôt le spectacle de la

vie patriarcale que celui d'une exploitation. Les nègres y font partie de la famille du maître, et l'on n'exige d'eux qu'un travail modéré.

Le port de Santo-Antonio est le meilleur point de relâche que l'on puisse trouver sur la côte d'Afrique. Il est si bien fermé, que l'on peut y stationner dans toutes les saisons sans y être exposé à aucun danger. On n'y éprouve jamais la moindre houle, et l'on peut y entreprendre en toute sécurité les réparations les plus importantes. A cet avantage il faut joindre celui, non moins appréciable, de pouvoir s'y approvisionner avec la plus grande facilité d'une eau pure et limpide qui ne se corrompt jamais. Située sous l'équateur, l'île du Prince eût pu devenir, à l'époque surtout où je la visitai, une colonie des plus importantes. Tombée sous le régime indolent des Portugais, elle ne tirait aucun parti des nombreux élémens de richesse qu'elle renferme. La seule source de revenu, suffisante d'ailleurs pour subvenir aux dépenses locales, était le droit d'ancrage imposé aux bâtimens négriers qui, après avoir complété leur chargement sur la côte d'Afrique, venaient à Santo-Antonio chercher des rafraîchissemens et y mettre à terre pendant quelques jours leur cargaison d'esclaves pour les préparer à supporter les fatigues du voyage aux Antilles ou aux îles Sous-le-Vent. Aujourd'hui l'île du Prince offrirait encore, en cas de guerre maritime, une position militaire d'un très grand intérêt. On pourrait de ce poste avancé expédier des croiseurs qui commanderaient la grande route de l'Inde, et trouveraient dans le port de Santo-Antonio un excellent lieu de recel pour leurs prises.

Lorsque nous eûmes renouvelé notre provision d'eau et embarqué quelques vivres frais, nous songeâmes à reprendre le chemin de la France. Les ordres qu'avait reçus notre commandant à son départ lui prescrivaient de ramener la frégate au port de Brest, où l'on devait en effectuer le désarmement. Nous éprouvâmes des calmes sous la ligne, et après le calme, des vents de nord. Ces contrariétés allongèrent singulièrement notre traversée. Dans les parages des Açores, j'eus encore un exemple d'un de ces accidens de la vie maritime que la moindre lenteur dans les précautions à prendre transforme aisément en d'irréparables malheurs. Un de nos matelots était tombé à la mer. Fort heureusement pour lui, il nageait comme un poisson. Il semblait naturel d'envoyer un canot à son secours, et faute d'avoir pris à temps ce dernier parti, nous pûmes craindre que ce pauvre diable ne fût victime de la gaucherie de notre manœuvre. Déjà les personnes placées sur le pont l'avaient perdu de vue. La bouée de sauvetage avait été détachée au moment même de l'accident et filée à la mer avec la ligne de sonde qui y était fixée. La longueur de cette ligne devenant insuffisante, on y joignit les drisses de bonnettes, les drisses même des huniers. Tout était inutile. La

dérive de la frégate entraînait la bouée trop vite, et le nageur faisait de vains efforts pour l'atteindre. Du reste, le désordre à bord était complet. On jetait à l'eau tout ce qui se trouvait sous la main, les bailles à drisses, les cages à poules, les bancs de quart, en un mot tout ce qui pouvait flotter. On ne s'avisa enfin d'expédier une embarcation que lorsqu'on perdit tout espoir. On mit dans ce canot une boussole, et du haut des mâts de la frégate on indiqua au patron le point de l'horizon vers lequel il devait se diriger. L'homme fut sauvé; mais au moment où l'embarcation arriva près de lui, ses forces étaient épuisées : quelques minutes encore, il allait disparaître.

Lorsque nous nous présentâmes à l'est du golfe de Gascogne, nous étions à la veille de manquer de vivres par suite de l'odieux détournement commis près de la rade d'El-Mina. Nous avions cependant rencontré déjà deux bâtimens qui avaient bien voulu venir à notre aide, l'un français, parti du Havre et allant aux Antilles, l'autre anglais, se rendant à la Jamaïque. Tous deux nous avaient donné toutes les provisions dont ils pouvaient disposer sans compromettre leur voyage. Les équipages de ces navires étaient si peu nombreux, qu'un mois de leurs vivres n'était qu'une ressource insignifiante pour nous, qui comptions environ deux cent-cinquante hommes. La ration, depuis plusieurs jours, n'était plus que de huit onces de pain ou de biscuit. Il fallut successivement la réduire à six, à quatre, enfin à deux onces. On était au mois de novembre : le froid était extrême, et les vents, toujours contraires, nous menaçaient de toutes les horreurs de la famine. Chacun de nous cherchait à assouvir ou à tromper sa faim par tous les moyens imaginables. Pour moi, je poursuivais dans les haubans de la frégate les oiseaux jetés au large par le vent. Mon agilité m'était en ces tristes conjonctures d'un grand secours; je réussis à faire quelques bonnes captures. Quand après plusieurs heures de poursuite j'avais enfin saisi quelque oiseau, j'étais si affamé que je ne prenais pas le temps de le plumer : je le présentais au feu de la cuisine, qui le plumait et le cuisait tout à la fois.

Nous n'approchions des côtes de France qu'avec une extrême lenteur. Aussi ne cessions-nous d'explorer l'horizon dans l'espoir d'y voir apparaître quelque bâtiment qui pût nous assister dans notre détresse. Une galiote hollandaise fut enfin signalée; nous lui donnâmes la chasse et ne tardâmes pas à l'atteindre. Ce bâtiment, parti de Rotterdam, se rendait à La Rochelle. Nous lui prîmes la majeure partie de ses vivres, ne lui en laissant tout juste que pour un mois. Nos scrupules, si nous en éprouvâmes, furent bien vite étouffés. Nous étions en effet dans la dure nécessité de mettre à contribution les navires moins à plaindre que nous ou de mourir de faim. Cet impôt prélevé sur la pauvre galiote, dont l'équipage ne se compo-

sait que de sept hommes, apporta d'ailleurs peu de changement dans notre position. Les forces de nos hommes s'épuisaient; on ne pouvait plus manœuvrer sans appeler tout le monde sur le pont, et souvent on voyait des matelots tomber de faiblesse. Pour les ranimer, on leur donnait alors une cuillerée de vin, dont le commandant possédait encore quelques bouteilles. La neige et le verglas rendaient la manœuvre si pénible, qu'il fallut faire coucher les matelots dans la grande chambre et placer des factionnaires à la porte. Sans cette sage mesure, on eût dû renoncer à brasser les vergues, à augmenter ou à diminuer de voiles. Il eût fallu se laisser aller à la merci du vent. Enfin après bien des jours d'intolérables souffrances nous aperçûmes la terre. Notre pilote côtier nous dirigeait de façon à donner dans l'Iroise, lorsqu'on reconnut, mais trop tard, que l'on avait gouverné sous le vent de la passe. Il nous fallut venir au plus près et recommencer à louvoyer. Par une fatalité bien extraordinaire, aucun des officiers ne pouvait ce jour-là réussir à faire virer la frégate vent devant. Nos évolutions maladroites entraînaient peu à peu la pauvre *Reconnaissance* vers les écueils qui environnent l'île d'Ouessant. Déjà on pouvait prévoir le moment du naufrage, lorsqu'un coup de vent se déclara avec la plus grande violence et nous éloigna de terre. Il fallut aussitôt fuir vent arrière et à sec de voiles. La mer devint prodigieusement grosse. La lame augmentait encore notre sillage, qui était de plus de douze nœuds à l'heure. Nous franchîmes en peu de temps l'espace qui sépare la côte de Bretagne de la côte d'Espagne, et la première terre que nous aperçûmes fut le cap Ortegal. A l'approche de ce cap, la force du vent diminua; un pilote vint à bord et conduisit la frégate à La Corogne. Les vents d'est continuant à régner avec force, il fallut attendre deux mois le moment où le retour en France ne présenterait plus des difficultés insurmontables. Il n'y eut pas jusqu'à ce séjour à La Corogne qui ne faillit nous être funeste. Faute d'avoir observé les précautions nécessitées par un brusque changement de régime, l'équipage eut à souffrir de graves indispositions qui vinrent ajouter de nouveaux maux à ceux qu'il avait déjà éprouvés. On partit enfin, mais c'est en vain que l'on comptait sur une traversée exempte des vicissitudes qui avaient signalé le cours de notre campagne. Nous n'étions pas à vingt lieues de notre point de départ, que les vents changèrent de nouveau. La mer devint très grosse; des grains accompagnés de neige et de grêle ne nous permettaient de porter que peu de voiles. La frégate, n'étant pas appuyée, éprouvait parfois des mouvemens de roulis si violens, qu'on pouvait craindre que sa mâture n'y résistât pas. Néanmoins ces nouvelles contrariétés nous semblaient bien légères quand nous les comparions aux épreuves que nous ve-

nions de subir. Cette fois nous avions des vivres, et nous pouvions attendre patiemment un temps favorable. Nous luttâmes plusieurs jours contre les vents contraires. Rebutés enfin par tant d'efforts inutiles, nous renonçâmes à gagner le port de Brest, et nous vînmes mouiller sur la rade de l'île d'Aix, d'où la chaloupe et le grand canot furent expédiés à Rochefort. Un grand nombre de personnes obtinrent la permission de profiter du départ de ces embarcations, et j'y fus compris. En donnant en rivière, nous trouvâmes que les glaces interceptaient complétement le passage. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à prendre terre à la hauteur du port des Barques, éloigné de Rochefort d'environ trois lieues. La rivière étant glacée, nous en suivions à pied toutes les sinuosités. Pour nous réchauffer, nous marchions très vite, et les plus robustes ne tardèrent pas à prendre une grande avance sur les plus faibles. J'étais de ces derniers et je restais en arrière, lorsque le commis aux revues de la frégate me pria de vouloir bien tenir pour un instant un gros sac d'argent qu'il avait à la main. A peine eus-je imprudemment accédé à sa demande, qu'il se mit à marcher à grands pas; j'eus beau l'appeler, il fit le sourd. Le froid m'engourdissait les mains, et le poids qu'il me fallait porter m'était doublement incommode. Vingt fois il me vint dans la pensée de jeter là le maudit sac; mais, quoique je ne fusse encore qu'un enfant, je sentis que si je ne remettais pas ce dépôt à celui qui me l'avait confié avec tant de perfidie, on pourrait m'en faire un crime. Je le conservai donc, tout insupportable que me parût pendant une si longue course un pareil fardeau. Nous ne pûmes traverser la rivière sur la glace qu'à l'entrée même de l'arsenal, en face du vaisseau amiral. J'allais entrer chez mon père, lorsque le commis aux revues vint réclamer son sac d'argent. L'impatience de revoir ma famille me fit oublier les reproches que je m'étais promis de lui adresser. Depuis, j'ai réfléchi que cet argent pouvait bien être le produit de quelque connivence dans la vente illicite des vivres dont nous avions été privés à la fin de notre voyage. Le scandaleux déficit qui avait failli avoir des suites si funestes ne manqua pas en effet d'éveiller l'attention des autorités du port. Une enquête eut lieu, et le commis aux vivres, agent spécialement préposé sur chaque navire au service des subsistances, fut traduit devant un conseil de guerre. Il fut condamné à deux ans de prison et déclaré indigne de servir sur les bâtimens de sa majesté. Ni le commis aux revues ni le lieutenant en pied ne furent mis en cause. On serait moins indulgent aujourd'hui.

Le rude apprentissage auquel je venais d'être soumis n'avait pas diminué mon goût pour la marine. Convaincu désormais que j'obéissais à une vocation bien décidée, mon père ne songea plus qu'à

me fournir les moyens de parcourir honorablement cette périlleuse carrière. Il avait quelques amis dans l'expérience desquels il avait la plus entière confiance : il les consulta, et, suivant les idées généralement répandues à cette époque, on lui persuada que, pour devenir un véritable homme de mer, il fallait avoir passé un certain temps à bord des navires du commerce (1). Un armateur de La Rochelle voulut bien promettre de m'embarquer sur le premier navire qu'il expédierait. L'occasion malheureusement ne se fit pas attendre. Une lettre vint annoncer à mon père qu'un navire était en partance pour la côte d'Angola, où il allait faire la traite des noirs, et qu'une place m'y avait été réservée. Ce départ si précipité m'affligea. Les efforts que je faisais pour dissimuler mon chagrin n'échappèrent pas à mon père, et il fut le premier à me proposer de renoncer à un projet dont l'accomplissement paraissait m'être si pénible; mais la carrière que j'avais choisie n'était guère compatible avec l'excès de sensibilité dont je n'avais pu me défendre. Je le compris, et pour la troisième fois, à l'âge de seize ans, après deux mois à peine de congé, je m'éloignai de la maison paternelle, sinon sans verser quelques larmes, du moins sans laisser soupçonner que le moindre sentiment de découragement eût trouvé place dans mon cœur. Le soir même de mon arrivée à La Rochelle, je me rendis à bord du bâtiment, où m'attendaient les épreuves d'un second noviciat, sans lequel mon éducation eût été considérée comme incomplète. Quelques heures après, nous étions sous voiles.

II.

En 1788, l'Inde et le Canada étaient perdus pour la France. Les Antilles seules entretenaient le mouvement de notre navigation mar-

(1) Était-ce vraiment un préjugé, comme on serait tenté de le croire aujourd'hui? En tout cas, ce préjugé, avant la révolution, régnait en Angleterre aussi bien qu'en France. « Je fus embarqué, dit Nelson dans l'esquisse qu'il a tracée lui-même des débuts de sa carrière, à bord d'un navire de commerce qui faisait les voyages des Indes occidentales et qui appartenait à la maison Hibbert. Si je ne revins de ce voyage ni plus policé ni plus savant, j'en revins du moins un bon et vrai matelot, plein d'horreur pour la marine royale, et répétant à tout propos ce dicton, en grande vogue alors chez les marins anglais : « C'est sur le gaillard d'arrière qu'on porte l'épaulette; mais c'est sur le gaillard d'avant qu'on sait son métier. » Il me fallut plusieurs semaines pour me réconcilier avec un navire de guerre... » C'est un très mauvais sentiment que cette horreur du service militaire, et, comme on le contracte souvent dans la marine marchande, je comprends qu'on ne se soit point soucié d'assujettir nos jeunes gens à ce noviciat. Il n'en faut pas moins avouer que les officiers qui ont fait leur apprentissage sur les navires du commerce, *if they did not improve in their education*, comme dit Nelson, se sont presque toujours montrés *practical seamen*, pour emprunter encore les expressions du grand amiral anglais.

chande. Pourvoir ces colonies d'esclaves, en échanger les produits contre ceux de la métropole, tel était avant la révolution le principal rôle de notre marine commerciale. J'avais appris sur une frégate du roi à protéger la traite avant de la faire moi-même sur un bâtiment du commerce. Il ne faut donc pas s'étonner si je n'éprouvais pas pour cet odieux trafic la profonde répugnance que tout cœur bien né éprouverait aujourd'hui.

Les nègres n'avaient pas encore trouvé à la fin du XVIIIe siècle les puissans avocats qu'ils ont rencontrés de nos jours. Peu de gens faisaient alors difficulté de reconnaître dans la malheureuse descendance de Cham une famille d'un ordre inférieur et justement condamnée à la servitude. Sans cette opinion si commode, qu'auraient fait les Européens de ce Nouveau-Monde dont ils avaient en moins d'un siècle exterminé ou usé les habitans? Les conquérans n'étaient pas d'humeur à prendre eux-mêmes la bêche et la faucille ou à fouiller de leurs propres mains les entrailles de la terre. L'eussent-ils voulu, leurs forces les auraient trahis. Ils vinrent donc demander au continent africain des bras plus vigoureux que ceux des Indiens et des Caraïbes. La traite des noirs devint un trafic annuel et régulier. Comme toutes les autres branches du commerce, elle eut ses périodes d'activité et de stagnation. La paix européenne la fit fleurir, la guerre et la piraterie arrêtèrent ses progrès. En 1788, elle était à son apogée. Presque toutes les nations maritimes, la France, l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, le Portugal, avaient des comptoirs sur la côte d'Afrique. L'Espagne seule recevait la majeure partie de ses esclaves par des navires étrangers. Le droit d'approvisionner les immenses possessions coloniales de cette puissance avait d'abord appartenu aux Portugais. La présence d'un prince français sur le trône de Madrid nous l'avait assuré; en 1713, nous avions dû le céder à l'Angleterre : ce fut une des conditions de la paix d'Utrecht. Aussi, pendant que nous n'occupions que deux comptoirs dans le golfe de Guinée, Whydah et Amokou, les Anglais étaient-ils obligés d'en posséder quarante, mais là même où la France ne possédait aucun comptoir, ses bâtimens n'en poursuivaient pas leurs opérations avec moins d'activité. Cent navires jaugeant environ trente mille tonneaux partaient chaque année de Nantes, de La Rochelle, du Havre, de Saint-Malo et de Dunkerque, pour se rendre sur la côte d'Afrique, soit au nord, soit au sud de l'équateur. Ces navires transportaient dans nos colonies, particulièrement à Saint-Domingue, près de quarante mille esclaves. C'était un voyage de sept mois environ qui, à moins de quelque chance malheureuse, donnait à l'armateur et au capitaine de très beaux bénéfices. Les nègres achetés 400 francs sur la côte d'Afrique se vendaient jusqu'à

2,500 francs à Saint-Domingue. Le gouvernement de son côté encourageait fort ce trafic, et une prime de 40 livres par tonneau était accordée aux armemens de traite. Les établissemens anglais et hollandais sur la côte occidentale d'Afrique appartenaient à des compagnies privilégiées. La France, qui avait également à l'origine adopté ce système, fort en vogue au XVIIe siècle, l'avait abandonné après la ruine de plusieurs compagnies, et avait trouvé de grands avantages à substituer les primes d'encouragement aux concessions de privilége, qui entravaient la liberté du commerce.

Une longue expérience avait révélé aux navigateurs les aptitudes des diverses tribus africaines. On savait sur quel marché il fallait aller chercher des laboureurs, sur quel autre on trouverait des artisans ou des serviteurs intelligens et dociles. La côte d'Or fournissait de rudes travailleurs, mais des caractères opiniâtres et enclins à la révolte; le Congo et la côte d'Angola offraient des captifs moins robustes, peu propres aux travaux de la terre, très portés en revanche aux travaux des ateliers ou aux soins de la domesticité, joyeux et insoucians dans la servitude. Bien des nègres d'ailleurs arrivaient de contrées inconnues. Il en venait des bords du lac Tchad et des sources du Niger. Plusieurs de ces caravanes avaient passé des mois entiers en voyage, et avaient parcouru des espaces de deux et trois cents lieues avant d'atteindre le bord de la mer. Des courtiers, sortis pour la plupart de la tribu des Mandingues, dont le berceau est situé sur la rive droite de la Cazamance, près de la frontière orientale de la Sénégambie, se chargeaient de l'achat et de la conduite de ces captifs. Ils allaient les chercher sur les lieux mêmes de provenance, et les amenaient sur le marché le moins éloigné ou le plus avantageux. Un homme armé d'une lance et d'un fouet suffisait généralement à conduire une file de sept esclaves dont chacun avait le cou enclavé dans une fourche, et portait sur l'épaule l'autre bout de la fourche qui servait de carcan à son voisin. Ces caravanes faisaient d'ordinaire des étapes de dix ou douze lieues par jour. On reconnaissait facilement la longueur du voyage à la maigreur et à l'épuisement des captifs; mais mieux valait encore des esclaves fatigués d'une longue route que ces nègres de rebut ramassés dans les provinces voisines de l'équateur, dont le front déprimé, ovale et fuyant, les yeux rapprochés, la mâchoire saillante, la poitrine étroite, les extrémités inférieures plus courtes que le torse, les longs bras, les jambes sans mollets et l'abdomen protubérant indiquaient que dans cette exploitation séculaire de l'Afrique on avait enfin rencontré le dernier échelon de la race humaine.

Ce fut sans doute une noble inspiration que la pensée d'abolir l'esclavage des noirs et la traite. L'honneur en revient à la révolu-

tion française : elle l'a, ce me semble, payé assez cher pour qu'on ne le lui conteste pas. Abandonné par nous, ce principe fut recueilli par l'Angleterre, qui en 1815 réussit à le faire triompher. Cependant, malgré l'accord et les sermens de la plupart des nations maritimes, trente ou quarante mille esclaves n'ont pas cessé, pendant plus d'un quart de siècle, d'être exportés annuellement de la côte d'Afrique sur les rivages du Nouveau-Monde. Seulement, en raison des dangers et des chances désavantageuses qu'il fallait courir, le prix du noir avait baissé sur le marché africain de 400 francs à 150 et 140; il s'était élevé, sur le marché où on l'importait, de 1,200 fr. à 1,500 francs. Il restait ainsi assez de bénéfices pour encourager la spéculation. Les croiseurs se consumaient donc en efforts impuissans pour mettre un terme à des fraudes qui trouvaient partout des complices. Le golfe de Benin, le Congo et la côte d'Angola étaient devenus les principaux foyers de traite; le Portugal et l'Espagne fournissaient les plus effrontés négriers; le Brésil et Cuba étaient les deux gouffres où allaient encore s'engloutir en 1848 plus de soixante mille captifs (1). Les progrès de la marine à vapeur, qui ont résolu tant de problèmes, ont aussi eu cet heureux effet de rendre la répression d'un trafic mis au ban des nations plus efficace à la fois et plus facile. Le Brésil et Cuba, gorgés d'esclaves, ont trouvé plus de risques que de profits dans ces opérations, qui les exposaient en outre aux réclamations, de jour en jour plus vives, de l'Angleterre. La traite, on peut le dire, est aujourd'hui complétement supprimée : admirable résultat de l'union cordiale et sincère de ces deux grands peuples dont l'alliance sera toujours le gage le plus assuré des progrès de la civilisation! Je n'aurais pas tenu ce langage il y a cinquante ans. J'avais alors pour les Anglais les sentimens que Nelson avait pour nous; mais les temps sont changeans et les cœurs des nations aussi.

Le Bon-Père, — tel était le nom du bâtiment sur lequel j'avais obtenu d'être embarqué, — était un grand brick percé de seize sabords et armé de six canons. Bien qu'on prétendît qu'il avait été jadis construit pour *la course,* sa marche était au-dessous des plus médiocres. Son équipage était composé de quarante-cinq hommes, officiers et capitaine compris. J'étais porté sur le rôle comme volontaire aux appointemens de 30 francs par mois, et admis, ainsi que toutes les personnes de l'état-major, à la table du capitaine. Cette

(1) L'importation des Africains au Brésil a été en 1842 de 17,000, en 1843 de 19,000, en 1844 de 22,000, en 1845 de 29,000, en 1846 de 50,000, en 1847 de 56,000, en 1848 de 60,000, en 1849 de 54,000. A dater de 1849, la période décroissante commence; l'importation au Brésil n'est plus : en 1850 que de 23,000 esclaves, en 1851 de 3,000, en 1852 de 700. En 1853, l'importation paraît avoir complétement cessé.

faveur ne laissa pas de me faire des envieux. J'avais d'ailleurs le tort d'appartenir à la classe des volontaires de la marine royale, et à ce titre il me fallait supporter les plaisanteries de tous mes compagnons. Ma docilité et l'égalité de mon caractère ne tardèrent pas cependant à changer les injustes préventions qu'on avait conçues contre moi, et je n'eus bientôt que des amis à bord.

A la hauteur du cap Finistère, nous essuyâmes un violent coup de vent. Le bâtiment fuyait vent arrière, et dans un mouvement de roulis le grand mât de hune cassa, entraînant dans sa chute la rupture du petit mât de perroquet et de la vergue du petit hunier. Nous eûmes le bonheur de ne perdre personne au milieu de ces avaries. Avant la nuit, tout était réparé : chacun avait mis la main à l'œuvre, et le capitaine lui-même, qui avait remplacé le timonier à son poste, n'avait pas un instant quitté le gouvernail. On n'eût pas si bien fait à bord d'un brick de la marine royale.

En approchant de la ligne, nous rencontrâmes les calmes habituels et des brises souvent contraires. Les efforts que nous fîmes pour serrer la côte d'Afrique furent inutiles : nous fûmes forcés de prendre *la grande route,* c'est-à-dire de nous porter au sud pour y chercher les vents variables. Notre traversée fut très longue, et notre capitaine aurait eu sans doute à regretter l'insuffisance de ses provisions de table, si nous n'eussions été constamment accompagnés de bancs de thons, de bonites et de dorades, qui nous offrirent une précieuse ressource sur laquelle nous n'avions pas compté.

A cette époque, on ne savait en général naviguer que sur l'estime. L'usage des chronomètres et des observations astronomiques n'était pas répandu comme il l'est aujourd'hui. On se croyait ainsi souvent très en avant, souvent très en arrière de sa véritable position. Les atterrages exigeaient donc la plus grande surveillance. Depuis plusieurs jours, nous courions sur la terre, et aucun indice ne nous en avait encore signalé la proximité, lorsqu'au milieu de la nuit on entendit la mer briser avec force sur la plage. L'inquiétude que l'on manifesta ne me parut pas réfléchie. A midi, nous avions eu une bonne latitude : nous ne pouvions donc avoir beaucoup d'incertitude sur notre position. Les vents nous donnaient d'ailleurs toute facilité pour nous éloigner de terre. Aussi jugeai-je, quoique très jeune et peu expérimenté encore, qu'on se montrait à bord du *Bon-Père* bien prompt à s'effrayer. Le jour, attendu avec anxiété, parut enfin. Nous vîmes une terre haute et boisée que nous reconnûmes pour le morne Sombrero, situé, par 12 degrés 35 minutes de latitude australe, à l'entrée de la baie de Saint-Philippe-de-Benguela. Les Portugais, qui possédaient cet établissement, défendaient aux navires étrangers d'y aborder. Pendant deux jours, nous prolongeâmes la côte

d'assez près, poussés par une belle brise de sud qui nous fit rapidement remonter vers le nord. Nous passâmes devant Saint-Paul-de-Loando, chef-lieu des possessions portugaises sur la côte d'Afrique, sans nous y arrêter, et nous laissâmes enfin tomber l'ancre sur la rade d'Ambriz. Le Portugal avait bien aussi quelques prétentions sur ce point, où la traite amenait annuellement de trois à quatre mille captifs; mais ce ne fut qu'en 1791 qu'il essaya de les faire valoir. Les réclamations de la cour de Londres et celles de notre ambassadeur à Lisbonne l'obligèrent d'ailleurs à se désister. Nous trouvâmes devant Ambriz plusieurs bâtimens avec lesquels nous entrâmes en relations de commerce. Les capitaines de ces bâtimens nous cédèrent douze esclaves, au nombre desquels se trouvaient trois jeunes femmes que les gens habitués à ce triste métier déclarèrent sans hésiter fort jolies. Ce premier acte de traite fut considéré comme étant d'un augure favorable pour l'avenir.

Notre traversée, qui eût dû s'accomplir en cent ou cent vingt jours, avait duré quatre mois et demi : aussi notre équipage avait-il grand besoin de quelques rafraîchissemens et d'un peu de repos. Nous nous arrêtâmes donc près d'une semaine devant Ambriz, mais ce n'était pas sur ce point, où tant de navires nous avaient devancés, que nous pouvions avoir l'espérance d'opérer notre chargement. Dès que les épreuves de notre long voyage furent un peu oubliées, nous reprîmes la mer, et le surlendemain de notre départ nous nous trouvâmes devant l'embouchure du Zaïre. Ce fleuve était déjà connu comme un des plus grands fleuves de l'Afrique. Nous remarquâmes en effet de nombreux indices de la rapidité de son cours et du volume considérable de ses eaux. Une teinte jaune et bourbeuse s'étendait à plusieurs lieues au large, et des îles flottantes arrachées par le courant aux deux rives du fleuve étaient entraînées jusque sur la route de notre navire, obligé de les éviter comme des écueils. Nous savions que des négriers avaient autrefois remonté le Zaïre jusqu'à une assez grande distance de l'embouchure. L'insalubrité du climat ayant souvent compromis le succès de ces expéditions, on avait renoncé depuis quelques années à braver un danger inutile. Les marchands d'esclaves, après avoir descendu le fleuve, amenaient par terre leurs captifs aux divers comptoirs de la côte.

Ce qui valut au Zaïre, même après que le congrès de Vienne eut proclamé l'abolition de la traite, l'honneur d'explorations spéciales, ce fut la croyance où l'on était généralement que l'embouchure de ce grand cours d'eau devait être celle du fleuve mystérieux qui passait à Tombouctou. C'était l'opinion de Mungo-Park, et bien qu'il eût fallu, pour admettre cette hypothèse, accorder au Niger un cours plus étendu qu'au Mississipi, au Nil ou au fleuve des Ama-

zones, les raisonnemens ne manquaient pas pour démontrer la vraisemblance d'une pareille supposition. Aujourd'hui la question n'est plus à résoudre. On sait que le Zaïre, si large, si profond et si rapide à son embouchure, n'a cependant qu'un cours égal en étendue à celui du Danube, double de celui du Rhin, inférieur de plus de moitié à celui du Nil ou du fleuve des Amazones. Ce n'en est pas moins une artère importante de l'Afrique centrale, et si jamais la civilisation acquiert dans ce vieux continent le développement qu'elle a pris en quelques années dans le Nouveau-Monde, le Zaïre verra s'élever sur ses bords des cités non moins florissantes que la Thèbes aux cent portes, que Babylone ou que Ninive.

C'était à Kabenda, à cinquante-cinq lieues au nord d'Ambriz, à quinze lieues tout au plus de l'embouchure du Zaïre, que nous devions, suivant l'expression consacrée, établir notre comptoir de traite. La baie de Kabenda, formée par le promontoire de ce nom, offre un excellent mouillage aux plus gros bâtimens. Les embarcations, chose rare sur la côte d'Afrique, y peuvent de tout temps communiquer avec la terre, grâce à un banc de vase distant d'un demi-mille environ du rivage, qui forme dans la baie même un précieux abri intérieur. On y trouve de l'eau douce, une grande abondance de poisson, et les captifs y valaient en 1788 de 400 à 450 livres, *prix courant*. Ces esclaves n'étaient pas moins chers que ceux qu'on se procurait sur la côte d'Or : ils étaient, je l'ai dit déjà, beaucoup moins robustes; mais, comme ils étaient en même temps intelligens, dociles et inoffensifs, on ne laissait pas de les rechercher beaucoup dans nos colonies par la même raison qui fait qu'on y recherche aujourd'hui les engagés hindous. Les captifs de Kabenda étaient pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne, d'apparence plutôt délicate que chétive. Leur physionomie joyeuse, placide et insouciante semblait indiquer que dans la servitude ils ne redoutaient guère que l'obligation du travail. Nulles tribus africaines ne savouraient en effet plus délicieusement le bonheur de la paresse que celles qui habitaient, au temps où je visitai cette partie du monde, la côte du Congo et la côte d'Angola. Elles cultivaient, il est vrai, le manioc, le maïs, les ignames et les courges, mais en quantité à peine suffisante pour subvenir à leurs propres besoins. Sur les autres points de la côte d'Afrique, les négriers achetaient sans peine des provisions pour la nourriture de leurs esclaves. Le Sénégal leur fournissait du millet, la côte d'Or et le golfe de Benin du maïs et des courges, le golfe de Biafra des ignames. Sur les côtes du Congo et d'Angola, plus d'un capitaine s'était mal trouvé d'avoir trop compté sur les ressources du pays.

Toute cette région, où la France avait ses marchés favoris, était

divisée en petites souverainetés tributaires du roi de Loango, dont les états, situés plus au nord, s'étendaient presque jusqu'à l'équateur. Kabenda dépendait de la principauté de N'Goy, qui n'avait pour limites au sud que le cours du Zaïre, et qui confinait au nord à la principauté de Makongo, dont le port était Malemba, distant de sept ou huit lieues de Kabenda. La traite avait jeté là de si profondes racines, que cette partie du continent africain a été, avec le golfe de Benin, le point d'où les croiseurs français et anglais ont eu le plus de peine à l'extirper. Les marchands de Kabenda et de Malemba, initiés aux belles manières par nos négriers, avaient contracté dans ce long commerce certaines habitudes d'élégance qui contrastaient avec l'apparence sordide des habitans relégués sur la rive méridionale du Zaïre et réduits à n'avoir de communications qu'avec les marchands ou les moines portugais.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre dans la baie de Kabenda, nous songeâmes à regagner par notre activité le temps que les contrariétés de notre traversée nous avaient fait perdre, et pas un mousse ne demeura oisif à bord. Il fallut s'occuper avant tout de faire à notre bâtiment les réparations que ses fatigues et sa vétusté rendaient indispensables. Nous faisions beaucoup d'eau : pour en découvrir la cause, nous fîmes incliner le navire sur un bord, puis sur l'autre; nous lui donnâmes ce que, dans le langage des marins, on appelle une *forte demi-bande*, et nous reconnûmes que les coutures au-dessous de la flottaison étaient trop larges pour retenir les étoupes : preuve incontestable que *le Bon-Père*, avant d'entreprendre ce nouveau voyage, avait déjà gagné ses invalides. Il fallut recouvrir ces coutures avec des lattes de bois et clouer par-dessus de fortes bandes de toile goudronnée. Grâce à cette opération, nous fûmes dispensés, pendant le reste de la campagne, de la pénible obligation de pomper presque constamment. Ce travail n'employa d'ailleurs qu'une partie de l'équipage; l'autre fut occupée à préparer le terrain sur lequel nous devions installer nos magasins et à l'enclore d'une palissade assez élevée pour en défendre l'accès.

Notre capitaine, qui avait une grande expérience des campagnes de traite, avait envoyé au chef noir qu'il savait le plus influent sur les marchands d'esclaves des émissaires chargés de lui offrir des cadeaux dont l'effet séduisant n'était pas douteux : — quelques pièces d'étoffe de soie, de la poudre à canon et de l'eau-de-vie au degré le plus élevé. Ce dernier présent ne pouvait manquer d'assurer au capitaine du *Bon-Père* une préférence marquée sur tous ses concurrens. Lorsque notre comptoir fut installé, le capitaine s'établit à terre avec un officier, laissant le second et le reste de l'état-major à bord du bâtiment. Dès lors la traite commença. Les captifs arri-

vèrent d'abord en petit nombre. Les courtiers de ce commerce voulaient naturellement ménager tous les navires qui se trouvaient sur rade, et cherchaient à faire croire à la rareté de leur marchandise pour établir une concurrence qui tournât à leur profit.

L'arrivée des esclaves au comptoir est certainement la plus horrible chose qu'on puisse imaginer. Ces malheureux, formés en caravanes, sont liés par le cou les uns aux autres au moyen de ces grandes fourches de bois dont j'ai déjà parlé. Le poids et le frottement de ces entraves, qui semblent avoir suggéré aux Chinois le supplice de la *cangue*, condamnent les captifs à d'atroces souffrances, surtout lorsqu'ils ont une longue route à parcourir. Le bien-être que ces pauvres gens éprouvent à être débarrassés de leur collier de misère, les soins dont ils deviennent l'objet de la part de leur nouveau maître expliquent la résignation dont ils font généralement preuve. Quelques-uns cependant appartenant à des tribus anthropophages, telles que les Monsombés et les Mondongues, que l'on reconnaît à leurs incisives limées et aiguisées en pointe, s'imaginent qu'on ne les achète que pour les manger. Ceux-là résistent souvent à toute espèce d'encouragement. Ils ne proférent pas une plainte, mais ils serrent les dents et se laissent mourir de faim.

Avant la révolution française, la traite était non-seulement un commerce légal, mais encore un commerce très honoré et encouragé par de fortes primes. N'ayant point à cacher ses opérations et à fuir la rencontre des bâtimens de guerre, le négrier n'était pas obligé d'entasser comme aujourd'hui les esclaves sur des navires de marche rapide et de petites dimensions; on n'avait de précautions à prendre que contre la révolte de la cargaison, on n'avait d'autre préoccupation que celle de préserver de tout déchet la marchandise. Les bâtimens destinés à ce trafic avaient en conséquence adopté des dispositions toutes particulières. Le pont était divisé en deux parties par une forte rambarde élevée de huit pieds et débordant la muraille du navire des deux côtés, de manière à rendre le passage de l'avant à l'arrière impossible : dans cette rambarde était pratiquée une porte, qui ne s'ouvrait que pour les gens de l'équipage, et un certain nombre de créneaux étaient incessamment garnis de pierriers et d'espingoles chargés jusqu'à la gueule. En dehors du bâtiment, deux plates-formes à jour servaient aux ablutions des hommes et des femmes, toujours impitoyablement séparés. C'est là que chaque matin les captifs recevaient plusieurs seaux d'eau de mer sur le corps, qu'on les obligeait à se rincer la bouche avec de l'eau douce mêlée de jus de citron, et qu'on leur frottait tout le corps d'huile de coco pour éloigner d'eux la piqûre des insectes et leur rendre la peau à la fois douce et luisante.

Les esclaves faisaient deux repas par jour. Leur nourriture consistait principalement dans une soupe très compacte, nommée *macondia,* où l'on faisait entrer des fèves, du riz, du biscuit pilé, et même, lorsqu'on le pouvait, des ignames, des patates ou des bananes. Un noir libre, parlant les différens idiomes de la langue *congo,* était chargé de la police des captifs. Il désignait parmi eux les plus intelligens pour le seconder et faisait reconnaître leur autorité par les autres esclaves. Muni d'un sifflet semblable à celui des maîtres d'équipage, il appelait les nègres sur le pont aux heures fixées par le capitaine et donnait lui-même le signal de la danse. Le premier, il entonnait la chanson dont le rhythme cadencé exerce une irrésistible influence sur les populations de la côte d'Afrique. Les esclaves qu'il s'était adjoints la répétaient après lui, et bientôt tous les autres, entraînés par cet exemple, frappant des pieds et des mains en mesure, s'animaient de telle sorte qu'en peu d'instans leur corps nu était couvert de sueur. Tous ces soins, inspirés par une basse cupidité, n'avaient rien de bien méritoire, mais on ne peut nier qu'ils ne fussent parfaitement entendus pour entretenir la santé parmi les malheureux sur la bonne mine desquels reposait tout l'espoir de l'expédition.

Nous avions trouvé, à notre arrivée sur la rade de Kabenda, deux bâtimens français avec lesquels nous étions immédiatement entrés en concurrence. Celui dont le chargement était le plus avancé éleva ses prix et obtint ainsi une préférence qui lui permit de partir, peu de jours après, pour sa destination. L'autre, pendant près de deux mois, essaya de lutter contre nous. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, son capitaine expédiait des canots sur les différens points de la côte pour gagner les marchands dont nous attendions l'arrivée et intercepter les captifs qui nous étaient promis. Nous étions obligés de déployer non moins d'activité pour déjouer autant que possible ces manœuvres. Nuit et jour nos embarcations étaient en course. Ce fut dans une de ces circonstances que le second du *Bon-Père* s'aperçut que je me servais assez gauchement de mon aviron. Comme il n'était rien moins que d'humeur facile, il jura de ne pas me laisser croupir dans cette ignorance et profita de l'absence du capitaine pour faire de moi un canotier en titre. Pendant plus d'un mois, il me fallut faire le plus rude des apprentissages. Le capitaine, venant un jour à bord, remarqua, non sans étonnement, mon excessive maigreur. Lorsqu'il en connut la cause, il fut fort mécontent et décida que, pour me rétablir, je serais attaché au service du comptoir. En effet dès le jour même je descendis à terre, et je crois n'avoir jamais mieux dormi de ma vie.

Depuis près de trois mois, nous étions sur la rade de Kabenda, et

nous n'avions encore rassemblé qu'un nombre insuffisant d'esclaves. La saison des pluies venait de commencer. Une vaste tente couvrait une partie du pont de notre navire. C'est sous cet abri que couchaient les hommes de l'équipage, leur santé étant sans doute réputée moins précieuse que celle des captifs qui promettaient de si beaux bénéfices, et auxquels était en conséquence réservé l'entrepont tout entier. On calculait déjà avec une satisfaction expansive les profits que produirait la vente d'une si riche cargaison. Pour ne pas compromettre de si beaux résultats par des délais qui pouvaient avoir des suites funestes, on accorda aux marchands des prix bien supérieurs à ceux qu'on leur avait offerts jusque-là. Cette mesure eut le succès qu'on devait en attendre. Les captifs arrivèrent en foule, et comme la cupidité des chefs de ce triste pays ne connaît pas de bornes, quelques-uns, sous prétexte d'un beau zèle pour nos intérêts, allèrent jusqu'à offrir de nous vendre leurs femmes. J'étais présent lorsqu'un de ces misérables, ivre d'eau-de-vie, vint faire une proposition de ce genre à notre capitaine. Les observations qui lui furent faites ne servirent qu'à l'affermir dans sa résolution : il voulait, disait-il, ou vendre sa femme ou la tuer. La certitude qu'il prendrait ce dernier parti si l'on n'accédait pas à sa proposition détermina le capitaine. L'esclave qu'on lui offrait était d'ailleurs jeune, grande, bien portante et jolie. Toutes ces perfections firent évanouir les derniers scrupules qu'éprouvait encore le commandant du *Bon-Père :* il paya le prix demandé, et la princesse fut envoyée à bord, où elle ne tarda pas à prendre les habitudes résignées des autres captives. Il est impossible de rencontrer sur la surface du globe une race plus ignorante et plus dépravée que celle dont à cette époque le trafic des esclaves exploitait les vices. On a peine à comprendre qu'une société chrétienne ait pu pendant plusieurs siècles encourager cette odieuse industrie, et que des hommes fort honorables d'ailleurs en aient fait l'objet de spéculations dont il ne leur vint jamais la pensée de rougir. Il est vrai que ces temps de barbarie ne sont pas si loin de nous qu'on pourrait le supposer, et j'ai vu depuis cinquante ans bien des notions nouvelles succéder à des préjugés contre lesquels protestaient seuls avant la révolution quelques esprits supérieurs.

Dès que notre cargaison de bois d'ébène fut complète, nous nous rendîmes sur la rade de Malemba, distante de sept lieues environ de la rade de Kabenda. Nous y trouvâmes une douzaine de navires français, armés, comme *le Bon-Père,* pour la traite. Le but de notre apparition devant Malemba n'était pas de nous procurer de nouveaux esclaves, mais de chercher à connaître la destination de chacun des navires dont nous avions à craindre la concurrence, ainsi

que l'époque présumée de leur arrivée dans les colonies. Ces renseignemens devaient déterminer nos conditions de vente lorsque nous arriverions à Saint-Domingue, car le commerce des nègres avait à cette époque, aussi bien que celui des blés, du coton ou du sucre, ses hausses inespérées et ses dépréciations subites.

La falaise argileuse qui commence au promontoire de Kabenda atteint, avant de s'abaisser vers l'embouchure de la Luisa-Loango, une élévation de cent pieds au moins. Ce n'est que par un sentier sinueux creusé dans cette argile qu'on atteignait le plateau sur lequel était bâti le village de Malemba, placé sous la domination du chef de Makongo. Ce chef ne résidait pas à Malemba, mais à Chingelé, village considérable situé à vingt milles environ dans l'intérieur. En arrivant au sommet de la falaise, on découvrait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre vers l'est et vers le sud, une belle et vaste plaine, non moins plate et non moins unie que les steppes de la Tartarie ou les prairies du Nouveau-Monde. Une herbe luxuriante couvrait cette savane africaine, parsemée à de rares intervalles de bouquets d'arbres qui semblaient avoir été plantés par la main des hommes. Du côté du nord, l'uniformité monotone qui eût pu gâter la beauté d'un pareil paysage était heureusement brisée par les détours capricieux de la Luisa-Loango, dont le méandre s'égarait, entre deux rives boisées, jusqu'au bord de la mer.

Le climat de Malemba est, dit-on, très salubre, du moins si on le compare au climat des autres points de la côte occidentale d'Afrique. C'est un avantage que Malemba paraît devoir à la sécheresse habituelle de l'atmosphère et du sol, et surtout à l'absence de ces épaisses forêts où couvent tant de miasmes funestes. Malemba fut désigné, il y a une trentaine d'années, au gouvernement anglais par le capitaine John Adams, comme le point de la côte d'Afrique sur lequel une colonie européenne aurait le plus de chances de prospérer; ce projet ne fut point accueilli, et jusqu'à ces derniers temps Malemba n'a vu d'autre établissement européen que les *barracons* des marchands d'esclaves espagnols, brésiliens et portugais. Du reste, en refusant de prêter l'oreille aux suggestions du capitaine Adams, le gouvernement britannique me paraît avoir fait acte de sagesse. Fonder des colonies en quelque lieu que ce soit sous les tropiques aujourd'hui que la traite et l'esclavage des noirs sont également abolis, cela me paraît une entreprise fort aventureuse, à moins que ces colonies, réduites autant que possible dans leur étendue et dans leurs dépenses, ne soient tout simplement des centres commerciaux ou des postes militaires.

Nous ne restâmes que quelques jours au mouillage de Malemba. Au moment où nous allions mettre sous voiles, une scène affreuse,

dont le souvenir me fait encore frissonner, vint suspendre notre appareillage. Une malheureuse négresse avait par accident reçu toute une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les médecins la guérirent, ses douleurs cependant avaient été si vives qu'elle perdit la raison. Il fallut la séparer de ses compagnes et l'enfermer dans la sainte-barbe. Laissée un moment sans surveillance, la pauvre folle courut au sabord, réussit à l'ouvrir, et, croyant probablement s'évader, se précipita à la mer. Avant même qu'on pût songer à la secourir, les requins étaient autour d'elle. Elle nageait parfaitement, et pendant quelque temps elle réussit à éviter les gueules béantes prêtes à la saisir. Tout à coup on l'entendit pousser un cri déchirant, et elle disparut sous l'eau, comme entraînée par une force invisible. Une embarcation avait été amenée : quand on arriva sous la poupe, à l'endroit où l'on avait vu la négresse tomber et se débattre, on ne trouva plus qu'une large tache de sang. La sensibilité de nos matelots était depuis trop longtemps émoussée pour qu'un pareil épisode pût leur causer une impression bien vive et surtout bien durable. L'équipage, qui s'était porté tout entier sur le gaillard d'arrière, instinctivement attiré par cet affreux spectacle, fut renvoyé avec quelques jurons énergiques au cabestan et aux écoutes des huniers, et *le Bon-Père*, dont une fraîche brise ne tarda pas à enfler les voiles, cingla presque en droite ligne vers l'ouest, de manière à couper l'équateur par 20 ou 25 degrés de longitude, et à gagner le plus promptement possible le chef-lieu militaire de notre colonie de Saint-Domingue.

La traversée fut souvent contrariée par des calmes et des orages. Pendant une nuit obscure, le brick, surpris par un grain des tropiques, faillit chavirer. Des matelots descendirent dans les parcs, et à grands coups de fouet ils firent remonter tous les esclaves. Le bâtiment se redressa, et la trombe fut bientôt suivie d'un calme plat dont on profita pour rétablir l'ordre. Nous jetâmes enfin l'ancre devant Saint-Domingue dans les premiers jours du mois d'avril 1790. Il nous restait deux cent soixante-dix esclaves, dont cent vingt-huit femmes. Nous n'avions perdu depuis notre départ de Kabenda que dix de nos captifs, et encore dans ce nombre quelques-uns, cédant à la nostalgie, s'étaient-ils laissés mourir d'inanition.

Nous arrivions à Saint-Domingue dans les circonstances les plus favorables. Le commerce français, n'ayant point à craindre la concurrence des navires étrangers, faisait durement la loi aux colonies. En vain les Anglais offraient-ils d'introduire à Saint-Domingue trois ou quatre mille nègres au prix de 1,200 ou 1,400 livres, prix courant du commerce interlope : nos capitaines, sûrs de leur monopole, s'obstinaient à exiger par tête de noir 2,500 et jusqu'à 2,800 livres.

Un nègre de choix, qui ne coûtait, dans les premiers temps de la colonie, que 100 écus, en valait plus de 1,000 en 1790. Aussi les colons, désespérés de cette progression si rapide, demandaient-ils à grands cris que l'on prît des mesures pour abaisser les prétentions exorbitantes de nos armateurs, déclarant que si le gouvernement n'y mettait bon ordre, il fallait s'attendre à voir bientôt, faute d'acheteurs, cesser complétement le commerce des nègres. Le ministre de la marine, aimant mieux avoir à supporter les criailleries des colons, qui lui arrivaient fort affaiblies par la distance, que les réclamations des armateurs, faisait la sourde oreille et laissait tranquillement les choses suivre leur cours. La navigation réservée venait cependant de subir un échec malgré la protection dont l'entourait le gouvernement de la métropole. N'ayant importé en 1789 à Saint-Domingue que 3,000 quintaux environ de morue alors que les nègres, dont cette denrée composait presque exclusivement la nourriture, en consommaient chaque année 27,000 quintaux au moins, l'administration coloniale avait pris une résolution énergique. Les ports de Saint-Domingue devaient rester ouverts aux navires des États-Unis tant que le déficit ne serait pas comblé; mais c'eût été méconnaître les droits les plus incontestés de la mère-patrie que d'étendre cette mesure jusqu'à l'importation des noirs sous un autre pavillon que le pavillon français. Si quelques esclaves étaient introduits furtivement à Saint-Domingue par la navigation étrangère, ce commerce frauduleux était sans importance, et ne pouvait porter que faiblement atteinte aux intérêts qu'on n'hésitait point alors à faire passer avant les intérêts les plus légitimes des colonies.

Le Bon-Père était donc assuré de trouver un placement avantageux de sa cargaison. La guerre ayant interrompu pendant cinq ans les communications avec la côte d'Afrique, le chiffre de la population noire avait baissé à Saint-Domingue, de 1780 à 1785, de près de cent cinquante mille âmes. C'était ce vide que les habitans avaient hâte de remplir, et qui, depuis quelques années, maintenait les prix à un taux si élevé. Comme au demeurant les colons, bien qu'endettés pour la plupart, n'en faisaient pas moins de magnifiques récoltes et étaient toujours très disposés à augmenter leur exploitation, il n'était pas probable qu'ils voulussent, malgré toutes leurs plaintes, refuser de bons et joyeux noirs tels que ceux que nous apportions, — de *francs Congos*, des *Congos mangeurs de bananes*, comme on disait à Saint-Domingue, pour distinguer les esclaves venus des royaumes de Congo et d'Angola de ceux qu'on avait achetés entre Kabenda et Ambriz. Les acquéreurs en effet s'empressèrent à bord du *Bon-Père*. On eut la précaution de ne leur montrer que les esclaves de qualité inférieure, sachant bien qu'on

trouverait toujours à se défaire aisément des autres. De jeunes et jolies créoles, non point de la plus haute classe il est vrai, mais parées cependant d'élégantes toilettes, se mêlaient à la foule des acheteurs, et semblaient, je dois le dire à regret, n'éprouver d'autre crainte que celle de faire un mauvais marché. Cet oubli si complet des bienséances n'était d'ailleurs qu'une conséquence toute naturelle de l'esclavage et des préjugés coloniaux de l'époque. Les créoles, qu'elles appartinssent ou non à l'aristocratie de la colonie, étaient toutes un peu *marquises* à Saint-Domingue : elles croyaient, — et il eût fallu en ce temps-là être un grand philosophe pour songer à les contredire, — qu'un esclave noir avait encore moins de droits qu'*un jardinier* à être considéré comme un homme.

La vente de nos esclaves n'avançait guère cependant. Plusieurs bâtimens négriers venaient d'arriver, et il y avait pour le moment encombrement sur le marché. Notre capitaine prit donc le parti de se rendre avec son navire à Port-au-Prince dans l'espoir d'y trouver moins de concurrence et d'y obtenir aussi à de meilleures conditions un chargement de sucre, de café et de coton, pour opérer son retour en France. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi.

III.

L'île de Saint-Domingue était alors au plus haut point de sa prospérité. Tout y respirait l'orgueil d'une facile opulence. Cette colonie méritait bien alors le nom qu'elle avait reçu de reine des Antilles; mais ses jours étaient déjà comptés, et une sourde fermentation commençait à présager les terribles événemens qui allaient causer sa ruine. Trois fois dans ma vie et à des époques bien différentes, les hasards de ma carrière m'ont ramené dans les ports de Saint-Domingue. Après avoir admiré l'édifice dans toute sa majesté, j'en ai pu à loisir contempler les débris. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un spectacle plus navrant et mieux fait pour inspirer l'horreur des révolutions. Ce désastre si complet, dont l'effrayant tableau provoque encore le dégoût et l'indignation, porte cependant avec lui son enseignement. Il nous apprend qu'il ne faut jamais rien fonder sur une injustice, car les injustices aboutissent plus souvent à des catastrophes qu'à des réformes. Or tout était injuste dans le régime colonial : l'esclavage, sans lequel aucune colonie n'aurait pu exister, — le système prohibitif, sans lequel aucune métropole n'aurait voulu avoir de colonies. Aussi, dès que la fièvre révolutionnaire eut éclaté en France, on vit se passer à Saint-Domingue quelque chose d'analogue à ce qui se passait au sein de la mère patrie. D'imprudens raisonneurs donnèrent à des sauvages les premières leçons de révolte. On se prit à discourir en tous lieux du redressement des abus,

comme si le plus flagrant des abus à Saint-Domingue n'était pas la servitude des noirs et la condition humiliante des hommes de couleur; on ne craignit point d'afficher le mépris de l'autorité dans un pays où l'on n'avait d'autre force que le respect inspiré par cette autorité même. Les conséquences d'une pareille conduite ne se firent pas longtemps attendre. Au mois d'octobre 1789, une démonstration des créoles du Cap obligeait l'intendant, M. Barbé de Marbois, à s'embarquer pour la France; au mois d'août 1791 éclatait le premier soulèvement des noirs.

Ceux qui n'ont point vu Saint-Domingue au temps de sa grandeur se feront difficilement une idée de l'importance que cette colonie avait acquise dans l'espace de cinquante ou soixante ans. Java seule et Cuba aujourd'hui ont atteint à ce degré de richesse. Avec Saint-Domingue, la France pouvait se consoler de la perte de l'Inde et du Canada. Saint-Domingue produisait annuellement 80 millions de kilogrammes de sucre, 34 millions de kilogrammes de café, sans parler du coton, de l'indigo, du cacao, des bois d'ébénisterie. La valeur de ces produits s'élevait presque à 200 millions de francs, quatre ou cinq fois la valeur des exportations de la Martinique et de la Guadeloupe réunies. En échange des précieuses denrées qu'attendaient les entrepôts de nos ports, quatre cent soixante-dix navires français, jaugeant plus de 130,000 tonneaux, apportaient à Saint-Domingue des esclaves, de la farine, des salaisons, de la morue, des vins, des eaux-de-vie, des mousselines de l'Inde, des armes, des cordages et des voiles. Cette colonie était à la fois le pivot de notre industrie et de notre navigation marchande. Et cependant qu'elle était loin d'avoir reçu toute l'extension dont elle était susceptible!

La superficie de Saint-Domingue ou de Haïti, si on veut l'appeler de son nom moderne, est à peu près celle du royaume de Bavière, le septième environ de la France. Nous possédions à peine le tiers de cette île, car l'Espagne en avait conservé la majeure partie pour y dépenser chaque année en pure perte près de 1,500,000 francs. Nous n'en occupions pas moins à Saint-Domingue un territoire encore aussi vaste que celui de la Sicile ou de la Sardaigne.

Ce n'était pas sans une juste fierté que les créoles de Saint-Domingue montraient à la France l'œuvre de leur industrie. Dans la partie de l'île où s'étaient maintenus les Espagnols, on ne voyait encore que des forêts impénétrables ou d'immenses savanes livrées aux bestiaux, qui composaient toute la richesse d'une race indolente. Dans la partie française, le sommet des mornes, couronné de sapins, d'acajous, de gaïacs, d'ébéniers, était presque seul demeuré inaccessible. Partout ailleurs, là même où le sol n'avait point encore été soumis à la culture, la main de l'homme avait déjà imprimé sa trace et marqué les défrichemens à venir. Des routes bordées de

haies de citronniers, d'orangers, d'acacias, de bois de campêche, s'enfonçaient jusque dans la montagne; des plantations de cafiers entremêlées de vergers couvraient le flanc des collines; d'immenses champs de cannes ondulaient à perte de vue dans la plaine. Pour apprécier le mouvement commercial de Saint-Domingue, il était inutile d'en visiter tous les ports secondaires : le fort Louis, le port de Paix, le môle Saint-Nicolas, les Gonaïves, Saint-Marc, Léogane, le grand et le petit Goave, Jérémie, les Cayes et Jacmel. Il suffisait de se transporter sur les quais du Cap et sur ceux de Port-au-Prince, car les trois quarts au moins des exportations avaient lieu par ces deux ports. Il était rare qu'il y eût moins de cent soixante-dix navires à la fois sur la rade du Cap, moins de cent vingt sur celle de Port-au-Prince. La position centrale de cette dernière ville lui avait valu l'honneur de devenir en 1751 la capitale de la colonie; mais en temps de guerre le siége du gouvernement se fixait de nouveau dans la ville du Cap, parce que c'était sur la côte septentrionale que venaient atterrir tous les bâtimens arrivant de France, et parce que le Cap était alors le seul point où l'autorité coloniale pût se concerter avec les commandans de nos escadres pour défendre nos possessions ou pour menacer celles de l'Angleterre. Saint-Domingue n'est qu'à trente-six lieues de la Jamaïque. Le voisinage de la seule rivale que la reine des Antilles eût alors au monde, — Cuba et Porto-Rico ne cultivaient pas encore la canne à sucre, — devenait pour notre colonie, aussitôt que les hostilités étaient déclarées, un danger incessant ou un sujet perpétuel de projets offensifs. Deux ou trois mille hommes de troupes régulières et cent cinquante-six compagnies de milice pourvoyaient en temps ordinaire à la garde de l'île; pendant la guerre maritime qui remplit les dernières années du siècle, au mois d'avril 1782, après la défaite de M. de Grasse dans le canal de la Dominique, on avait vu plus de cinq cents bâtimens rassemblés sur la rade du Cap et vingt mille hommes de troupes françaises ou espagnoles distribués dans la ville et dans les environs.

Deux ou trois ans à peine après mon départ de Saint-Domingue, tout vestige de cette opulence que j'avais tant admirée avait disparu. Nos malheureux compatriotes, réfugiés pour la plupart aux États-Unis, avaient échangé une fortune évaluée à plus d'un milliard et demi pour le pain de l'exil et de l'aumône. Leur imprudence seule, aidée comme elle le fut par les décrets versatiles de la métropole, n'aurait point suffi pour consommer si rapidement un pareil désastre: il fallut que la guerre éclatât, que l'hostilité des Espagnols et des Anglais vînt en aide à la révolte des noirs; mais, une fois que cette population d'esclaves avait goûté à l'indépendance, comment la ramener sous le joug, que ce joug s'appelât le travail ou l'esclavage? Et

sans le travail des nègres que sont les colonies? Aussitôt que la paix maritime eut rouvert à nos bâtimens l'accès des Antilles, un grand effort fut tenté pour rendre Saint-Domingue à la France. On sait l'issue de cette entreprise. Saint-Domingue devint, suivant l'expression de l'amiral La Touche-Tréville, qui, lorsqu'il écrivait cette lettre, se déclarait prêt à mourir sur la brèche, un *filtre d'hommes et d'argent*. Je n'ignore pas qu'on a cherché à atténuer le chiffre de nos pertes, que sous la restauration même, alors qu'on voulait pousser le gouvernement à reprendre la conquête d'Haïti, on ne les évaluait qu'à douze mille hommes. J'ai été chargé de dire au premier consul, vers la fin de l'année 1803, que, depuis le commencement de l'expédition, nous avions perdu soixante-six mille soldats ou marins. Les Africains, comme les Asiatiques, sont faciles à vaincre; mais ils ont un climat qui les venge.

Les premiers momens perdus pour la répression, le sacrifice était consommé. Saint-Domingue avait cessé pour jamais d'appartenir à la France. D'ailleurs, je le répète, qu'était Saint-Domingue sans les noirs? La propriété foncière des colons n'était estimée que 342 millions; c'étaient les nègres, c'était la population esclave qui valait 1,137 millions, et qui donnait à la propriété foncière sa valeur. Il est des malheurs qu'il faut savoir accepter quand on n'a pas su les prévenir, car ils sont de leur nature même irréparables. La révolution nous a fait payer bien cher les services incontestables qu'elle nous a rendus. De tous les désastres dont elle a été l'origine ou la cause, je n'en connais aucun de plus digne de pitié que celui de la colonie de Saint-Domingue. Les colons haïtiens n'avaient pas créé l'esclavage, ils l'avaient accepté comme une institution du temps où ils vivaient, et, quoi qu'on ait pu dire, ils n'en avaient pas abusé. Au prix de longs efforts et de mille dangers, ils s'étaient moins enrichis qu'ils n'avaient enrichi la France. Immolés aux principes qui devaient triompher pour l'honneur de la civilisation, ce sont peut-être les seules victimes de la révolution qu'une équité tardive n'ait point dédommagées. L'obole même promise à leur détresse n'a fait qu'ajouter à toutes les épreuves qu'ils avaient subies l'amertume d'une déception nouvelle. C'est ainsi que l'humanité marche où Dieu la dirige, insouciante des ruines qu'elle laisse sur son passage. Qui se souvient aujourd'hui des colons de Saint-Domingue? Qui voudrait accorder encore quelque intérêt à leur sort?

Cette admirable colonie, que l'Angleterre nous enviait, et qui faisait notre orgueil, n'a compté en réalité qu'un siècle d'existence, de 1690 à 1791 : elle a eu le développement hâtif et la fin prématurée de tout ce qui grandit sous les tropiques. Fondée par une troupe d'aventuriers, elle est sortie d'un misérable germe pour périr, sans avoir eu de déclin, au premier souffle de l'orage. En tombant, elle

sembla entraîner dans sa chute l'avenir colonial et la puissance maritime de la France. A partir de cette époque, nous dûmes chercher ailleurs que dans les possessions lointaines nos conditions de grandeur. Peut-être aujourd'hui ne faut-il pas trop nous en plaindre. Les questions redoutables qui pèsent sur les États-Unis, sur l'Espagne, sur la Hollande, sur l'Angleterre elle-même, se sont trouvées de bonne heure résolues pour nous. Notre position, à tout prendre, est encore la meilleure de toutes.

Les bâtimens négriers, surtout ceux qui avaient sujet de se féliciter de leur voyage, ne partaient pas pour la France sans faire, avant de lever l'ancre pour la dernière fois, quelques frais de toilette. L'extérieur du navire recevait à cette occasion une nouvelle couche de peinture. Ce travail était ordinairement confié aux jeunes gens de l'état-major, qui l'exécutaient sous la surveillance du second. Pendant que je m'acquittais consciencieusement de ma tâche, un de mes camarades, plus âgé et bien plus robuste que moi, trouva plaisant de se servir de son pinceau pour m'en barbouiller la figure. Je fis tous mes efforts pour lui rendre la pareille; outré de n'y pouvoir réussir, je me vengeai de mon impuissance par des injures, et je finis par une provocation formelle. Mes menaces ne me valurent que de nouvelles railleries. J'avais oublié cette querelle, lorsqu'au bout de huit jours l'adversaire que j'avais imprudemment appelé sur le terrain vint me rafraîchir la mémoire. Il me proposa de descendre à terre avec lui et d'y acheter des fleurets dont nous ferions sauter les boutons. Il ne lui manquait que de l'argent pour faire cette acquisition : j'en avais, et je pris volontiers la dépense à ma charge, car tous mes ressentimens s'étaient à l'instant ranimés. Nous sortîmes de la ville tous les deux, et là, sans témoins, nous nous mîmes bravement à ferrailler. Mon adversaire avait tout l'avantage sur moi; il était beaucoup plus grand, et avait dans le poignet une force double au moins de la mienne. Heureusement les fleurets dont nous avions cassé les boutons à la hâte n'étaient pas assez aigus pour pénétrer bien avant dans les chairs. Je recevais des coups sur le ventre ou dans la poitrine qui ne laissaient d'autres traces que de larges égratignures. J'étais furieux de mon infériorité, et je voulais à toute force voir à mon tour sur le corps de mon antagoniste les preuves de mon adresse. Je me précipitai sur lui avec tant de rage que je parvins à l'effrayer, même avant d'avoir pu lui porter une seule botte. Il fut le premier à me proposer de cesser le combat. Je dictai les conditions de la capitulation, et j'exigeai de lui l'engagement de ne jamais parler de cette affaire. Le traître le promit, mais il ne me tint pas longtemps parole. Un jour que nous faisions assaut de rimes et qu'il avait épuisé tout son vocabulaire, il ne craignit pas d'abuser de mon nom pour faire une sanglante allusion à

notre duel et se vanta effrontément de *m'avoir crevé la bedaine.* Nous étions alors en route pour la France. Lorsque nous y arrivâmes, le temps, mieux encore que ses justifications, avait dissipé ma colère. Ce brave garçon a été plus tard embarqué sous mes ordres en qualité d'enseigne de vaisseau, et je lui ai prouvé que je ne lui gardais rancune ni de son indiscrétion ni de sa leçon d'escrime.

Quand *le Bon-Père* eut bien séché sa peinture et envergué ses voiles les plus neuves, nous partîmes de la rade de Port-au-Prince, et nous débouquâmes par le canal des Cayes avec des vents favorables. Notre traversée n'en fut pas cependant plus courte, conséquence naturelle de la mauvaise marche de notre bâtiment. Notre navigation ne fut d'ailleurs signalée par aucun incident, si ce n'est toutefois au moment de notre atterrage sur la côte de France. Nous avions pris connaissance de l'île d'Yeu, et nous faisions route pour donner dans le pertuis breton. Le vent s'était élevé, la mer était devenue grosse. Nous passâmes probablement trop près de l'extrémité du banc qui s'étend au large de la pointe de la Baleine, car nous reçûmes tout à coup plusieurs lames qui causèrent à bord une grande épouvante. Nous étions sous l'influence de la sinistre réputation que tant de naufrages ont value à ces dangereux écueils, et nous crûmes un instant que nous n'avions échappé à tous les périls de notre campagne que pour venir périr à l'entrée du port. Nous en fûmes heureusement quittes pour la peur; le soir même, nous laissions tomber l'ancre sur la rade des Basques. Deux jours après, nous étions dans le port de La Rochelle, où se termina ce pénible voyage, qui n'avait pas duré moins de dix-sept mois.

Aussitôt que je fus débarqué du *Bon-Père,* je m'empressai de me rendre à Rochefort. J'y trouvai toute ma famille réunie et en parfaite santé. Il y a dans les premières impressions du retour un bonheur que les marins peuvent seuls connaître. Mon instruction se ressentait de mes longues absences de la maison paternelle. Je me mis courageusement à l'étude. Un professeur de navigation qui avait la réputation de faire en peu de temps de bons élèves me donna des leçons de mathématiques. Mes progrès furent rapides. Dans l'espace de trois mois, j'étais en état d'être le répétiteur de mes nombreux camarades d'école. J'avais sur eux l'avantage d'avoir déjà fait plusieurs campagnes; les notions que j'avais acquises à la mer me donnaient une grande facilité pour comprendre et démontrer les problèmes qu'il faut résoudre par le calcul. Comme témoignage irrécusable de ma science, j'emportai le 23 avril 1791 l'attestation de M. Fradin, sous-lieutenant de vaisseau, professeur de l'école publique d'hydrographie à Rochefort, qui certifiait que « M. P. J..... avait suivi ses leçons avec une attention et une application peu communes, qu'il était très en état de résoudre toutes questions rela-

tives au point du vaisseau à la mer, tant sur le quartier de réduction que sur les cartes, les questions et calculs astronomiques, les différens cas de variation, les calculs de latitude, la petite navigation par le calcul ordinaire et celui des tables, l'échelle des cordes, les différens problèmes de navigation, questions astronomiques et autres y relatives par les logarithmes. Il joint *à tout ceci*, — ajoutait mon digne maître, — une parfaite connaissance des calculs de la longitude des vaisseaux à la mer par la distance de la lune au soleil ou à une étoile. » C'est avec ce mince bagage scientifique que je suis arrivé au grade d'officier-général, que j'ai commandé des vaisseaux et des escadres. Je ne sais trop ce que j'aurais gagné à pousser plus loin mes études. Si l'on en croyait certaines gens, la marine deviendrait une succursale de l'Académie des Sciences : j'aime mieux qu'elle demeure ce qu'elle était avant la révolution, — le premier de nos corps militaires. L'*honnête* Iago, après tout, a raison : ce n'est point un arithméticien que le More devait choisir pour son lieutenant dans le commandement de la flotte vénitienne.

Le bonheur dont je jouissais ne me faisait pas oublier cependant le désir de poursuivre ma carrière. On parlait beaucoup depuis quelque temps d'un projet de voyage autour du monde. Une pareille campagne était trop dans mes goûts pour que je ne sollicitasse pas la faveur d'être embarqué sur un des deux bâtimens qui venaient d'être désignés, et que l'on armait à Brest pour remplir cette mission. Grâce à la recommandation d'un de mes parens, le chef de l'expédition voulut bien accéder à ma prière. Je sortais à peine de l'enfance; mais la rude école de l'adversité avait fait de moi un homme : je m'en sentais le courage, et j'acceptais avec joie la perspective des dangers que nous allions courir, car j'espérais y trouver l'occasion de me distinguer. Je fis donc immédiatement mes préparatifs de départ. La stricte économie que me commandait impérieusement notre position de fortune me détermina à éviter les frais qu'eût entraînés un voyage par terre. Le transport *le Singe* allait appareiller pour se rendre à Brest : j'obtins passage sur ce bâtiment, et quelques jours après, le 2 août 1791, je me présentais au commandant de *la Durance*, qui me remettait, avec mon ordre d'embarquement sur cette corvette, le brevet de volontaire de première classe.

La campagne que j'allais entreprendre n'a pas employé moins de cinq années de mon existence : elle m'a initié à tous les secrets du métier et à toutes les épreuves de la vie. Ce fut pour moi la campagne décisive.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

DU

GÉNIE ANGLAIS

DANS L'INDE

SIR WILLIAM JONES, GRAND-JUGE DANS L'INDE. — LE TRÈS RÉVÉREND RÉGINALD HEBER, LORD ÉVÊQUE DE CALCUTTA.

Depuis six mois, l'attention de l'Europe ne s'est reportée sur l'Inde que pour y démêler confusément un amas de rébellions militaires, de trahisons calculées avec la patience de l'Orient, de soulèvemens partiels étouffés dans le sang, de cruautés barbares, de résistances héroïques, devenues par momens d'étonnantes victoires. Aujourd'hui cette épaisse et sinistre nuit semble en partie se dissiper. On entrevoit dans l'avenir la durée subsistante de la domination des Anglais sur l'Inde : cela résulte de la gravité même du péril qu'elle vient de courir. Puisque, malgré l'insidieuse fureur de l'attaque, malgré ces surprises faites sur tant de points, la supériorité de race s'est maintenue, à nombre si prodigieusement inégal, que sera-ce quand les forces nouvelles dont dispose la métropole seront présentes et distribuées sur le terrain de la conquête !

Quelques milliers d'Anglais et d'Écossais, séparés d'abord, coupés dans leurs positions, enfermés dans des villes mal fortifiées, non-seulement n'ont pas succombé sous l'insurrection des troupes indigènes, mais l'ont en partie réprimée ou prévenue, et tiennent encore sous un joug qui n'a pas vacillé la population laborieuse et timide du pays. Quel raffermissement de puissance peut donc se

présumer, lorsque, ce péril franchi, l'Angleterre règlera de nouveau sa possession de l'Inde, et que, renonçant à une épreuve sans autre exemple dans l'histoire du monde, elle ne prétendra pas armer à plaisir ses vaincus pour assurer leur obéissance, et maîtriser ce monde lointain de tributaires et de sujets avec une garde prise parmi les opprimés eux-mêmes!

Selon la vraisemblance historique et l'induction à tirer des faits même les plus récens, ce n'est pas la conservation ou la perte de l'Inde qui est en question pour l'avenir, mais la mesure des sacrifices, la surcharge de soins, l'emploi de forces exclusivement anglaises, ou du moins européennes, que coûtera cette conservation, complète ou restreinte.

Quoi qu'il en soit à cet égard, les belles et vastes contrées tant de fois ravagées depuis leur déchéance d'une antique civilisation ne semblent point destinées à briser encore de longtemps le joug que le génie du septentrion a mis sur elles. Ces races mêlées et presque toutes énervées qui couvrent la grande presqu'île du Gange, ces cultes hindous et mahométans, ces débris de principautés indigènes, ces castes oppressives ne reprendront pas l'empire de ce vaste pays. Elles ne s'arracheront pas aux mains habiles et tenaces de vainqueurs peu nombreux, mais si supérieurs à ceux qu'ils assujettissent, armés d'une tactique si puissante, et avertis de leurs périls par une si terrible leçon.

Reste donc, ce semble, à se demander, non pas ce que va devenir l'Inde émancipée par une sanglante révolte, qui sans doute l'aurait laissée barbare sous une caste nouvelle, son armée indigène. Cette chance est déjà détournée. Mais que doit attendre l'Inde du complet rétablissement de ses maîtres inexpugnables? Qu'aura-t-elle à souffrir de plus, ou que pourra-t-elle gagner, pour elle-même et pour l'humanité, à la situation nouvelle de ses dominateurs et au problème, chaque jour plus avancé, de l'ascendant européen sur le monde asiatique? Voilà ce que l'avenir verra se développer avec plus ou moins de sacrifices et d'obstacles, et ce qui de longtemps ne laissera pas à l'Angleterre toute sa force disponible en Europe.

La série de ces questions n'est pas nouvelle du reste; elle ramène d'abord la pensée sur ce qui s'était fait dans l'Inde pour mêler à la conquête, tout oppressive qu'on la vît souvent, quelque chose des institutions et des garanties sociales dont l'Angleterre ne peut jamais se départir tout à fait. Depuis un siècle en effet, parmi ces détrônemens, ces confiscations, ces violences qui ont étendu le joug anglais dans l'Inde, l'ont débarrassé d'abord de la concurrence française, puis rendu si puissant, de singuliers progrès de l'esprit moderne avaient été apportés par les maîtres au milieu de ces masses.

de nations asservies. Ce n'était pas seulement cette *tolérance* religieuse tant vantée en Europe et poussée dans l'Inde jusqu'à la tolérance inhumaine des plus sanguinaires superstitions : c'était aussi l'introduction des pratiques de liberté civile les plus chères aux Anglais, puis un soin scrupuleux de mêler à ces bienfaits étrangers le respect des lois locales, et de paraître ainsi gouverner les Hindous par leurs propres coutumes et par eux-mêmes.

Un illustre Anglais, William Jones, un de ces prodiges d'érudition moderne, joignant à la science polyglotte du XVIe siècle l'élévation libérale de l'esprit et des vues, avait été le principal instrument de cette entreprise. Nommé juge à la cour suprême du Bengale et embrassant aussitôt de son infatigable étude la langue et les monumens des principales races soumises à cet empire nouveau, il réunit, traduisit, commenta les anciennes lois des *brahmes* et, pour une autre partie du peuple, l'ancienne législation des vainqueurs mahométans; il fit appliquer le droit des indigènes et celui des conquérans intermédiaires par leurs descendans dégénérés, paraissant leur rendre à tous la patrie, ou l'indépendance qu'ils avaient perdue.

Nous ne prétendons pas dissimuler ici tout ce que cette influence d'un esprit généreux, ce système équitable de William Jones devait rencontrer d'exceptions et de démentis dans les procédés inévitables de la conquête, dans l'avare cupidité de quelques chefs, dans les rigueurs obligées de quelques percepteurs aux ordres d'une compagnie de marchands, dans les reprises perpétuelles de guerre enfin, et dans les traditions de tyrannie tour à tour punies et permises de nouveau par les Anglais chez les petits souverains qui servaient leur puissance. Cette contradiction fut grande sans doute, et l'équité, l'humanité de William Jones eurent souvent à gémir, quoique, durant la plus grande partie de sa difficile mission, le ciel lui eût donné dans le gouverneur de l'Inde, lord Teingmouth, l'associé le plus noble et l'appui le plus éclairé.

Que dans cette ville de Calcutta, dans cette Alexandrie de l'Inde qui s'étendait si vite autour de l'ancien fort *William*, dans cette capitale déjà remplie de palais, entre le luxe du commerce conquérant et la richesse craintive et cachée de quelques héritiers des anciennes tribus souveraines, la pensée se figure deux sages, deux enthousiastes de la science et de la liberté, — le gouverneur et le grand-juge, — veillant sur ce peuple immense qui leur est soumis, rêvant pour lui la paix et le bien-être, et y travaillant par mille efforts trop tôt perdus dans cet océan de vices et de misères!

Arrivé au Bengale en 1783 et promptement familier par l'usage avec des idiomes que lui ouvrait déjà son immense érudition, la première idée de William Jones fut donc d'assurer dans l'empire bri-

tannique de l'Inde ce qui manque si souvent dans l'Orient et rend l'existence des hommes précaire et servile. « Nous avons, écrivait-il en 1790 (1), vingt millions de sujets indiens, dont je suis maintenant occupé à recueillir et à coordonner les lois dans l'espoir de leur garantir leurs propriétés à eux et à leurs héritiers; ils sont charmés de ce travail. » Et peu de temps après il écrivait encore, en se félicitant du succès de son œuvre : « C'est maintenant une chose établie ici que les natifs sont propriétaires de leur sol, et que la possession doit en être transmise d'après leurs propres lois. »

Ce nombre de vingt millions de sujets, indiqué sur documens exacts, fait observer William Jones, est aujourd'hui presque décuplé; mais les lieux que ce peuple occupait alors, les grands établissemens, les foyers de commerce ou de défense désignés par le magistrat de 1790, sont les mêmes qui figurent aujourd'hui dans les récits des troubles actuels, de Calcutta à Delhi, de Bombay à Lucknow, sur tous ces points qu'a parcourus la rébellion sanglante des cipayes.

C'était surtout pour les présidences de Calcutta et de Bombay, pour ce premier fond de l'empire anglais dans l'Inde, que William Jones avait la généreuse et politique pensée de replacer sous la protection des anciennes lois du pays tout ce qui se rapporte aux successions et aux contrats civils, tout le régime de la propriété patrimoniale et des échanges volontaires. Achevé en trois ans par un prodigieux effort, ce travail de William Jones, ce nouveau *digeste*, comme il l'appelle, fut en quelque sorte l'émancipation civile de l'Inde britannique, et fonda sur le respect de la justice, quant aux droits privés du moins, cette puissance qui allait si rapidement s'accroître de tant d'usurpations et de conquêtes.

Faut-il ajouter qu'à la même époque, dans les courtes distractions de cette immense tâche, l'interprète des vieilles lois hindoues, du code antique de Manou, dévoilait aussi quelques-unes des beautés de la poésie sanscrite. William Jones traduisait du poète Kalidasa, qu'il appelle le Shakspeare de l'Inde, le drame de *Sacountala, le fatal anneau*, antérieur à peine d'un siècle à notre ère, et où respire encore un souffle si pur de cette civilisation antique et meilleure qu'allaient détruire, quelques siècles après, les invasions du nord asiatique.

Ce goût si vif de la poésie dans un esprit si savant et si grave est le dernier trait de William Jones, et complète pour nous sa grandeur originale. Enthousiaste de la liberté comme du savoir sous toutes les formes, il était parti d'Europe avec le projet d'un poème

(1) *The Works of sir William Jones*, vol. 1.

épique de *Brut* embrassant, sous un cadre allégorique, dans le lointain des âges, la découverte de l'île d'Albion et l'apothéose de la liberté, dont elle se couronnerait un jour. L'Océan traversé, l'aspect d'une nature nouvelle, les immenses travaux du magistrat anglais sur son tribunal et dans ses veilles (1), ses yeux affaiblis par tant d'études et par l'éclat éblouissant du ciel de l'Inde, rien ne lui fit oublier cette première ambition épique; il songeait seulement à enrichir la fable de son premier récit par l'intervention de ces dieux de l'Inde dont il semblait, à force de science, avoir abordé les antiques mystères.

L'épuisement fébrile de cet homme infatigable et sa mort bientôt prochaine ne devaient point lui laisser le temps d'achever cette partie de son œuvre, où probablement une érudition même si hardie et si neuve n'aurait pu atteindre ni suppléer le génie; mais la préoccupation du ciel et de la poésie de l'Inde était si forte en lui, que, nourri, pénétré des anciens hymnes où s'était exhalé le pieux enthousiasme de quelques solitaires pour le Dieu créateur et les symboles personnifiés de sa puissance, il imita lui-même ces accens idolâtres dans des hymnes en vers anglais adressés à ces fantômes d'un autre siècle et d'un autre monde.

Tel fut cet Européen, transplanté sur les bords du Gange pour y consumer douze ans dans de prodigieuses études et la plus active administration de la justice. Il y mourut jeune encore, emportant les regrets des peuples, auxquels il semblait un génie protecteur, une incarnation céleste, qui leur rendait leurs vieilles lois. Nul doute que le savant et généreux Anglais qui, dans son propre pays et sous les souffles avant-coureurs de 1789, avait porté à l'excès la passion de la liberté, ne se soit élevé sur cette terre antique de l'Inde, et dans sa mission de juge suprême, à des pensées plus grandes et plus calmes. En Europe, il semble que l'imagination de William Jones avait plié comme encombrée sous le poids des souvenirs érudits. Jurisconsulte, antiquaire, helléniste, orientaliste, poète dans plusieurs langues, il n'était naturel dans aucune, et n'avait offert qu'un merveilleux phénomène de mémoire et d'artifice de langage.

Cette impression frappe le lecteur dans les *Commentarii poeseos asiaticæ,* où de curieux fragmens de poésies arabes et persanes sont traduits par la même main en vers grecs, latins, italiens, français même. L'originalité primitive disparaît, on peut le croire, dans cette œuvre trop académique; mais, devant la grandeur de l'Inde, la pensée de William Jones se dégagea de ce luxe facile, ou plutôt elle

(1) *The Works of William Jones,* vol. I, p. 125.

s'absorba dans la contemplation de cette seule antiquité et de cette grande nature qui lui est contemporaine et semblable. Puis, cette fois à l'ardente curiosité de l'étude se joignaient dans le docte étranger la religion du devoir, le sentiment profond de l'humanité, la passion du soulagement de ces peuples, auxquels il s'identifiait par la science. De là, sur une partie de ses écrits se répand la douce sérénité d'une âme vertueuse et satisfaite.

Ainsi même cette singulière illusion de continuer les hymnes des *Védas* n'est pas sans vérité et sans charme, alors que, sur ces beaux rivages souvent si malheureux, sur cette terre ravagée par tant de violences, où jadis, chez des hommes paisibles, étaient montés vers Dieu quelques accens si purs, un homme de la race des nouveaux dominateurs du pays, un Anglais dans le faste du pouvoir, emploie sa veille laborieuse à murmurer des vers pleins des traditions et des images qui l'entourent. Lui-même, dans un de ses hymnes, fait à cet égard une allusion qui, tout étrange qu'elle peut paraître, a sa grâce poétique. S'adressant au dieu Soleil (*Surya*) (1), « si les hommes, dit-il, demandent quel mortel élève ainsi la voix, dis, ô dieu (car tes regards embrassent le ciel, la terre et l'océan), dis que du sein de l'île d'argent, là-bas, au loin, de cette terre où les astres sourient d'un éclat plus doux, un homme est venu, et, bégayant notre langue divine, bien qu'il ne soit pas issu de Brahma, a tiré de sa source la plus pure la science orientale à travers des souterrains longtemps fermés et des sentiers longtemps obscurs. »

William Jones, consumé des feux de l'Inde et de la dévorante activité de son esprit, triste de sa solitude, après le départ d'une épouse aimée que la maladie forçait de retourner sous un autre climat, était mort à quarante-sept ans, en 1794. C'était le temps où l'Europe, effrayée de si menaçans spectacles et agitée de convulsions si violentes, ne songeait guère à l'Inde, que la France avait perdue déjà depuis près d'un demi-siècle. L'Angleterre cependant accroissait son empire oriental par une habileté profonde, sans éclat de génie. Les idées généreuses de William Jones continuaient de s'appliquer dans le gouvernement civil, sauf les terribles exceptions qu'y faisaient parfois les nécessités de la conquête et certaines spéculations impitoyables de l'esprit mercantile. A côté de cette équitable inten-

(1) And, if they ask what mortal pours the strain?
Say (for thou seest earth, air, and main),
Say, from the bosom of yon-silver isle,
Where skies more softly smile,
He came; and lisping our celestial tongue,
Though not from Brahma sprung,
Draws Orient knowledge, from its fountains pure,
Through caves obstructed long, and paths too long obscure.

tion de laisser aux indigènes leurs lois dans tout ce qu'elles avaient de tutélaire pour la transmission des biens et la durée des familles, à côté du jugement par jury graduellement introduit, et de la liberté de la presse exercée sans obstacle dans les principales langues du pays, se fortifiait et s'étendait l'emploi de troupes indigènes rangées sous des officiers anglais.

De grandes épreuves imposées ailleurs à l'Angleterre lui avaient rendu cette méthode précieuse. Ses combats en Égypte contre le général Bonaparte l'avaient plus d'une fois contrainte d'affaiblir les garnisons mêmes du Bengale, pour donner des auxiliaires aux armées turques sur les bords du Nil, et parfois elle s'était inquiétée des projets qu'un adversaire si hardi, déchaîné dans l'Orient, pouvait tenter pour atteindre un jour l'empire britannique jusqu'aux rives du Gange. Cette pensée, que Napoléon avait eue de bonne heure, et qui sans doute l'avait quitté de 1800 à 1810 pendant les grandes guerres du continent, le reprit, on ne l'ignore pas, en 1812, et lui apparaissait au passage du Niémen et à la lueur des flammes de Smolensk; mais alors elle alarmait peu les Anglais, si rassurés du côté de la Russie par une intime alliance de périls et de haine.

A cette époque même et dans les années calamiteuses qui suivirent, l'Angleterre, en prenant une part si active aux luttes du continent européen, poursuivait avec une tranquille inflexibilité l'agrandissement de son empire dans l'Inde, transformant les alliés en tributaires, les tributaires en sujets directs, pensionnant les princes détrônés, ajoutant province à province, soumettant le pays par les bras mêmes des indigènes, et avec chaque peuplade nouvellement vaincue en asservissant une autre, souvent la plus civilisée par la plus barbare.

Alors même se formait dans l'Inde l'habile et puissant général, l'homme d'état militaire, qui, des champs de bataille orientaux du grand Albuquerque, devait revenir en Europe animer la résistance de la nation portugaise, humilier la fortune des lieutenans de Napoléon au pied des hauteurs fortifiées de Cintra, la poursuivre et la blesser en Espagne, lutter contre elle encore dans la France envahie, et s'élever, pour dernier terme, à l'attaque et à la défaite de Napoléon lui-même. Ainsi l'Inde préparait des guerriers pour l'Europe. Wellesley ne fut pas remplacé dans l'Inde; mais il n'en était pas besoin, et après comme durant la chute de l'empire en Europe, la grandeur britannique sur le Gange allait s'accroissant d'elle-même par une impulsion que hâtaient les obstacles.

C'est à ce moment même d'une domination incontestée, sans gloire éclatante, qu'on aime à considérer, dans cette histoire de tant de peuples si facilement soumis, le spectacle des vertus d'un homme,

la pure élévation d'une âme bienfaisante et le charme poétique dont elle fut inspirée. Il y a là des choses dignes des premiers siècles de l'église, un enthousiasme d'imagination comme de foi qui rappelle les chants lyriques de Grégoire de Nazianze, et il s'agit d'un temps auquel nous touchons encore.

C'est en 1823 qu'un jeune ministre anglican, brillant élève de Cambridge et déjà célèbre par quelques poésies grecques, latines, anglaises, était envoyé à Calcutta pour diriger, à titre d'évêque, les établissemens religieux du Bengale. C'était un ministre protestant qui avait l'âme de Fénelon et ce même goût d'antiquité, ce même attrait de culture élégante et d'imagination émue. Sa jeune femme, le petit enfant qu'elle amenait d'Europe, le luxe officiel dont sa charité même ne pouvait le délivrer, tout cela ne choque pas plus dans les mémoires de sa vie que ne nous blessent dans l'histoire ecclésiastique les équipages de chasse et les études mondaines de l'évêque de Ptolémaïs, le platonicien Synésius.

Réginald Heber n'a pas moins d'élévation philosophique et de douceur chrétienne. Il n'est pas époux moins tendre, poète moins gracieux, et ce qu'il y a d'immense dans cette puissance anglaise dont il est un des modérateurs, cet empire absolu sur tant de millions d'hommes aussi opiniâtres dans leurs cultes indigènes que résignés dans leur obéissance, cette visite pastorale de Calcutta jusqu'à Bombay à travers les souverainetés détruites, les idoles tolérées dans les temples et les anciens sultans reclus dans leurs palais, tout ce spectacle sans exemple dans le monde donne au pieux et charitable évêque une grandeur singulière. Européens, mahométans, Hindous de castes diverses, il est pour tous un être supérieur en sagesse et en bonté.

Au loin et pour le lecteur, il intéresse surtout comme témoin historique et comme pur et noble génie, ayant trouvé dans le ciel de l'Inde, dans sa vie d'apôtre, dans sa foi, dans son ambition évangélique, une grandeur et une nouveauté de poésie désormais bien rares. A part cette inspiration, le récit de son voyage, ses lettres durant son séjour abondent en précieux détails, dont quelques-uns jettent beaucoup de lumière sur des événemens mêmes qui semblaient imprévus. « L'Inde britannique, écrit Réginald Heber dans une lettre de janvier 1824, comprenant aujourd'hui directement ou indirectement les trois quarts de la grande péninsule, paraissait jusqu'à cette heure en complète sécurité. Les Mahrattes sont totalement vaincus et découragés : les rois d'Oude et de Hyderabad tiennent leurs trônes sous notre agrément et bon plaisir, et leurs sujets ne désirent rien tant que de nous voir prendre dans nos mains le gouvernement de ces deux pays. La Russie, d'autre part, est considérée comme

un danger si éloigné, que pendant les dernières années de l'administration de lord Hastings, et jusqu'au moment actuel, l'armée de l'Inde a été laissée dans une décroissance continue, et qu'elle est maintenant, on me l'assure, le moins nombreux établissement militaire que, par comparaison à la population, à l'étendue et aux revenus des contrées qui la recrutent ou l'entretiennent, aucun empire civilisé puisse offrir dans le monde. »

« Il semble cependant, ajoutait Réginald Heber, qu'une guerre avec un nouvel ennemi nullement à mépriser est maintenant inévitable. Le roi d'Ava, dont vous verrez les territoires, sous le nom d'empire *birman*, indiqués dans toutes les cartes récentes, a longtemps joué dans ce qui est appelé l'Inde au-delà du Gange, bien que reculé à plusieurs centaines de milles de ce fleuve, le même jeu napoléonien que nous avons joué dans l'Hindoustan. Ses domaines avaient été jusqu'à présent séparés des nôtres par une ligne de montagnes et de forêts qui prévenait presque toute communication pacifique ou hostile; mais, par la récente conquête du pays d'*Assam* et de quelques autres *rajahs* de la montagne, il s'est avancé dans le voisinage du Bengale, et il a commencé à tenir, touchant les frontières, les terrains neutres et les anciens droits de l'*empire doré*, un langage que les Anglais dans l'Inde ne sont nullement accoutumés à entendre, et qu'il serait inconvenant de supporter une seule minute. »

Le roi d'Ava, voilà un Napoléon oriental dont la gloire était fort peu connue en Europe; mais l'évêque de Calcutta pressent ici le côté faible qui vient de se révéler dans la puissance actuelle de l'Inde britannique. Seulement de bien autres pensées l'occupaient, lorsqu'il allait à Delhi visiter l'ancien souverain en retraite, quelque bisaïeul des princes qu'on fusille aujourd'hui, et qu'il en recevait une humble offrande de *shawls*, débris d'une antique opulence. Le vertueux évêque souffrait surtout de sa douloureuse indignation à la vue des crimes religieux qu'il ne pouvait prévenir. Il était obligé d'entendre les raisonnemens de légistes et même de missionnaires anglais qui croyaient nécessaire de permettre encore les immolations volontaires des veuves, pour ne pas rendre plus fréquens ces affreux sacrifices. Chrétien fervent et convaincu, il invoque parfois le simple déisme comme un port plus facile contre tant de vices, dont il voudrait à tout prix retirer les âmes. Sectaire tolérant, il embrasse dans sa pieuse fraternité toutes les formes de christianisme, tous les genres d'apostolat.

Ce beau caractère de prosélytisme, allié dans Réginald Heber à toute l'étendue du savoir, à toute la délicatesse du goût le plus exquis, ne pouvait que l'inspirer heureusement pour la poésie comme

pour l'éloquence. Cette poésie eut deux formes, tantôt l'hymne religieux, tantôt l'ode descriptive et passionnée. L'hymne religieux peut naître dans tous les pays, et à ce titre la plupart des chants chrétiens d'Heber, inspirés par ses études, sa vocation simple, ses contemplations de la foi, avaient précédé son séjour dans l'Inde. Il y continua les mêmes accens sous un ciel plus favorable et dans l'ardeur d'un apostolat plus impérieux; mais en même temps il y fut poète de la nature et de la vie privée : il y fut poète inspiré par les lieux comme par les souvenirs, mêlant ses joies de famille à ses épreuves de missionnaire, son amour humain à ses espérances célestes. Tel est le charme de ces stances à la femme qui portait son nom, et qui d'Europe le suivit en Orient, où elle resta seulement séparée de lui durant quelques missions plus périlleuses (1) :

« Si tu étais à mon côté, ô mon amour! combien, sous le bosquet de palmiers du Bengale, la soirée passerait vite à écouter le rossignol!

« Si toi, ô mon amour! tu étais à mon côté, mes petits enfans sur mes genoux, combien notre barque glisserait joyeuse sur cette mer du Gange!

« Je te cherche à l'aube naissante, lorsque, penché sur le tillac, j'étends mon corps dans un oublieux repos et que j'aspire à la fraîcheur de la brise.

« Je te cherche lorsque sur le vaste sein du fleuve je dirige ma course dans le crépuscule; mais plus encore sous le pâle rayon de la lune je m'aperçois que tu manques à mon côté.

« Je dispose mes livres, j'essaie mon pinceau, pour charmer les heures languissantes du midi; mais il me manque ton œil doucement approbateur, ton oreille attentive avec indulgence.

« Seulement lorsque l'étoile du matin et celle du soir me voient m'agenouiller, je sens que, malgré la grande distance qui nous sépare, tes prières, à la même heure, montent aux cieux pour moi.

« En avant donc, en avant! Où le devoir m'appelle, que là se précipitent mes pas, sur les brûlantes prairies de l'Hindoustan, sur les froides hauteurs d'Armora!

« Que ni les portes royales de Delhi, ni la terre sauvage des Malais ne me retiennent, car le suprême bonheur nous attend tous deux, là-bas près de l'Océan occidental!

« Tes tours, ô Bombay, s'élèvent resplendissantes au-dessus de la bleuâtre obscurité de la mer; mais il n'exista jamais cœurs si contens et si heureux qu'il s'en rencontrera bientôt dans tes murs. »

(1) If thou wert by my side, my love
How fast would evening fail
In green Bengal's palmy grove,
Listening the nightingale!
If thou, my love, wert by my side,
My babies at my knee,
How gaily would our pinnace glide
O'er Gunga's mimick sea!
Etc. . . . . .

N'y a-t-il pas ici pour nous, sinon l'évêque, le chrétien du moins dans le poète? Et quand on pense que l'objet de cette passion, la courageuse compagne de cette vie si dévouée, si charitable et terminée si vite, partageait la science comme les vertus du généreux apôtre, qu'elle rassembla les feuilles échappées de sa main mourante, que souvent elle les éclaircit, les acheva, voudrait-on se défendre d'un affectueux respect, même pour ce qui peut causer l'étonnement ou le sourire dans l'intimité d'une si tendre union? Ne craignons pas d'en recueillir encore le pur et gracieux témoignage dans d'autres vers où le même amour est entouré et comme pénétré de cette douce et brûlante vapeur de l'Inde. Cette fois les deux époux ne sont pas séparés, et ils respirent d'une même haleine ce délicieux climat où Réginald Heber devait bientôt laisser sa vie. Hâtez-vous, assistez un moment à son repos du soir.

« Notre tâche du jour est achevée (1). Sur le sein du Gange, le soleil incliné s'abaisse pour le repos. Amarrée sous les bouquets de tamarin, notre barque a trouvé son asile aujourd'hui. Avec sa voile repliée et ses flancs décorés de peintures, vois s'avancer la petite frégate : sur sa poupe, aux clartés du charbon, le souper savoureux du musulman bouillonne, tandis qu'à l'écart, dans l'ombre du bois, l'Hindou prépare sa nourriture plus simple.

« Viens errer avec moi à travers la forêt. Si le chasseur de là-bas nous a dit vrai, au loin, dans le désert marécageux et sauvage, le tigre a établi sa solitude, et averti, à son récent dommage, d'éviter la foudre des fusils anglais, hôte formidable, mais rare, il ne revient plus déchirer le verdoyant hameau. Avance hardiment. Le venimeux serpent ne s'abrite pas sous un si frais bocage. Fils du soleil, il aime à reposer sur une couche de feu allumé par la nature, un sol sec et brûlant, entre quelques débris de tours écroulées, au-dessus desquels le *pepel* étend son ombre, ou bien autour d'une tombe il enlace ses écailles, gardien naturel des portes de la mort. Avance encore; non, arrête-toi. Regarde maintenant sous les rameaux courbés en arc du bambou, où, semant d'étincelles cette obscurité sainte, la fleur écarlate du *géranium* resplendit aux yeux, et où notre sentier s'égare entre maints berceaux d'arbres odorans et de fleurs géantes, tandis que l'éclat rougissant du *ceiba* se déploie au-dessus de l'ombrage plus modeste du *plantain* aux larges feuilles et sur les rangées de l'ananas rugueux. Tandis que sur le bocage, le *bétel* si sauvage et si beau agite sa cime dans l'air,

(1) Our task is done! on Gunga's breast
The sun is sinking down to rest;
And moor'd, beneath the Tamarind bough,
Our bark has found his harbour now, etc.
Etc. . . . . .
Come walk with me, the jungle through,
If yonder hunter told-us true
Far off in desert dank and rude,
The tiger hold's its solitude.

avec sa queue traînante et ses ailes étendues, le faisan magnifique s'élance d'un rapide essor, ainsi que le volatile aux cent couleurs, dont les dames d'Ava prisent tant le plumage. »

Peut-être, lecteur français, ces noms étrangers, cet amas de vives couleurs vous semblent-ils monotones comme les cieux qu'ils rappellent? Mais l'âme du poète va reparaître dans quelques vers tout anglais de sentiment et de paysage :

« Jamais si riches ombrages et pelouses si verdoyantes n'ont tressailli sous les pas de nos danses britanniques, et cependant qui de nous s'est arrêté sous les berceaux indiens, et n'a pas aussitôt songé aux vertes forêts de l'Angleterre, et sous l'ombre des palmiers n'a pas béni les noisetiers de la terre natale, sa clairière d'aubépine, et soupiré la prière, tant de fois inutile, de pouvoir encore contempler les chênes de ses bois?

« Mais trêve à cette pensée. Le cri du chacal retentit comme l'écho d'une orgie sauvage, et à travers les arbres le rayon là-bas pâlissant prête un faible secours à guider notre marche. Regarde cependant : à mesure que s'efface l'éclat des astres d'en haut, chaque bouquet de bois ouvre sur nous des milliers de regards, en face, à nos côtés, sur nos têtes; la mouche de feu promène sa flamme d'amour, et, dans sa fuite, sa poursuite, son vol en bas, en haut, explore l'obscurité du bois, tandis que, sous un souffle plus frais, le *datura,* se dévoilant, ouvre son large sein d'une senteur embaumée et d'une virginale blancheur, tel qu'une perle suspendue alentour des boucles de la nuit.

« Comme nous marchons encore, au milieu des bourdonnemens affaiblis, nous arrivent le long des avenues agitées par la brise la chanson du village, le bruit des cors et des tambours. Comme nous marchons encore, du buisson et de la bruyère, la grêle cigale fait crier son luth. Et quelle est cette autre voix dont le son clair vibre au loin dans la moisson de cannes à sucre? Je reconnais cet accent qui monte et qui pénètre l'âme : c'est, ce doit être Philomèle.

« Assez, assez! Déjà le bruissement des arbres annonce une pluie à la suite de la brise; les flammèches d'un ciel d'été ont pris une teinte plus profonde et plus rouge : la lampe qui là-bas tremblote sur le fleuve projette de notre cabine son rayon vers nous, et il nous faut reposer de bonne heure pour trouver au réveil le vent salubre du matin. Oh! mais nous devons avouer que même ici peut se trouver le bonheur, et que celui qui est le maître bienfaisant nous a donné sa paix sur la terre, et son espérance pour le ciel. »

Le pieux ministre qui, même dans les effusions de sa tendresse domestique, avait toujours la sévère douceur de la pensée chrétienne, ne la perdait guère, on peut le croire, dans ses travaux et ses études. Les poésies de sa jeunesse nous offrent en vers élégans quelques versions des hymnes de Pindare, des bardes du Nord, ou des poètes d'Asie; mais les grands souvenirs de la Bible et les fêtes de l'église chrétiennes sont sa plus touchante inspiration.

A quinze siècles de distance, la tendresse chrétienne qui inspira l'hymne délicieux *Salvete, flores martyrum*, reparaît dans ces vers pour le jour des Saints-Innocens :

« Oh! ne pleure pas sur la tombe de tes enfans, Rachel; ne pleure pas. Le bourgeon naissant est cueilli par le martyre : la fleur s'épanouira dans les cieux.

« Prémices de la foi, le couteau du meurtrier a perdu sur vous sa plus mortelle atteinte! Le Dieu pour lequel ils ont donné leur vie est venu souffrir pour eux.

« Bien que leurs jours aient été courts et faibles, baptisés dans le sang et la souffrance, il les connaît, ce Dieu qu'ils n'ont jamais connu, et ils sont assurés de revivre.

« Ne pleure donc pas sur la tombe de tes enfans, ô Rachel; le bourgeon naissant est cueilli par le martyre; la fleur s'épanouira dans les cieux. »

C'est ainsi que presque tous les pieux souvenirs du christianisme, les mystères de la foi, les fêtes du culte, les noms des saints consacrés furent célébrés par l'évêque-poète. Correct et gracieux génie, tantôt il a pour nous, dans une langue du Nord, l'élégante douceur de Grégoire de Nazianze, tantôt la simplicité naïve de quelques anciens chants de l'église. L'un et l'autre caractère respirent dans cette hymne pour le jour de Saint-Étienne :

« Le fils de Dieu (1) s'avance à la guerre, pour gagner une royale couronne. Sa bannière rouge de sang flotte au loin dans les airs. Quel suivant figure dans son cortége?

« Celui qui savoure le mieux sa coupe d'amertume et qui triomphe de l'affliction, celui qui porte avec patience la croix ici-bas, celui-là est du cortége du Christ.

« C'est là le premier martyr dont l'œil sut pénétrer au-delà du tombeau, qui aperçut son maître dans les cieux et l'invoqua pour être sauvé.

« Comme lui, le pardon sur les lèvres, au milieu des souffrances d'une angoisse mortelle, il pria pour ses bourreaux. Quel suivant marche après lui?

« Une troupe glorieuse, ce petit nombre d'élus sur lesquels est descendu l'esprit de Dieu, douze saints courageux, sûrs de leur espérance et bravant la croix et le bûcher.

(1) The son of God goes forth to war,
A Kingly crown to gain :
His blood-red bamer streams afar!
Who follows in his train?
Who best can drink his cup of woe
Triumphant over pain,
Who patient bears his cross below
He follows in his train!
Etc. . . . . .

« Ils virent en face le glaive du tyran, la crinière ensanglantée du lion; ils inclinèrent leurs têtes pour recevoir la mort. Quels suivans marchent après eux?

« Une noble armée, hommes et enfans, la mère et la jeune fille, entourant le trône du Seigneur, triomphent parés de vêtemens de lumière.

« Ils ont gravi la rude montée des cieux à travers le péril, le labeur et la peine. O Dieu, puisse nous être accordée la grâce de venir à leur suite! »

N'est-ce pas ici, au milieu des splendeurs de la conquête britannique, la voix charitable, la douce ferveur du missionnaire anglais des premiers temps, de ce Winfried, le prédicateur venu d'Irlande dans la Germanie sauvage? L'état du monde, la science de l'apôtre, le lieu de sa mission, la forme de son sacrifice, tout est bien changé, bien divers : ce sont les horizons de feu, les diamans de Golconde, le luxe de Calcutta, les palais des princes déchus, au lieu des huttes éparses sur les bords du Rhin et dans les forêts de la Thuringe; mais l'âme du charitable apôtre est la même. On le sent aux cris de douleur qui lui échappent sur les vices inhumains mêlés à l'idolâtrie des Hindous, et sur tous les maux dont il faudrait les guérir pour les élever jusqu'à la foi. Le spectacle et le désespoir d'une telle mission détruisirent bientôt les forces d'Heber. Ni la grandeur, ni la politique du pouvoir anglais dans l'Inde ne permettaient qu'il y eût un péril de martyre pour l'évêque, dont le zèle curieux parcourut même les contrées les moins soumises encore de ce vaste empire; mais le sacrifice était dans cet effort même, dans les tristesses et l'activité dévorante de ce zèle trop faible encore pour tant de misères humaines.

La vie de Réginald Heber s'épuisa vite sous le ciel brûlant de l'Inde. Cet aimable et vertueux génie fut enlevé au monde, à ses compatriotes, dont il adoucissait la puissance, à ces millions d'hommes qui, dans leur abaissement et leur ignorance, avaient appris à prononcer son nom, et supposaient vaguement quelque sainteté dans une religion dont il était l'apôtre. Mais ce zèle même si consumant pour la faiblesse du corps, cette ferveur ingénue qui semblait un don de l'église primitive, s'alliaient en lui aux vues les plus hautes sur le mouvement de la race humaine ici-bas et le progrès nécessaire de l'Évangile. Tous les peuples du monde étaient présens à sa charité, et ce pieux enthousiasme anticipait, à ses yeux, de quelques siècles le travail des peuples civilisés, ce travail de salut spirituel incessamment servi par les guerres, le commerce, les arts, l'ambition de puissance et de gain des nations de l'Europe. Un simple prélude qu'on lui avait demandé pour une quête en faveur de missions évangéliques devient un hymne sur la future conversion du monde :

« Des montagnes glacées du Groënland, des rivages de corail de l'Inde jusqu'aux lieux de l'Afrique où des sources brûlantes roulent leur sable d'or, de la rive des fleuves, du fond des plaines ombreuses, les hommes nous appellent pour les délivrer des chaînes de l'erreur.

« Bien que des brises parfumées passent avec douceur sur l'île de Ceylan, bien que chaque horizon y charme les yeux, et que l'homme seul y soit dégradé, en vain les dons de Dieu sont là répandus avec une prodigue bonté : l'idolâtrie dans son aveuglement s'agenouille devant le bois et la pierre.

« Pouvons-nous, lorsque nos âmes sont éclairées de la sagesse d'en haut, pouvons-nous, à ces hommes demeurés dans les ténèbres, refuser la lampe de vie, le salut ?

« Oh le salut ! faites retentir ce mot d'allégresse jusqu'au jour, jusqu'au lieu où le peuple le plus lointain aura reçu le nom du Christ.

« O vous, souffles des vents, portez ce souvenir, et vous, vagues roulantes, entraînez-le dans votre cours, de sorte qu'il s'étende, comme une surface lumineuse, d'un pôle à l'autre, jusqu'au jour où l'agneau immolé pour les pécheurs, le rédempteur, le roi, le Créateur rétablira sur notre nature sauvée son règne béni. »

Ce pieux élan et bien d'autres affections du même cœur n'étaient pas, comme on l'a dit quelquefois, le langage d'un politique théiste servant de ses vertus la domination anglaise dans l'Inde. Comme chez Fénelon, il y avait dans Réginald Heber, à côté du charme des lettres, de la persuasion habile et gracieuse, de la prévoyance et de la sagacité mondaine, le don naturel de l'enthousiasme, le goût de l'élévation spéculative, l'amour de Dieu et de l'humanité, et par là le génie du poète dans son plus noble essor. Ce caractère, marqué dans les essais mêmes de sa jeunesse, dans un poème sur la Palestine et dans presque tous ses hymnes, animait toute sa vie, comme il sanctifia sa mort. Consumé par les fatigues de son zèle et par le regret de ses stériles efforts, Héber succomba de bonne heure à l'épreuve dévorante du ciel de l'Inde. Il mourut à trente-sept ans. Sa jeune femme, initiée aux même études, rapporta en Angleterre ses ouvrages, qu'elle a publiés en y joignant sa vie.

Son nom est demeuré célèbre et surtout aimé dans toutes les communions protestantes. L'Amérique du Nord réimprime ses vers, et dans un des *états unis* de formation récente, près des chutes du Niagara, deux églises ont été bâties avec des inscriptions dédiées à sa mémoire. Voilà les honneurs rendus à ce noble et gracieux génie, qui, dans la foi romaine, aurait mérité d'être un saint, et qui a laissé chez les dominateurs de l'Inde la renommée d'un sage et d'un poète. Puisse sous un autre ciel, et parmi d'autres descendans de ses compatriotes, l'invocation religieuse de son nom adoucir un peu la rudesse de l'extrême démocratie ! Puisse le pieux souvenir et la vertu chrétienne d'un tel homme, d'accord avec d'autres voix évangé-

liques, inspirer quelque honte à ces barbares civilisés des *états du sud*, qui fondent la liberté républicaine sur l'esclavage, et l'inviolabilité de l'esclavage sur l'oppression et l'assassinat des contradicteurs!

Puisse enfin le nom et l'exemple de Réginald Heber revenir aujourd'hui sans cesse à la mémoire de ses compatriotes dans l'Inde, pour calmer leur esprit de vengeance, pour humaniser leur incomplète victoire! Ce ne sont pas en effet les cruautés superstitieuses, les immolations indigènes, les rites sanglans de pauvres idolâtres, dont s'indignait Réginald Heber, qu'il faut aujourd'hui déplorer: c'est l'immolation politique, l'épouvantail du meurtre systématiquement multiplié; c'est la mort infligée avec excès pour pacifier un pays (1); c'est la conquête replacée sous les auspices du dieu Moloch, et le petit nombre des conquérans couvert et compensé par la réduction la plus grande et la plus prompte qu'il se puisse de la race vaincue. Mais cela même est impossible; l'abondance de la vie dans l'Inde, la puissance de la nature y résistent. On ne peut jamais là faire, la solitude, ni tuer assez pour n'avoir plus à craindre. Qu'un officier anglais, se faisant juge par son droit d'être bourreau, fusille lui-même de sa carabine trois captifs de guerre, sans autre formalité que de leur faire quitter d'abord leurs riches vêtemens, pour ne pas gâter cette part de butin; que vingt autres lieutenans fassent mitrailler à leur gré des milliers d'hommes nus et tremblans; que les vainqueurs ne sachent où placer leurs tentes pour n'être pas trop empestés de la masse des morts qu'ils ensevelissent autour d'eux : oh! c'est là sans doute un spectacle d'horreur que n'eût pas supporté l'âme de Réginald Heber, et qui eût brisé de remords chrétiens et d'effroi cette frêle et noble vie.

Que dit, que fait aujourd'hui son successeur dans Calcutta? Quelle voix religieuse s'élève dans l'Inde pour demander quelque trêve de Dieu, quelque modération dans les supplices, quelque rémission à la fureur des représailles et aux vengeances de la peur, plus impitoyable encore? Nous l'ignorons; mais nous espérons que ce cri de l'Évangile, que ce cri d'alarme de l'humanité se fait entendre dans les diverses *missions* protestantes de l'Inde. Nous voulons croire au zèle de ces *missions* comme à leur puissance, et nous croyons aussi que la saine politique des agens civils et militaires d'une grande nation saura comprendre que la charité chrétienne est ici prudence mondaine, que les exterminateurs ne fondent pas d'empire.

VILLEMAIN.

(1) « Rapere, auferre, trucidare falsis nominibus *imperium*, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. » (Tacit., *Agricol.*)

TENDANCES NOUVELLES

DE LA ZOOLOGIE

LA ZOOLOGIE PHYSIOLOGIQUE.

I. *Introduction à la Zoologie générale, ou Considérations sur les tendances de la nature dans la constitution du règne animal*, par M. Milne Edwards. — II. *Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux*, par le même.

I.

Comme toutes les branches du savoir humain, la zoologie a son histoire. Plus complexe qu'aucune autre science par la multiplicité et la variété des objets qu'elle embrasse, par les points de vue très divers sous lesquels on peut en envisager l'ensemble et les détails, elle présente dans ses évolutions successives le tableau le plus vrai peut-être du développement de l'esprit humain. Par cela même, elle est restée jeune, si l'on peut s'exprimer ainsi, et tandis que ses sœurs ont déjà rencontré ou pressentent en quelque sorte les bornes de leur empire, celui de la zoologie s'étend encore chaque jour, dévoilant des horizons nouveaux, soit dans le domaine des faits, soit dans celui de la pensée.

Dans l'antiquité, chez les Grecs, l'étude des animaux n'est qu'une branche du savoir encyclopédique des philosophes. A ce titre, on ne saurait trop admirer les écrits d'Aristote (1). Description exté-

(1) 384-322 avant l'ère chrétienne. Je crois devoir indiquer en note l'époque de la naissance et celle de la mort des savans dont je parle dans cette étude. En cas de doute, je reproduis les chiffres adoptés par Cuvier et Blainville dans leurs *Leçons sur l'histoire des sciences naturelles*.

rieure, anatomie générale et comparée, physiologie, méthode naturelle, classification, cet immense génie a tout embrassé; il a compris la zoologie complète. A vrai dire, les révolutions de cette science ont consisté seulement en ce que les successeurs du *maître* ont envisagé tour à tour chaque face du problème dont il avait saisi l'ensemble, et cependant l'œuvre d'Aristote présente d'immenses lacunes, renferme d'étranges erreurs. C'est que, dans les sciences d'observation, le temps est un indispensable élément du savoir. Le génie d'un seul homme peut sonder le monde de la pensée et découvrir en lui-même ce qu'y ont trouvé les Platon ou les Descartes : il peut, dans les sciences de calcul, atteindre d'un bond aux limites des déductions logiques, comme les Newton et les Pascal; il peut concevoir une épreuve décisive et renouveler d'un seul coup toute une science d'expérimentation, comme l'a fait Lavoisier; mais il ne saurait deviner ce qui existe, ce qu'il faut voir et toucher. Pour atteindre ce dernier résultat, il faut des années, des siècles. Voilà pourquoi Aristote a laissé en zoologie un édifice merveilleux par le plan que révèlent les fondations, mais à peu près tout entier à reprendre et à élever.

Entre les mains des Grecs, l'histoire des animaux apparaissait comme une vraie science : elle perdit ce caractère chez les Romains, et se fit avant tout anecdotique. Le volumineux ouvrage de Pline (1) est en grand ce que sont en petit la plupart de ces recueils informes que nous avons lus dans notre enfance, et d'après lesquels on juge trop souvent les sciences naturelles. Cette compilation indigeste de faits pris de toutes mains, accueillis sans critique, entassés sans ordre, semble avoir été écrite dans la seule intention d'amuser et d'étonner. De là ces histoires merveilleuses, ces descriptions de monstres, ces rêves de pure imagination qu'on rencontre à chaque page, mêlés à des faits intéressans, à des observations bien faites, et constituant autant d'acquisitions réelles pour la science de l'avenir. Avec tous ces vices, l'*Histoire naturelle* de Pline n'en est pas moins un des plus précieux monumens qu'aient respectés les siècles. Elle nous présente l'inventaire confus, mais complet, de tout un ensemble de sciences à l'une des grandes époques de l'antiquité. Sans doute l'erreur y tient presque autant de place que la vérité, mais la première entre pour une bonne part dans l'histoire de l'esprit humain, et, connaissant bien ce point de départ, nous n'en apprécions que mieux le chemin parcouru.

Pline, matérialiste et Romain, a d'ailleurs envisagé la zoologie sous un point de vue à peu près entièrement négligé par Aristote et

(1) 23-79 après J.-C.

ses disciples grecs; le premier, il en a signalé les applications pratiques et démontré l'utilité. La science devait conserver longtemps ce caractère. Si les philosophes persans et les médecins arabes s'occupèrent des animaux, ce fut surtout pour leur demander des médicamens. Le foie, le cœur, le sang, le cerveau, les productions cutanées de certaines espèces, la chair tout entière de certaines autres entrèrent dans les formules si compliquées qui surchargeaient les pharmacopées du moyen âge, et il serait inutile de rappeler ici toutes les vertus attribuées à ces *besoards*, à ces *œgagropiles* qui, d'après les démonstrations de la science moderne, ne sont autre chose que des concrétions calcaires ou des amas de poils feutrés.

Avant de subir avec toutes les sciences le long temps d'arrêt qu'imposèrent à l'esprit humain la barbarie et le moyen âge, l'étude des animaux avait déployé à Rome même deux tendances presque opposées, quoique se rattachant toutes deux aux instincts utilitaires. Avec Galien (1), elle était devenue à peu près exclusivement anatomique. Médecin avant tout, ce grand homme ne chercha guère qu'à éclairer l'histoire de l'homme, et s'il disséqua des animaux, ce fut parce qu'il ne pouvait ouvrir des cadavres humains. En anatomie, en physiologie, il fut l'égal et parfois le supérieur d'Aristote; mais il lui importait peu de décrire les espèces connues, d'en découvrir de nouvelles, de s'enquérir de leurs instincts, de leurs mœurs, de leurs usages domestiques. Tel fut au contraire le but d'Oppien (2) et d'Élien (3), que Cuvier a appelés les derniers naturalistes de l'antiquité. Entre leurs mains, la science se fit presque uniquement descriptive et narrative; elle devint ce que le vulgaire entend par les mots d'*histoire naturelle*.

Le moyen âge fit aussi de la zoologie une application bien différente, et toute spiritualiste. Aristote, à qui rien semble n'avoir échappé de ce qui peut se concevoir en zoologie, avait cherché dans l'étude comparée des êtres des notions sur la vie des plantes et des animaux, sur le principe immatériel qui anime l'homme lui-même, sur la cause intelligente qui a créé le monde. De grands esprits le suivirent dans cette voie, et plus qu'aucun autre cet Albert de Bollstœdt (4), à qui la postérité n'a pas trop disputé le surnom de *grand* que lui décernèrent ses contemporains. Albert voulut donner la science pour fondement à la théologie, et il consacra à la zoologie en particulier un grand ouvrage, remarquable à bien des titres, quoique calqué sur celui de son maître. La thèse fondamentale y

(1) 131-201 après J.-C.
(2) Né vers 220. On ignore l'époque de sa mort.
(3) Né vers 180, mort âgé de trente ans.
(4) 1193-1280.

est largement développée, et peut se résumer dans les termes suivans : l'homme est un être à part des animaux; seul, il réunit en lui le monde de la matière et le monde de l'esprit; seul, il est le lien entre cet univers et Dieu. On voit que l'illustre dominicain se bornait sagement aux vérités fondamentales. Il fut suivi dans cette voie par un grand nombre d'écrivains; mais bientôt l'esprit de secte envahit ce terrain, où auraient dû se rencontrer en paix les croyances les plus diverses. La zoologie eut ses légendes et ses miracles; elle aussi devint un champ de bataille où se heurtèrent les théologiens de toutes les communions. Les insectes, les mollusques, eurent leur *théologie* aussi bien que les pierres elles-mêmes (1). Ces luttes durent peut-être encore. Tous, nous avons pu entendre M. de Blainville (2) soutenir les doctrines catholiques, et foudroyer le protestantisme au nom de la science en général et de la zoologie en particulier. Par une réaction facile à prévoir, les philosophes du XVIIIe siècle cherchèrent aussi des armes dans ce même arsenal, et de nos jours, les ouvrages de Lamarck (3) reproduisirent à peu de chose près les rêveries de Telliamed (4) presque à l'époque où Oken (5) introduisait dans l'anatomie et la zoologie les doctrines panthéistes des philosophes de la nature.

On vient de voir que dès les temps anciens la conception si large et si complète d'Aristote semblait avoir été oubliée. Ses successeurs, loin d'embrasser l'ensemble de l'animal, s'arrêtent à un seul point de vue. Le médecin se réserve l'anatomie et ce qu'on pouvait faire alors de physiologie; il se préoccupe aussi, et d'une manière exagérée, des applications à la *matière médicale*. Les compilateurs se bornent à une énumération sans méthode, à des descriptions incomplètes, à quelques observations de mœurs; d'autres ne s'attachent guère qu'aux applications usuelles. Ne faisons pas à nos devanciers un trop grand crime de ce morcellement. Étudier d'emblée le règne animal dans son ensemble et ses détails, en tenant compte de tout, était vraiment chose impossible. Une étude successive pouvait seule conduire au but, et nous allons voir comment plusieurs générations de naturalistes ont concouru à l'accomplissement de cette œuvre avec une logique instinctive qu'on ne saurait trop admirer.

La zoologie reprend faveur dès le XVIe siècle, et se fait d'abord

(1) *Lithothéologie*, ou *Théologie des Pierres*, par Lesser; *Théologie des Testacés*, *Théologie des Insectes*, par le même (1692-1754). Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Lyonnet, le célèbre anatomiste de la chenille du saule.

(2) 1778-1850.

(3) 1741-1829.

(4) Pseudonyme de De Maillet, consul de France. Cet auteur cherche entre autres choses à prouver que l'homme n'est qu'un poisson modifié.

(5) 1758-1828.

toute *littéraire et érudite*. Rondelet, Belon, Salviani (1), veulent avant tout retrouver les espèces décrites par les anciens, et leurs ouvrages sont en quelque sorte des *centons scientifiques;* mais, par suite de cette investigation même, ils rencontrent des faits inattendus, et les indiquent en passant; ils découvrent des espèces nouvelles et les décrivent. Le nombre de ces dernières s'accroît, le goût de l'observation directe se développe. Bientôt on se met avec ardeur à la recherche de richesses qui n'attendaient que des mains pour les ramasser. On place dans les cabinets tout ce qui est susceptible de conservation, et les collections commencent à se former; on appelle d'habiles artistes à représenter ce qui ne saurait se garder en nature, et l'iconographie prend naissance. L'érudition tient encore une très grande place dans la science; mais dans les ouvrages d'Aldrovande, et surtout de Gessner (2), elle marche appuyée sur des observations originales, et entourée d'une foule de faits inconnus des anciens.

On voit que pendant cette période la zoologie éminemment *collectrice* ne faisait, à vrai dire, que recueillir ses matériaux. Elle agissait comme un bouquiniste qui achèterait en bloc un grand nombre de livres précieux, mais entassés au hasard, et les ferait transporter par charretées dans ses magasins. Dieu sait quel pêle-mêle d'ouvrages et de volumes! Avant de pouvoir s'en servir, n'est-il pas évident qu'il faudrait les disposer dans un ordre quelconque et en dresser le catalogue? La zoologie éprouva bientôt des besoins tout pareils. On commença à se préoccuper sérieusement de la *classification*.

Reprenant les idées d'Aristote, Gessner lui-même avait fait quelques tentatives dans cette direction. Il fut imité plus ou moins heureusement par ses successeurs. Toutefois Jean Ray, éclairé par ses études en botanique, science qui, sous ce rapport, était bien en avant de la zoologie, fut le premier à résoudre approximativement le problème. Sa répartition des animaux est remarquable à bien des égards. Quelques-unes des principales divisions sont heureusement imaginées, et le dernier des groupes inférieurs, le *genre*, est bien compris; mais il restait beaucoup à faire.

La zoologie, devenue *classificatrice*, rencontra tout d'abord une difficulté inconnue aux amateurs de livres. Les objets qu'il s'agissait de réunir dans un même genre n'avaient pas de titre, pas de nom. Pour tourner la difficulté, on remplaça longtemps l'un et l'autre par une courte phrase caractéristique. Or, à mesure que les espèces nouvelles se multipliaient, la phrase s'allongeait forcément, et bien-

(1) 1507-1566. — 1518-1564. — 1514-1572.
(2) 1527-1605. — 1516-1565.

tôt la mémoire la plus robuste dut succomber sous ce fardeau sans cesse croissant. On comprit qu'au travail de répartition, dont on s'était à peu près uniquement occupé, il fallait en joindre un autre, et que, pour dresser le catalogue des espèces animales, il était nécessaire à la fois d'améliorer la *classification* et de créer la *nomenclature*. Linné (1) résolut ce double problème. Chaque animal fut désigné par deux mots, dont l'un indique le *genre*, l'autre l'*espèce* elle-même. Ces deux mots, représentant en quelque sorte le prénom et le nom de famille, indiquèrent, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'*état civil* de l'animal. Les genres furent groupés en *ordres*, et les ordres en *classes*. Chacune de ces divisions fut nettement caractérisée. Dès lors l'esprit put aisément embrasser l'ensemble du règne; la détermination d'une espèce déjà connue et nommée n'offrit plus de difficultés réelles, et chaque espèce nouvelle prit place tout naturellement dans le groupe dont elle présentait les caractères. Le *système* de Linné, sa *nomenclature binaire*, furent pour la zoologie de puissans instrumens, et, grâce à eux, elle accomplit en quelques années d'immenses progrès.

Malheureusement la classification de Linné était toute systématique. Conçue *a priori* et n'ayant d'autre but que d'arriver aisément à reconnaître le *nom* d'un animal et par conséquent à déterminer son espèce, elle n'utilisait qu'un petit nombre de caractères choisis arbitrairement et regardés comme ayant une égale valeur. Tous les classificateurs en botanique comme en zoologie avaient agi de même, et tous, Linné comme les autres, arrivaient ainsi à ne tenir presque aucun compte des rapports naturels des êtres, souvent à les rompre d'une manière étrange, en rapprochant les espèces les plus disparates ou éloignant les plus voisines. Le grand naturaliste suédois avait trop de génie pour ne pas sentir ce grave défaut. Au-delà de tous les systèmes, il entrevoyait bien quelque chose de plus haut. La *méthode naturelle* lui apparaissait comme un idéal, « mais, disait-il à son correspondant Bernard de Jussieu, comme un idéal que l'on ne pourrait atteindre. » Si nous parlions de botanique, nous aurions à rappeler ici comment notre compatriote ne désespéra pas à ce point, comment il approcha du but, comment il laissa à son neveu Antoine-Laurent de Jussieu la gloire de l'atteindre, et comment ce dernier en fit l'application à la science des végétaux; mais il s'agit de zoologie, et il nous reste à montrer comment la *méthode* passa de l'étude des plantes dans celle des animaux.

Latreille, le premier, tenta cette introduction (2); mais il fallut le

(1) 1707-1778.
(2) 1762-1833.

génie et la puissance de travail de Cuvier pour atteindre à un tel résultat (1). Jussieu avait dit : « Il faut dans une classification méthodique tenir compte non-seulement de *tous* les caractères, mais encore de la *valeur* de chacun d'eux. » Pour apprécier ce dernier élément, le fondateur des méthodes naturelles avait eu recours à l'observation seule. Cette manière de procéder était praticable en botanique; elle eût été d'une application impossible en zoologie. Cuvier y suppléa par des *a priori*. Il mesura l'importance des caractères à l'importance de l'appareil organique qui les fournissait, et posa ainsi le *principe des caractères dominateurs*, qui, fondé presque uniquement sur l'examen des animaux les plus élevés en organisation, n'a de valeur réelle que dans les groupes supérieurs. Toutefois la grandeur de l'intelligence suppléa, chez Cuvier, à ce qui manquait en observation; il traça le premier cadre méthodique qui ait renfermé l'ensemble toujours croissant des espèces animales, et ce cadre dans son ensemble subsiste encore aujourd'hui.

Entraîné par les préoccupations des siècles précédens et par les idées de son époque, quelque peu fier aussi sans doute de l'œuvre qu'il avait accomplie, Cuvier crut d'abord qu'une classification méthodique, remaniée et perfectionnée grâce à des progrès journaliers, devait être l'expression dernière et le but final de la science; mais il reconnut plus tard son erreur. Vers la fin de sa vie, et quand une observation incessante eut fécondé son génie, la méthode lui apparut comme la *science des rapports*, et il sentit combien sont nombreux les liens qui rattachent chaque espèce à toutes les autres. Dès lors il n'hésita pas à proclamer que la classification la plus rationnelle est nécessairement imparfaite, et ne saurait être la traduction fidèle de la science, par cela seul qu'elle est impuissante à exprimer ces relations multiples. — Trop souvent oubliée par les admirateurs aussi bien que par les adversaires de Cuvier, cette déclaration formelle témoigne en faveur du caractère de celui qui l'a faite tout autant qu'en faveur de son génie. D'une part, Cuvier brûlait pour ainsi dire ses dieux d'autrefois et ne craignait pas d'amoindrir ce qui pour bien des savans à courte vue était son principal titre de gloire, et d'autre part il ouvrait la porte à des progrès nouveaux, accomplis après lui, et sur lesquels nous aurons à revenir.

Pour ne pas rompre l'enchaînement des idées et des faits, nous avons suivi la zoologie dans les efforts qui l'ont conduite à inventorier ses richesses et à en dresser le catalogue raisonné; mais la science n'a pas marché dans une voie unique depuis la renaissance jusqu'à nos jours, et il nous faudra revenir en arrière pour juger des

(1) 1769-1832.

tendances diverses qu'elle a manifestées dans d'autres directions. Avant tout, il faut parler de Buffon (1).

Parmi les titres de gloire de ce grand homme, un des plus incontestables est d'avoir été, d'être resté le roi de l'école descriptive. Cela même rend plus difficile à comprendre l'aversion qu'il montra toute sa vie pour les classifications, alors même qu'entraîné par la force des choses, il était obligé d'en faire sans l'avouer. Peut-être se sentait-il à l'étroit dans le cadre systématique tracé par Linné; peut-être avait-il, lui aussi, le pressentiment d'une méthode plus large et plus vraie. Quoi qu'il en soit, tout en refusant d'admettre les progrès dus à un illustre rival, Buffon en faisait d'une autre nature, et poussait, entre autres, la science dans une voie toute nouvelle. Le premier il rechercha les lois de la répartition des espèces animales à la surface du globe, et en fondant la *zoologie géographique* il créa une des branches les plus élevées de la zoologie générale et philosophique.

Buffon avait étudié la zoologie *dans l'espace,* il restait à la considérer *dans le temps*. Cet honneur était réservé à Cuvier. En publiant ses *Recherches sur les ossemens fossiles,* celui-ci créa la *zoologie paléontologique*. Malheureusement cette dernière a été de trop bonne heure considérée et traitée comme une science spéciale. Ce fait s'explique par les progrès mêmes de cette branche de l'histoire naturelle : nulle part ils n'ont été aussi rapides, nulle part ils n'ont produit en aussi peu de temps d'aussi grands résultats. La paléontologie se rattache intimement à la géologie, qu'elle éclaire en s'enrichissant elle-même, à la zoologie descriptive et systématique, dont elle complète les cadres, à la zoologie générale enfin, dont elle a étendu et multiplié les horizons. Elle a donc à perdre beaucoup en se séparant de ses sœurs, et pourtant à peine Cuvier achevait-il d'en poser les bases, que cette tendance à l'isolement se montrait et se caractérisait de plus en plus.

De l'aveu de Linné, de l'aveu de Cuvier, les classifications ne sont pas la zoologie. Reconnaître le genre et l'espèce d'un animal à quelques signes extérieurs, pouvoir lui appliquer immédiatement les deux noms qui le désignent, c'est posséder tout au plus le savoir du bibliophile monomane qui juge des livres par le format, l'impression, la reliure, qui connaît fort bien le titre des volumes et ignore ce qu'ils renferment. Un trop grand nombre de zoologistes ont voulu pourtant réduire la science à ce rôle. Toutefois les meilleurs esprits ont réagi sans cesse contre cette tendance et cherché à lire dans les ouvrages que d'autres se bornaient à classer. De tout temps,

(1) 1707-1788.

on s'est enquis des actes accomplis par les animaux. Plus tard, on a voulu savoir comment étaient construites ces admirables machines vivantes; plus tard encore, comment elles fonctionnaient. De là trois routes ouvertes aux naturalistes. La première conduit à l'étude des instincts et des mœurs, à tout ce qu'on désigne généralement sous le nom d'*histoire naturelle*. Cette branche de la zoologie, que n'ont presque jamais négligée entièrement les nomenclateurs eux-mêmes, compte dans ses annales scientifiques quelques noms vraiment illustres, et par-dessus tous celui de Réaumur (1), qui dans l'étude des insectes poussa jusqu'au génie l'art de l'observation et de l'expérimentation. La seconde aboutit à l'anatomie, la troisième à la physiologie. Pour compléter cette revue rapide, il nous reste à parler de ces deux sciences que nous envisagerons seulement dans leurs rapports avec l'étude des animaux.

La *zoologie anatomique*, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ces mots, est une des acquisitions les plus modernes de l'esprit humain. La tradition anatomique d'Aristote et de Galien ne s'était, il est vrai, jamais perdue. Grâce aux médecins arabes et juifs, elle avait traversé tout le moyen âge et s'était retrouvée entière à la renaissance; mais si le philosophe grec avait cherché dans la structure organique des animaux le point de vue vraiment scientifique, le médecin romain, on le sait, l'avait étudiée à peu près uniquement pour parvenir à deviner celle de l'homme lui-même et faire de cette connaissance des applications à son art. Au XVIe siècle, les disciples de Galien, les Sylvius et les Vésale (2), animés du même esprit et pouvant disséquer des hommes, négligèrent les animaux. Ils fondèrent l'*anatomie humaine*, qui grandit et se développa avec la médecine et la chirurgie. Bientôt cependant quelques médecins savans, et qui s'occupaient de physiologie, comprirent que pour bien connaître l'homme il fallait ne pas le connaître seul, que des doctrines générales devaient s'appuyer sur autre chose que sur un exemple isolé. Telles furent les raisons qui ramenèrent à l'examen des espèces animales les Perrault, les Rédi, les Duverney (3). Ceux-ci eurent des imitateurs. A leurs travaux vinrent se joindre des monographies assez nombreuses, si bien que Linné put attacher à chacune de ses six grandes classes un certain nombre de caractères anatomiques. Toutefois ces matériaux épars, que rien ne reliait les uns aux autres et que séparaient d'immenses lacunes, ne constituaient pas une science. En faire à la zoologie une application quelque peu régulière eût été impossible. C'est alors que Cuvier se mit à l'œuvre et produisit deux

(1) 1683-1757.
(2) 1514-1572, — 1514-1564.
(3) 1613-1688, — 1626-1697, — 1648-1730.

ouvrages, expression d'une même pensée, fruit du même travail et s'appuyant l'un sur l'autre, les *Leçons d'anatomie comparée* et le *Règne animal*. A partir de ce moment, la zoologie dut devenir *anatomique*, et ce caractère lui restera incontestablement; mais ce progrès, si grand qu'il fût, en appelait, en nécessitait de nouveaux.

Cuvier, tout occupé de la méthode et de la classification, semblait demander avant tout aux organes que son scalpel mettait à nu des *caractères* intérieurs propres à compléter, à contrôler les caractères fournis par l'extérieur. Il saisissait admirablement les faits organiques tels que chaque animal les présente; mais il allait rarement au-delà. Dès l'abord, Geoffroy Saint-Hilaire (1) comprit qu'il existait entre ces faits des rapports dont la connaissance pouvait seule imprimer à l'ensemble des observations recueillies le cachet d'une doctrine scientifique. Il se mit à la recherche de ces rapports avec l'ardeur qu'il portait à toutes choses, et découvrit un certain nombre de lois, ou mieux de règles générales, que doit avoir sans cesse présentes à l'esprit quiconque s'occupe de ces difficiles problèmes. Ainsi, presque uniquement *descriptive* entre les mains de Cuvier, l'anatomie comparée devint essentiellement *philosophique* dans celles de Geoffroy. On le voit, ces deux grands esprits se complètent ici l'un l'autre. Engagés par des routes diverses dans des études identiques au fond, tous deux ont dû parfois méconnaître ce qui les rapprochait, et lutter pour leurs doctrines. Ces discussions ont fait un bruit dont l'écho se prolonge encore. On sait quel en fut le résultat. Grâce à un concours de circonstances très diverses, l'avantage sembla presque toujours rester à Cuvier; mais la postérité, plus équitable que les contemporains, confondra dans une égale reconnaissance les deux fondateurs de l'anatomie comparée. Déjà, peut-on dire, justice a commencé à être rendue : Geoffroy Saint-Hilaire a sa statue à Étampes, sa ville natale, en attendant qu'il en ait une au Muséum.

L'anatomie philosophique, pour mériter son titre nouveau, devait embrasser tous les cas possibles. La logique conduisait de l'étude des êtres normaux à celle de ces êtres bizarres, presque toujours incapables de vivre, que l'on regardait alors comme des caprices ou des erreurs de la nature. Geoffroy aborda ce nouveau problème avec l'assurance, la conviction du génie sûr de lui-même et de ses déductions. Il ne craignit pas d'affirmer à l'avance que les monstres obéissaient aux mêmes lois fondamentales que l'organisation la plus ordinaire; que pour en expliquer la formation il ne fallait recourir à rien de nouveau; qu'ils rentreraient à tous égards dans ses formules anatomiques. Chose étrange, et qui n'est pas encore assez générale-

(1) 1772-1844.

ment connue : non-seulement le fait justifia ces prédictions, taxées d'abord de témérité folle, mais encore, souvent par leurs caractères exceptionnels mêmes, les monstres révélèrent à celui qui savait si bien les interroger certaines lois du développement des animaux que voile pour ainsi dire une évolution régulière. Ramenés dès lors dans les règles communes, ils devaient, eux aussi, se prêter à un groupement, à une répartition logiques. M. Isidore Geoffroy s'empara de cette idée, leur appliqua les méthodes de la zoologie descriptive, les soumit à la nomenclature binaire, et systématisa la science de ces êtres qu'on avait crus en dehors de toute loi. Le père et le fils ont donc apporté tous deux une part distincte à cette œuvre, ils se partagent l'honneur d'avoir fondé la *zoologie tératologique*.

Les organes étudiés par l'anatomie descriptive ou philosophique se composent d'un certain nombre d'élémens ou tissus qu'on retrouve toujours les mêmes dans les diverses parties du corps. Ces tissus à leur tour devaient attirer l'attention, et un homme de génie porta de ce côté son examen. Bien qu'employant des procédés fort imparfaits encore, Bichat (1) marcha à pas de géant dans cette voie nouvelle, et, malgré la mort prématurée qui vint arrêter ses travaux, il a mérité d'être regardé comme le fondateur de *l'anatomie générale*.

Connaître parfaitement la forme des organes intérieurs ou extérieurs, les suivre dans leurs métamorphoses, dévoiler les rapports cachés qui les relient, en trouver les élémens communs, ne suffit pas à l'esprit humain. De tout temps, trop tôt, pourrait-on dire, il a voulu savoir comment ces diverses parties concourent à produire ce tout qu'on appelle un homme ou un animal. La physiologie est aussi ancienne qu'aucune autre science se rattachant aux êtres animés, et il faut lui consacrer quelques mots dans cette revue du passé.

Aristote et Galien avaient beau être de grands hommes, ils ne pouvaient bâtir sans les matériaux qui devaient s'accumuler lentement et de siècle en siècle. Leur physiologie, comme celle de leurs disciples de la renaissance, fut nécessairement plus qu'imparfaite; elle le fut d'autant plus qu'on voulut devancer le temps et qu'on se jeta dans les hypothèses. Quelques bons esprits, il est vrai, résistèrent à ces tendances et cherchèrent dans l'expérimentation la base de leurs doctrines. Sanctorius (2) passa près de trente années de sa vie dans une balance pour déterminer les lois de l'évaporation cutanée et de la transpiration, mais il eut peu d'imitateurs. En général, dans les écoles de médecine, qui furent surtout le théâtre de

(1) 1771-1802.
(2) 1561-1626.

ces variations, la physiologie erra au gré des théories qui régnaient dans les autres sciences ou des doctrines imaginées par quelques hommes supérieurs. Ainsi elle fut *alchimique* avec les médecins arabes et juifs, *chimique* avec Sylvius, *mystique* avec van Helmont (1), *physique* avec Boerhave, *animiste* avec Stahl, *vitaliste* avec Barthès (2). Elle refléta aussi les doctrines philosophiques de son temps, et c'est alors surtout que, revêtant un caractère plus général, elle s'adressa aux animaux pour trouver la solution des problèmes les plus délicats. Le mode de propagation, les métamorphoses des insectes fournirent tour à tour des argumens aux partisans de l'épigénèse, à ceux de l'évolution, et le grand Haller (3) demanda à *l'embryogénie* du poulet l'histoire du développement de l'homme lui-même.

Les naturalistes, presque tous occupés de recueillir, de classer, de cataloguer, ne pouvaient guère songer à la physiologie. Quelques-uns pourtant s'engagèrent sur ce terrain, et en général avec plus de prudence que les médecins. Réaumur, Swammerdam (4), au milieu de leurs expériences et tout en faisant de l'anatomie, ne perdirent jamais de vue l'étude des fonctions, ni les grandes questions de la physiologie générale. Malheureusement ils n'eurent que bien peu d'imitateurs parmi les anatomistes. Ceux-ci méconnurent trop souvent les préceptes de Haller sur l'alliance intime qui doit unir l'anatomie et la physiologie. Cuvier lui-même mérita ce grave reproche, mais peut-être est-il excusable. Lui et ses disciples immédiats nous ont fait connaître les instrumens, à nous de rechercher comment ils agissent.

Toutefois la physiologie ne pouvait rester étrangère au grand mouvement scientifique qui marque la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre. A ce moment, la physique et la chimie surtout, prenant un essor inattendu, laissèrent bien loin en arrière le savoir ancien, et bientôt, non contentes de régner sur la matière brute, elles voulurent soumettre à leurs lois les êtres vivans. Par sa théorie de la respiration, Lavoisier fonda le *chimisme moderne* (5). Cette invasion, tant de fois inutilement tentée, des sciences physico-chimiques dans le domaine des êtres vivans eut cette fois des avantages réels. Quelques hommes, éminens d'ailleurs, voulurent, il est vrai, ne voir dans les animaux que des appareils analogues à ceux de nos laboratoires, et s'engagèrent ainsi dans la plus fausse voie. En

(1) 1577-1644.
(2) 1668-1738. — 1660-1734. — 1734-1806.
(3) 1708-1777.
(4) 1637-1680.
(5) 1743-1793.

revanche, ces physiciens, ces chimistes, exagérés eux-mêmes, apportèrent dans l'étude des êtres vivans leurs méthodes précises, leurs procédés perfectionnés. L'expérimentation prit une part de plus en plus large dans ces études, et la physiologie enregistra bientôt des résultats positifs de la plus haute importance. On en vint à distinguer des phénomènes purement vitaux, ceux qui, quoique s'accomplissant toujours sous l'influence de la vie, conservent à un degré plus ou moins grand le caractère des phénomènes physico-chimiques. Néanmoins, dans cette voie nouvelle, la science sembla vouloir se restreindre. Elle s'en prit à quelques mammifères, à quelques oiseaux, et cela faute de pouvoir s'adresser à l'homme lui-même. Rarement elle descendit jusqu'aux reptiles; presque jamais elle n'atteignit les invertébrés. La *physiologie expérimentale* prit de plus en plus un caractère essentiellement *humain* et *médical*, et jusqu'à ces derniers temps elle n'a eu presque rien de commun avec la zoologie.

Je n'ai cherché, dans ce qui précède, ni à faire l'histoire complète, ni même à tracer une esquisse historique de la zoologie. Je n'ai pas eu davantage l'intention d'indiquer tous ceux qui lui ont rendu des services éclatans. Trop de morts illustres, trop de vivans justement célèbres auraient à se plaindre de mon silence. Il m'était d'ailleurs impossible de signaler la nature, parfois très diverse, des travaux de chacun des hommes que j'ai nommés. Qui ne sait pourtant que Blainville a été en zoologie autre chose qu'un théologien intolérant, que Lamarck a dû à ses ouvrages descriptifs le surnom de *Linné français*, que Geoffroy a débrouillé et classé les groupes les plus difficiles des mammifères? Préoccupé du but de cette étude, j'ai voulu seulement indiquer les principales tendances manifestées par la science dans le cours de son développement et attacher à chacune d'elles un de ces noms qui la caractérisent nettement. Or, si, laissant de côté les détails, on cherche les résultantes générales de ces directions diverses, on trouvera que de la renaissance à la mort de Cuvier et de Geoffroy la zoologie a été d'abord descriptive, puis anatomique. Il nous reste à montrer quels ont été les progrès accomplis dans ce dernier quart de siècle et quels rameaux nouveaux ont poussé sur le tronc fertile de la science zoologique.

II.

La zoologie moderne n'a eu à répudier aucune de ses tendances passées : logiquement déduites les unes des autres, elles ont chacune apporté au fonds commun des acquisitions réelles, et qui s'accroissent journellement par des efforts semblables. Pour être moins fréquemment nécessaire, pour se montrer avec moins d'appareil,

l'érudition classique est toujours également en honneur chez les naturalistes. Grâce aux efforts des voyageurs, aux investigations des collecteurs indigènes, nos musées regorgent de richesses qui trouvent une place toute faite dans les cadres préparés d'avance. Chaque jour quelque animal nouveau, décrit d'ordinaire avec un soin extrême, vient grossir le catalogue, déjà effrayant, des espèces vivantes ou éteintes. Une foule de mémoires, de monographies, de grands ouvrages généraux, accusent la marche incessante de la *zoologie descriptive*, qui laissera de notre époque un véritable monument dans les *Suites à Buffon* (1).

Dans tous ces ouvrages, la nomenclature binaire, cette grande invention de Linné, est seule employée; les classifications oscillent généralement autour de celles qu'avaient proposées nos illustres devanciers. Toutefois la méthode, en se perfectionnant chaque jour, a fait distinguer entre les êtres vivans, entre les animaux en particulier, deux sortes de rapports bien distincts. On s'est aperçu que certains traits de ressemblance accusaient un voisinage réel, une sorte de parenté, tandis que d'autres indiquaient seulement des analogies existant entre des êtres d'ailleurs très différens et appartenant parfois à des groupes assez éloignés. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet; bornons-nous à dire ici que ces faits bien reconnus ont donné naissance aux classifications appelées *parallèliques* par M. Isidore Geoffroy, qui le premier a représenté à la fois par ce moyen les *affinités* et les *analogies* des mammifères.

La zoologie générale s'est enrichie de nombreux et importans travaux relatifs à la distribution géographique des animaux. M. Forbes, étendant à la mer cette sorte de recherches, en a sondé les abîmes, et mis hors de doute deux faits aussi importans que curieux : le premier, que toute vie s'arrête à une profondeur assez peu considérable; le second, que les animaux sont distribués autour des rochers et des montagnes sous-marines en zones superposées, qui restent constamment distinctes ou ne se confondent que par l'intermédiaire de quelques espèces errantes. Toutefois la zoologie géographique ne possède aucun ouvrage qui résume les faits et en expose les lois. Moins heureuse que la botanique, elle attend encore son Alphonse de Candolle.

On pourrait en dire à peu près autant de la paléontologie, qui touche aussi par tant de côtés à la zoologie générale. A mesure qu'elle grandit, cette branche de la science semble s'écarter du

(1) Cette belle collection, publiée chez l'éditeur Roret, se compose d'une suite de traités complets sur les diverses branches des sciences naturelles, tous accompagnés de leur atlas spécial. Quelques-uns des principaux ouvrages qui la composent sont déjà terminés, d'autres sont en voie de publication.

tronc qui lui donna naissance et tendre à se confondre avec la géologie. Là elle a formé toute une école qui mesure les révolutions du globe aux variations des faunes éteintes. Par suite de cette tendance même, elle s'attache aujourd'hui de préférence aux dépouilles des invertébrés et récolte avec plus d'empressement les coquilles et les polypiers que les ossemens fossiles. Du reste elle enfante chaque jour des ouvrages considérables et d'une incontestable valeur; mais aucun n'embrasse dans leur ensemble ces milliers de détails, relevés presque toujours en vue des applications géologiques : bien peu en signalent l'importance zoologique. Et pourtant quel plus magnifique but de recherches et de méditations pour un esprit élevé que la succession des espèces animales à la surface du globe, l'apparition et la disparition des types divers, les traces que chacun d'eux a laissées dans la création actuellement vivante, — l'étude enfin des rapports nécessaires qui, à travers les transmutations et les cataclysmes, relient toujours l'un à l'autre l'animalité et le monde ambiant?

Les instincts *utilitaires* de notre époque, si fortement prononcés dans les sciences physico-chimiques, ne pouvaient manquer de se manifester dans les sciences naturelles, dans la zoologie en particulier : ne nous en plaignons pas. On comprendra mieux l'importance du savoir pur en jouissant de ses applications. D'ailleurs, pour être devenues industrielles au premier chef, la chimie, la physique, n'ont rien perdu de leur élévation intellectuelle. Que les savans de profession conservent pieusement le feu sacré, mais qu'ils ne le tiennent pas dans l'ombre et le laissent réchauffer, éclairer ceux qui demandent la chaleur et la lumière. En parlant ainsi, je ne crains pas qu'on se méprenne sur le sens de mes paroles. Ce n'est pas moi qu'on accusera d'être un utilitaire exagéré; j'ai trop souvent ici même pris la défense de la science pure contre ceux qui en méconnaissent à la fois et l'importance et les bienfaits réels. Expression la plus élevée de tout un côté de l'intelligence humaine, elle ne saurait se ralentir dans ses progrès sans trahir par cela même une profonde et déplorable décadence. Mère de tout ce qu'admirent et demandent les hommes pratiques, elle ne pourrait déchoir sans entraîner la déchéance même des applications. Néanmoins jamais je n'ai méconnu ce qu'il y a de légitime, de glorieux et de profondément caractéristique pour notre siècle dans cette *utilisation* de la science. Jusqu'à ce jour, la zoologie avait été négligée à ce point de vue. On reconnaît enfin que seule elle peut résoudre une foule de problèmes qui touchent au bien-être de populations entières, aux raffinemens du luxe aussi bien qu'aux nécessités premières. Déjà, sous l'influence de ces idées nouvelles, un enseignement de *zoologie appliquée* ou

zootechnie a été fondé à Paris; la Société d'acclimatation s'est fondée. Sous l'habile direction de M. Isidore Geoffroy, cette société a pris un développement remarquablement rapide. Née il y a quatre ans à peine, elle réunit dans une pensée commune des hommes de tout rang, de toute fortune, de toute profession, qui tous viennent demander à la science de féconder leurs efforts pratiques; elle a des représentans dans les quatre parties du monde et compte dans ses rangs plusieurs têtes couronnées. Certes le zoologiste le plus dévoué ne peut que saluer avec joie un mouvement qui popularise notre belle science, et lui donne de plus en plus dans l'opinion publique un rang égal à celui que ses sœurs avaient conquis précisément par leurs applications.

En même temps qu'elle se développait dans les divers sens que nous venons d'indiquer, la zoologie devenait de plus en plus anatomique. A part quelques entomologistes, quelques conchyliologistes, quelques ornithologistes incorrigibles, et qui tiennent plus de l'amateur que du savant, les zoologistes comprennent aujourd'hui que, pour connaître un animal, il faut l'étudier en dedans aussi bien qu'en dehors. En ce sens, on peut dire qu'ils sont tous à des degrés divers les disciples de Cuvier.

Ils ne le sont pas moins de Geoffroy Saint-Hilaire. Sans prétendre, sans croire peut-être s'occuper d'anatomie philosophique, les débutans eux-mêmes en font à chaque instant. Journellement, à propos d'un animal quelconque et des espèces appartenant aux groupes les plus différens, on applique les règles formulées par Geoffroy, sans même les rappeler. Rien, ce nous semble, ne prouve au même degré tout ce qu'il y avait de profondément vrai dans ces découvertes, qui datent à peine d'un demi-siècle. Elles sont si bien entrées dans le savoir public, qu'on en oublierait l'auteur, si ceux qui ont été presque ses contemporains ne rappelaient son nom de temps à autre. Cela même rend plus étrange l'oubli où semble être tombée la zoologie tératologique. Sans doute, lorsqu'on rencontre un de ces êtres bizarres dont un arrêt ou un excès de développement a profondément altéré les formes, on est bien forcé de le remarquer; mais presque toujours on se contente d'en décrire l'extérieur, de le nommer, de le placer dans un bocal, comme si on regrettait de le détruire en le disséquant. Rien d'ailleurs ne vient réunir ces faits isolés et épars dans une foule de recueils. Depuis l'ouvrage de M. Isidore Geoffroy, la tératologie n'a pas fait un véritable progrès. Seule de toutes les branches de la science, elle subit un temps d'arrêt marqué, et ce fait est d'autant plus à regretter, que par sa nature elle touche à toutes les autres, à la zoologie pure comme à la physiologie.

En revanche, l'anatomie générale a pris un développement des

plus remarquables. Empruntant à la physique ses verres grossissans et ses microscopes, à la chimie ses réactifs, elle a poussé presque à ses limites extrêmes l'étude des tissus, et sous le nom d'*histologie* est devenue en quelque sorte une science à part, qui se rattache intimement à la physiologie. Les naturalistes, restés trop longtemps en arrière, rejoignent aujourd'hui les médecins sur ce terrain, qui doit être commun, et la science gagne chaque jour, en enregistrant tantôt les différences et tantôt les ressemblances très grandes que le règne animal présente à ses deux extrémités dans les élémens anatomiques premiers de l'organisation.

L'histoire du développement des animaux, l'embryogénie, a fait aussi d'immenses progrès, dus surtout aux zoologistes. Entre les mains de nos devanciers, elle s'arrêtait volontiers aux oiseaux ou aux reptiles. De nos jours, elle s'est adressée à tous les embranchemens, à toutes les classes. De grands résultats ont été le fruit de ces efforts. La connaissance des métamorphoses s'est agrandie et étendue; des phénomènes entièrement nouveaux ont été découverts. Les doctrines ont pu se raffermir et devenir générales. J'ai naguère essayé dans ce recueil de formuler à mon point de vue l'ensemble de ces faits, et je ne puis aujourd'hui que renvoyer le lecteur à ces travaux (1). Pourtant je crois devoir consigner ici un fait capital constaté depuis l'époque où ils parurent. On n'avait alors remarqué chez aucun vertébré, à l'exception des batraciens, de métamorphoses proprement dites. On a depuis découvert ce mode de développement chez les poissons. L'*ammocète*, si commune dans nos ruisseaux, et regardée jusque-là comme le dernier représentant de sa classe, n'est pas un animal parfait; elle n'est que la *larve* de la lamproie. Dans les deux dernières classes de vertébrés, on rencontre donc des espèces à développement en partie extérieur. C'est là un caractère de dégradation qu'il faut ajouter à tous ceux qui établissent la supériorité relative des oiseaux et des mammifères.

Le fait seul de ces travaux histologiques et embryogéniques accuse chez les zoologistes de notre époque des préoccupations physiologiques généralement bien étrangères à leurs prédécesseurs; mais cette tendance me semble encore plus caractérisée par l'entraînement si marqué vers l'étude des animaux inférieurs, et surtout vers celle des espèces transparentes. Ici la machine animale, se démontant pour ainsi dire pièce à pièce, finit par ne plus conserver que les organes fondamentaux, et la nature intime des fonctions se laisse bien mieux pénétrer. Armé du microscope, l'œil peut aller

(1) Voyez, sur les *métamorphoses*, les livraisons des 1er et 15 avril 1855, des 1er et 15 juin, et du 1er juillet 1856.

fouiller au milieu de ces organismes vivans sans les détruire, sans même les altérer, et prendre pour ainsi dire la nature sur le fait. Aussi la physiologie générale, cessant de reposer sur des hypothèses gratuites ou sur des faits mal interprétés, parce qu'ils étaient mal connus, a-t-elle immensément gagné depuis un quart de siècle, et ces progrès, elle les doit surtout aux zoologistes, qui de la connaissance des formes extérieures ou intérieures ont voulu remonter à celle des fonctions.

La zoologie moderne n'est donc pas seulement restée descriptive et anatomique; elle est allée plus loin. Entraînée par la logique des faits et des idées, elle a marché dans sa voie nouvelle d'abord sans se rendre bien compte de ce changement de direction. Il lui a fallu quelque temps pour acquérir la conscience de ce progrès. Voilà douze ans à peine qu'un journal, parlant des travaux de l'Académie des Sciences, appliqua ironiquement les expressions de *zoologistes physiologistes* à M. Edwards et à quelques jeunes travailleurs groupés autour de lui. Les uns et les autres acceptèrent de très grand cœur, et comme caractérisant au mieux leurs tendances, ce titre qu'on leur donnait comme un blâme et par dérision. Cette petite école, sur laquelle on appelait le ridicule, a bien grandi depuis lors : elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes en Allemagne, en Suède, en Norvége, en Angleterre, partout où la science déploie une activité réelle. Chose remarquable, quoique très naturelle, c'est en suivant la voie frayée par les naturalistes français que les savans de ces diverses contrées arrivent à se ranger sous la même bannière. Là comme chez nous, l'étude de plus en plus sérieuse des animaux inférieurs a modifié les anciennes idées et fait pressentir de nouveaux horizons. Là comme chez nous, c'est le monde marin qui conduit à l'évidence et commande les convictions. Ce mouvement se prononce et se généralise chaque jour d'une manière plus frappante. Tous les ans, des universités allemandes, russes, suisses ou scandinaves part une foule de naturalistes, de médecins, qui émigrent vers les côtes de la Baltique, de l'Océan ou de la Méditerranée. Tous les ans, chacun revient avec sa moisson de faits et de déductions qui chaque fois jettent un jour nouveau sur la physiologie comparée. Et ce ne sont pas seulement des étudians, des *privat docent*, qui marchent ainsi sur nos traces. Des professeurs, des savans justement célèbres, n'hésitent pas à faire de même. L'illustre Müller, le chef des physiologistes allemands, après avoir pendant vingt ans demandé aux animaux supérieurs les secrets de la vie, a compris qu'il devait, lui aussi, aller s'instruire au bord de la mer. Il compte aujourd'hui sept ou huit campagnes de ce genre, et c'est à elles qu'il doit quelques-uns de ses titres scientifiques les plus glorieux.

Ainsi la zoologie et la physiologie, si longtemps regardées comme distinctes, cherchent mutuellement à se rapprocher. La zoologie physiologique, qui leur sert de lien, grandit à la faveur de cette double tendance, et M. Edwards en est resté le chef reconnu. Il n'y a là que justice. Peu d'hommes ont donné à la science qu'ils cultivent des gages aussi nombreux, aussi complets que ce savant. Associé à M. Audouin, il est entré le premier dans la voie des études maritimes dont nous venons de signaler l'influence. Il a d'ailleurs touché à toutes les branches de la zoologie, et dans toutes il a laissé sa trace. La liste de ses ouvrages présente en zoologie méthodique des recherches sur la classification des vertébrés aussi bien que sur celle des mollusques, des annelés et des rayonnés; en zoologie descriptive vivante ou fossile, plusieurs livres généraux, devenus classiques; en zoologie générale, des recherches sur les centres de création, sur la répartition géographique des crustacés; en anatomie proprement dite, une foule de *mémoires* dont nous ne pourrions même indiquer les principaux; en anatomie philosophique, des études sur le squelette des crustacés, regardées par Geoffroy comme un modèle du genre, etc. Mais ce qui caractérise M. Edwards mieux encore que tous ces travaux, quelque remarquables qu'ils soient d'ailleurs, c'est que jamais il ne perd de vue le côté physiologique du sujet qui l'occupe, c'est qu'il le met constamment en saillie et s'en sert pour éclairer les autres points de la question.

Cette tendance générale, M. Edwards l'a transportée dans son enseignement. Là encore il a dû envisager la science sous tous ses aspects. Jeune professeur à l'École centrale des arts et manufactures, il a dû s'occuper des applications à l'agriculture, à l'industrie, à l'hygiène privée et publique. A la Sorbonne, comme suppléant de Geoffroy, comme professeur titulaire, il a embrassé le règne animal dans son ensemble, tantôt plus spécialement en zoologiste classificateur, tantôt en anatomiste et en physiologiste. Au Jardin des Plantes, chargé du cours d'entomologie, qui comprend les crustacés et les insectes, il a été conduit à examiner en tous sens l'histoire de cet embranchement des annelés, un des mieux faits pour élargir et redresser les idées que nous avaient léguées nos prédécesseurs. Pour chacun de ces enseignemens, M. Edwards ne s'est jamais tracé de cadre absolu. Nous l'avons vu nous-même remanier chaque année le cours de l'année précédente, cherchant sans cesse à perfectionner, à découvrir quelque nouveau joint, et de ce travail incessant, fécondé par le savoir personnel, est résultée une érudition solide et éclairée à laquelle rendent justice de nombreux et assidus auditeurs.

C'eût été grand dommage que les résultats d'un semblable labeur disparussent avec celui qui a su les acquérir. Heureusement M. Edwards devait obéir à la logique de tout esprit vraiment élevé, et

chercher à coordonner, ne fût-ce que pour lui-même, l'ensemble de ses connaissances. Sans renoncer aux recherches spéciales (1), il a entrepris presque coup sur coup deux ouvrages, tous deux rédigés dans ce sens. Dans l'un, il résume plus spécialement les idées qui l'ont guidé au milieu de ses travaux et de son enseignement oral ou écrit; l'autre doit être pour ainsi dire la preuve et le développement du précédent, en même temps qu'il doit présenter le tableau détaillé de la science actuelle. Tous deux, bien qu'inachevés, caractérisent très nettement les tendances de M. Edwards et celles de l'école qu'il représente. Le premier surtout renferme, on peut le dire, tout un corps de doctrines, et à ce titre doit appeler particulièrement notre attention.

III.

La création vivante est pour ainsi dire l'infini animé. Qu'il parcoure du regard les airs, la terre ou les eaux, le naturaliste aperçoit partout et à toute heure des êtres en train de naître, de se développer, de mourir. S'il creuse les entrailles du globe, il rencontre les ossemens, les moules, les empreintes de milliers de générations éteintes, et un premier fait ressort de cet examen : c'est l'extrême variété qui règne au milieu de toutes ces richesses. Chaque espèce diffère de tout le reste de la création; dans une même espèce, les individus ne sont jamais rigoureusement semblables, et l'individu, comparé à lui-même, varie à chaque phase de son existence. « Les organismes, dit M. Edwards, ne sont réellement identiques ni dans le temps, ni dans l'espace. La première condition imposée à la nature dans la formation des animaux semble être la ***diversité des produits.*** »

Une étude quelque peu attentive révèle un second fait général, indiqué sans doute depuis longtemps, mais dont on était loin d'avoir apprécié toute l'importance : c'est que cette variété extrême s'obtient toujours à peu de frais. La liste des combinaisons anatomiques et physiologiques possibles est bien loin d'être close, et notre esprit peut facilement concevoir une foule de formes et de machines animales très rationnelles qui n'ont pas encore été réalisées, qui ne le seront peut-être jamais. On dirait que la nature répugne aux innovations, et qu'avant de créer un nouveau modèle, elle s'efforce de tirer tout le parti possible de ceux qu'elle s'était déjà donnés. Les

(1) Dans la séance du 16 novembre 1857, M. Edwards a présenté à l'Académie des Sciences deux volumes sur l'*Histoire des Polypes coralliaires*, faisant partie de la collection des *Suites à Buffon*. Dans la séance précédente, il avait présenté la seconde moitié du tome deuxième de ses *Leçons d'anatomie et de physiologie*.

modifications les plus légères, les retouches les plus insignifiantes, lui suffisent pour multiplier et diversifier ses œuvres à l'infini. Prenons pour exemple deux de ces groupes, tellement naturels que le vulgaire lui-même y rapporte sans hésiter les espèces qui en font partie. Examinons la classe des oiseaux et celle des insectes. Existe-t-il dans la première d'une extrémité à l'autre quelque différence essentielle? Non, partout dans ce groupe l'organisme se compose des mêmes matériaux juxtaposés dans le même ordre. A l'intérieur quelques variations légères dans les proportions, à l'extérieur les teintes multipliées du plumage ont suffi pour caractériser plus de sept mille espèces. Chez les insectes, les faits sont plus frappans : l'*ordre* auquel appartiennent le hanneton et les scarabées compte à lui seul plus de quarante mille espèces déjà inscrites dans les catalogues entomologiques, et on en découvre chaque jour de nouvelles. Eh bien! il n'existe pas entre elles plus de différences qu'entre les espèces d'oiseaux. Au reste, ce n'est pas seulement dans la création actuelle que se manifeste le fait que nous signalons, on le retrouve tout aussi évident quand on examine les faunes les plus anciennes. Là aussi la nature semble s'être posé le problème de multiplier à l'infini les différences tout en changeant le moins possible les matériaux et la mise en œuvre. Des premiers âges paléontologiques jusqu'à nos jours, on la voit obéir à ces deux lois en apparence opposées, la *loi de variété* et la *loi d'économie*. Rechercher les moyens employés pour satisfaire à l'une et à l'autre, tel est le but principal de l'ouvrage que nous examinons.

Au premier rang des causes de variété, il faut placer l'inégalité dans la perfection avec laquelle s'accomplissent les fonctions. On sait depuis longtemps que dans le règne animal, considéré à ce point de vue, il existe des espèces supérieures et des espèces inférieures, que de l'éponge au mammifère la distance est immense, et comblée par des milliers d'intermédiaires. Des faits pareils se présentent dans chacun des groupes primaires et secondaires. Là aussi, la supériorité et l'infériorité relatives se manifestent clairement de la première à la dernière des espèces. Enfin l'individu n'est pas toujours égal à lui-même. De l'état de germe à celui d'embryon, de nouveau-né, d'enfant et d'adulte, l'homme parcourt une échelle immense, change sans cesse, gagne à chaque pas. Ainsi, pour satisfaire à la grande loi de variété dans l'ensemble comme dans les détails, la nature avant tout perfectionne. Déterminer les procédés de ce perfectionnement est donc d'une haute importance : c'est par là que commence M. Edwards, et il est inutile de faire remarquer ce qu'il y a de profondément physiologique dans ce point de départ.

Usant d'une comparaison qui revient souvent sous sa plume, l'au-

teur rapproche l'animal des machines employées dans une usine. Il est évident qu'on demande à celles-ci deux choses bien distinctes, — la quantité et la qualité des produits. Toutes choses égales d'ailleurs, un rendement plus considérable, une somme de *travail industriel* plus élevée est pour les machines un caractère de supériorité. Or, pour atteindre ce but, l'industrie agit de deux manières : tantôt elle augmente la puissance d'une machine donnée, comme lorsqu'il s'agit d'une locomotive dont elle accroît les dimensions; tantôt elle multiplie les parties actives, comme lorsqu'elle ajoute un certain nombre de *broches* à un métier de filature. Dans les deux cas, il y a un surplus de matière employée et mise en jeu pour obtenir un résultat plus grand. Quelque chose de tout semblable se rencontre dans le règne animal. Toutes les autres conditions étant égales, la masse des tissus vivans qui entrent dans la composition d'un organisme est en rapport avec la quantité de *travail fonctionnel*. Augmenter cette masse, c'est donc perfectionner l'animal d'une certaine façon, et cette augmentation s'effectue comme dans nos ateliers, tantôt par le simple accroissement de toutes les parties, tantôt par la multiplication de quelques-unes. Le tigre n'est au fond qu'un chat plus grand, et par cela seul plus fort et plus puissant; la *phyllodocée lamelleuse*, qui compte jusqu'à huit ou neuf cents anneaux parfaitement semblables, qui atteint jusqu'à sept ou huit décimètres de long, diffère à peine, sous tous les autres rapports, des annélides voisines, qui n'ont qu'une centaine d'anneaux et un ou deux décimètres de longueur. Tous deux sont néanmoins très faciles à distinguer de leurs congénères. Chez tous les deux, par l'accroissement de la masse, la nature a perfectionné et par cela même a satisfait à la loi de variété. La loi d'économie se trouve également observée, puisque, pas plus dans le tigre que dans la phyllodocée, aucun appareil, aucun organe ne diffère de ceux des espèces les plus rapprochées. Dans le premier cas, on ne trouve pas la moindre innovation; dans le second, il y a simple *répétition* de ce qui existait déjà.

Le procédé si simple de la répétition est un des plus fréquemment employés à l'extérieur comme à l'intérieur de l'économie animale. Il joue un grand rôle en physiologie. Sans entrer dans le détail de ces applications si diverses, si multipliées, signalons une de celles dont le résultat est le plus frappant. Pour partager le règne animal tout entier en quatre groupes fondamentaux, construits sur un plan essentiellement distinct, il a suffi que les parties similaires ou *homologues* fussent répétées suivant des règles différentes. Groupées autour d'un point unique qui sert de centre, elles donnent naissance aux *rayonnés*, dont les astéries ou étoiles de mer peuvent être regardées comme le type. Disposées en séries longitudi-

nales à droite et à gauche d'un plan médian, elles caractérisent le type des *annelés*, si profondément empreint chez les *mille-pieds*. Les *mollusques* se reconnaissent à la rareté des répétitions, à l'absence de symétrie, si facile à constater chez le colimaçon. Enfin les *vertébrés* réunissent en quelque sorte les caractères des deux derniers types. Les organes des sens et du mouvement, le système nerveux qui les anime, présentent à un haut degré la disposition symétrique binaire et la tendance à la répétition longitudinale des *annelés*, tandis que l'appareil digestif et les autres organes de nutrition rappellent ce qui se voit chez les mollusques. Sans doute d'autres caractères différentiels viennent s'ajouter à ceux-ci, mais ils ne font que confirmer ce qu'indiquait la forme générale et séparer plus profondément ce qu'elle aurait suffi à distinguer.

Le plus puissant moyen mis en œuvre par la nature pour perfectionner les organismes et établir entre les groupes, entre les espèces d'animaux la merveilleuse variété qui les distingue, est incontestablement la division du travail fonctionnel. Ici encore l'industrie humaine fournit un terme de comparaison facile à saisir, et qui explique le fait physiologique. Qu'on se rappelle ce qui arrive là où le même individu doit à la fois soigner et tondre ses bestiaux; préparer, teindre et filer la laine; tisser le drap; tailler et façonner les vêtemens : quelle grossièreté, quelle inégalité, quelle imperfection partout! Pour arriver à fabriquer ces étoffes moelleuses qui nous réchauffent en hiver, ces tissus légers qui semblent nous rafraîchir en été, il a fallu répartir le travail entre une multitude de mains et inventer autant de machines que la fabrication compte de phases. L'atelier du tailleur est le rendez-vous d'une foule d'industries, et ici encore les rôles sont partagés. Il en est de même chez les animaux. Là où les fonctions de sensation, de mouvement, de nutrition, etc., s'accumulent dans un petit nombre d'organes bons pour ainsi dire à tout faire, elles restent obscures et incomplètes; elles n'atteignent tout leur développement que dans des organismes très complexes, et où chacune d'elles a son instrument spécial. Le progrès physiologique nécessite donc une certaine complication anatomique croissante. Par cela même, il entraîne une différenciation proportionnelle des espèces, et produit la *variété*. Il nous reste à voir quelle part est faite à l'*économie* dans l'application de ce procédé.

Et d'abord, le perfectionnement anatomique et physiologique ne porte jamais à la fois sur l'organisme tout entier. En passant d'un groupe à un autre, d'une espèce à l'espèce voisine, on voit à chaque instant la machine animale se développer dans quelqu'une de ses parties, rester stationnaire dans les parties les plus connexes. Les

crustacés et les insectes, par exemple, appartiennent au même embranchement, et sont construits sur un type fondamental identique: quelle différence pourtant sous le rapport des fonctions et des organes circulatoires et respiratoires! Les premiers ont un cœur volumineux et robuste pour chasser le sang, des artères bien développées pour conduire dans toutes les parties du corps ce liquide nourricier, lequel revient aux branchies, sinon par des veines proprement dites, du moins par des routes nettement tracées. Les insectes au contraire n'ont aucune trace d'artères, et le vaisseau dorsal, qui chez eux représente le cœur, n'agite que par faibles ondées le sang épanché dans les larges lacunes du corps. En revanche, les premiers ne possèdent pour appareil respiratoire que des branchies à surface restreinte, tandis que chez les seconds un riche lacis de vaisseaux aériens va porter l'air jusqu'au fond des plus petits organes et donner par momens à la respiration une activité extrême. Considérés sous le rapport qui nous occupe, les organismes qui se suivent de plus près ne sont jamais ou plus élevés ou plus bas placés d'une manière absolue. Celui qui l'emporte par le développement d'un organe, d'une fonction est inférieur à quelque autre titre. Les espèces, les groupes chevauchent donc pour ainsi dire les uns sur les autres. Il est facile de voir quelle diversité extrême doit naître précisément de cette singulière parcimonie, d'où il résulte que la machine animale, au lieu de s'améliorer en masse, ne se perfectionne que par portions souvent très restreintes.

La tendance à l'économie se manifeste d'une façon bien remarquable dans chacun de ces perfectionnemens partiels eux-mêmes. Lorsque la nature se décide à localiser une fonction exercée jusque-là par l'organisme tout entier, elle ne se croit pas pour cela obligée de créer un instrument nouveau. Presque toujours au contraire elle commence par utiliser quelques-uns des organes déjà existans en se bornant à l'approprier à cet usage de surcroît. Ces espèces d'*emprunts physiologiques* sont curieux à suivre, surtout dans l'histoire de la respiration. Chez un très grand nombre d'animaux, d'une complication anatomique assez grande déjà, cette fonction s'exerce encore par toute la surface du corps. Certaines annélides sont évidemment dans ce cas. Chez d'autres, elle se localise d'abord vers la base des pieds, qui ne changent en rien de forme, mais où la peau devient seulement plus mince et se couvre de cils vibratiles. Chez quelques autres, les espèces de languettes désignées sous le nom de *cirrhes* s'allongent, deviennent plus vasculaires, et jouent le rôle de branchies. Plus tard seulement, on voit se montrer des organes respiratoires proprement dits. Chez les crustacés inférieurs, nous constaterions des faits presque semblables. Ici encore, la peau d'a-

bord, puis les pattes, puis une portion seule de ces dernières servent à la respiration. Le tube digestif lui-même est souvent utilisé au profit de cette fonction. Chez les mollusques tuniciers, qui occupent le dernier rang de leur embranchement, la portion du canal alimentaire qui représente la bouche et l'arrière-bouche remplace les branchies qu'on trouve chez leurs frères plus élevés. Au contraire la fonction respiratoire est dévolue à la partie postérieure du tube digestif dans quelques naïs, dans quelques annélides inférieures, et dans la larve de ces beaux insectes que tout le monde connaît sous les noms de libellules ou de demoiselles. Toutes les fonctions primaires, secondaires, etc., examinées une à une, nous présenteraient des faits analogues. Il est facile de voir comment dans ce cas encore l'*économie* devient une cause de *variété*.

Nous pourrions emprunter, soit à l'ouvrage de M. Edwards, soit à nos propres souvenirs, une foule d'autres exemples de cette espèce d'avarice dans les moyens alliée à la plus magnifique profusion dans les résultats; nous nous bornerons à un seul, important à signaler à raison des conséquences qui en découlent.

Rappelons d'abord que le règne animal présente quatre types fondamentaux nettement caractérisés et distincts les uns des autres, lors même que par une abstraction tout idéale on les réduit à de simples lignes. L'observation et l'expérience, l'anatomie aussi bien que l'examen extérieur, ont depuis longtemps fait justice de l'idée d'une série animale unique conduisant de l'éponge jusqu'à l'homme. La paléontologie, l'embryogénie, interrogées à leur tour, ont donné sur ce point la même réponse. La première a certainement comblé des vides et adouci des transitions, mais elle n'a nullement réuni les vertébrés à aucun des trois autres embranchemens, elle n'a pas détruit les différences essentielles qui séparent ces derniers les uns des autres. La seconde a montré chacun des quatre types se prononçant alors que le germe mérite encore à peine le nom d'embryon. Dès les premiers âges du monde comme dans les premiers temps du développement, l'animalité à la surface du globe, l'individu dans son œuf, nous apparaissent sous l'une des quatre formes qu'a précisées le génie de Cuvier. Tout animal est vertébré, annelé, mollusque ou rayonné. Chacun de ces quatre grands troncs se divise ensuite en branches donnant elles-mêmes naissance à des rameaux et à des ramuscules. Ces divisions secondaires ou tertiaires ont aussi leurs caractères propres, essentiels, écartant de toutes les autres les espèces qui les composent.

Or, — et c'est ici que la loi d'économie se montre dans toute sa puissance, — la nature n'a pas imaginé pour chacun de ces embranchemens, pour chacune de leurs dépendances, des moyens par-

ticuliers de varier et de distinguer les espèces. Partout au contraire elle se répète et reproduit les mêmes procédés de différenciation. Un seul exemple, emprunté aux animaux les plus connus, fera facilement saisir ce fait et les conséquences qu'on en peut tirer. Le type général des mammifères présente deux modifications. Chez les uns, les plus nombreux et qu'on trouve partout, les petits se développent à l'intérieur de la mère et viennent au monde faibles sans doute, mais entièrement formés. Chez les autres, dont la patrie est surtout la Nouvelle-Hollande, les jeunes quittent le sein maternel encore à l'état d'embryon, et passent les premiers temps de leur existence dans une poche placée sous le ventre des femelles. Des particularités anatomiques sur lesquelles il est inutile d'insister coïncident avec ces faits physiologiques fondamentaux. Les *mammifères ordinaires* et les *mammifères marsupiaux* forment donc deux groupes distincts. Or tout le monde sait que de légères différences dans les dents, le tube alimentaire, les organes de locomotion, etc., constituent chez les premiers autant de caractères, qui les ont fait partager en un certain nombre de groupes secondaires appelés *ordres*. Des modifications presque identiques se retrouvent chez les seconds, et devaient se traduire de même dans les classifications. On peut conclure de là que l'ensemble des mammifères se décompose en deux séries ayant chacune ses *carnassiers insectivores*, ses *rongeurs*, ses *ruminans*, etc.

Ainsi la loi d'économie, que nous avons vue jusqu'à présent servir à établir des différences, à éloigner les espèces l'une de l'autre, produit ici un résultat inverse. Elle fonde entre les espèces appartenant à deux séries radicalement distinctes des rapports en quelque sorte *collatéraux*. C'est à ces rapports qu'on donne dans la méthode naturelle le nom d'*analogies*, et les espèces rattachées ainsi entre elles, quoique appartenant à des groupes parfois fort éloignés, sont appelées *analogues zoologiques* ou *termes correspondans*. La recherche de ces analogies, la détermination de ces termes, sont devenues avec raison une des principales préoccupations de la science moderne. On a pu ainsi mieux démêler les affinités directes, les véritables parentés zoologiques, et l'ensemble du règne animal s'est trouvé éclairé d'un jour tout nouveau. M. Isidore Geoffroy a donc rendu à la science un véritable service en insistant plus que tout autre sur l'importance de cette étude, en s'efforçant le premier d'en traduire les résultats par la classification parallélique dont nous avons parlé.

Nous pourrions suivre M. Edwards jusqu'au bout de son livre, rechercher avec lui comment au milieu des modifications innombrables de l'espèce apparaissent toujours et se conservent intacts les

types fondamentaux ou secondaires; comment s'établissent ou se manifestent des harmonies organiques, tantôt rationnelles, tantôt purement empiriques; nous pourrions discuter avec lui la doctrine de la subordination des caractères, celle des caractères dominateurs. Ce serait toutefois aller peut-être au-delà de notre but, qui est de montrer surtout, d'après cet ouvrage, les tendances qui prévalent de nos jours dans la zoologie. On a pu voir comment la physiologie la plus élevée a inspiré l'*Introduction à la zoologie générale*, et comment, éclairé par elle, l'esprit comprend et coordonne sans peine une foule de faits anatomiques, embryogéniques et même paléontologiques, trop souvent regardés comme dépourvus de liens. Rattacher à la physiologie toutes les autres branches de la zoologie, celles-là mêmes qui semblent lui être le plus étrangères, telle était l'intention de l'auteur, et cette intention, dès aujourd'hui, on peut la regarder comme pleinement réalisée.

L'*Introduction à la zoologie générale* s'adressait à deux classes de lecteurs : aux hommes qui, déjà au courant de la science, veulent en coordonner les détails, et à ceux qui, sans être spéciaux, désirent se faire une idée des principes généraux de la zoologie. Pour les uns et les autres, un exposé rapide des doctrines, appuyé sur un petit nombre de faits décisifs, devait suffire, et l'ouvrage de M. Edwards a été conçu dans cet esprit. Les *Leçons de physiologie* devaient aller à un public différent et nécessitaient un mode d'exposition tout autre. Ici l'auteur parlait ou à des étudians qu'il fallait mettre au courant des faits et des idées élémentaires, ou à des savans curieux de renseignemens précis et minutieux. Sous ce double rapport, les *Leçons de physiologie* satisfont largement à toutes les exigences. Un texte détaillé, et cependant très clair, forme le corps de l'ouvrage. Un double système de notes permet à l'auteur, tantôt de creuser plus avant une question délicate, tantôt de faire quelqu'une de ces réserves que commande l'état encore imparfait de nos connaissances, toujours d'indiquer les sources où il a puisé.

Dans un livre comme dans un cours, il y a deux manières de présenter un ensemble de phénomènes. Le professeur, l'écrivain peuvent exposer l'état actuel de la science sans s'inquiéter des moyens qui ont fait atteindre le but, ou bien ils peuvent suivre l'esprit humain dans les voies souvent bien tortueuses qui l'y ont conduit. De ces deux méthodes, la première, comme l'observe M. Edwards, a pour elle la précision et la force; la seconde a certainement plus d'utilité. Le spectacle des efforts que nécessitent le développement d'une science et l'acquisition du moindre progrès durable est un spectacle plein d'enseignemens. En voyant comment nos prédécesseurs ont été conduits à leurs découvertes, nous apprenons à mar-

cher sur leurs traces, à devenir inventeurs à notre tour. En reconnaissant combien de faits jugés d'abord inutiles ou sans portée ont joué plus tard un rôle important lorsqu'ils ont été mieux compris, on se sent pénétré d'un juste respect pour les travaux d'autrui, alors même qu'ils ne semblent pas présenter d'emblée une haute valeur. M. Edwards, parlant à un jeune auditoire, cherchant à former des investigateurs qui pussent à leur tour reculer les bornes de notre savoir, a dû suivre depuis longtemps dans ses cours la méthode historique; il l'a conservée dans ses *Leçons*, et l'on ne peut qu'applaudir à son choix. Sans doute il ne s'est pas cru obligé de faire l'histoire complète des erreurs de ses devanciers : il s'est borné à suivre la science dans ses conquêtes réelles, à montrer la liaison qui existe entre chacun de ces grands résultats, à constater que chaque découverte nouvelle n'est le plus souvent que la conséquence logique des découvertes précédentes. Le lecteur le plus novice est ainsi préparé à juger sainement les hommes et les choses en même temps qu'il est initié aux procédés suivis par l'intelligence humaine dans la recherche de la vérité.

Les *Leçons de physiologie et d'anatomie* formeront, on peut déjà l'assurer, un ouvrage très considérable. Les deux premiers volumes ne renferment encore que l'histoire du sang avec l'étude physiologique et anatomique de la respiration. Il est facile de juger par là de l'étendue du cadre embrassé par M. Edwards. A part tout autre mérite, on ne trouverait nulle part aujourd'hui une réunion aussi complète de documens de tout genre : travaux anatomiques ou physiologiques, ouvrages généraux ou monographies, auteurs français ou étrangers, tout ce qu'a produit l'étude ancienne et moderne se trouve ou analysé ou signalé. Pour chaque fait, pour chaque opinion empruntée soit à ses propres recherches, soit à celles de ses confrères, l'auteur cite non pas seulement le titre du livre, mais le volume et la page, et en vérifiant quelques-unes de ces indications on reconnaît bien vite que M. Edwards n'a travaillé qu'avec les originaux en mains. La méthode suivie maintient toujours l'ordre le plus parfait au milieu de cette abondance de matériaux qui pouvaient si facilement devenir encombrans; mais, pour bien apprécier ces mérites divers, il faudrait étudier l'ouvrage même, et nous terminerons par une dernière observation.

De tout temps, les physiciens et les chimistes surtout ont semblé se trouver à l'étroit dans leur savoir spécial; de tout temps, ils ont tenté de sortir de l'étude des corps bruts et d'atteindre à celle des êtres vivans. Nous avons dit bien des fois ce qu'il fallait penser de cette tendance : elle est utile à la physiologie; mais les résultats obtenus ainsi veulent être contrôlés. Or tel est rarement l'avis des sa-

vans dont nous parlons. Habitués à voir tous les phénomènes de laboratoire dépendre de la chaleur, de l'électricité, de l'affinité et d'une demi-douzaine d'autres forces dont ils admettent l'existence, ils ne veulent pas voir autre chose dans les êtres organisés. De là des exagérations vraiment étranges, et qui n'ont rien de nouveau pour être datées d'hier. Sans remonter à l'antiquité, bien avant M. Fink, les *iatromathématiciens*, les *iatrophysiciens* des derniers siècles étaient allés jusqu'à dire que « la psychologie ne sera bientôt plus qu'une branche de la mécanique. » Bien avant M. Lehmann, les *iatrochimistes*, héritiers eux-mêmes des alchimistes, avaient nié l'existence des forces vitales et cherché dans les lois de la physique et de la chimie l'explication de tous les phénomènes vitaux (1). Pour se reproduire appuyées sur un savoir plus avancé, ces doctrines ne sont pas plus vraies. Elles prouvent seulement que l'espèce d'ambition inquiète dont je parlais tout à l'heure est passée de leurs devanciers aux physiciens, aux chimistes de nos jours. Décidé, — et avec raison, — à faire dans ses *Leçons* une large place aux recherches de la physiologie expérimentale, M. Edwards a pu craindre qu'on ne se méprît sur ses convictions, qu'on ne le regardât comme un adepte de cette école que nous avons tant de fois combattue. Une déclaration très explicite et très sage, placée au début de l'ouvrage, a prévenu cette erreur. « Le physiologiste, dit M. Edwards, doit étudier avec soin la série des réactions chimiques et des phénomènes physiques dont l'organisme peut être le siége; mais il ne faut pas croire que dans la machine animée tout puisse s'expliquer par le jeu de ces forces, et je dois attacher non moins d'importance à bien mettre en lumière ce qui dépend de la puissance vitale, force sans laquelle aucun être organisé ne pourrait même commencer à exister. » Nous ne pouvons qu'applaudir à ce langage: c'est celui d'un esprit vraiment élevé, qui, au-dessus de la matière brute et morte, voit clairement la nature organisée et vivante, qui, au-delà des forces physico-chimiques, aperçoit celle qui les maîtrise et les régit. On peut suivre sans crainte le physiologiste qui fait une pareille profession de foi.

A. DE QUATREFAGES.

(1) M. Edwards cite ces deux auteurs précisément comme des exemples de ces exagérations contre lesquelles il faut se tenir en garde.

OLIVIER GOLDSMITH

SA VIE ET SES ÉCRITS

I. *The Works Oliver Goldsmith*, edited by Peter Cunningham; London 1854, Murray, 4 vol. in-8°. — II. *The Life of Oliver Goldsmith*, by James Prior; London 1837, Murray, 2 vol. in-8°. — III. *The Life and Adventures of Oliver Goldsmith*, by John Forster; London 1848, Bradbury et Evans, 1 vol. in-8°.

I.

Originaires du comté de Kent en Angleterre et établis en Irlande avant le règne de Henri VIII, les Goldsmith comptaient, au commencement du XVIIIe siècle, parmi les bonnes familles de la province de Connaught. Leurs diverses branches étaient répandues dans les trois comtés de Roscommon, Westmeath et Longford. C'était une famille d'église : il était rare qu'on ne vît pas deux ou trois de ses membres en possession de quelques-uns des bénéfices du pays; elle s'était toujours montrée fort attachée à la foi protestante : aussi avait-elle été tour à tour persécutée par les catholiques lorsque l'Irlande s'était insurgée, et récompensée par les souverains lorsque l'autorité royale avait été rétablie. Elle serait arrivée sans doute à la fortune, et peut-être aux honneurs, sans une sorte de fatalité qui semblait peser sur elle. « Tous les Goldsmith, disait-on proverbialement dans le Connaught, ont un *coup de marteau*. Ils ne font jamais rien comme les autres. Ils ont le cœur à la bonne place, mais leur tête les mène toujours à droite lorsqu'il faudrait aller à gauche. »

Le chef de cette famille était, vers 1700, Robert Goldsmith, qui vivait en gentilhomme dans son domaine de Ballyoughter, et qui eut treize enfans. L'aîné des fils de Robert se sentait pour le barreau un penchant qui ne fut pas de longue durée; le second, Charles, fut destiné à l'église et envoyé, comme l'avaient été avant lui son frère, son

père, ses deux grands-pères et nombre de ses cousins, au collége de la Trinité à Dublin, qui était pour l'Irlande ce qu'Oxford et Cambridge sont pour l'Angleterre. Charles Goldsmith ne démentit pas le caractère romanesque que la tradition attribuait à tous les membres de sa famille. A peine entré dans les ordres, et avant d'être pourvu du moindre bénéfice, il revint à Elphin, où il avait fait ses premières études, demander en mariage et épouser la fille de son ancien maître d'école. Anne Jones ne lui apportait en dot que le souvenir de leurs jeux enfantins, de leurs premiers sermens d'amour, et les jeunes époux se seraient trouvés sans asile et sans ressources dès le lendemain de leur union, si un oncle d'Anne, le révérend Green, recteur de Kilkenny-West, ne leur était venu en aide. Il les établit à Pallas, à six milles de Kilkenny, dans une maison dont il avait la jouissance, à la condition que son nouveau neveu suppléerait le recteur de Forney et lui-même dans le service de leurs paroisses. Le revenu de Charles Goldsmith était des plus minces; mais la vie était peu coûteuse dans ce coin retiré de l'Irlande, et le jeune ministre, pour utiliser ses loisirs et accroître ses ressources, afferma à un prix avantageux quelques terres du voisinage qu'il fit valoir. Dix années s'écoulèrent ainsi au sein de la pauvreté et d'un tranquille bonheur; Charles Goldsmith était déjà père d'un fils et de trois filles, lorsque, le 10 novembre 1728, lui naquit un second fils qui fut nommé Olivier, du nom de son grand-père maternel.

Olivier avait deux ans quand un grand changement s'opéra dans la position de sa famille. L'excellent M. Green vint à mourir, et son neveu fut appelé à lui succéder dans le rectorat de Kilkenny-West. Charles Goldsmith transféra sa résidence au centre de sa paroisse, au village de Lissoy, situé sur la grande route qui mène de Ballymahon à Athlone, et à une égale distance de ces deux villes. Il y occupait, au bout du village, dans une agréable situation, une maison spacieuse et commode, à laquelle on arrivait par une belle avenue de frênes; derrière s'étendaient un grand verger et un jardin. C'est là qu'Olivier grandit au milieu des champs, c'est là que s'écoulèrent les plus heureuses années de sa vie, les seules où il ne connut ni la misère, ni son cortége de souffrances. Aussi le bonheur avait-il gravé dans sa mémoire en caractères ineffaçables les moindres traits de ces lieux chéris, et lorsque, jeune encore, mais déjà brisé par la lutte et plein du pressentiment d'une fin prochaine, il sentit un jour son cœur déborder, le village et les champs paternels étaient aussi présens à son esprit qu'à l'heure où il les avait quittés, et ce fut Lissoy qu'il chanta sous le nom poétique d'Auburn.

Le maître d'école du village était un vieux soldat. Pris d'un ac-

cès d'ardeur guerrière, il avait, un matin, dit adieu à Virgile pour s'enrôler, et il avait fait toutes les campagnes de Marlborough. A la paix, il était venu reprendre ses fonctions; mais il lui arrivait souvent de s'interrompre au milieu de ses leçons pour parler des pays qu'il avait parcourus, et raconter les batailles auxquelles il avait assisté. Une histoire en amenait une autre; les légendes du pays et toutes sortes d'histoires merveilleuses mises en vers par le maître d'école succédaient bientôt aux campagnes d'Espagne et des Pays-Bas. Olivier, le plus étourdi et le plus paresseux des écoliers, devenait alors tout oreilles, et sa mémoire imperturbable retenait dans leurs moindres détails les récits du magister. Quant aux ballades que chantaient les paysans, il les savait déjà toutes par cœur, et il ne les oublia jamais. La vieille servante du logis, la bonne Peggy Golden, dont la mémoire lui était encore chère quarante ans plus tard, faisait de lui tout ce qu'elle voulait, à la condition de lui chanter *la Dernière nuit de Johnny Armstrong* ou *la Cruauté de Barbara Allen*, qui ne manquait jamais de faire couler ses larmes. L'hiver, il se glissait à la cuisine pour écouter les valets de charrue qui, suivant l'usage du pays, racontaient, chacun à son tour, quelqu'une de ces histoires fantastiques, de ces légendes miraculeuses qui abrégent les veillées, et dont chaque canton d'Irlande est abondamment pourvu. Non-seulement l'enfant répétait d'une voix juste et déjà agréable les chants qu'on lui avait appris, mais il s'essayait à mettre en ballade sur les mêmes airs les récits qu'il avait entendus. Il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main dans les maisons du village; malheureusement il n'y rencontrait guère que le genre de livres qu'on imprimait alors pour les enfans et pour le peuple : l'*Histoire des Bandits irlandais*, les *Vies des Pirates célèbres*, l'histoire de Moll Flanders, celles de Jack le contrebandier, de la belle Rosemonde et de Jane Shore, de doña Rozena, la courtisane espagnole, la *Vie et les Aventures de James Freney*, le plus célèbre des voleurs irlandais, enfin ces histoires de sorciers, ces romans de chevalerie qui forment en tout pays le fond de la littérature populaire. Ce jeune esprit vécut donc dès les premiers jours dans un monde de fictions et d'aventures, où tout parlait à l'imagination, où rien n'était de nature à éveiller et à fortifier le jugement. Ses parens et les visiteurs du logis, par une imprudence trop ordinaire, encourageaient comme des preuves d'une intelligence précoce des saillies qui n'étaient que l'indice d'une exaltation prématurée. Goldsmith a été le premier à reconnaître plus tard l'influence funeste que de mauvaises lectures avaient exercée sur son esprit. Adressant à son frère aîné, dans une lettre charmante, quelques conseils pour l'éducation de ses enfans, il lui recommande par-dessus tout de ne pas leur laisser

lire de romans, et il invoque sa propre histoire comme la preuve la plus décisive du mal que produisent dans une jeune intelligence ces peintures menteuses de la vie humaine.

Une violente attaque de la petite vérole mit ses jours en danger, lorsqu'il avait huit ou dix ans : la maladie laissa des traces profondes sur son visage, dont tous les traits furent démesurément grossis. Il ne lui resta de sa gentillesse première que de beaux yeux, dont le regard avait une douceur extrême, et une certaine vivacité de physionomie à laquelle on finissait par trouver quelque charme. A peine guéri, il fut envoyé à Elphin, à l'école où avait étudié son père. On ne se proposait point de lui donner une éducation complète : les ressources de la famille suffisaient à peine à payer dans une école latine la pension du fils aîné, Henri, qui se préparait pour l'université. Charles Goldsmith décida qu'Olivier entrerait dans le commerce; mais tous les parens se récrièrent : ils firent valoir quelques réparties heureuses et la facilité avec laquelle l'enfant apprenait, quand il voulait s'en donner la peine; ils offrirent de contribuer à la dépense et gagnèrent leur cause. Olivier fut envoyé au collége, à Athlone d'abord, puis à Edgeworthstown. Il se montra un écolier intelligent, mais d'une extrême indolence : très indifférent à la routine ordinaire de la classe et presque toujours inattentif, il devenait plus appliqué et plus laborieux que personne lorsqu'un sujet d'étude lui plaisait. Horace et Ovide étaient ses auteurs favoris; il les savait par cœur, il était toujours prêt à les traduire, soit en prose, soit en vers : il avait peu de goût pour les philosophes et les orateurs, sans en excepter Cicéron; mais Tite-Live le charmait, et Tacite, quand il eut triomphé des difficultés du texte, devint et demeura toujours une de ses lectures de prédilection. Les mathématiques le rebutaient, et tous les instans qu'il pouvait dérober à cette étude ingrate, il les consacrait à lire furtivement les poètes anglais, surtout ceux de son pays, tels que Denham, Parnell et Roscommon. Olivier prenait ces poètes pour modèles dans de petites pièces qu'une modestie excessive l'entraînait à détruire aussitôt qu'elles étaient achevées. Quant à son caractère, il était une énigme pour ses camarades et pour ses maîtres; il semblait qu'il y eût en lui deux natures : tantôt il était le plus gai, le plus étourdi, le plus pétulant des écoliers, tantôt on le voyait réservé, silencieux, et comme mécontent de lui-même et des autres; mais ce qu'on ne pouvait méconnaître dans cette jeune âme, c'étaient une sensibilité extrême, une susceptibilité ombrageuse qui lui faisaient une souffrance du moindre reproche ou d'une parole un peu dure, et une tendresse de cœur dont la plus faible marque d'amitié provoquait l'explosion.

Olivier passait la plus grande partie de ses vacances dans le comté de Roscommon, chez le révérend Contarine, qui avait épousé une des sœurs de Charles Goldsmith. Le grand-père de Contarine était un Vénitien de la famille Contarini, qui a fourni plusieurs doges. Entré dans les ordres, il s'était épris d'une religieuse, issue également de noble famille, et l'avait enlevée. Les deux amans avaient parcouru dans leur fuite l'Allemagne, la France et l'Angleterre. La religieuse était morte dans les bras de Contarini, qui allait périr à son tour de maladie et de misère, lorsque la fille d'un dignitaire de l'église d'Irlande s'était éprise de lui, l'avait rappelé à la vie par son dévouement, et l'avait épousé. Ce n'était point la seule histoire romanesque que l'on racontât de cette famille, qui semblait destinée aux aventures. L'oncle d'Olivier était du reste un homme de mérite : il avait été l'ami et le compagnon d'études du savant Berkeley, et il passait pour l'un des membres les plus instruits du clergé d'Irlande. Il n'avait d'autre enfant qu'une fille, il avait pour Olivier une amitié qui allait jusqu'à la faiblesse, et il le traitait en fils plutôt qu'en neveu. Il se faisait rendre compte de ses études, il encourageait ses essais poétiques, il lui prêtait des livres. Carolan, qu'Olivier avait vu quelquefois chez son oncle dans son enfance, était pour eux le sujet de fréquens entretiens. Turlogh O'Carolan a été le dernier barde irlandais. Devenu aveugle à l'âge de dix-huit ans et sans autre moyen d'existence que sa harpe, il passa sa vie à parcourir le Connaught. Invité et choyé chez tous les grands propriétaires, vénéré par les paysans, il payait par ses chants l'hospitalité qu'on s'empressait de lui offrir partout. Il composait lui-même les paroles et les airs de ses ballades, dont la plupart se chantent encore. Carolan fut une des premières admirations d'Olivier : celui-ci n'oublia jamais ni la noble physionomie de l'Homère irlandais, ni les hommages dont sa vieillesse était entourée, ni les applaudissemens qui accueillaient ses chants, et cette impression que le temps n'effaça jamais ne contribua peut-être pas médiocrement à éveiller chez lui l'instinct poétique et à lui inspirer le goût des vers.

Ainsi tout contribuait à développer chez lui l'imagination au préjudice des autres facultés. L'indulgente affection de ses parens et de ses amis achevait l'œuvre commencée par de mauvaises lectures et des études mal dirigées. On riait de ses saillies et de ses ingénuités, au lieu de chercher à rectifier son jugement et à fortifier sa raison : on encourageait les élans de sa bonté naturelle sans s'apercevoir que cette bonté dégénérait en faiblesse; nul ne le mettait en garde contre une sensibilité excessive qui devait être la source de toutes ses erreurs et de toutes ses souffrances. « Il n'y a point chez lui le moindre grain de méchanceté, » disaient d'une voix unanime

ses parens, ses amis, ses maîtres, ses camarades, et il semblait que cet hommage rendu à son heureuse nature dispensât de former son esprit et surtout son caractère. Ce n'était point du reste le père d'Olivier qui aurait pu diriger cette éducation dans une meilleure voie. Charles Goldsmith était le meilleur, le plus obligeant, le plus charitable, mais aussi le plus faible et le plus imprévoyant des hommes, le plus dépourvu de toute connaissance du monde. C'est ainsi qu'Olivier lui-même l'a peint dans *le Vicaire de Wakefield* et dans l'*Histoire de l'Homme noir*. Il n'est pas douteux en effet que Charles Goldsmith ne soit l'original du docteur Primrose et du père de *l'homme noir;* ses enfans ont été les premiers à reconnaître la fidélité de ce double portrait :

« Comme nous demeurions près de la grande route, dit le vicaire, étrangers et voyageurs venaient souvent goûter notre vin de groseilles, pour lequel nous étions en grande réputation, et je dois dire, avec la véracité d'un historien, que jamais personne ne lui a trouvé le moindre défaut. Nos cousins, jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous leur parenté, sans aucune aide du héraut d'armes, et venaient aussi fréquemment nous voir. Quelques-uns ne nous faisaient pas grand honneur par leurs prétentions au cousinage, car l'aveugle, le boiteux et le bossu ne se faisaient pas faute de venir. Ma femme cependant soutenait toujours que comme ils étaient la même chair et le même sang que nous, ils devaient s'asseoir à la même table. Si donc les amis que nous avions à la maison n'étaient pas toujours riches, ils étaient généralement très heureux : en effet l'expérience de la vie nous apprend que plus un hôte est pauvre et plus il est charmé d'être fêté, et de même que certaines gens s'éprennent des couleurs d'une tulipe ou d'un papillon, je suis de mon naturel grand ami des figures que le bonheur épanouit. »

Laissons maintenant parler *l'homme noir :*

« Mon père, cadet de bonne famille, était pourvu d'un petit bénéfice. Son instruction était au-dessus de sa fortune, et sa générosité plus grande que son instruction. Tout pauvre qu'il était, il avait ses flatteurs, plus pauvres encore que lui : pour chaque dîner qu'il leur donnait, ils le payaient en louanges, et c'était tout ce qu'il demandait. L'ambition qui anime un monarque à la tête de son armée animait aussi mon père à la tête de sa table. Il racontait l'histoire du lierre, et l'on riait; il répétait la plaisanterie des deux écoliers qui n'avaient qu'une paire de culottes, et la compagnie de rire de plus belle; mais l'histoire de Taffy et de la chaise longue ne manquait jamais de faire pouffer toute la table. Son plaisir s'accroissait en proportion du plaisir qu'il causait aux autres; il aimait tout le monde et croyait que tout le monde l'aimait. Comme sa fortune était mince, il allait jusqu'à la dernière limite de son revenu; il n'avait nulle intention de laisser un sou à ses enfans : qu'importait un vil métal s'ils avaient de l'instruction? Car l'instruction, répétait-il volontiers, valait mieux que l'argent ou l'or. Aussi voulut-il se

charger de notre éducation, et il prit autant de peine pour former notre caractère que pour développer notre intelligence. Il nous disait que la bienveillance universelle était le premier lien et le ciment des sociétés; il nous enseigna à regarder les besoins de tout le genre humain comme les nôtres, à contempler avec affection et estime toute face humaine comme l'œuvre de Dieu. Il nous dressa à être de pures machines à compassion, et nous rendit incapables de résister à la moindre impression que produirait sur nous la misère réelle ou fictive. En un mot, nous fûmes parfaitement instruits dans l'art de dépenser des millions avant d'apprendre le talent plus nécessaire de gagner un écu. »

On devine aisément quel fut le résultat d'une pareille éducation, surtout appliquée à une nature aimante et généreuse, à un caractère imprévoyant et irréfléchi. « Les leçons de mon père, dit encore Olivier sous le masque de *l'homme noir*, m'ayant ainsi purifié de toute espèce de défiance et m'ayant dépouillé du peu de malice que la nature m'avait donnée, je ressemblais assez, à ma première entrée dans ce monde affairé et plein de ruse, à ces gladiateurs que les Romains faisaient descendre sans armure dans l'amphithéâtre. » Et de fait, les premiers pas qu'il fit seul le montrèrent ce qu'il devait être toute sa vie, le jouet de quiconque voudrait abuser de sa confiance et de sa crédulité. Il avait dix-sept ans, les vacances venaient de finir, et il retournait pour la dernière fois à Edgeworthstown : on le laissa partir seul en lui confiant un cheval qu'il devait renvoyer par une occasion, et on le gratifia d'une guinée. Il n'avait jamais été si riche; aussi résolut-il de voyager à petites journées, en vrai gentilhomme. La nuit venue, il n'était encore qu'à moitié route, à l'entrée de la petite ville d'Ardagh. Il arrêta le premier passant qu'il avisa, et lui demanda d'un ton important où était la meilleure auberge de l'endroit. Le passant, qui vit à qui il avait affaire, eut la malice de lui indiquer la maison du plus riche propriétaire d'Ardagh, M. Featherstone. Olivier y va tout droit; il carillonne, il commande qu'on mène son cheval à l'écurie et qu'on en ait grand soin. Les domestiques croient voir en lui un visiteur inattendu, ils s'empressent d'exécuter ses ordres et le conduisent au salon. Le maître du logis devine dès les premiers mots la méprise du jeune homme, et découvrant en lui, grâce à ses confidences empressées, le fils d'un ancien camarade d'université, il défend qu'on le détrompe. Olivier, charmé de la tenue de la maison et de la déférence qu'on lui montre, commande un souper délicat, fait apporter du vin fin, et invite l'aubergiste supposé, sa femme et ses filles, à prendre leur part du festin. En se retirant, il recommande qu'on l'éveille et qu'on prépare un pâté chaud pour son déjeuner. Ce ne fut qu'au moment de partir, et quand il demanda la carte à payer, qu'il fut averti de

son erreur. Il était plus tard le premier à rire de cette équipée, et il en a fait le nœud d'une de ses comédies : *les Méprises d'une Nuit.*

L'âge était arrivé pour Olivier d'entrer à l'université; mais deux événemens vinrent à ce moment même bannir de la maison paternelle l'heureuse aisance qui y régnait depuis quelques années. Le fils aîné, Henri, après avoir suivi avec honneur les cours de l'université et avoir conquis le titre de *scholàr*, qui devait le conduire à une chaire universitaire ou à une prébende, paya tribut à son tour au mauvais génie de la famille : à l'exemple de son père, il fit un mariage d'amour, sacrifiant à sa passion son titre de *scholar* et l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Il vint à vingt-deux ans s'établir à Pallas, où il ouvrit une petite école et où sa vie s'écoula dans les modestes fonctions de desservant, au traitement de 40 livres par an. Ainsi s'évanouirent les espérances que la famille avait fondées sur ce fils si sage, si vertueux, si bien doué, et pour l'éducation duquel elle s'était imposé tant de sacrifices. Ce n'est pas tout. Henri fut chargé de terminer l'éducation du fils d'un riche propriétaire : le jeune Hodson connut ainsi la sœur d'Henri, Catherine, s'en éprit, et l'épousa secrètement. Grandes furent la surprise et la douleur des deux familles quand le mariage fut déclaré. Les deux amans n'avaient obéi qu'à leur amour mutuel; mais la disproportion des fortunes était telle qu'on pouvait croire à une intrigue de la part des parens de la jeune fille. Pour aller au-devant de tout soupçon injurieux, Charles Goldsmith s'engagea à constituer à sa fille un douaire égal à la provision qui serait faite au jeune Hodson. Il tint scrupuleusement sa promesse, mais au prix du plus clair de son revenu, et il se trouva hors d'état d'assurer le sort de ses autres enfans, que cet excès de délicatesse voua pour toujours à la pauvreté.

Il ne fallait donc plus songer à envoyer Olivier à l'université comme pensionnaire, ainsi que l'on avait fait de son frère : il ne pouvait plus y entrer que comme boursier. A cette époque, les boursiers n'étaient pas seulement distingués des autres élèves par quelques différences dans le costume : ils étaient de plus astreints à diverses obligations dont on les a dispensés depuis, et dont les plus pénibles étaient de balayer les cours le matin, de servir les professeurs à table, et de ne manger qu'après que ceux-ci s'étaient retirés. L'amour-propre d'Olivier se révolta à l'idée d'entrer à l'université à de telles conditions : il fallut pour l'y décider les exhortations et l'influence de son oncle Contarine, qui lui-même avait été boursier autrefois, et qui ne manqua pas de s'en faire un argument. Olivier concourut donc pour une bourse, et il l'obtint, ce qui prouve qu'en somme ses premières études avaient été bonnes. A l'université, il se montra ce qu'il avait été au collége, un étudiant peu dili-

gent et médiocrement studieux, auquel on ne pouvait refuser une vive intelligence, mais qui ne tirait point parti de ses facultés. Il esquivait le plus qu'il pouvait les leçons des professeurs, et il employait le temps qu'il dérobait aux études à regarder les passans, assis sur le seuil de Trinity-College, ou dans sa chambre à lire de bons auteurs anglais. Il se prenait parfois d'une ardeur extrême pour le grec, puis le délaissait des mois entiers. S'agissait-il de rendre en vers une ode d'Horace ou un morceau de Virgile, personne ne pouvait s'en acquitter aussi bien que lui : en revanche, il avait en aversion les mathématiques, qui étaient en grand honneur à l'université, et il ne goûtait guère mieux la métaphysique. « A cette époque, dit *l'homme noir* en parlant de ses études, mon imagination et ma mémoire étaient loin d'être rassasiées, et elles étaient plus impatientes d'acquérir des connaissances nouvelles que désireuses de raisonner sur celles que j'avais déjà. »

C'était pour Olivier un grand sujet de chagrin que d'être boursier : il en était d'autant plus mortifié, qu'il avait retrouvé à l'université des camarades de pension, des voisins, et même des parens éloignés. Les obligations imposées aux boursiers froissaient sa fierté; il en garda toujours un souvenir pénible, et il y fait allusion dans plusieurs de ses ouvrages. « N'est-ce point l'orgueil lui-même, dit-il dans son *Essai sur la Littérature polie*, qui a soufflé aux professeurs de nos universités l'absurde fantaisie de se faire servir à leurs repas et dans d'autres occasions publiques par les pauvres jeunes gens qui, désireux de s'instruire, profitent des bourses fondées par la charité. Quelle contradiction que d'enseigner aux gens les arts libéraux et de les traiter en même temps comme des esclaves, de leur faire étudier la liberté et pratiquer la servitude! » La pénurie vint bientôt s'ajouter à ses autres ennuis; il perdit son père quelques mois après son entrée à l'université, et les petits envois d'argent qui lui étaient faits quelquefois par sa famille cessèrent entièrement; il lui aurait même fallu quitter l'université sans un peu d'aide que lui donna son oncle Contarine. Aussi il lui arriva plus d'une fois de mettre en gage ses effets et ses livres, quand il s'était laissé aller à quelque dépense imprudente. Ce n'est point qu'il cherchât à se procurer des plaisirs que sa position de fortune lui interdisait; mais, bon, généreux et confiant, il se laissait aisément dépouiller du peu qu'il possédait par des amis peu scrupuleux. Les pauvres surtout étaient pour ses modestes finances une cause perpétuelle de ruine. Dès cette époque, il lui était impossible de rencontrer un malheureux sans lui donner tout ce qu'il avait d'argent. Les mendians de Dublin le reconnaissaient à son costume de boursier, à sa robe noire sans manches, à son chapeau rouge, et lui faisaient fréquem-

ment cortége. Une matinée d'hiver, un des camarades d'Olivier le trouva blotti dans la plume de son matelas, qu'il avait décousu; la veille, Olivier avait été abordé par une pauvre femme accompagnée de plusieurs petits enfans qui se mouraient de faim et de froid : n'ayant rien à leur donner, il les avait amenés jusqu'au collége, et leur avait jeté par la fenêtre de sa chambre ses draps et ses couvertures.

Lorsqu'une de ces libéralités irréfléchies avaient mis ses finances en désarroi, lorsque la bourse de ses amis était à sec, lorsqu'il avait engagé ses livres et ne pouvait plus, comme le disait un de ses professeurs, *mutare quadrata rotundis*, il lui restait encore une ressource : c'était de composer une ballade sur les événemens du jour. Il y avait dans Montrath-Street, à l'enseigne du Renne, un libraire qui publiait de petits livres à l'usage des classes populaires, et qui lui achetait toutes ses ballades à raison de 5 shillings. Le pauvre garçon se cachait soigneusement d'écrire des choses aussi profanes : un pareil emploi de son temps eût scandalisé toute l'université, et pourtant il y avait au fond de son cœur une invincible tendresse pour ces enfans désavoués de sa veine. Il lui arrivait de passer des soirées entières à suivre de rue en rue les musiciens ambulans pour leur entendre chanter sa dernière ballade, et si la foule criait bravo, si les auditeurs en s'éloignant fredonnaient un de ses couplets, Olivier ravi regagnait d'un pas plus léger son humble couchette.

Telles étaient du reste l'insouciance de son caractère et son ingénuité, qu'un rien suffisait à le distraire des peines les plus vives. Un étudiant noble s'était-il permis quelque allusion humiliante à sa pauvreté, avait-il subi les reproches d'un professeur, était-il atteint d'un accès de nostalgie : il s'enfermait dans sa chambre, prenait sa flûte, dont il jouait agréablement, et au bout d'une heure il était redevenu le plus léger, le plus étourdi, le plus bruyant des étudians. Nombre de ses camarades recherchaient sa société, parce que nul n'aimait plus à rire, à dire et à faire des folies, et ne savait mieux chanter un gai refrain. Malheureusement aussi nul n'était plus faible et plus facile à se laisser entraîner. En mai 1747, les étudians, qui croyaient avoir à se plaindre de la police, se saisirent de quelques constables, les rouèrent de coups et leur firent prendre un bain dans les réservoirs de l'université. Plusieurs furent expulsés à la suite de cet esclandre, d'autres furent condamnés à une réprimande publique. Olivier fut du nombre de ces derniers. Ce ne fut pas sa seule équipée; il avait pour répétiteur un des dignitaires de l'université, le docteur Wilder, homme violent et emporté, que ses passions conduisirent à une fin tragique. Celui-ci traitait avec une sévérité vraiment décourageante un élève dont il aurait tout

obtenu par la douceur : en outre, il ne prisait que les mathématiques, et les goûts d'Olivier étaient tout littéraires. Ce fut bientôt une guerre acharnée entre l'élève et le maître. Un jour, il y avait réunion dans la chambre de Goldsmith, on y buvait du punch en dépit des règlemens, on y chantait, et le tapage était grand. Averti par le bruit, le docteur Wilder arrive, et sa vue met en fuite les coupables. Olivier, accablé de reproches et poussé à bout, répond par une impertinence; le professeur, irrité, le jette à terre d'un coup de poing. C'était plus qu'Olivier ne pouvait supporter. Il se persuade qu'il ne peut rester à l'université après un tel affront, il vend ses livres, il emprunte à ceux de ses camarades qui lui ouvrent leur bourse, et le voilà parti furtivement. Où allait-il? Il n'en savait rien : sa seule idée était de gagner les côtes et de s'embarquer pour l'Amérique. Ses faibles ressources furent bientôt épuisées. En approchant de Cork, il n'avait plus en poche qu'un seul shilling sur lequel il vécut trois jours; son dernier penny dépensé, il erra encore un jour ou deux sans prendre de nourriture, et il serait mort de faim si une jeune fille, le voyant de grand matin hâve, exténué et se soutenant à peine, ne lui avait donné une assiette de petits pois. Ce souvenir demeura gravé dans son esprit, et aux derniers jours de sa vie, il parlait encore du bonheur avec lequel il avait dévoré ce plat de petits pois. Vaincu par la famine, il prit le parti d'écrire à son frère. Henri accourut, le fit soigner, l'habilla de neuf et le reconduisit lui-même à l'université, où il parvint à le réconcilier avec le docteur Wilder.

Le 27 février 1749, Olivier fut reçu bachelier ès-arts. Pleins de confiance dans ses facultés brillantes et sa facilité, ses parens avaient compté qu'il s'ouvrirait la voie des honneurs universitaires : les succès qu'il avait obtenus dans les examens, chaque fois qu'il s'était préparé sérieusement, autorisaient ces espérances, qui furent trompées, car Olivier fut reçu le dernier de sa promotion. Il revint dans sa famille, et comme sa mère, réduite à une extrême pauvreté, avait peine à suffire à l'entretien de ses plus jeunes enfans, il résidait le plus habituellement auprès de son frère Henri, qu'il aidait dans la direction de son école. Deux années s'écoulèrent ainsi dans une oisiveté presque complète : il employait une partie de ses journées à lire des récits de voyages, des contes et des romans, il passait le reste du temps à visiter ses parens et ses amis; puis il donnait rendez-vous dans une auberge aux jeunes désœuvrés du pays, et les soirées s'écoulaient à jouer au whist, à chanter des chansons et à échanger des plaisanteries de village. Dans cette société, à laquelle il était fort supérieur par l'éducation et l'intelligence, il contracta une certaine vulgarité de manières dont la fréquentation de la bonne

compagnie ne put jamais le corriger. Ajoutons que les plaisirs de Londres ne valurent jamais non plus, à ses yeux, les divertissemens de sa jeunesse.

« Quand je songe, dit-il dans un de ses essais, aux champs où la première partie de ma vie s'est écoulée au sein de la solitude et loin de toute ambition, je ne puis me défendre d'un certain chagrin à la pensée que ces jours heureux ne doivent jamais revenir. Dans cette retraite, la nature entière semblait contribuer à mes plaisirs. Je ne raffinais pas alors sur le bonheur: j'étais charmé des plus gauches efforts d'une gaieté rustique, je regardais les énigmes comme la production la plus haute de l'esprit humain, et jouer aux propos interrompus me paraissait la façon la plus raisonnable d'employer une soirée. Je serais trop heureux, si une illusion aussi charmante pouvait durer encore. L'âge et l'expérience, à mon avis, n'ont d'autre effet que de nous aigrir le caractère. Mes divertissemens peuvent être plus raffinés aujourd'hui; ils sont infiniment moins agréables. Le plaisir que le meilleur acteur peut me faire n'est point à comparer à celui que me donnait un farceur de village en contrefaisant le sermon d'un quaker. La voix de la plus habile chanteuse me paraît manquer d'harmonie quand je songe à la vieille servante qui me chantait les ballades du pays. »

Si douce et si agréable que fût pour lui cette existence désœuvrée, elle ne pouvait se prolonger. Les parens d'Olivier le pressèrent d'entrer dans les ordres. L'église avait toujours été la carrière de prédilection des Goldsmith; un de leurs cousins venait d'être élevé à la dignité de doyen de Cloyne, et pourrait le protéger. Olivier ne se sentait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il se reconnaissait incapable d'en pratiquer les vertus, et le costume seul lui inspirait une aversion ridicule, mais insurmontable. Il se rendit cependant aux désirs des siens, et alla se présenter devant l'évêque d'Elphin. A sa grande joie, l'évêque refusa de l'ordonner, parce qu'il était trop jeune. Peut-être aussi l'évêque trouva-t-il qu'Olivier n'avait pas une gravité suffisante; peut-être avait-il entendu parler de ses équipées à l'université. Olivier ne voulut point approfondir les causes d'un refus qui le comblait d'aise, et revint au plus vite annoncer son échec. Son oncle Contarine lui procura aussitôt une place de précepteur dans une des plus riches familles du comté de Roscommon. Les habitudes sédentaires de cette famille et la contrainte continuelle qu'il fallait s'imposer lui rendirent le métier de précepteur insupportable. Au bout d'un an, il demanda son congé; on lui compta trente guinées et on lui fit présent d'un bon cheval. A la tête d'une pareille fortune, il ne songea point à retourner chez ses parens. Le moment lui parut arrivé de réaliser les projets de voyage qui avaient toujours occupé son esprit. Il se rendit tout droit à Cork, vendit son cheval en arrivant, et alla incontinent retenir sa place à bord d'un

navire qui partait pour l'Amérique. Par une juste défiance de son incurable prodigalité, il voulut payer d'avance le prix de son passage. Le vent était contraire, et il ne changea pas de plusieurs jours. Que faire à Cork? Le capitaine présenta Olivier dans plusieurs maisons. Olivier, qui se liait aisément, eut bientôt fait des amis par lesquels il se laissa emmener à la campagne. Quand il revint à Cork, il n'y retrouva plus le navire : le vent était tout à coup devenu bon, et le capitaine, après avoir fait chercher partout son passager, s'était décidé à partir sans lui. Il ne restait à Goldsmith qu'une couple de guinées; il acheta un cheval hors d'âge, qu'il baptisa du nom de *Fiddleback* à cause de son excessive maigreur, et il reprit lentement le chemin de Ballymahon avec 5 shillings dans sa poche. En route, il vint à songer à un de ses anciens condisciples qui l'avait souvent invité à venir chez lui, lorsqu'ils étaient à l'université; il résolut d'aller lui demander assistance. Son ami commença par le recevoir à bras ouverts, puis, découvrant en lui un emprunteur, changea aussitôt de conduite et de langage. Il fit souper Olivier avec du petit-lait et du pain noir, et le lendemain, au lieu de lui prêter de l'argent, lui donna un bon conseil : « Défaites-vous de votre cheval, lui dit-il; je puis vous en fournir un qui ne vous coûtera point à nourrir et vous conduira partout où vous voudrez aller. » Et il présenta à Olivier un gros bâton de chêne. D'autres demeures furent plus hospitalières, et après une disparition de six semaines, Olivier fit son entrée à Ballymahon perché sur le fidèle *Fiddleback*. Il n'osa point se présenter tout d'abord devant sa mère après cette nouvelle mésaventure, et pour la fléchir il lui adressa le récit de sa folle expédition dans une lettre qui peut soutenir la comparaison avec les meilleurs chapitres du *Vicaire de Wakefield*.

Voilà donc l'enfant prodigue revenu encore une fois à la maison. Le gronder était chose facile, mais ne menait à rien. Il reconnaissait ses torts de la meilleure foi du monde, il renchérissait sur tous les reproches qu'on pouvait lui faire. Il n'y avait pas moyen de tenir rigueur à une nature si douce, si confiante et si bonne. Il fallait cependant lui trouver une carrière. Un conseil de famille fut tenu : puisque Olivier ne convenait pas à l'église, et que l'enseignement ne lui convenait pas, ne pouvait-il essayer du barreau? Il fut décidé qu'il retournerait à Dublin pour y suivre les cours de droit : l'oncle Contarine, toujours indulgent, lui donna 50 guinées pour ses dépenses d'une année. Olivier n'était point encore au bout de ses mésaventures. En entrant dans Dublin, il fit rencontre d'une ancienne connaissance : c'était un de ses compatriotes, un mauvais sujet, qui, flairant en lui une dupe, l'entraîna dans une maison de jeu et le dépouilla de son dernier shilling. La confusion d'Olivier

fut au comble quand il se vit sur le pavé de Dublin sans un écu. Il ne savait quel parti prendre, et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il eût le courage d'annoncer à sa famille ce qui lui était arrivé. Il n'osa point écrire à sa mère, ce fut à son oncle Contarine qu'il s'adressa, et cet excellent homme fut comme toujours le premier à lui pardonner. Olivier revint passer quelques mois auprès de son frère; mais une discussion assez vive qu'il eut avec Henri lui fit comprendre la nécessité de s'éloigner et de se créer enfin une carrière. Sur le conseil de son cousin, le doyen de Cloyne, il résolut d'étudier la médecine, et demanda à être envoyé à Édimbourg, dont l'enseignement médical était alors en grande réputation. On se rendit à son désir. Son oncle, son frère, son beau-frère Hodson, s'engagèrent tous à contribuer à son entretien; mais on eut cette fois la précaution de ne lui donner que l'argent nécessaire au voyage, en lui annonçant qu'on lui ferait parvenir sa petite pension à mesure de ses besoins. L'expédient réussit : Olivier arriva sans encombre à Édimbourg en octobre 1752. En descendant du coche, il déposa ses effets dans la première hôtellerie qu'il aperçut, et, pressé de voir la ville, il sortit aussitôt, sans s'informer du nom de l'hôtelier ni même du nom de la rue où celui-ci demeurait. Quand il se fut bien promené et que l'heure de dîner fut venue, il lui fut impossible de retrouver son chemin. Il erra jusqu'au soir de rue en rue, et il était menacé de coucher à la belle étoile lorsqu'un heureux hasard lui fit rencontrer le commissionnaire qui le matin avait porté son petit bagage.

Goldsmith passa dix-huit mois à Édimbourg. Il paraît y avoir assez bien employé son temps. Dans le petit nombre de ses lettres qui ont été conservées, il parle avec une admiration sincère du professeur d'anatomie Munro, et le jugement qu'il porte sur les autres professeurs atteste une certaine assiduité aux cours. La chimie était l'étude qui lui plaisait le plus, et il se lia assez étroitement avec Joseph Black, qui devait s'illustrer par des découvertes considérables dans cette science. Plusieurs des compagnons d'études de Goldsmith à Édimbourg, les docteurs Farr et Sleigh, M. Lauchlan Macleane, qui devait plus tard faire figure dans la politique, gardèrent bon souvenir de leurs relations avec lui, et demeurèrent ses amis. Ce n'est pas qu'il fût devenu un modèle de régularité : il avait retrouvé en Écosse un certain nombre de compatriotes, et avec eux il ne recherchait que la réputation d'un gai convive et d'un bon compagnon. On se donnait rendez-vous dans une taverne pour chanter des chansons irlandaises, et tourner en dérision l'avarice, la raideur et l'hypocrisie des Écossais. Sur ce sujet, Goldsmith ne tarissait pas : il avait toujours prêt un bon mot ou un couplet contre l'Écosse.

Quel que fût son goût pour les réunions joyeuses, il n'eut néanmoins aucune faute grave à se reprocher. De temps en temps, l'ennui le prenait : il faisait alors une excursion de quelques jours dans les *Highlands* ou dans le nord de l'Angleterre, puis il revenait à ses livres. Quand il crut n'avoir plus rien à apprendre à Édimbourg, il fit agréer à son oncle le projet d'aller passer quelques mois à Paris, puis ensuite à Leyde, où il se proposait d'entendre le célèbre Albinus. Il se promettait d'autant plus de fruit de ce voyage, qu'il savait assez bien le français. Après avoir réuni 33 guinées, il se rendit à Leith pour chercher les moyens de passer en France. Il ne trouva dans le port qu'un navire à destination de Bordeaux : ce n'était pas le chemin le plus direct pour aller à Paris; mais le capitaine l'ayant assuré qu'il trouverait à son bord excellente compagnie, Goldsmith, qui n'y regardait pas de si près, se laissa persuader et retint son passage. Il était à la veille de s'embarquer, lorsqu'il fut arrêté à la requête d'un tailleur. Avec son imprudence ordinaire, il avait répondu pour un de ses amis qui négligea de tenir ses engagemens. Il passa quinze jours en prison. Dans une lettre à son oncle, il représente ce contre-temps comme le plus grand bonheur qui pouvait lui arriver : en effet, le navire sur lequel il devait s'embarquer fit naufrage à l'entrée de la Gironde et se perdit corps et biens. Mis en liberté, Goldsmith s'embarqua pour Rotterdam, d'où il gagna Leyde. Il trouva les professeurs de cette ville, à l'exception d'Albinus et de Gaubius, fort au-dessous de leur réputation et inférieurs de tous points aux professeurs d'Édimbourg. Aussi consacra-t-il beaucoup moins de temps à leurs leçons qu'à l'étude de la langue et de la littérature françaises, et à l'observation des mœurs du pays. Ses lettres à son oncle et plusieurs passages de ses écrits contiennent sur la Hollande et le caractère de ses habitans les appréciations les plus justes et les plus fines. On ne doit point trop s'en étonner : les esprits les plus réfléchis et les plus positifs ne sont pas les mieux doués pour l'étude des mœurs; ils sont trop portés à juger ce qu'ils voient d'après des idées préconçues, à ramener toutes les actions des hommes à un calcul. Goldsmith voyait juste et bien, précisément parce qu'il ne prétendait point au titre d'observateur, parce qu'il obéissait uniquement à la curiosité qui était un des traits dominans de son caractère. Il n'avait de parti-pris sur rien, et, quelque part qu'il se trouvât, il arrivait disposé à tout admirer. C'était presque toujours à ses dépens qu'il apprenait à connaître le mauvais côté des hommes et des choses. Avec son humeur inquiète, ses habitudes de dissipation, son goût pour les plaisirs peu coûteux, sa facilité à se lier, il pénétrait un peu partout et frayait avec tout le monde. Il n'entrait point dans une hôtellerie sans faire

causer l'aubergiste; il ne rencontrait pas un paysan sans l'arrêter et lui demander son histoire. Or, pour bien juger une nation, il n'est rien de tel que de voir de près les mœurs du peuple : les hautes classes de la société se ressemblent à peu près partout par l'effet naturel de l'éducation, qui est sensiblement la même dans tous les pays civilisés; les classes populaires gardent plus fidèlement la physionomie nationale, et les différences de caractère s'accusent chez elles par des traits plus prononcés et plus faciles à saisir.

On ne connaît guère sur le séjour de Goldsmith à Leyde que les détails fournis par un de ses compatriotes, le docteur Ellis, qui y étudiait en même temps. Il recherchait assidûment la compagnie des professeurs et des hommes instruits de la ville, et il en était bien accueilli : une grande partie de son temps se passait en entretiens sur la littérature et les sciences. Sa pauvreté était plus grande encore qu'à Édimbourg : non-seulement la vie était beaucoup plus chère à Leyde qu'en Écosse, mais l'éloignement et la difficulté des communications ne lui permettaient de recevoir que très rarement des secours de sa famille. Il donnait à l'occasion des leçons d'anglais, mais cette ressource précaire lui manquait souvent. Dans ses jours de détresse, il recourait à la bourse des trois ou quatre étudians anglais qu'il avait trouvés à Leyde; parfois aussi il se laissait aller à tenter la chance du jeu. La Hollande était alors par excellence le pays des joueurs; les moindres villes étaient remplies de maisons de jeu que fréquentaient toutes les classes de la société. Un jour, Goldsmith montra au docteur Ellis une somme considérable qu'il avait gagnée la veille; Ellis lui donna le conseil de la mettre de côté, parce qu'elle pouvait suffire pour longtemps à ses besoins. Goldsmith se déclara tout à fait de cet avis; mais, à la première invitation qui lui fut faite, il joua de nouveau et reperdit tout ce qu'il avait gagné. Cependant une année s'était écoulée depuis son arrivée à Leyde, où il s'était proposé de ne séjourner que quelque mois; le moment était venu de retourner en Irlande, et il n'avait point pris, faute d'argent, le grade de docteur. Goldsmith se dit qu'il ne pouvait rentrer dans son pays sans avoir vu Paris, où enseignaient alors Farhein, Petit et Duhamel Dumonceau. A quoi lui aurait servi d'avoir étudié à fond la langue française, s'il ne profitait pas d'une connaissance aussi utile? Il emprunta donc au docteur Ellis la somme nécessaire pour se rendre à Paris. En quittant son ami, il passa devant l'établissement d'un fleuriste qui prétendait vendre à bon marché des oignons de tulipes rares. Goldsmith se souvint tout à coup de la passion de son oncle Contarine pour les fleurs, et crut trouver une excellente occasion de témoigner sa reconnaissance à son parent. Il acheta toute une collection d'oignons de tulipes pour les en-

voyer en Irlande. Cette emplette épuisa presque complétement sa bourse; il n'en persista pas moins dans ses projets de voyage. La mort toute récente du baron Louis de Holberg venait de ramener l'attention sur les débuts de cet homme célèbre. On rappelait que, fils d'un simple ouvrier, il avait appris seul à lire, qu'à l'âge de dix-sept ans il avait entrepris de faire le tour de l'Europe, et qu'il avait exécuté son dessein à pied, sans autre ressource qu'une voix agréable et un peu de talent pour la musique. Goldsmith, qui a raconté l'histoire de Holberg, pensa qu'il en pouvait faire autant que lui : il était jeune, vigoureux, quoique de petite taille, et familiarisé depuis longtemps avec la pauvreté et les privations; il savait plusieurs langues et pouvait, au besoin, tirer parti de ses connaissances médicales. Il quitta donc Leyde en février 1755 et se mit en route pour la France à petites journées. Il visita Bruxelles, Anvers, puis Louvain, où il passa quelques mois; on croit même qu'il y subit un examen de médecine. On sait très peu de chose de son séjour en France. Goldsmith, même quand il fut arrivé à la célébrité, ne faisait point difficulté de raconter les expédiens auxquels la pauvreté l'avait réduit; mais ses amis de haut parage lui firent honte de ces sortes de confidences, comme si elles pouvaient jeter sur lui quelque discrédit. Goldsmith, avec sa docilité ordinaire, en crut leurs conseils; il poussa même le soin jusqu'à effacer dans les dernières éditions de ses ouvrages les allusions à sa vie passée qui avaient pu lui échapper. Il nous apprend cependant lui-même qu'il suivit à Paris le cours de chimie de Rouelle, et il paraît avoir été présenté à Voltaire : du moins il ne parle jamais du grand écrivain que comme d'une personne qu'il a connue et avec laquelle il a conversé. Il quitta Paris à la suite d'un gentilhomme anglais qui allait faire un voyage en Suisse. Il parcourut avec lui la Lorraine, la Franche-Comté, l'Alsace, le duché de Bade et toute la Suisse jusqu'à Genève. Là une séparation eut lieu : Goldsmith était trop près de l'Italie pour résister à la tentation de la visiter. Il poursuivit donc son voyage à pied, il traversa les états de Venise, le Tyrol, et pénétra jusqu'en Carinthie; découragé par la grossièreté des habitans et leurs mœurs peu hospitalières, il revint bientôt sur ses pas et parcourut la Lombardie, la Toscane et le Piémont. Il paraît avoir séjourné quelque temps à Padoue, dont l'université avait alors une célébrité européenne, et y avoir pris le grade de docteur. La façon dont il subvenait à ses dépenses mérite d'être rapportée. C'était alors l'usage, dans les universités et les couvens d'Italie, que, les jours de thèse, du lever au coucher du soleil, les candidats au doctorat se tinssent prêts à argumenter contre tout venant, et tout argumentant étranger qui se présentait et faisait preuve de quelque capacité avait droit à une petite rétribution

en argent, à un dîner et à un lit pour la nuit. Le premier soin de Goldsmith, en arrivant dans une ville, était de s'enquérir s'il y aurait prochainement une soutenance de thèses, afin de gagner, à la pointe de sa logique, de quoi poursuivre sa route; mais, quand il eut franchi les Alpes et pénétré dans le midi de la France, il lui fallut renoncer à ce moyen ingénieux de pourvoir à ses besoins. Sa flûte, qui jusque-là n'avait été pour lui qu'une distraction, devint alors sa principale ressource. Il cheminait toute la journée; quand la nuit approchait, il s'arrêtait dans le voisinage de quelque ferme de bonne apparence et jouait les airs les plus gais de son répertoire. Les paysans ne manquaient jamais de venir sur leur porte, d'encourager le musicien à recommencer, et de lui offrir, pour prix de sa complaisance, une place au souper et un lit. Goldsmith, dans son poème du *Voyageur,* a peint cette scène qui se renouvelait tous les jours.

« Que de fois les sons enroués de ma flûte ont conduit la danse joyeuse dans les pays où la Loire murmure, où de grands ormes croissent le long du fleuve, où l'onde rafraîchit le souffle du zéphyr! Musicien inhabile, en vain mes rudes accords bravaient toute mesure, et mettaient les danseurs en défaut : tout le village n'avait qu'une voix pour vanter mon talent, et dansait, oublieux des heures qui s'enfuyaient. »

Grâce à l'hospitalité des paysans français, dont il s'est plu à célébrer le bon cœur et la générosité, Goldsmith put traverser toute la France, et au printemps de 1756 il débarquait à Douvres. Il était alors dans sa vingt-huitième année. Le jour où il touche le sol de l'Angleterre, la vie du vagabond sans souci, qu'entraînaient le caprice et le goût des aventures, est terminée; celle de l'homme de lettres va commencer.

II.

On ne sait comment fit Goldsmith pour se rendre de Douvres à Londres : on a prétendu, mais sans preuve aucune, qu'il s'était engagé dans une troupe de comédiens ambulans. Il arriva dans la grande capitale, comme il le disait lui-même, « sans argent, sans amis, sans recommandations et sans impudence. » Ce fut en vain qu'il écrivit à sa famille : depuis un an, celle-ci n'avait point entendu parler de lui, et une pauvreté croissante la mettait hors d'état de lui venir en aide. On ignore comment il trouva le moyen de subsister. Dix ans plus tard, dînant chez de grands personnages, il frappa de surprise toute la compagnie en commençant un récit par ces mots : « Quand je vivais avec les mendians d'Axe-Lane. » La

première profession à laquelle il songea pour avoir du pain fut celle de maître d'études. Il se présenta sous un nom supposé dans un pensionnat des environs de Londres : on lui demanda s'il pouvait se recommander de quelqu'un ; il donna l'adresse du docteur Radcliff, un de ses anciens professeurs de Dublin, auquel il écrivit le jour même pour le prier de ne pas dévoiler son mensonge, et de laisser sans réponse la demande de renseignemens qui lui serait faite. Il espérait dans l'intervalle mériter par sa bonne conduite d'être conservé; mais le silence du docteur Radcliff fut interprété contre lui, et il perdit sa place. Il pensa alors à entrer comme préparateur dans une pharmacie; mais le manque de recommandation le fit partout éconduire. Enfin un pharmacien nommé Jacob, touché de son dénûment et de sa candeur, et découvrant par ses réponses qu'il savait réellement la chimie, consentit à le prendre avec lui. Il était depuis quelques mois dans cette humble position, lorsqu'il rencontra un de ses camarades d'Édimbourg, le docteur Sleigh. Celui-ci lui fit le meilleur accueil, l'exhorta à quitter la pharmacie pour la médecine, et lui donna de quoi acquérir un habit noir, une perruque et une canne, c'est-à-dire les trois quarts de la science du médecin. Malheureusement un praticien qui débute, qui n'a point d'amis pour le vanter ni d'aplomb pour se faire valoir, est sûr de n'avoir d'autres cliens que les pauvres. Ainsi arriva-t-il de Goldsmith, qui ne payait pas de mine, et dont l'humble logis trahissait la pauvreté; il n'était appelé que par les indigens, et, avec le caractère qu'on lui a vu, il était plutôt d'humeur à donner à ses malades le peu qu'il avait qu'à leur réclamer ses honoraires. Les pauvres sont d'ordinaire reconnaissans de ce que l'on fait pour eux : un ouvrier imprimeur que Goldsmith avait soigné avec sa bonté ordinaire, et qui avait pénétré le secret de sa misère, lui donna le conseil de s'adresser à l'imprimeur chez lequel lui-même travaillait, qui était un homme riche, bienfaisant et secourable. C'était Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*. Goldsmith obtint d'utiliser comme correcteur d'épreuves ses loisirs trop fréquens. Il rencontra chez Richardson l'auteur des *Nuits*, Young, alors le poète à la mode, qui daigna quelquefois causer avec l'humble correcteur. L'ambition littéraire de Goldsmith se réveilla : à Leyde comme à Édimbourg, il n'avait pas cessé de faire des vers, et de Genève il avait adressé à son frère la première ébauche du *Voyageur*. Il commença une tragédie dont il écrivit au moins trois actes, et dont il soumit des fragmens à son patron. Il ne paraît pas que Richardson ait encouragé cet essai, dont aucune trace n'a pu être retrouvée; Goldsmith l'aura sans doute détruit, comme toutes les œuvres de sa jeunesse. Du reste, ni son travail de correcteur ni ses ordonnances ne suffisaient à le

faire vivre; sa détresse était si grande qu'ayant fait un large accroc à son habit, il ne put s'acheter un nouveau vêtement et dut faire raccommoder l'ancien. Quand il était appelé quelque part, il avait soin de tenir son chapeau contre sa poitrine, afin de dissimuler la pièce malencontreuse. Un érudit ayant laissé par testament une rente de 300 guinées pour le savant qui voudrait aller déchiffrer les inscriptions gravées sur certaines montagnes d'Arabie, Goldsmith médita de tenter l'aventure, quoiqu'il ne sût pas un mot des langues orientales. Il était encore poursuivi par cette folle pensée, lorsqu'il retrouva à Londres un autre de ses camarades d'Édimbourg : c'était le fils du docteur Milner, qui tenait à Peckham, aux environs de Londres, un pensionnat en grande réputation. Milner proposa à Goldsmith de suppléer son père, qui était fréquemment malade : cette offre fut acceptée avec empressement par le poète, dont toute l'ambition, a-t-il dit lui-même, était alors de vivre. Goldsmith se fit bientôt aimer des élèves : il avait toujours des histoires à leur raconter pendant les récréations; il jouait de la flûte pour les distraire, il était indulgent sur la discipline, et, pour peu qu'il fût en fonds, il ne fallait pas le prier beaucoup pour qu'il régalât tout le monde de gâteaux ou de fruits. Le reste de ses appointemens passait en aumônes à tous les pauvres qu'il trouvait sur son chemin, et, s'il avait une emplette à faire, il était presque toujours obligé de demander une avance. Mme Milner lui disait alors en riant : « Il vaudrait mieux pour vous, monsieur Goldsmith, me laisser prendre soin de votre argent, comme je fais pour quelques-uns de nos jeunes gens. » Et Goldsmith répondait avec bonhomie : « Vous avez bien raison, madame; j'en aurais aussi grand besoin qu'eux. »

Le docteur Milner était en relation avec le libraire Griffiths, fondateur de la *Revue Mensuelle*, le premier recueil littéraire qui ait réussi à vivre en Angleterre; il fournissait quelquefois des articles à la *Revue* et Griffiths venait de temps en temps dîner à Peckham. Goldsmith eut donc occasion de voir le libraire, et les connaissances variées qu'il déploya dans la conversation donnèrent à celui-ci l'idée de se l'attacher comme collaborateur. Le parti tory venait de fonder la *Revue Critique* pour faire concurrence à la *Revue Mensuelle*, et en avait confié la direction à un homme d'un véritable talent, à Smollett. Griffiths éprouvait le besoin de nouveaux aides pour soutenir la lutte : il offrit à Goldsmith la table et le logement chez lui, et un traitement fixe s'il voulait écrire pour la *Revue Mensuelle*. L'engagement fut conclu pour un an; mais il fut résilié au bout de cinq mois. Griffiths, qui était par-dessus tout un homme d'affaires, croyait avoir acquis Goldsmith corps et âme, et, pour prix d'une maigre pitance, l'écrasait de besogne. Goldsmith écrivait tous les

jours au moins depuis neuf heures jusqu'à deux, souvent beaucoup plus tard; le reste de la journée suffisait à peine pour les lectures indispensables. On lui demanda en effet pour un seul numéro, celui de mai 1757, cinq articles étendus et vingt-trois notices sur des livres nouveaux. Il était donc plus esclave qu'il n'avait jamais été à Peckham; mais ce qui le révoltait bien plus encore que ces exigences excessives, c'était de voir le libraire allonger ou raccourcir ses articles, en bouleverser l'ordonnance ou en changer les conclusions, et faire remanier par sa femme ceux qu'il ne revoyait pas lui-même. Aucun des articles de la *Revue Mensuelle* n'est signé; un registre trouvé dans les papiers de Griffiths a fait savoir cependant ceux qui appartiennent au docteur Milner, ceux qui sont de la main du docteur Granger, un autre des amis de Goldsmith, et ceux qui sont l'œuvre du poète. Parmi ces derniers, il en est de remarquables, notamment ceux qu'il consacra à l'*Essai* de Burke sur le beau, et aux *Odes* de Gray. Celui-ci est surtout curieux, parce qu'il fait connaître les idées de Goldsmith sur la poésie avant qu'il eût rien publié lui-même, et prouve ainsi que ces idées ne furent point formées après coup.

Gray, dont on ne lit plus guère qu'une touchante élégie intitulée *le Cimetière de Village,* était alors fort prisé dans le beau monde, qui saluait en lui le Pindare de l'Angleterre. C'était un de ces lyriques érudits et beaux esprits qui font de l'enthousiasme à froid, cherchent laborieusement *un beau désordre,* et n'aboutissent avec beaucoup d'efforts et de talent qu'à produire des œuvres artificielles, dépourvues de vie et de réalité. Tout en rendant justice aux mérites de Gray, Goldsmith démontre très bien que les imitateurs trop fidèles de Pindare ne s'attachent qu'aux procédés matériels, c'est-à-dire au côté éminemment périssable de sa poésie, tandis qu'ils en négligent le côté toujours vivant, et que le vrai moyen d'égaler l'inspiration des anciens, ce n'est pas de la contrefaire, mais de la puiser aux mêmes sources :

« C'est avec regret, disait Goldsmith, que nous voyons des talens si capables de charmer tout le monde se dépenser en efforts qui peuvent tout au plus plaire au petit nombre. Nous ne pouvons voir ce poète nouveau demander la réputation aux lettrés sans être tenté de lui donner le conseil qu'Isocrate répétait à ses élèves : *Étudiez le peuple.* Cette étude est ce qui a conduit à l'immortalité les grands maîtres de l'antiquité. Pindare lui-même, dont notre moderne lyrique est l'imitateur, semble se régler entièrement sur ce principe. Ses ouvrages s'adaptaient exactement au caractère de ses compatriotes. Irrégulier, enthousiaste, rapide dans ses transitions, il écrivait pour un peuple inconstant, d'une vive imagination et d'une exquise sensibilité. Il faisait choix des sujets les plus populaires, et toutes ses allu-

sions portent sur des usages qui de son temps étaient parfaitement connus du dernier des Grecs.

« M. Gray n'a point les avantages de l'écrivain grec. Il s'adresse à un peuple qui se laisse malaisément pénétrer par des idées nouvelles, qui s'attache avec obstination aux idées anciennes, qui s'échauffe difficilement, et se refroidit avec une égale lenteur. Rien ne convient moins au caractère de notre nation que cette sorte de poésie qui nous surprend par des élans inattendus, où il faut se hâter de saisir la pensée sous peine de la laisser échapper, et où le lecteur doit avoir sa bonne part de l'enthousiasme du poète pour jouir de ses beautés. Les *Odes* de M. Gray ont sans doute beaucoup de l'inspiration de Pindare; mais elles ont pris aussi l'apparente obscurité, les transitions soudaines, les épithètes hasardées de ce grand maître, et dans ces beautés cherchées par l'auteur, la généralité des lecteurs ne verra probablement que des défauts. En somme, ces odes sont dans une certaine mesure une reproduction de ce qu'aujourd'hui Pindare nous paraît être, mais non pas de ce qu'il était pour les états de la Grèce, lorsqu'ils se disputaient l'honneur de l'applaudir, et qu'on voyait Pan lui-même danser au son de ses mélodies. »

Sorti des mains de Griffiths, Goldsmith reprit l'exercice de la profession médicale; il écrivait de temps en temps dans le *Magasin littéraire,* recueil récemment fondé par Newbery, et il traduisait pour les libraires des ouvrages français. Sa principale distraction était d'aller quelquefois au café du Temple-Exchange, près de Temple-Bar, où se réunissaient beaucoup de jeunes avocats et de jeunes médecins, et, suivant un usage assez général alors, il s'y faisait adresser ses lettres et y donnait ses rendez-vous, ce qui lui évitait de faire voir la pauvreté de son logement. Il occupait tout près de là une petite chambre dans Fleet-Street, à deux pas de la prison pour dettes. Un matin, il fut surpris de voir entrer dans sa chambre un jeune homme qui lui sauta au cou : c'était Charles, son frère cadet. En écrivant au pays, Goldsmith n'avait pu s'empêcher de parler des hommes célèbres, des auteurs en renom avec lesquels il s'était rencontré : on en avait conclu en Irlande qu'il était en train de faire fortune. Charles, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, et qui avait sa part de l'esprit aventureux de la famille, avait disparu de la maison maternelle pour venir rejoindre son frère à Londres et lui demander de le pousser dans le monde. En trouvant Olivier dans la pauvreté, il ne put retenir l'expression de sa surprise. « Tout viendra en son temps, mon cher enfant, lui dit gaiement Olivier : je finirai par être riche un jour. D'ailleurs, vous le voyez, je ne manque pas tout à fait de pain. Addison, souvenez-vous-en, a écrit son poème sur la campagne de 1707 dans un grenier d'Haymarket, au troisième, et moi, je n'en suis pas encore là; je ne suis qu'au second étage. » Charles disparut aussi soudainement qu'il était venu : il

s'embarqua à bord d'un navire qui partait pour la Jamaïque, et ne revint en Angleterre que trente ans plus tard, après les aventures les plus bizarres.

La vue de Charles réveilla chez Olivier le souvenir de tous les parens, de tous les amis qu'il avait quittés. Dans une lettre à son beau-frère Hodson, il peint éloquemment les atteintes du chagrin dont il souffre, du *mal du pays*, suivant l'expression même qu'il emploie. Il porte partout ce regret, ce malaise indéfinissable qui lui gâte tous les plaisirs. « Si je gravis, dit-il, la colline d'Hampstead, d'où l'œil embrasse le plus magnifique point de vue, je ne puis nier que cela ne soit beau à voir; mais combien j'aimerais mieux être sur la petite éminence, en face de notre porte de Lissoy, et avoir devant les yeux ce qui est pour moi le plus délicieux horizon du monde! » Loin d'être en mesure de revoir ceux qu'il aimait, Goldsmith fut contraint de retourner chez le docteur Milner, et d'y reprendre pour quelques mois des fonctions qui lui étaient extrêmement pénibles. Un morceau souvent cité du *Vicaire de Wakefield* et plusieurs passages de ses ouvrages attestent le triste souvenir qu'il avait gardé du métier de maître d'étude. Punir et surtout frapper les enfans étaient au-dessus de ses forces. Il fallut pourtant s'y résigner; mais le docteur Milner, qui lui portait une réelle affection, s'engagea à demander pour lui une place de médecin au service de la compagnie des Indes, et obtint en effet une promesse de l'un des directeurs. En attendant sa nomination, qui ne vint qu'au bout de plusieurs mois, Goldsmith songea à se procurer les moyens de s'équiper et de payer son passage. Il lui fallait pour cela au moins 60 guinées. Il traduisit une couple de romans français pour Griffiths, et il composa son *Essai sur la Littérature polie*, coup d'œil général sur l'état de la littérature en Europe au XVIIIe siècle, livre agréable et bien fait, mais qui ne trouva de lecteurs qu'après que l'auteur fut devenu célèbre. Quand Goldsmith reçut sa nomination et un ordre de départ pour la côte de Coromandel, il n'avait pas encore ou déjà il n'avait plus l'argent nécessaire à son voyage. Il perdit donc l'occasion d'être placé, sans trop de regrets peut-être, car à cette époque se mettre au service de la compagnie des Indes, c'était s'expatrier pour la vie. Il pensa alors à entrer comme chirurgien dans la marine royale, ce qui lui laissait la chance de revenir en Angleterre après quelques années de séjour aux colonies, et il se présenta à l'examen qu'il fallait subir; mais son inhabileté de main le fit refuser. Il était condamné à demeurer homme de lettres et à devenir célèbre.

En attendant, il faillit tâter de la prison. Pour se présenter à Surgeons'-Hall et subir l'examen, il lui avait fallu un habillement convenable. Non-seulement il n'avait pas le moyen de s'acheter des

effets neufs, mais il ne pouvait s'en procurer à crédit. Il demeurait alors dans Green-Arbour-Court, dans une petite chambre, à laquelle il arrivait par un escalier qu'il appelait lui-même son *casse-cou*, et où il n'avait qu'un lit, une table et une chaise : quand il lui venait un visiteur, Goldsmith était obligé de s'asseoir sur l'appui de la croisée. Le tailleur refusa de livrer des habits à un homme aussi mal logé, s'il ne trouvait quelqu'un qui répondît pour lui. Goldsmith s'adressa à Griffiths, qui pour prix de ce service exigea quatre articles pour son recueil. Goldsmith s'engagea à payer le tailleur ou à rendre les habits. L'examen passé, comme il rentrait chez lui tout mortifié de son échec, il trouva son hôtesse en larmes : on venait d'arrêter son mari pour une petite dette, et Goldsmith était leur débiteur. Goldsmith s'empressa de donner à la pauvre femme l'habit dont il n'avait plus besoin, lui disant de l'aller mettre en gage et de libérer son mari. Quand le tailleur revint, Goldsmith n'avait plus ni argent ni habits. Grande colère de Griffiths, qui adressa au pauvre auteur des lettres foudroyantes où il le traitait de *drôle* et d'*escroc*, qui le menaça de la prison, et ne se radoucit que quand Goldsmith se fut engagé à écrire pour lui la *Vie de Voltaire*, qui parut l'année suivante.

La dureté de Griffiths en cette occasion détermina Goldsmith à offrir ses services à son concurrent Archibald Hamilton, propriétaire de la *Revue Critique*. Il écrivit fréquemment pour ce recueil ainsi que pour deux autres journaux littéraires, le *Magasin des Dames*, dont il fut le principal rédacteur, et le *Busybody*. Ses articles avaient un grand succès, les journaux et les *magazines* les reproduisaient à l'envi, et quelques écrivains peu scrupuleux en assumaient audacieusement la paternité, les signant de leur nom sans prendre la peine d'y changer une ligne. C'était un crève-cœur de tous les jours pour Goldsmith de se voir ainsi dépouiller, parce qu'il était pauvre et inconnu, et de ne pas même garder l'honneur des produits de sa plume. Il essaya bien de publier pour son propre compte un journal hebdomadaire qu'il intitula *l'Abeille;* mais, faute d'argent, il fut contraint d'en discontinuer la publication au bout de quelques semaines. Sa situation ne s'améliora que par la connaissance qu'il fit de John Newbery, avec qui Smollett le mit en rapport. Newbery était un libraire actif, intelligent, très attentif à ses propres intérêts, mais fort honnête homme. Il entreprenait de fonder à la fois un recueil littéraire, *le Magasin Britannique*, et un journal quotidien, le *Public Ledger*, qui existe encore, et dont le premier numéro parut le 1er janvier 1760. Il était en quête d'écrivains, et Smollett lui signala Goldsmith comme une des meilleures plumes qu'il pût employer. Newbery assura à Goldsmith un traite-

ment annuel de 100 guinées pour deux articles *amusans* par semaine. Telle fut l'occasion des lettres d'un philosophe chinois, qui furent presque immédiatement traduites en français sous le nom de *Lettres chinoises*, et que Goldsmith a republiées plus tard en volumes sous le titre du *Citoyen du Monde* (*the Citizen of the World*), qui est demeuré à l'ouvrage. Ces lettres, au nombre de cent vingt-trois, eurent un immense succès; elles assurèrent la prospérité de l'entreprise de Newbery. Moins connues des étrangers que *le Spectateur*, elles sont mises en Angleterre par les bons juges au niveau, sinon au-dessus de l'œuvre d'Addison. Elles ont assurément une portée philosophique plus haute. Goldsmith n'est pas seulement un peintre caustique des mœurs contemporaines. Addison, après quelques jours de pauvreté, a parcouru rapidement la carrière de la fortune et des honneurs : il se moque agréablement des ridicules du monde au milieu duquel il vit, il reconnaît et signale autour de lui les faiblesses inhérentes à la nature humaine; mais il ne voit rien à changer dans la société. Goldsmith a eu la misère pour compagne assidue de sa vie, il a vu la pauvreté sous toutes ses faces, à tous les degrés et dans tous les pays : il connaît les souffrances et les besoins du peuple parce qu'il les a partagés. Fils cadet, il a été dépouillé de sa part d'héritage par un scrupule de faux orgueil; boursier, il a été dédaigné par ses riches condisciples et humilié par ses professeurs; prisonnier, il a subi le contact des êtres les plus dégradés. Il a vu de près les horreurs de la législation sur les dettes, les misères du professorat, la mendicité des gens de lettres; il sait combien le mérite a de peine à percer, il sait ce qu'il en coûte pour vivre honnêtement quand on n'a pour soi que le travail et le courage. Aussi sa sympathie est-elle pour ceux qui souffrent; s'il aperçoit le côté ridicule de la société, il en voit mieux encore le côté douloureux. Il ne quitte guère le ton du badinage, parce que son rôle est d'amuser; mais que son rire est près des larmes! Que de vues profondes, que de pensées d'améliorations il jette en passant sous cette forme plaisante et légère! Tous les progrès que les cent dernières années ont vus s'accomplir, depuis la réforme des prisons jusqu'à celle des lois sur la chasse ou sur le divorce, depuis la simplification de la procédure jusqu'à l'abolition de la pluralité des bénéfices, se retrouvent en germe dans les lettres du philosophe chinois. Nul n'a plus de bon sens et d'esprit qu'Addison, il est impossible de n'être pas charmé par cette raison ferme, nette, et toujours revêtue d'un tour ingénieux ou caustique; mais vous êtes amusé, vous n'êtes point ému. Goldsmith a autant de finesse et moins de malice; sa raison, aussi droite et plus profonde, s'adresse au cœur plus qu'à l'esprit, et il se mêle à sa gaieté, même lorsqu'elle est la plus franche, une

teinte de mélancolie qui fait succéder la réflexion au rire. Tout en vous divertissant, il vous fait penser. Aussi a-t-on fait remarquer qu'aucun écrivain n'avait fourni à la langue anglaise autant de ces mots heureux, de ces réflexions rapides qui demeurent des proverbes. Rien de plus charmant d'ailleurs que quelques-uns des épisodes qu'il a entremêlés avec ses lettres : l'*Histoire de l'Homme noir*, celle du *Beau Tibbs* et les *Misères d'un simple Soldat* sont de petits chefs-d'œuvre.

Le prodigieux succès des *Lettres Chinoises* fit comprendre à Newbery quelle trouvaille il avait faite en Goldsmith. Aussi lui commanda-t-il travaux sur travaux. Il l'employa à écrire dans le *Magasin Chrétien*, qu'il venait de fonder avec le concours du docteur Dodd, à revoir divers ouvrages, par exemple une *Histoire du Mecklenbourg* depuis le premier établissement des Vandales, à rédiger toute sorte d'introductions et de préfaces, à compiler un *Art poétique sur un nouveau plan*, puis un *Abrégé de Biographie*, extrait de Plutarque et payé à raison de huit guinées le volume. N'oublions pas non plus l'histoire d'un revenant qui avait apparu dans Cock-Lane, ni l'histoire du *Beau Nash*, dandy émérite et ridicule, prédécesseur de Brummel dans le royaume de la mode, et qui avait trôné longtemps aux eaux de Bath. Ces travaux n'empêchaient pas Goldsmith d'écrire des préfaces et de faire des traductions pour d'autres éditeurs, car, inconnu encore du public, il était déjà en vogue parmi les libraires. Il était maintenant assuré de son pain quotidien, et il put même prendre un logement un peu plus convenable dans Wine-Office-Court; mais son cœur n'avait pas changé, et l'argent coulait comme de l'eau entre ses doigts : jamais les malheureux ne l'avaient imploré en vain, jamais ses voisins pauvres ne s'étaient vu refuser un service. Maintenant la troupe des auteurs faméliques commençait à s'abattre sur Goldsmith : les plus délicats lui faisaient des emprunts; les moins scrupuleux l'abusaient par de mensongers récits. Il ne fallait pas du reste de bien grandes prodigalités pour mettre sa bourse à sec. Par un travail incessant, en écrivant la valeur d'un volume par mois, il arrivait à gagner 120 guinées dans une année. Ce labeur excessif altéra promptement sa santé, déjà ruinée par les nombreuses privations qu'il avait endurées. Dès 1760, il ressentit les premières atteintes d'une maladie cruelle, résultat trop fréquent d'une vie sédentaire et d'un travail trop obstiné. Quand l'excès de la fatigue avait vaincu la lucidité de son esprit, quand un brouillard se formait devant ses yeux et que ses doigts se refusaient à tenir la plume, il quittait sa petite chambre pour essayer d'une promenade; mais le bruit de Londres et son atmosphère fumeuse lui devenaient alors insup-

portables. Il fallait de l'air, du soleil et de la verdure à ce fils des champs, dont l'enfance s'était écoulée au milieu des prairies et des bois, et dont l'active jeunesse avait parcouru une moitié de l'Europe. C'est alors qu'il pensait à Lissoy et au bosquet d'aubépines à l'ombre duquel il avait joué, à son frère Henri, pauvre curé de village qui avait trouvé le bonheur dans la pratique de toutes les vertus, à l'auberge de George Conway, où il avait tant de fois chanté des chansons joyeuses avec Robert Bryanton et ses autres amis d'enfance, et où maintenant l'on se réunissait sans lui. Il courait chez Newbery, et en échange de quelqu'une de ces besognes obscures auxquelles s'usait son génie, il obtenait quelques guinées avec lesquelles il allait prendre un peu de repos hors de Londres, à Tunbridge, à Bath, à Orpington. Et si la pluie venait à le confiner dans une auberge, il écrivait avec une bague, sur le carreau d'une fenêtre, quelques vers charmans qui devaient, sans qu'il s'en doutât, éterniser le souvenir de son passage.

Newbery s'était bien vite aperçu que Goldsmith était un véritable enfant qu'il fallait tenir en tutelle dans son propre intérêt : en homme avisé, il songea à tirer parti des faiblesses du grand écrivain tout en lui rendant service. Il avait une maison de campagne à Canonbury-Terrace, sur le territoire d'Islington. Il découvrit tout auprès, chez une veuve nommée mistress Fleming, un petit appartement garni : il y installa Goldsmith, dont il payait tous les trois mois le loyer, la pension et jusqu'au blanchissage. Il retenait ensuite ses avances sur le prix des travaux que Goldsmith faisait pour lui. Il procurait de la sorte au poète une existence régulière et une tranquillité que celui-ci n'avait jamais connue, et il s'assurait à lui-même toutes les productions de ce charmant esprit. Il garda ainsi Goldsmith à Islington depuis les derniers jours de 1762 jusqu'à la fin de l'été de 1764, et cette réclusion de dix-huit mois fut après tout l'époque la plus paisible et la plus féconde de son existence. De temps en temps, Goldsmith faisait une excursion à Londres pour se distraire et pour voir ses amis, mais il revenait promptement et volontiers au bercail. Non-seulement il était débarrassé de toutes les préoccupations de la vie matérielle, non-seulement il n'avait plus de créanciers pour le harasser ni d'importuns pour consumer son temps, non-seulement il travaillait à ses heures et pouvait faire alterner l'étude et la promenade, mais il pouvait enfin écrire pour lui-même et aspirer à la gloire littéraire. Sans doute il fallait bien, pour s'acquitter envers les libraires, rédiger des introductions et des préfaces pour l'*Histoire naturelle* de Brookes, compiler une histoire d'Angleterre par lettres, improviser des brochures et des articles; mais tout en se promenant il mettait la dernière main à son poème

du *Voyageur*, et il trouvait encore quelques heures pour un autre ouvrage qui était la distraction de ses momens d'ennui, qui, sans être des *mémoires*, en avait pour lui l'attrait par un mélange heureusement combiné d'événemens imaginaires et de souvenirs personnels, par une union de la fiction et de la réalité, *le Vicaire de Wakefield*. C'est au séjour de Goldsmith à Islington que la langue anglaise doit deux de ses chefs-d'œuvre.

La connaissance de Johnson ne fut pas moins utile à Goldsmith que celle de Newbery. Touché de la façon élogieuse dont Goldsmith s'était exprimé sur son compte en plusieurs occasions, Johnson voulut connaître ce critique si bienveillant. Tous deux avaient un ami commun, Percy, qui les présenta l'un à l'autre. Johnson avait connu toutes les angoisses et toutes les souffrances de la pauvreté : c'était au prix des efforts les plus pénibles et les plus opiniâtres qu'il était parvenu à se faire jour dans la littérature. Arrivé à l'apogée de sa réputation, admiré de toute l'Angleterre et réputé l'arbitre suprême du goût, il avait conservé de ses luttes passées un amer souvenir qui tournait à la misanthropie; mais en dépit de son humeur morose et de la rudesse de ses manières, son caractère était demeuré droit et son cœur excellent. Il suffisait d'être honnête homme pour avoir ses sympathies, d'être malheureux pour obtenir son appui. Dès le premier jour qu'il vit Goldsmith, il apprécia son talent à sa valeur, et il l'aima pour sa bonté, pour sa candeur et pour sa faiblesse. Il prit sous sa protection cet agneau sans défense, exploité par les éditeurs, pillé par les plagiaires, insulté par les critiques. Comme il s'était mis sur le pied de tout dire, et ne se laissait intimider ni par les grands seigneurs, ni par les pamphlétaires, son amitié fut pour Goldsmith un bouclier. Aux envieux, aux sots et aux importans, aux Kenrick, aux Boswell et aux Hawkins, qui dénigraient ou tournaient en ridicule l'écrivain besoigneux et timide, il fermait la bouche par quelque déclaration catégorique : « Trouvez un homme qui tourne aussi bien et aussi agréablement un article. — Goldsmith est un de nos premiers écrivains, et de plus il mérite notre estime. — Poésie, théâtre, histoire, Goldsmith est au premier rang en tout ce qu'il entreprend. » C'est en termes semblables que Johnson, en toute occasion, se plut à rendre hommage à Goldsmith, et cette amitié généreuse ne contribua pas médiocrement à soutenir l'humble poète contre le découragement, et à lui faire rendre justice par le public.

Johnson, du reste, n'était pas seul à apprécier le talent et les aimables qualités de Goldsmith. Chaque jour amenait à celui-ci quelque nouvelle et honorable amitié. C'était Edmond Burke, son ancien camarade à l'université de Dublin; c'était un grand artiste, le peintre

Reynolds; un savant antiquaire, Percy; des hommes du monde qui se piquaient de littérature, Topham Beauclerk, George Steevens, Langton; des personnages politiques, Wilkes, sir William Chambers, Oglethorpe, et même des grands seigneurs, lord Charlemont et lord Clare. Reynolds et Johnson eurent l'idée de fonder, sous le nom de *Club littéraire,* une réunion de douze personnes qui devaient souper ensemble tous les lundis pour causer de littérature et de philosophie. Le souper fut plus tard converti en un dîner qui aurait lieu tous les vendredis, et le nombre des membres fut porté de douze à trente, lorsque les plus grands personnages briguèrent l'honneur d'en faire partie. Goldsmith fut au nombre des douze premiers membres : Johnson, Reynolds et Burke le voulurent ainsi. Hawkins insinua que ce n'était pourtant pas là la place d'un barbouilleur à la solde des libraires, et dont on ne connaissait que des compilations. La réponse devait suivre de près l'attaque. John Newbery, dont la fortune était faite, et qui voulait se retirer des affaires, était revenu à Londres pour prendre les dispositions nécessaires. Goldsmith l'y avait suivi. Ses habitudes de dissipation reprirent immédiatement le dessus : tous les auteurs faméliques, habitués à user librement de sa bourse, l'entourèrent de nouveau; les indigens et les infirmes reprirent le chemin de son logement. Au bout de quelques mois, tous ses embarras avaient reparu, il était sous le coup d'une arrestation, et il écrivait à Johnson une lettre désespérée. Johnson accourut, le consola, et lui demanda s'il n'avait point quelque manuscrit dont il pût faire argent. Goldsmith, après avoir répondu négativement, se décida enfin à montrer à son ami le manuscrit de son roman. Au mot de roman, Johnson fit la grimace : les libraires n'en voulaient plus. Cependant il emporta le manuscrit, et il décida Francis Newbery, qui allait succéder à son oncle, à l'acquérir. Francis en donna 60 guinées, qui suffirent à tirer Goldsmith d'embarras, et il jeta le manuscrit au fond d'un tiroir, où il l'oublia. En même temps Johnson pressa John Newbery de hâter la publication du *Voyageur,* qui vit enfin le jour en décembre 1764. Goldsmith cette fois avait mis son nom à son ouvrage. Il aurait pu, par une dédicace, s'acquérir le patronage de quelque grand seigneur; il voulut dédier son poème à l'humble desservant de Pallas, à son frère Henri. La première édition du *Voyageur* fut enlevée en quelques jours; il s'en vendit trois autres dans le cours d'une année. Johnson allait répétant partout : « C'est le plus beau poème qui ait paru dans notre langue depuis Pope. » Il mettait ainsi Goldsmith au-dessus de Thompson, d'Akenside, de Young et de Gray.

Le Voyageur est un de ces poèmes philosophiques dont Pope a donné dans l'*Essai sur l'Homme* le modèle le plus vanté, et qui

tiennent une place si considérable dans la littérature anglaise. C'est un genre nécessairement froid. Le développement d'une pensée morale ou d'une théorie philosophique comporte difficilement un appel aux passions. L'imagination y trouve son compte plus que le cœur par la facilité avec laquelle ces sortes d'ouvrages se prêtent aux récits épisodiques et aux descriptions. Aussi l'abus des descriptions et par suite la monotonie sont l'écueil sur lequel vinrent échouer presque tous les successeurs de Pope. Goldsmith n'y a échappé peut-être que par la brièveté de son poème, qui n'a pas plus de cinq cents vers. Le but du poète est de prouver que, par une sage et équitable disposition de la Providence, la somme de bonheur est à peu près la même dans tous les pays, quels qu'en soient le climat et la forme de gouvernement; — que la source de notre félicité est dans notre cœur, et non dans les circonstances au milieu desquelles nous sommes placés; — que la vertu, la sagesse et la modération suffisent partout à nous rendre heureux. Ce cadre contenait naturellement la description des pays que Goldsmith avait visités, et la fidélité de ses peintures, prises sur la réalité même, n'est pas un des moindres charmes de son œuvre. Par l'élégance, la noblesse et l'harmonie soutenue de la versification, *le Voyageur* rappelle la manière de Pope : c'est la même pureté de style, le même fini dans l'exécution. On y trouve moins d'ampleur et d'abondance dans les développemens; mais la touche est plus délicate et plus fine, et il s'échappe de ces vers un parfum de sensibilité, de grâce et d'exquise honnêteté qui repose et ravit l'âme.

Inconnu la veille de cette publication, le nom de Goldsmith fut le lendemain dans toutes les bouches. Grand fut l'étonnement dans le monde des beaux esprits, des journalistes et des libraires, que cet homme si timide et si lourd, ce compilateur à une guinée la feuille fût l'auteur d'une œuvre aussi exquise. Il fallait nécessairement que Johnson y eût mis la main; mais Johnson repoussa énergiquement cette insinuation, et fut le plus ardent à revendiquer pour Goldsmith tout le mérite du *Voyageur*. Les éditeurs affluèrent autour de l'écrivain jusque-là dédaigné pour lui faire des offres de service; les gens du monde voulurent le connaître. Adieu son existence modeste et retirée, adieu son humble chambrette, adieu les paisibles soirées au café de Temple-Exchange et les parties de whist avec d'obscures connaissances : il fallut prendre un appartement pour y recevoir les gens de bonne compagnie, s'habiller à la mode avec une tournure qui bravait l'art du tailleur, et s'essayer aux belles manières. *Le Vicaire de Wakefield,* que Francis Newbery se décida à tirer de ses cartons après le succès du *Voyageur*, vint porter au comble la réputation de Goldsmith : il s'en vendit trois éditions en cinq mois. Il

est inutile de faire ressortir le mérite d'un livre qui a été traduit dans toutes les langues, et que tout le monde a lu. On demandait à Byron s'il ne fallait pas mettre *le Vicaire* au rang des meilleurs romans qu'il y eût dans aucune langue. « Dites, répondit Byron, que c'est le meilleur. » Goethe écrivait à Zelter en 1830 : « Il n'est pas possible de vous rendre l'effet que produisit sur moi *le Vicaire* de Goldsmith, juste au moment critique du développement de mon intelligence. Cette ironie sublime et bienveillante, cette noble et indulgente façon d'envisager toutes les infirmités et toutes les fautes humaines, cette douceur dans le malheur, cette égalité d'âme au milieu des traverses et des changemens de fortune, tout cet ensemble de vertus, si voisines les unes des autres, et de quelque nom qu'on les nomme, fit la meilleure partie de mon éducation... Ce sont bien là les idées et les sentimens qui nous préservent de toutes les erreurs de la vie. »

Goldsmith occupait alors, après Johnson, la première place dans le monde littéraire : on recherchait avidement tout ce qui sortait de sa plume. Trois ans auparavant, il avait publié une histoire d'Angleterre en deux petits volumes sous le titre de *Lettres d'un Noble à son Fils*. Cet ouvrage, clair, rapide, élégamment écrit, avait fort réussi. On l'avait attribué à plusieurs lords qui se mêlaient d'écrire, et en dernier lieu à lord Lyttleton. Comme cette erreur contribuait au succès du livre, Newbery avait exigé que Goldsmith gardât l'anonyme. Maintenant les libraires, dans leurs traités, lui imposaient pour première condition de signer ce qu'il écrirait pour eux. Les jugemens de Goldsmith en littérature avaient force de loi : on invoquait son autorité dans les controverses; aucun nom n'était entouré de plus de popularité et d'estime. Cette faveur de l'opinion publique lui valut une proposition fort inattendue. L'administration de lord North avait à lutter contre une opposition formidable; elle était dans la presse en butte à des attaques très vives, et le mystérieux et terrible Junius avait commencé la publication de ces lettres qui, pendant plusieurs années, tinrent toute l'Angleterre en suspens. Battu en brèche par la presse, le ministère voulut retourner contre ses adversaires les armes dont ils se servaient. On résolut d'enrôler des écrivains en renom pour la défense de l'administration. On pensa tout d'abord à Goldsmith; comme il était pauvre, on crut qu'il était à vendre. On lui dépêcha avec carte blanche le révérend Scott, chapelain de lord Sandwich et l'un des coryphées de la presse ministérielle. « Je le trouvai, racontait Scott, dans un méchant appartement garni au Temple. Je lui dis par qui j'étais envoyé; j'ajoutai qu'on m'avait autorisé à rémunérer très largement ses travaux. Le croiriez-vous? il fut assez absurde pour me répondre qu'il gagnait par

sa plume de quoi suffire à ses besoins, sans écrire pour aucun parti, et que l'assistance que je lui offrais lui était par conséquent inutile. Il me fallut le laisser dans son grenier. » Étrange absurdité en effet que de refuser les faveurs du pouvoir! Combien Scott devait applaudir à sa propre sagesse, lui dont les services furent récompensés par deux riches bénéfices, tandis que Goldsmith allait mourir, à quarante-cinq ans, d'épuisement et de chagrin! Pourtant c'était Goldsmith qui avait raison, et sa droite et loyale nature l'avait bien conseillé. L'erreur de lord North, erreur commune à presque tous les gouvernemens, avait été de croire que la plume de l'écrivain puisse, comme l'épée du gladiateur, servir indifféremment toutes les causes, et qu'un homme puisse impunément trafiquer de son talent, de son autorité et de sa bonne renommée. Le ciel n'a pas voulu qu'on pût abuser à ce point de ses dons les plus précieux. Goldsmith savait où il puisait l'inspiration : il sentait que l'intelligence n'est qu'un instrument au service de l'âme, qu'ainsi elle ne vaut que par l'être moral qui l'emploie, et que, si belle et si forte soit-elle, elle se flétrit et s'éteint quand l'âme s'avilit. Non-seulement l'écrivain est un témoin dont la parole n'a d'autorité qu'autant qu'elle est libre et désintéressée, mais l'homme de talent qui se dégrade au rang de mercenaire voit bientôt son intelligence s'énerver et s'obscurcir, faute de pouvoir se retremper aux inspirations d'un cœur sincère et d'une conscience pure : le vase mortel demeure, paré encore des plus brillantes couleurs, mais le parfum divin qui lui donnait un prix inestimable s'est échappé avec l'indépendance et la dignité.

Goldsmith allait payer cher sa tardive célébrité : il se trouvait entraîné malgré lui dans une vie dispendieuse sans que ses ressources fussent plus régulières, ni plus grandes que par le passé. Pour avoir un peu d'air et de lumière, il avait changé de logement sans quitter le Temple, et pris un appartement qui avait vue sur les jardins et sur la Tamise. L'ameublement de cet appartement lui coûta 400 guinées. On lui avait si souvent reproché la négligence de sa mise, qu'il ne se croyait jamais suffisamment bien vêtu, et il vint un jour dîner chez Boswell avec un pourpoint de taffetas rose. Il ne pouvait suffire à toutes ces dépenses que par un labeur opiniâtre. On est effrayé des travaux de toute nature qu'il exécuta en quelques années : histoire, biographie, philosophie, sciences, compilations, traductions du français, se succédaient sans relâche, suivant les exigences des libraires. Il gémissait de dépenser ainsi un temps et des facultés dont il se sentait capable de faire un meilleur emploi; mais il était attaché à la glèbe, et ne pouvait s'affranchir. Tous ces travaux étaient payés un prix dérisoire : par exemple, il reçut 5 guinées pour un abrégé de grammaire anglaise. Les pièces

de théâtre étaient alors les seules œuvres de l'esprit qui rapportassent quelque argent. Cela donna à Goldsmith l'idée d'écrire une comédie. Il prit sur ses momens de repos le temps de composer *le Bon Enfant* (*the Good-natured Man*); mais il eut à subir toutes les tribulations ordinaires des auteurs dramatiques : il fut renvoyé d'un théâtre à l'autre, de Covent-Garden à Drury-Lane, de Garrick à Colman. Les directeurs lui demandèrent des coupures; les actrices réclamèrent des tirades qui les fissent valoir; les acteurs à prétentions refusèrent leur rôle comme trop insignifiant. Après un an d'attente, Goldsmith ne fut joué que quelques jours avant la clôture de la saison. Ses envieux firent un succès de vogue à une mauvaise pièce de Kelly, *la Fausse Délicatesse*, représentée le même jour que la sienne, et ameutèrent contre *le Bon Enfant* tous les petits journaux. Goldsmith, du reste, avait eu le tort de vouloir braver le goût de son temps. C'était alors le règne des pièces sentimentales et larmoyantes : rien ne réussissait plus que le mélange du marivaudage et de la sensiblerie. Goldsmith tenait que la comédie est faite surtout pour amuser, et il s'était proposé d'être gai. Sa pièce eut un succès médiocre : elle réussit beaucoup mieux lorsqu'elle fut reprise les années suivantes, et elle a fini par demeurer au répertoire. Elle le mérite : elle est bien faite, quoique l'auteur ait pris toutes les libertés que le théâtre anglais comporte, et malgré une couple de scènes qui semblent voisines de la charge, elle respire une bonne et franche gaieté. Un peu désappointé dans son attente, Goldsmith, dont la santé s'affaiblissait de plus en plus, alla passer l'été à Islington pour y écrire l'*histoire romaine* que lui avait commandée Davies, et il y composa en même temps son poème du *Village abandonné*, qu'il publia au mois de mai de l'année suivante.

L'objet de ce nouveau poème est de prouver que le développement de la richesse et du luxe n'est pas toujours une cause de bonheur pour un peuple. L'auteur invoque comme preuve le sort d'un village dont les habitans sont réduits à s'expatrier parce qu'un riche propriétaire a besoin de leurs champs pour agrandir son parc. Quelque chose d'analogue s'était passé à Lissoy depuis que Goldsmith l'avait quitté, et le poète, chez qui la souffrance réveillait souvent le mal du pays, a saisi cette occasion de donner un libre cours à ses regrets, de faire entrer dans le cadre de son œuvre tous les souvenirs qui lui étaient chers. Auburn, c'est Lissoy avec son église sur la hauteur, avec sa petite rivière et son moulin. Le pasteur secourable qui se croit riche avec 40 livres par an n'est autre que le frère de Goldsmith, le bon et vertueux Henri, dont il pleurait la perte récente. De là cette émotion qui respire dans l'œuvre de Goldsmith, et qui fait d'un poème philosophique la plus touchante

des élégies. Sous chaque vers, on sent le cœur du poète qui saigne et qui souffre, et malgré soi l'on s'associe à sa douleur.

Le Village abandonné eut un succès plus grand encore que celui du *Voyageur;* quatre éditions furent épuisées en six semaines, et il en fallut faire une cinquième bientôt après. On fut frappé du ton mélancolique de cet ouvrage, et de l'adieu que le poète adressait à sa muse. De toutes parts on exprima l'espoir que Goldsmith reviendrait sur sa détermination. Elle était pourtant irrévocable : Goldsmith n'avait plus le temps de faire des vers; il commençait à craindre de ne pouvoir faire face aux engagemens qu'il avait contractés. Il retourna au plus tôt à la campagne pour y terminer, dans les intervalles que lui laissaient la maladie et les exigences des libraires, une comédie qu'il avait depuis longtemps en tête, et qui ne fut achevée que l'année suivante. *Les Méprises d'une nuit* eurent, dès la première représentation, un succès de rire qui alla toujours croissant, et que le temps a confirmé. Aujourd'hui encore c'est une des pièces de l'ancien répertoire qui sont le plus fréquemment remises à la scène. La donnée fondamentale est difficile à admettre : comment croire qu'un jeune homme intelligent puisse prendre pour une auberge la maison de son futur beau-père? Mais la pièce est d'une gaieté folle, et tous les caractères en sont tracés de main de maître.

Ce fut le dernier succès du pauvre Goldsmith. Sa robuste constitution avait cédé à l'excès du travail, et des préoccupations trop constantes avaient porté au dernier degré la sensibilité maladive qui le rendait incapable de résister à certaines impressions. Un soir qu'il jouait au whist, on le vit tout à coup poser les cartes, sortir de la maison et revenir presque immédiatement. Aucune des personnes présentes n'avait prêté attention au chant d'une mendiante qui passait dans la rue; mais Goldsmith l'avait entendue, et ce chant plaintif, qui lui rappelait que lui aussi avait gagné sa vie en chantant et en jouant de la flûte, avait ébranlé tous ses nerfs : il n'aurait pu continuer à jouer, s'il n'était allé congédier la mendiante en lui donnant quelque argent. Ses embarras allaient croissant : il ne pouvait plus écrire autant qu'autrefois, parce que ses forces l'abandonnaient, et chaque avance qu'il obtenait des libraires enchaînait pour plusieurs mois sa liberté. Il songea à publier un grand *Dictionnaire des Sciences et des Lettres*, sorte d'encyclopédie à laquelle Burke, Reynolds et d'autres personnes de mérite promirent de contribuer. Il passa beaucoup de temps à arrêter le plan de cet ouvrage, à en rédiger le programme et l'introduction; mais aucun libraire ne voulut se charger d'une entreprise qui exigeait une mise de fonds considérable. Goldsmith avait compté que cette publication lui assurerait un travail régulier pendant plusieurs années : la ruine de ses

espérances le jeta dans un découragement profond. Il venait de publier une *Histoire de la Nature animée,* et il s'était retiré à la campagne pour mettre la dernière main à un *Abrégé de l'Histoire grecque*, lorsqu'il ressentit une atteinte plus forte de la dysurie dont il souffrait. Il revint à Londres en mars 1774 pour se faire soigner. Le mal disparut, mais il lui resta une fièvre nerveuse qui s'aggrava tout à coup. Un pharmacien du voisinage qu'il connaissait familièrement, et qu'il envoya chercher à défaut de médecin, le trouva en proie à une agitation extrême, et se convainquit que ses souffrances physiques n'étaient que le contre-coup d'une souffrance morale. Goldsmith n'avait pas le temps d'être malade : il voulait retourner à ses travaux, et l'on ne put le dissuader d'user d'un remède violent mis à la mode par un empirique. Il provoqua par là une crise qui épuisa ses forces; le délire le prit, et il expira le 4 avril 1774, à l'âge de quarante-cinq ans et cinq mois. A peine eut-il fermé les yeux, que l'on sentit l'étendue de la perte que les lettres venaient de faire; il s'éleva un concert unanime de louanges et de regrets, et le poète qui de son vivant n'avait jamais été sûr d'un morceau de pain eut une tombe à Westminster.

Goldsmith fut mis au premier rang des poètes de son temps pour deux courts poèmes et quelques petites pièces : il n'a pas laissé deux mille vers. Les circonstances aidèrent à son succès. L'Angleterre n'avait plus de poète quand *le Voyageur* fut publié : Young et Thompson avaient cessé de vivre, Gray avait cessé d'écrire. Goldsmith prit donc du premier coup une place que personne ne pouvait lui disputer; mais, si son mérite en fut plus facilement reconnu, il n'était pas pour cela moins réel. Loin de diminuer la renommée de Goldsmith, le temps n'a fait que la consacrer, et notre siècle a placé l'auteur du *Village abandonné* plus haut encore que ne le mettaient ses contemporains. C'est que Goldsmith, sans s'en douter, ouvrit à la poésie anglaise une voie nouvelle, plus conforme au génie national. Précurseur de Cowper, de Crabbe, de Burns et de Wordsworth, il inaugura en Angleterre la poésie anglaise par excellence, la poésie des sentimens intimes et du foyer domestique.

L'œuvre que les grands écrivains du règne de Louis XIV ont accomplie en France, les écrivains du règne de la reine Anne l'entreprirent cinquante ans plus tard en Angleterre. Ce que Corneille, Racine et Boileau avaient fait pour notre langue, Dryden, Pope et Addison le firent pour la langue anglaise. Ils la fixèrent et l'assouplirent; ils lui donnèrent la noblesse, le nombre et l'harmonie. En ramenant la nation au culte des grands modèles de l'antiquité, ils formèrent son jugement et épurèrent son goût. Ils donnèrent à la poésie un idéal élevé; ils lui apprirent à chercher l'inspiration aux

sources les plus hautes, à la demander aux vérités éternelles de la morale et de la philosophie, aux sentimens généraux de l'humanité. Leur seul tort fut de bannir du domaine de l'art la nature et l'individu. En ce point, ils méconnaissaient le génie de la nation anglaise. Le protestantisme, en proclamant le droit d'examen, en érigeant l'individu en arbitre de sa foi, a fait de tout homme un souverain dans le domaine de la conscience, et, par une conséquence inévitable, dans le cercle de sa famille. Tout père de famille, comme autrefois les patriarches hébreux, est non-seulement un roi, mais encore un grand prêtre au sein de sa maison. De là ce culte du *home*, cette surveillance jalouse du foyer domestique, cette inviolabilité du domicile, caractères si remarquables des mœurs et de la législation anglaises. Comment les sentimens de famille, les idées domestiques, les détails intimes n'auraient-ils pas conquis dans la poésie la place qu'ils tiennent dans la vie de la nation? Ainsi s'expliquent le discrédit et l'oubli où sont tombés les élèves et les successeurs de Pope, hommes d'esprit et de talent pour la plupart, mais qui n'avaient pas les qualités éminentes du maître, et qui remplaçaient l'élévation par la sagesse, la noblesse par l'élégance, le souffle poétique par le savoir-faire. Corrects, ingénieux et diserts, ils développèrent agréablement, en vers bien tournés, des pensées d'une irréprochable morale; ils esquissèrent des tableaux d'une élégante fidélité, mais d'où la vie était absente. Thompson lui-même, qui avait l'œil d'un peintre, ne vit dans la nature et sa surprenante variété qu'une mine inépuisable de vers descriptifs. La monotonie, la froideur et l'ennui furent leur châtiment.

Goldsmith ne se croyait lui-même qu'un élève de Pope : il n'aspirait qu'à l'élégance et au bien-dire. Ses contemporains admiraient en lui une diction d'une pureté irréprochable, une versification noble, ferme et d'une exquise harmonie : ses deux grands mérites, la sensibilité et le don du pathétique, passaient inaperçus à ce point que les meilleurs juges, et Johnson lui-même, mettaient *le Voyageur* au-dessus du *Village abandonné*. Cependant, si Goldsmith appartenait à l'école de Pope par le style et le mérite de l'exécution, il puisait l'inspiration à une source différente. Plus de souvenirs classiques, plus d'allégories, plus d'allusions mythologiques! l'Olympe a cessé d'exister pour lui; point de périodes longuement balancées, point de parallèles savans, de loin en loin une comparaison rapide empruntée à la nature extérieure. Les idées générales ne sont pour Goldsmith qu'un thème promptement abandonné pour faire appel au cœur et aux sentimens intimes. Les souffrances et les joies du peuple, voilà ce qui préoccupe le *voyageur*. La douleur du paysan expulsé de la maison paternelle, et qui dit en pleurant adieu aux

lieux où il a grandi, à l'arbre sous lequel ont joué ses enfans, à l'humble demeure où un pasteur pieux l'a béni, — voilà le fond du *Village abandonné*. Ce n'est plus la poésie philosophique de Pope, de Savage, de Thompson ou d'Akenside; c'est le commencement de la poésie individuelle et domestique. Quelques années plus tard, un poète bizarre et morose, uniquement épris de la solitude et des champs, Cowper, en mettant au-dessus des plaisirs du monde les joies du cœur et les satisfactions de la conscience, ajoutera à la poésie de Goldsmith un élément nouveau. Aimable et souriante avec Goldsmith, religieuse avec Cowper, la poésie intime deviendra pathétique et austère avec Crabbe, et Wordsworth lui donnera la grandeur.

Les ouvrages en prose de Goldsmith sont, d'un avis unanime, le plus parfait modèle de la prose anglaise. Son style a toutes les qualités du style de Voltaire : une diction d'une irréprochable pureté, le naturel et la simplicité unis à l'élégance, une limpidité merveilleuse, le tour aisé, vif et rapide du récit, le choix dans les détails, la sobriété dans les jugemens, l'art de suggérer les réflexions sans les exprimer. Ajoutez qu'il s'élève sans efforts dès que le sujet y convie l'écrivain, et atteint de premier jet à la noblesse et à la grandeur. Les trois histoires qu'il a composées, — celle de Rome, celle de la Grèce et celle d'Angleterre, — ne furent à ses yeux que des besognes de librairie. On n'y trouve en effet ni recherches nouvelles, ni vues originales, ni ces détails d'érudition et cette connaissance minutieuse des mœurs et des usages du passé qu'on attend aujourd'hui de l'historien. Ce sont des compilations qu'il a faites rapidement sur les ouvrages antérieurs, sans jamais remonter aux sources : elles ne contiennent que le gros des événemens, ce qu'il est indispensable de connaître; mais le choix des faits, la distribution des matières, l'ordonnance du récit, tout est excellent; on n'écrit pas mieux l'histoire. Aussi Johnson n'hésitait-il pas à mettre les ouvrages de Goldsmith au-dessus des livres si vantés de Robertson. Il reprochait à celui-ci du verbiage, des digressions et des hors-d'œuvre qui n'avaient d'autre but que de faire briller l'écrivain. Robertson, à son avis, aurait pu faire entrer dans ses livres deux fois plus de matière; il n'y avait pas dans Goldsmith une ligne qui ne fût pleine. « Goldsmith, disait-il encore, a l'art de compiler et de dire tout ce qu'il doit dire d'une façon heureuse. Il est en train d'écrire une histoire naturelle; il la rendra aussi intéressante que les *Mille et une Nuits*. »

Comment ces dons heureux de l'intelligence se conciliaient-ils avec une si complète incapacité de se conduire lui-même? Goldsmith, disaient de lui ses amis, est un fou auquel il suffit de mettre une plume en main pour en faire le plus sensé des hommes. En

effet, historien ou critique, personne ne juge mieux les actes ou les écrits d'autrui. Bon sens, sagacité, pénétration, finesse, il déploie toutes les qualités les plus propres à guider un homme dans sa conduite ou ses appréciations, et toute sa vie fut marquée au coin de la légèreté, de l'inconséquence et de la faiblesse. La faute en est à son éducation. Des lectures continuelles, l'étude approfondie des grands écrivains, la pratique assidue de l'art d'écrire, donnèrent à son intelligence une fermeté et une discipline qui manquèrent toujours à son caractère. Généreux, confiant et crédule, il aurait eu besoin d'être mis en garde contre lui-même et contre les autres : personne ne lui enseigna les mérites de l'ordre et de la prudence, la nécessité de la défiance; il demeura toute sa vie ce qu'il avait été dès l'enfance, un homme de premier mouvement. Une extrême sensibilité, qui prit avec le temps tous les caractères d'une maladie nerveuse, acheva de rendre le mal incurable. Personne ne se jugeait mieux que Goldsmith lui-même, et dans l'*Histoire de l'Homme noir* il persifle, mieux que personne n'aurait pu le faire, ses propres inconséquences, sa faiblesse et sa prodigalité. Il voyait donc ses défauts, mais il lui aurait fallu, pour n'y pas succomber, un effort dont il se sentait incapable. Dans le silence du cabinet, son intelligence seule était en jeu, et elle guidait merveilleusement sa plume. Sa besogne terminée, las d'avoir vécu pour les autres, Goldsmith voulait vivre pour lui-même; il bannissait la réflexion comme une contrainte, il redevenait un grand enfant. En somme, quels reproches lui faisait-on? De ne pouvoir refuser un pauvre ou un ami, de dissiper par des libéralités irréfléchies ce qu'il avait péniblement gagné, de ne jamais songer au lendemain, de dire imprudemment tout ce qui lui venait à l'esprit, de laisser voir son goût pour la louange et son besoin d'être aimé, de manquer par ignorance ou par distraction aux usages et aux règles d'un monde dans lequel sa célébrité l'avait brusquement jeté. Mais qui lui reprocha jamais une mauvaise action, une méchanceté, une simple épigramme? A une époque où la presse anglaise n'était qu'une école de diffamation, et en butte lui-même aux personnalités les plus grossières, aux insinuations les plus malveillantes, il écrivit dix ans dans les journaux sans blesser personne. On ne put le connaître sans l'aimer, et il ne perdit jamais un ami. A sa mort, les plus grands, les meilleurs de ses contemporains, Burke, Reynolds, Garrick, Sheridan, lord Shelburn, ne purent retenir leurs larmes, et Johnson, le morose et misanthrope Johnson, éclata en sanglots. Qui ne voudrait, au prix de ses faiblesses et de ses malheurs, avoir été aimé comme lui, et comme lui pleuré par de pareils hommes?

CUCHEVAL-CLARIGNY.

REVUE MUSICALE

THÉATRES. — LE MOUVEMENT MUSICAL DE 1857.

OPÉRAS NOUVEAUX : *MARGOT, LE CARNAVAL DE VENISE.*

L'année 1857 va bientôt terminer son cours. Encore quelques jours, et elle ne sera plus que de l'histoire, un fait accompli qui ira augmenter le poids, déjà si lourd, des souvenirs. Quelle signification aura-t-elle pour les âges futurs, quels événemens remarquables aura-t-elle vus s'accomplir, pour que la postérité se souvienne de son passage dans le temps? Est-ce l'insurrection de l'Inde et les efforts de cette grande nation anglaise pour ressaisir une domination lointaine non moins utile à la civilisation générale qu'à sa propre puissance qui imprimeront à l'année 1857 un caractère indélébile? Est-ce l'apparition d'une nouvelle comète, la rencontre préméditée de quelques souverains de l'Europe, ou bien plutôt la mort d'un grand citoyen, je veux dire du général Cavaignac qui a donné à la France le spectacle d'une vertu plus rare chez elle que l'éloquence, le génié militaire et les vaines ostentations du pouvoir? Tout cela dépend du point de vue moral où se placera l'observateur et des évolutions qui se seront accomplies dans la conscience publique, dont les principes, pour être immuables dans leur essence, n'empêchent pas la notion de justice de s'épurer et d'agrandir de plus en plus la sphère de son action. Voilà pourquoi, ce nous semble, l'histoire est toujours à refaire. Les faits ayant été bien constatés par la critique, il reste à les juger, et chaque génération les soumet au criterium de sa raison et de sa moralité. C'est ainsi que l'idée de progrès, qui est, sans contredit, la grande préoccupation de notre siècle, se concilie avec la perpétuité des sentimens de l'homme et les lois immuables de la raison. Malgré les tristesses du présent, malgré les défaillances des caractères que chacun peut remarquer autour de soi, malgré ces lâches palinodies des prétendus éclaireurs de l'opinion, nous sommes attiré vers cette idée consolante d'amélioration morale qui est aussi vieille que le genre humain. Entre les faiseurs d'utopie qui présument trop de l'avenir, de la virtualité de l'esprit humain, et les

adorateurs béats du passé qui prêchent l'immobilité et la contemplation stérile des vieux rites et des institutions surannées, nous ne saurions hésiter, et nous aimerions mieux croire à l'erreur salutaire qui excite à vivre qu'à la vérité qui produirait la mort. Qu'est-il besoin de tant s'inquiéter de la tradition, qui nous tient par tous les fils de l'existence, et qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, nous enveloppe d'un réseau d'entraves et de prescriptions inévitables? Il n'est pas à craindre qu'on oublie jamais qu'on est le fils de son père, car chaque mot qui sort de nos lèvres porte témoignage de la tradition que nous subissons, tandis qu'il est facile d'endormir l'esprit en lui faisant croire que tout est dit et qu'il n'y a plus qu'à se croiser les bras. Les penseurs immortels qui, au milieu du XVIIIe siècle et sous le gouvernement avili d'un Louis XV, élaboraient et dégageaient des faits contingens de l'histoire cette grande idé du développement et de l'amélioration du genre humain, ces penseurs, tout isolés et faibles qu'ils étaient, n'ont-ils pas suffi pour amener la révolution de 1789, l'ère des sociétés modernes? Affirmons-la donc, cette loi divine du progrès dont nous voyons chaque jour se produire les miracles, appuyons-nous sur ce levier puissant qui soulèvera le monde, et laissons à Dieu à faire le reste. Le genre humain a plus à gagner aux rêves d'un Turgot et d'un Condorcet qu'à se laisser enfermer dans le cercle providentiel que lui trace Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle.*

La mort de Manin, ce grand citoyen de Venise dont la vie exemplaire a rempli l'Italie d'un enthousiasme fécond pour ses destinées; celle de Béranger, qui a ému la France tout entière, — et, qu'on nous permette de le dire, la fin prématurée du critique éminent, Gustave Planche, qui a illustré pendant si longtemps les pages de cette *Revue,* — ce sont là aussi des événemens remarquables qui prouvent la vitalité morale de l'époque où nous sommes, et qui doivent imprimer un caractère à l'année 1857. On aurait pu croire que la vie modeste de Gustave Planche, sa pauvreté notoire, la sévérité de ses jugemens sur les hommes et les œuvres d'une génération ambitieuse et conquérante, l'auraient complétement isolé de l'opinion publique, dont les interprètes n'avaient pour Gustave Planche que des paroles amères et quelquefois insultantes: il n'en était rien. L'opinion est comme un fleuve qui a des courans divers. Sous la mobilité des vagues qui agitent la surface, sous le bourdonnement des esprits éphémères dont les feuilles quotidiennes colportent la renommée, il y a l'opinion des honnêtes gens, qui se forme lentement et qui ne se manifeste avec éclat que dans les circonstances solennelles. C'est cette opinion solide des consciences éclairées, qui s'adresse autant à l'homme qu'à l'écrivain, qui s'est révélée bruyamment à la mort de Gustave Planche. Son convoi, aussi modeste que l'avait été sa vie, a été suivi par des représentans illustres des lettres et des arts, qui sont venus rendre hommage à la mémoire d'un écrivain supérieur, d'un critique qui a su allier un beau talent, une pensée élevée, à un caractère honorable. Ce n'est pas forcer l'analogie des choses que de voir dans l'émotion publique produite par tant de pertes douloureuses un symptôme consolant de l'opinion, la persistance d'un certain ordre d'idées morales que les événemens contraires sont loin d'avoir affaiblies. Dans la vie et l'œuvre si différentes des hommes que nous venons de nommer, l'opinion a vu un trait commun

qu'elle a voulu honorer de ses regrets : la fermeté du caractère au milieu de nombreuses et cruelles vicissitudes, le respect du juste et du beau, le triomphe d'une conscience éclairée qui ne transige pas avec les événemens qui lui enlèvent ses espérances. Une de ces organisations mobiles, exquises et privilégiées qui vivent quelques heures de poésie et d'amour pour laisser un nom immortel, c'est-à-dire Alfred de Musset, a été enlevé aussi pendant l'année 1857, que ces pertes multipliées marquent d'un signe indélébile.

Cependant les théâtres s'agitent, et si les chefs-d'œuvre n'abondent pas sous les yeux du public, ce n'est pas faute de beaucoup d'efforts de la part des entrepreneurs de succès. Jamais l'industrie, qui s'attache à faire éclore les talens et les germes cachés, n'a été plus vigilante et plus habile que de nos jours. D'où vient cependant la stérilité des résultats? La pisciculture, l'horticulture, la télégraphie sous-marine, la mécanique, les sciences physiques et mathématiques, les recherches historiques et philologiques, en un mot l'ensemble des connaissances de l'esprit humain n'a jamais été plus étendu et plus florissant. Le monde se transforme sous nos yeux, la pensée ne recule devant aucun obstacle, aucun mystère ne résiste à sa pénétration ou n'effraie son audace, et dans le champ de la libre fantaisie, à un petit nombre d'exceptions près, rien ne se produit de remarquable, ou du moins de durable! L'imagination aurait-elle épuisé la source de ses enchantemens? N'y aurait-il plus de belles passions à mettre en œuvre, et le cœur humain est-il si connu, qu'on ne puisse en tirer de nouveaux accens? Ou bien faut-il croire avec un philosophe qui vient aussi de mourir tout récemment, M. Auguste Comte, que l'humanité, ayant passé l'âge des illusions et des conceptions chimériques, est arrivée à ce degré de maturité où la connaissance des véritables lois de la nature peut seule la satisfaire? Ainsi donc la *philosophie positive*, car tel est le titre de l'ouvrage où M. Auguste Comte a exposé l'ensemble de ses idées, serait la clé du monde à venir, où nul ne pourra pénétrer s'il n'est géomètre, comme l'exigeait déjà Platon de ceux qu'il admettait à son école? Ce qui est certain, ce qui paraît être le besoin et la tendance de l'époque que nous traversons, c'est l'alliance des lettres et de la science, une forme élevée et un beau style mis au service de la vérité. Pour intéresser les générations qui arrivent à la vie, il faudra parler de philosophie comme M. Cousin, ou de haute philologie comme M. Ernest Renan; il faudra écrire sur les sciences naturelles et médicales comme M. Littré. Les baladins de la phrase, les chercheurs de mots pittoresques qui ne peignent rien, les amateurs du relief sonore qui cache le vide de la pensée, seront abandonnés à leur triste sort et à la solitude qui se fait déjà autour d'eux. C'est tout au plus si on pardonnera à une belle imagination, comme celle de Mme Sand, de se jouer de la vérité en rapprochant, comme elle l'a fait dans ses mémoires, l'agréable génie de Chopin d'un colosse comme Beethoven. Et lorsqu'une intelligence aussi vive et aussi pénétrante que celle de Balzac s'amusera à écrire des pauvretés sur le *Moïse* italien de Rossini, on passera outre en lui disant : — Dites-nous plutôt, monsieur de Balzac, un de ces contes que vous savez si bien ourdir, et laissez la musique à qui a pris la peine de l'étudier! — Stendhal lui-même ne sera plus possible, car tout l'esprit qu'il a mis dans sa *Vie de Rossini* ne suffit pas pour en pallier les bévues.

En attendant qu'il naisse à la France un poète, un poète comique surtout,

qui sache peindre ses mœurs et flageller ses ridicules aussi changeans que les gouvernemens qui s'efforcent de diriger ses destinées, le Théâtre-Français, suivant une impulsion qu'on aime à encourager, déroule sous les yeux du public les chefs-d'œuvre de son ancien répertoire. Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais, et jusqu'à M. Scribe, dont on reprend les comédies légères, moins faciles à faire oublier que ne le pensent les beaux esprits, apparaissent tour à tour sur le théâtre de la rue de Richelieu et y attirent la foule. Quelle est la nation de l'Europe qui peut, comme la France, remonter le cours de sa littérature dramatique et faire admirer aux générations contemporaines des œuvres qui ont deux cents ans de date? Shakspeare est à peu près le seul grand poète dramatique dont le public de Londres entende encore la langue. Le théâtre de l'Allemagne ne remonte pas au-delà de Lessing, de Goethe et de Schiller, c'est-à-dire des dernières années du XVIIIe siècle. L'Italie n'a pas de théâtre national avant Goldoni et Alfieri. L'Espagne pourrait-elle évoquer sur la scène de Madrid, de Séville ou de Barcelone, les conceptions plus épiques et plus lyriques que dramatiques des Calderon et des Lope de Véga? Il est permis d'en douter. L'Espagne, il est vrai, lit et admire la langue de Cervantes comme nous lisons avec délices Montaigne, Amyot et Rabelais; mais, excepté l'Angleterre et son Shakspeare, il n'y a que la France qui possède une littérature dramatique, vivante et accessible à tous, depuis *le Cid* et *le Menteur* de Corneille jusqu'à *la Calomnie* de M. Scribe, qu'on a reprise tout récemment. Il est de mode depuis quelque temps, et dans un certain monde infiniment petit, où l'on cultive avec rage le mot en relief et les modulations de style sans idées, de prendre en pitié l'esprit et l'œuvre de M. Scribe. On a tant de chefs-d'œuvre sous la main, les génies éclos sous l'incubation de l'école pittoresque ont été si inventifs au théâtre, ils ont parlé une langue si sensée, si bien interprété l'histoire et fait parler le cœur humain, qu'on a bien raison de se moquer de cet écrivain bourgeois qui, depuis quarante ans, amuse la France et l'Europe tout entière. Nous savons tout ce qu'on peut reprocher à l'esprit fécond et ingénieux de M. Scribe, ses négligences de style, la vulgarité de ses types, la fâcheuse disposition qui le porte à rabaisser les beaux élans de l'âme, à ridiculiser l'héroïsme, à ne voir partout que des diplomates de comptoir et des Jérôme Paturot, qui narguent volontiers les passions généreuses et les caractères puissans. Ces défauts, et d'autres encore, qu'on peut relever dans la manière de M. Scribe, comme la trop grande complexité des incidens et l'abus de la mise en scène, ces défauts, disons-nous, n'empêchent pas que l'auteur de *la Calomnie*, d'*une Chaîne*, de *Bertrand et Raton*, de *la Camaraderie*, de cent vaudevilles qui ont vécu plus d'une semaine, ne soit l'écrivain dramatique le plus fécond, le plus ingénieux et le plus universellement populaire qu'il y ait en Europe depuis un demi-siècle. Je ne parle pas de ses beaux *libretti* d'opéras et d'opéras-comiques, de *Robert-le-Diable*, qui est un chef-d'œuvre, de *la Juive*, du quatrième acte des *Huguenots*, de *la Dame Blanche*, du *Domino noir*, du *Maçon*, et de tous les opéras de M. Auber. J'ignore si après Molière, après Regnard, Destouches, et cent autres qu'il est inutile de citer, il est encore possible d'écrire en France ce qu'on appelle une comédie de caractères, et si les vices et les grands travers de la nature humaine n'y sont pas tracés depuis longtemps au théâtre

de manière à désespérer tous ceux qui voudraient recommencer une œuvre si parfaitement accomplie. La société moderne telle que l'a faite la révolution, avec l'égalité de condition qui en efface chaque jour les aspérités, avec les courans divers qui la traversent et la modifient tous les dix ans, offre-t-elle quelque prise au peintre de mœurs, au poète dramatique qui veut en crayonner les ridicules sans trop effrayer la conscience morale? Oui, sans doute, et tant qu'il y aura des sociétés, il y aura des passions et des contrastes piquans qui peuvent être saisis et mis en lumière par un observateur intelligent. Eh bien! cette comédie moderne dont on parle tant, et sur l'avenir de laquelle chacun s'inquiète, cette peinture de surface, qui ne vise ni à la profondeur philosophique, ni à la couleur et au relief du style, cette moquerie un peu bourgeoise des grands élans de la nature, cette comédie viagère enfin, qui reproduit les nuances, les travers changeans, et même la vulgarité des mœurs contemporaines, personne ne l'a mieux faite que M. Scribe.

Je ne veux pas m'appesantir aujourd'hui sur des tentatives qui se sont produites dans une direction plus sérieuse en apparence et rechercher ce qu'il peut y avoir de durable dans des pièces applaudies comme *l'Honneur et l'Argent*, de M. Ponsard, dans le talent distingué de M. Émile Augier et dans la verve un peu aventureuse de l'auteur de *la Dame aux Camélias*. Ce qu'il y a d'évident pour tous ceux qui examinent sans prévention la littérature dramatique depuis le commencement de ce siècle, c'est que le théâtre de M. Scribe est le plus vivant et le plus universellement accepté du public français et de l'Europe. La postérité, qui vraisemblablement jouera plus d'un tour aux vanités et aux ambitions contemporaines, pourrait bien rapprocher deux noms qui semblent, de nos jours, fort éloignés l'un de l'autre. C'est peut-être dans l'œuvre mêlée, mais vivante, de Balzac, et dans les comédies de M. Scribe que les historiens et les moralistes futurs iront puiser les renseignemens dont ils auront besoin pour étudier les ridicules, les vices compliqués et les travers de la société française pendant la première moitié du XIXe siècle. Quoi qu'il en soit, les comédies de M. Scribe, les tableaux de M. Horace Vernet et les opéras charmans de M. Auber ont de nombreuses analogies de style et de vérité, et forment l'expression la moins contestable des goûts, des mœurs et des tendances de la bourgeoisie de notre temps, c'est-à-dire de l'immense majorité de la nation française.

La musique n'aura pas gagné grand'chose pendant l'année qui va bientôt expirer. En Allemagne, les drames historiques et symboliques de M. Richard Wagner excitent toujours l'enthousiasme des philosophes, des érudits, des peintres, des littérateurs, des politiques et des étudians de l'avenir. Les représentans de la presse parisienne ont été conviés, il y a deux mois, à aller entendre à Wiesbaden cette fameuse légende du *Tannhauser*, dont le poème et la musique sont de M. Richard Wagner, et il semble que les effets produits par cette œuvre étrange, dont nous ne connaissons malheureusement que la partition réduite pour le piano, ne sont pas trop désavantageux à la renommée du nouveau compositeur. Des touristes éclairés, qui sont allés se promener en Allemagne pendant la saison des eaux, ont entendu également l'opéra du *Tannhauser* sans trop de frayeur, et en ont rapporté une impression d'étonnement qui ne ressemble pas à du dégoût. Il est vrai que ces

voyageurs ont l'esprit et le cœur remplis d'aspirations politiques très conformes aux opinions républicaines de M. Richard Wagner, en sorte que la question d'art se complique d'un élément qui lui est étranger, et qui altère tous les jugemens de l'époque où nous sommes.

Le vent qui vient à travers *l'Allemagne*
Me rendra fou!

En Italie et dans le monde occidental tout entier, c'est toujours la *furia* de M. Verdi qui émeut et agite les esprits. Ses opéras se chantent dans toute la péninsule italique, à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, et dans les principales villes des deux Amériques. Ils sont aussi très goûtés du public de Vienne, qui a toujours été plus italien qu'allemand. Du temps de Mozart, ce public préférait déjà *la Cosa rara* de Martini aux divines inspirations de *Don Juan*, et de nos jours il a couru à la *Linda di Sciamouni* de Donizetti, délaissant le *Fidelio* de Beethoven. A Berlin, dans la véritable capitale intellectuelle de l'Allemagne, on a jugé le *Trovatore* de M. Verdi bien plus sévèrement que nous ne l'avons fait ici. Devant un public qui entend tour à tour l'*Orphée* et l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, *Don Juan* et *le Nozze di Figaro* de Mozart, *la Vestale* de Spontini, *Joseph* de Méhul, le *Freyschütz* et les deux autres chefs-d'œuvre de Weber, *Euryanthe* et *Oberon*, *la Muette* de M. Auber, *Guillaume Tell* de Rossini, *Robert*, *les Huguenots*, de Meyerbeer, et le *Tannhauser* de M. Richard Wagner, devant ce public-là qui possède le plus admirable ensemble de musique religieuse qui existe en Europe, la musique du *Domchor*, les mélodrames de M. Verdi ne pouvaient pas exciter de surprise et prendre d'assaut des imaginations qui, comme celles du midi, n'entendent qu'un son et qu'une cloche fêlée pendant toute une saison. A Paris, dans cette ville hospitalière à toutes les doctrines et à toutes les langues, qui joue dans les temps modernes un rôle à peu près semblable à celui que jouait la ville d'Alexandrie sous les Ptolémées; à Paris, les ouvrages de M. Verdi ont été entendus, étudiés et classés, je le crois, à leur véritable rang. Dans le vaste panthéon où l'éclectisme du goût parisien, le vrai génie de la France, a réuni les images de tous les dieux vivans, M. Verdi a sa place marquée, il a ses fidèles et ses dévots, mais il n'absorbe pas, comme cela arrive en Italie, tous les *ex-voto* des pèlerins. Il a sa chapelle, ses petits miracles, mais à côté de lui il y a des thaumaturges plus puissans dont il n'est pas facile de faire oublier la légende dorée.

Nous avons été des premiers, ici et ailleurs, à signaler à l'attention du public les œuvres du compositeur lombard. Il y a tel article de journal qui nous fut inspiré, il y a une douzaine d'années, par l'opéra de *Nabucco*, et que nous pourrions reproduire en entier sans avoir à craindre le moindre reproche de partialité intellectuelle. On peut lire dans cette *Revue* le jugement que nous avons porté successivement sur le *Trovatore*, sur *la Traviata* et *Rigoletto* (1), et l'on s'assurera facilement que nous n'avons jamais méconnu les qualités du talent de M. Verdi. Les pages que nous avons consacrées à l'examen des *Vêpres siciliennes* ont été reproduites par la plupart des journaux italiens, qui ont trouvé que nous avions été trop indulgent pour une

(1) Voyez notamment les livraisons du 15 janvier 1855 et du 15 décembre 1856.

œuvre qui a échoué sur tous les théâtres de la péninsule où elle a été représentée. Cette fois les journaux italiens avaient raison. Le dernier opéra que M. Verdi a composé à Venise, *Simone Boccanegra*, n'y a pas réussi, et a été encore plus mal accueilli au théâtre de la Pergola à Florence. A Milan même, assure-t-on, le gouvernement autrichien, pour éviter toute émotion publique, a pris la muse de M. Verdi sous sa protection et a défendu qu'on en relève avec trop de vivacité les défauts qui commencent à frapper les gens de goût, toujours en minorité. Cette façon de sauvegarder les œuvres de l'esprit n'est pas, comme on le pense bien, renouvelée des Grecs, mais des Prussiens. En 1821, le chef de la censure des journaux de Berlin défendit, par une ordonnance publique, de rien blâmer dans les opéras de Spontini, qui eut l'inqualifiable faiblesse de recourir à de pareils moyens. Il en fut cruellement puni par l'opinion d'abord, et puis par l'immense succès du *Freyschütz*, qui vint rejeter au second rang l'auteur irascible et tout-puissant de *la Vestale*, de *Fernand Cortez* et d'*Olympie*.

La musique, comme tous les arts, se compose de deux élémens, à savoir les idées et la forme qui les révèle. Les idées peuvent être simples, développées, nobles ou triviales, la forme grossière, insuffisante, ou bien l'œuvre d'une main exercée. On peut remplir d'un vin exquis un vase rustique, ou bien ne boire que de la piquette dans une coupe d'or ciselée par un Benvenuto Cellini. Si je me sers de cette image, c'est pour rendre ma pensée plus saisissante, car je n'ignore pas que, dans les arts, les idées et la forme se pénètrent d'une manière presque aussi intime que l'âme et le corps qu'elle vivifie de son souffle mystérieux. Il est aussi difficile de séparer, dans un tableau de Raphaël, le type de ces têtes divines qu'il a révélées au monde de l'art suprême de l'ouvrier qui en a tracé la forme matérielle que de dépouiller les pensées de Pascal du style incomparable dont il les a revêtues. Cela forme un tout vivant où les délicats seuls peuvent apercevoir les coups de pinceau et les retouches de l'ouvrier.

Il y a en musique comme en littérature, et dans toutes les manifestations plastiques de l'esprit humain, un art de bien dire et de bien exprimer les sentimens dont on est pénétré. Cet art, très compliqué, est le résultat de trois siècles au moins de civilisation musicale. Il commence à peu près avec Palestrina, vers la seconde moitié du XVIe siècle, et se divise en deux grands courans, la musique religieuse et la musique dramatique. La musique dramatique ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle; elle commence avec Alexandre Scarlatti, le chef de l'école napolitaine, dont les disciples, Leo, Durante et Pergolèse, perfectionnent l'idée mélodique, les formes du duo, du trio, et de l'harmonie d'accompagnement, qui devient plus cursive et moins compliquée qu'elle ne l'était dans la musique de chambre en général, dans les cantates, les duos et les madrigaux à plusieurs voix. A ce canevas de musique dramatique Piccinni et Jomelli, qu'on a trop oublié, ajoutent des morceaux d'ensemble plus développés, comme le finale de *la Buona figliuola*, et une instrumentation plus étoffée et déjà pittoresque. Gluck survient, et imprime au drame lyrique l'empreinte de son génie pathétique. Si quelque chose peut donner aux contemporains une idée approximative de ce que devait être la mélopée grecque dans les drames religieux et patriotiques d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, ce sont des scènes comme il y

en a dans *Orphée*, dans les deux *Iphigénies* et dans *Alceste*. Sur ce fond dramatique, dont l'action est encore très simple et les personnages peu nombreux, Mozart jette le fluide lumineux de son génie éminemment musical, il multiplie les incidens et les caractères de la fable. Il y a plus de musique proprement dite dans *Idoménée, le Nozze di Figaro* et *Don Juan* que dans toute l'œuvre de Gluck, où domine la déclamation lyrique, à peine recouverte d'une couche légère de sonorité. Gluck n'en reste pas moins un des grands maîtres dans l'art de chanter les belles passions du cœur humain; mais, comme musicien, il ne possède ni la science suprême, ni l'abondance inépuisable, ni la grâce divine et la flexibilité de Mozart, dont l'avénement est un miracle de la nature. Rossini prend le drame lyrique presque où l'a laissé Mozart, et, suivant les impulsions secrètes de son propre génie et celles de la nation qui lui a donné le jour, il produit en riant une trentaine de chefs-d'œuvre qui font une révolution dans la musique dramatique du XIXe siècle. Sans le vouloir d'une manière explicite, Rossini combine dans son style, le plus varié qui existe au théâtre, la grâce mélodique, l'esprit, l'entrain et la gaieté naïve des maîtres italiens, surtout de Cimarosa, avec l'instrumentation nourrie de Haydn et de Mozart, dont il est le véritable successeur. Il écrit mieux pour les voix que l'auteur de *Don Juan;* sa phrase mélodique est plus longue et plus facile, ses morceaux d'ensemble sont quelquefois plus développés, son orchestre est plus sonore, plus éclatant, et rempli du *brio*, de l'accent pittoresque de la passion moderne. *Le Barbier de Séville, Otello, Semiramide* et la *Zelmira* sont les quatre opéras italiens où Rossini a mis le plus grand nombre d'idées originales et déployé la plus grande puissance de son génie avant la transformation que lui ont fait subir l'esprit et le goût de la France. *Le Comte Ory, le Siége de Corinthe, Moïse,* et surtout *Guillaume Tell*, marquent l'agrandissement successif de sa manière et le plus grand développement que l'art musical ait trouvé au théâtre. Si l'idéal révélé par Mozart dans certains morceaux d'*Idoménée,* dans *le Nozze di Figaro*, dans *Don Juan*, dans l'*Ave Verum* et dans le *Requiem*, est plus élevé, plus chaste et plus pur que celui qui se dégage de l'œuvre tout entière de Rossini, celui-ci n'en est pas moins le compositeur dramatique le plus varié qui se soit encore produit dans l'histoire, et *Guillaume Tell* le tableau musical le plus grandiose qui existe sur la scène lyrique. Ainsi donc, de Scarlatti à Jomelli, de Gluck à Mozart, et de Mozart à Rossini, la musique, appliquée à une fable dramatique, soit dans le genre sérieux ou dans le genre comique, développe de plus en plus les propriétés de son langage, agrandit son domaine, et couvre le modeste canevas qui lui a servi de thème d'une floraison de poésie qui charme et ravit le public, indépendamment de l'intérêt dramatique et de la vérité de l'expression. Est-ce qu'un tableau de Titien ou de Rubens, est-ce qu'un Ruysdaël ou un Claude Lorrain, n'offrent pas aux amateurs de peinture un plaisir tout à fait indépendant du sujet qui s'y trouve représenté? Est-ce que la langue dans laquelle sont écrits *Polyeucte, Athalie* ou *le Misanthrope* a besoin de l'illusion dramatique pour que les connaisseurs en goûtent les beautés? Je touche ici à des lieux communs dont on ne conteste l'évidence que lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres de l'art musical.

Donizetti et Bellini continuent la belle tradition de l'école italienne, tout en développant les qualités particulières que le ciel leur a départies. Si Doni-

zetti est un meilleur musicien que le génie touchant et si bien doué de l'auteur du *Pirate* et de *la Sonnambula*, celui-ci possède une originalité mélodique, un accent, un instinct des effets harmoniques qui lui donnent une véritable supériorité sur son brillant émule, dont le style est plus souple et plus varié. Cependant, entre les mains de Donizetti et de Bellini, l'idéal transmis par le génie de Rossini s'abaisse et s'altère considérablement. Les formes mélodiques sont déjà moins amples, l'instrumentation moins splendide et moins colorée, le plan des morceaux moins vaste et plus pauvre d'incidens, et l'ensemble des effets se rapproche plus d'un tableau de genre que d'une conception historique. Il n'y a pas de système ni de sophisme qui puisse méconnaître la distance qui sépare des œuvres comme *Otello*, *Semiramide*, *la Gazza ladra*, *le Barbier de Séville*, des charmantes partitions de *Lucie*, *la Favorite*, *Don Pasquale*, de *la Sonnambula*, *Norma* et *les Puritains*. On peut avoir ses préférences et se sentir attiré plutôt vers l'un de ces maîtres que vers l'autre, mais on ferait preuve d'une éclatante ignorance des proportions des choses et des beautés inhérentes à l'art musical, si l'on s'avisait de confondre l'auteur de *Moïse* et de *Guillaume Tell* avec les compositeurs distingués qui ont marché sur ses traces lumineuses sans pouvoir l'atteindre.

Pendant que Rossini opérait en Italie et dans la musique purement dramatique l'évolution dont nous venons de parler, l'Allemagne créait un monde nouveau. Autour du génie homérique de Beethoven, Weber, Schubert, Spohr, Mendelssohn et Chopin développent leurs qualités respectives sur un fond de poésie nationale qui se manifeste pour la première fois dans l'art musical. Ajoutez à ces noms ceux de Handel et de Sébastien Bach, de Haydn et de Mozart, comme compositeurs de musique instrumentale, et vous avez un ensemble de merveilles dont la pauvre Italie ne soupçonne même pas l'existence. La France, comme toujours, reste fidèle à son goût presque exclusif pour la musique qui sert d'accessoire à une action dramatique. D'un côté, Spontini et Méhul continuent la tradition de Gluck, qui était déjà celle de Rameau et de Lully; de l'autre, on marche sur les traces de Grétry, qui professait les mêmes principes sur la déclamation lyrique que l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie*. Nicolo, Boïeldieu, Auber et Hérold surtout agrandissent le cadre de l'opéra-comique, et transforment la comédie à ariettes en un poème musical, tandis que Meyerbeer vient doter le grand opéra de son coloris puissant, du relief des caractères et de la logique profonde qu'on remarque dans *Robert*, dans *les Huguenots* et *le Prophète*. M. Halévy marche sur ses traces, comme Cherubini avait continué au théâtre la manière de Mozart et de Cimarosa, combinée avec la tradition de Gluck.

C'est à peu près vers l'année 1840 que l'Italie commença à connaître le nom de M. Verdi. Bellini était mort, et Donizetti était absorbé par la noble ambition d'écrire des ouvrages pour la scène française, moins sujette aux révolutions de la mode que les théâtres de la péninsule. Il donna *la Favorite*, *Don Pasquale*, *Dom Sébastien*, qui renferment de si belles choses, et puis son aimable génie s'éteignit avant l'heure, emportant le secret de bien des chefs-d'œuvre qu'auraient produits sans doute une plus grande expérience et la maturité des facultés. Resté seul sur le champ de bataille, au milieu d'une nation oisive, toujours avide de nouveautés et déjà fortement émue par des espérances de changemens politiques, M. Verdi acquit en peu de temps une

grande popularité. *Nabucco* et puis *Ernani*, composé à Venise en 1843 sous les yeux de Manin, qui avait déjà commencé à jouer le rôle d'agitateur légal contre le gouvernement de l'Autriche, ces opéras et ceux qui vinrent ensuite avaient précisément les qualités et les défauts qui devaient plaire à des imaginations plus exaltées que délicates. Les *libretti* choisis par M. Verdi, toujours d'un caractère sombre et mélodramatique, la nature de ses idées musicales peu nombreuses, mais colorées et vibrantes, son penchant pour les effets heurtés, la grosse sonorité et les rhythmes violens, la réputation de patriote que le *maestro* s'était laissé faire par ses admirateurs, et qui devint pour lui un titre à Paris auprès des écrivains du *National* et d'autres journaux républicains, ces élémens secondaires de succès, ajoutés au mérite incontestable de certaines parties de son talent, donnèrent aux opéras de M. Verdi la vogue d'une œuvre quasi-politique. On le jugea avec passion; sa musique s'enrichit de tous les courans, de tous les vœux secrets de l'opinion; on applaudissait, au finale du troisième acte d'*Ernani*, — *A Carlo magno gloria e amor*, — qui est un morceau d'ensemble d'un bel effet, comme on applaudit un chant patriotique qui, en exaltant l'émotion de tous, acquiert la puissance d'un acte de foi. « Les symboles ne signifient que ce qu'on leur ordonne de signifier; l'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime, » a dit M. Ernest Renan dans sa belle étude sur un tableau de M. Ary Scheffer, *la Tentation du Christ* (1). Ce n'est point un rapprochement téméraire que de voir aussi dans la vogue inouie et, selon nous, excessive des opéras de M. Verdi la valeur d'un sentiment national sanctifiant la forme imparfaite qui lui sert de symbole pendant une transition difficile. Et cela se conçoit surtout dans certaines régions de l'Italie, où l'oppression qui pèse sur toutes les intelligences et sur tous les cœurs ne laisse guère échapper à sa vigilance que ce qui ne tombe pas sous le sens grossier de la police. Or la musique est celui de tous les arts qui renferme le plus de parties mystérieuses propres à satisfaire ce besoin d'infini, qui est le plus beau titre de la nature humaine. Toute œuvre d'art qui suscite un grand intérêt, et qui arrive à ce qu'on peut appeler une popularité avouable, mérite un sérieux examen, car il est évident qu'il y a dans cette œuvre quelque chose du sentiment qu'elle a éveillé dans les cœurs qui l'ont acclamée. Le succès est un fait qu'il faut apprécier; mais il appartient à la critique, ce nous semble, de dégager du symbole matériel l'élément divin qui doit lui survivre.

Pour revenir à des idées plus humbles et nous servir d'un langage plus précis, nous dirons aujourd'hui à nos contradicteurs ce que nous avons dit si souvent ici même : M. Verdi est un homme de talent dont la réputation excessive n'est pas justifiée par le seul mérite de ses ouvrages. M. Verdi n'est point le fondateur d'une nouvelle école, comme le croient des amateurs zélés et certains écrivains qui veulent bien nous honorer de leurs injures. Il se rattacherait plutôt à la tradition de Gluck, s'il était un meilleur musicien, et il n'est après tout qu'un imitateur peu adroit de Meyerbeer et de l'école allemande. On trouve souvent dans les opéras de M. Verdi des mélodies heureuses qui n'ont pas le développement nécessaire, des morceaux

(1) Voyez *Études d'histoire religieuse*, p. 423.

d'ensemble vigoureux, des scènes pathétiques qui laissent à désirer un art plus délié dans la préparation des effets. Le style de M. Verdi est brusque, haché, sans flexibilité et sans grâce. Il ignore à peu près l'art suprême des maîtres, qui consiste à préparer l'éclosion de l'idée et à en poursuivre l'épanouissement graduel, il ne sait point orner la passion d'une forme élégante qui satisfasse les délicats en touchant le vulgaire. Il frappe fort, sinon toujours juste; il vise aux coups de théâtre, aux péripéties violentes, et ses personnages ont toujours le poignard à la main et l'invective à la bouche. On a rarement vu un compositeur italien plus dépourvu d'imagination que M. Verdi. Sa muse, toujours irritée, ne sait pas encore sourire, et sous sa mélopée vigoureuse et stridente, on n'entend susurrer que de pauvres accords plaqués qui marquent les pulsations périodiques du rhythme. C'est un vrai supplice pour des oreilles exercées et nourries de la manne du Seigneur que d'entendre pendant trois ou quatre actes cet accompagnement de guitare espagnole qu'affectionne M. Verdi, et dont il n'a pu se corriger jusqu'à ce jour. L'orchestre de M. Verdi est constamment partagé en deux tronçons dont il ne sait pas faire un tout harmonieux : d'un côté sont les instrumens à cordes qui mâchent à vide une bien pauvre harmonie, et de l'autre les instrumens à vent, et surtout ceux de cuivre, qui n'interviennent dans le discours symphonique qu'en poussant de grosses bouffées de sonorité qui frappent d'autant plus la foule, qu'elle en est surprise comme d'une trop vive lumière succédant à une nuit obscure. Ces défauts joints à la parcimonie et à la dureté des modulations, la violence habituelle du style, la pauvreté de l'harmonie, cette instrumentation à la fois vide et bruyante, ces rhythmes tendus et *baldanzosi*, ces unissons perpétuels, ces coups de théâtre, la passion, le sentiment, la vigueur de certains morceaux d'ensemble, et quelquefois aussi la beauté réelle de scènes comme celle du *miserere* au quatrième acte du *Trovatore*, tout cela donne aux opéras de M. Verdi la couleur sombre et criarde de véritables mélodrames. Dans toute l'œuvre connue jusqu'ici de M. Verdi, il n'y a rien qui égale le finale de *Lucie* de Donizetti et celui de la *Norma* de Bellini. Sous la main du compositeur lombard, la grande et belle tradition de l'école italienne, qui s'est conservée jusqu'à Donizetti, est considérablement altérée sans qu'il ait pu atteindre aux qualités supérieures des maîtres étrangers qu'il a pris pour modèles. Il y a plus de poésie musicale dans un acte d'*Oberon* que dans les vingt opéras qu'on doit à la faconde de M. Verdi. Il a perdu le bel art de chanter, qui faisait la supériorité de l'école italienne sur toutes celles de l'Europe. Tous les voyageurs qui visitent cette terre, jadis si féconde en génies de premier ordre, sont unanimes pour déplorer l'état misérable où sont les théâtres lyriques de l'Italie et le goût du public qui les fréquente. Nous pouvons en juger par les chanteurs formés à l'école de M. Verdi que nous entendons à Paris, par la critique et la littérature musicales qui se publient dans ce beau pays. Nous avons lu dans un journal de Naples, dont le style valait bien celui de M. Verdi, que le *Guillaume Tell* de Rossini marquait la décadence de cet incomparable génie! La nation qui accepte de pareils jugemens nous paraît digne de croire que *il Trovatore* est un chef-d'œuvre, et M. Verdi le plus grand compositeur de musique dramatique qui ait jamais existé.

On nous accuse tout à la fois ici de méconnaître la puissance de la nou-

velle école inaugurée par M. Verdi en Italie, d'être un admirateur exclusif et obstiné des formes rossiniennes, et en Allemagne de trop adorer le génie divin de Mozart en refusant de nous incliner devant quelques bizarreries qu'on trouve dans les dernières compositions de Beethoven. Nous serions presque tenté de nous écrier : Heureux l'écrivain qui peut encourir de tels reproches, car c'est le propre de la vérité et de la saine raison de déplaire aux partis extrêmes! Mais, ainsi que nous le disions tout à l'heure, loin d'être un fanatique du passé, un admirateur exclusif de certaines formes consacrées par le temps, nous serions plutôt disposé, par tempérament d'esprit, à courir des aventures en allant au-devant des utopies généreuses. Nous n'appartenons à aucun culte national, mais à la grande religion des belles choses, qui élèvent le sentiment. Nous sommes attiré partout où il y a de la poésie, et toute forme de l'art qui entr'ouvre un coin de l'infini nous captive. Il n'y a pas jusqu'à la tentative de M. Berlioz qui nous eût trouvé plus favorable, si l'auteur de la *Symphonie fantastique* et de *l'Enfance du Christ* n'eût compliqué son rôle de compositeur d'un rôle de polémiste agressif aux dieux que nous adorons. Nous avons rendu à M. Verdi la justice que méritent certaines qualités de son talent fruste et passionné; mais en face de l'exagération de son succès, qui tient à des causes passagères qui n'ont rien à démêler avec l'art, en face de cette horde de marchands qui ont envahi le parvis du temple et acclamé le faux dieu, nous avons protesté et nous avons dû défendre l'idéal formé par trois siècles de civilisation musicale. On peut être assuré que la désapprobation de quelques amateurs zélés et les injures dont nous gratifient quelques journaux infimes de Naples ou de Paris ne nous feront pas changer de conduite.

Le Théâtre-Lyrique a livré le 5 novembre la grande bataille qu'il prépare tous les ans pour mettre en évidence le talent stratégique de Mme Carvalho, général en chef. On lui a donné cette année la qualification de *Margot*, opéra-comique en trois actes, dont le plan a été conçu par l'imagination de MM. Saint-George et de Leuven. C'est l'histoire lamentable d'une jeune fille très vertueuse, d'une pauvre servante du fermier Landriche, ce qui veut dire, dans la langue symbolique de ces messieurs, riche en terre. Chassée par son maître pour un acte généreux, Margot se réfugie au château de M. le marquis de Brétigny, son parrain, jeune et fringant seigneur qui jette ses écus par la fenêtre. Peu s'en faut vraiment que M. de Brétigny ne devienne amoureux et n'enlève la pauvre Margot, qui est devenue tout à coup une personne charmante, possédant toute sorte de talens d'agrément et chantant comme une *prima donna*. Les choses se passent mieux qu'on n'aurait pu le croire. Après un nouvel acte de dévouement envers son parrain, Margot épouse Jacquot, garçon de ferme, qu'elle aime éperdument depuis son enfance, à ce qu'il appert du témoignage de MM. Saint-George et de Leuven. C'est sur ce thème émouvant que M. Clapisson a modulé un grand nombre de chansons agrestes.

Quoi qu'on dise, l'auteur de *la Fanchonnette* et de dix autres ouvrages qui ne sont pas restés inaperçus, est un musicien de talent. Il a de la verve, de la chaleur, de la franchise dans le style, et quelquefois aussi de la distinction dans le choix de ses harmonies. Il faut rendre cette justice à M. Clapisson qu'il vise toujours à faire de son mieux, et si l'inspiration ne le sert

pas toujours au gré de ses désirs, ce n'est pas faute d'efforts ni de pieuses invocations de sa part. Il n'y a pas d'ouverture à l'opéra de *Margot*, mais un simple prélude symphonique qui vise au pittoresque, et dans lequel deux flûtes obstinées prolongent un peu trop une mauvaise plaisanterie. On remarque au premier acte un petit duo, pour soprano et ténor, entre Margot et son ami Jacquot, qui rappelle un peu l'accent mélodique des vieilles romances françaises et la manière sobre et recueillie de M. Reber. Les couplets de la lecture du journal, débités avec esprit par Mlle Girard, qui représente la gentille Nanette, une cousine du fermier Landriche, ces couplets sont bien frappés et accompagnés avec goût. Le duo qui vient après, entre Margot et son parrain, M. de Brétigny, ne renferme qu'une petite phrase : *Cela se trouve ici*, qui dans la bouche de Mme Carvalho est d'une exquise délicatesse. Nous n'en dirons pas autant des adieux de Margot, qui forment le thème du finale du premier acte. C'est une espèce de récitatif mesuré, bien ambitieux pour une fille des champs, et sur lequel Mme Carvalho jette toutes les notes perlées de son gosier, dont elle fatigue par trop la flexibilité. C'est un luxe de vocalisation, un contre-sens dramatique, qui n'est pas racheté par la nouveauté des effets. Cela rappelle *la Sirène* de M. Auber, le finale du premier acte de *l'Étoile du Nord*, et, malheureusement pour M. Clapisson, les adieux de *la Fille du Régiment* de Donizetti, un petit chef-d'œuvre.

Au second acte, on peut signaler les couplets (encore des couplets!) que chante le fermier Landriche, représenté par M. Meillet. La mélodie en est agréable, mais d'une couleur trop sentimentale pour un drôle de cette espèce, qui vole son maître autant que le permet la loi. Quant à l'entassement de fioritures, de trilles et d'arpéges de toute nature qu'on est convenu d'appeler la *chanson des fleurs* pour piper les marchands, il serait difficile d'extraire de cet amas de notes insipides une apparence d'idée musicale. Il est triste de voir une cantatrice du mérite de Mme Carvalho se donner ainsi en spectacle, et poursuivre une lutte stérile pour l'art, dont elle pourrait être un si digne interprète. Nous le lui avons prédit à propos de *la Reine Topaze :* Mme Carvalho a dépassé le but, elle est parvenue enfin à chanter faux et à renvoyer son public assouvi de creuses et froides merveilles. On peut encore signaler au second acte un joli chœur, justement qualifié cette fois *l'éclat de rire*, et qui forme l'introduction du finale : ce sont les amis du marquis de Brétigny qui, en voyant sortir Margot de la chambre de son parrain, se mettent à rire d'une manière blessante pour l'honneur de la jeune fille. Le compositeur a rendu cet effet par un mouvement syncopique ingénieux et très élégant. Le finale en lui-même est bruyant et confus.

Au troisième acte, il y a un duo entre le fermier Landriche et sa cousine Nanette qui renferme quelques passages heureux, surtout la *stretta* où les deux voix s'étreignent galamment, à la manière du style bouffe italien. Le grand air, fort prétentieux, que chante encore Margot ne vaut certes pas toute la peine que se donne Mme Carvalho pour le dire sur un ton de princesse fort extraordinaire pour une pauvre vachère. Je préfère à ce fracas de notes suraiguës, qui ne sont pas toujours justes, le joli badinage de Nanette, dont la petite phrase :

J'en aurais p' t' — è' t' fait autant,

s'échappe malicieusement des lèvres de Mlle Girard, qui se fait justement applaudir. C'est un rien, une espiéglerie de vaudeville, très bien rendue par le compositeur et la virtuose.

Si malgré tout cela l'opéra de *Margot* n'est pas un chef-d'œuvre, ce n'est peut-être pas absolument la faute du musicien, qui a fait de son mieux, et dont le style est parfois très soigné. Il se pourrait que les prétentions et les exigences de la *prima donna assolutissima* eussent exercé une influence fâcheuse sur M. Clapisson, qui a été plus heureux autrefois, ne fût-ce que dans *la Fanchonnette*. L'exécution de *Margot* est en général assez bonne. Les chœurs et l'orchestre marchent avec ensemble, et M. Meillet fait preuve d'intelligence dans le rôle du fermier normand. C'est une justice qu'il faut rendre à la direction du Théâtre-Lyrique, que les moindres détails de la mise en scène y sont soignés. N'oublions pas non plus que M. Carvalho nous a fait entendre *Oberon* et *Euryanthe* au théâtre qu'il exploite à ses risques et périls, tandis que l'Opéra, sous la main de la liste civile, a laissé échapper cette belle occasion d'enrichir son répertoire de deux chefs-d'œuvre de plus.

Cependant on vient de reprendre à l'Opéra, pour le bénéfice de Mme Rosati, un très joli ballet, *la Somnambule*, qui remonte à l'année 1827. Le *scenario* de M. Scribe a fait le tour de l'Europe depuis que Bellini s'en est inspiré en 1831. La musique du ballet où Mme Rosati déploie une si grande vérité d'expression mimique est un badinage délicieux d'Hérold, qui préludait ainsi à la création de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*. Le spectacle est d'ailleurs amusant et mérite bien qu'on aille le voir. Le 28 novembre, il y a eu également à l'Opéra une belle solennité musicale au profit de la caisse des pensions accordées aux artistes de ce grand établissement. Le programme, riche et varié en morceaux de maîtres, a commencé par la symphonie en *la* de Beethoven, qui a produit tout son effet. Après *le Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, qui a été aussi fort goûté par le public nombreux qui emplissait la salle jusqu'aux combles, la première partie s'est terminée par *la Bénédiction des Poignards* du quatrième acte des *Huguenots*, morceau colossal, une des plus grandes pages de musique dramatique qui existent. Le public, enthousiasmé par une bonne exécution, a voulu réentendre cette scène, où la fureur du fanatisme religieux a été rendue d'une manière inimitable. La deuxième partie du concert, qui aurait pu être mieux composée, a été close par le finale du troisième acte de *Moïse* de Rossini, autre conception sublime du génie le plus fécond et le plus varié qui se soit produit dans la musique dramatique. L'exécution de ce dernier morceau a laissé beaucoup à désirer, surtout la prière qui s'y trouve encadrée, et dont ces messieurs ne rendent ni l'onction divine, ni la suprême délicatesse. Ils en font un *allegretto! Non parliam di loro...*

Le Théâtre-Italien poursuit le cours de ses représentations et fait de son mieux pour lutter contre les difficultés de la situation que lui ont faite les destins. Après *il Barbiere di Siviglia*, qu'on a repris au grand contentement des *zelanti*, on a donné *la Cenerentola* avec un nouveau ténor, M. Bellart, qui n'est point à mépriser. D'origine espagnole, M. Bellart possède une voix agréable, suffisamment flexible, et ne manque ni de goût ni de sentiment. Il fera bien cependant de mieux composer ses points d'orgue qui sont quelquefois ridicules, et de ne pas trop précipiter le mouvement de ses gammes

ascendantes, qui finissent par ne plus être qu'un bredouillement informe. Nous pourrions faire aussi la même remarque au chef d'orchestre, M. Bonnetti, qui précipite tous les mouvemens et donne à la musique de Rossini la *furia* qui n'appartient qu'à la mélopée de M. Verdi. Pourquoi M. Bonnetti ne dit-il pas à M. Corsi que, dans le finale du *Barbier* par exemple, on ne doit pas chanter à pleine poitrine cette phrase si connue :

Guarda don Bartolo...
Sembra una statua?...

Le simple bon sens ne devrait-il pas avertir l'artiste que, s'il crie par-dessus les toits, Bartholo se réveillera de sa stupeur? Les nuances ne sont plus observées, et sans ces nuances que deviennent les chefs-d'œuvre de l'art musical? Dans la *Lucrezia Borgia* de Donizetti, M. Bellart a été plus favorablement accueilli encore que dans *la Cenerentola*. Mme Steffenone a rendu avec énergie et beaucoup de noblesse le rôle si dramatique de la Borgia, tandis que Mme Nantier-Didiée a été charmante sous le costume du jeune Orsino. Elle a chanté avec goût le fameux *brindisi*, et sa taille élégante, ses bonnes façons, sa voix de *mezzo-soprano* ont été appréciées du public. Dans *la Traviata*, dont on a essayé de relever le crédit auprès des Parisiens, Mme Saint-Urbain a eu quelques bonnes intentions. D'un physique agréable et comédienne intelligente, Mme Saint-Urbain peut tenir la suppléance d'un premier rôle, mais non pas le remplir d'une manière définitive. Sa voix légère et grêle manque de timbre, de puissance et parfois de justesse. M. Mario a chanté avec beaucoup de verve tout le premier acte de *la Traviata*, qui est le meilleur de l'ouvrage.. On a voulu aussi reprendre *Ernani* de M. Verdi, mais le public a paru trouver que c'était là de la *robba vechia*. La reprise de *l'Italiana in Algeri*, qui a eu lieu le samedi 12 décembre, a été plus heureuse, et le public a été enchanté de pouvoir rire enfin à un théâtre qui s'appelait autrefois *les Bouffons italiens*. On a redemandé le trio délicieux de *Papataci*, où le ténor Bellart s'est fait justement applaudir, et Mme Alboni a été parfaite dans *l'Italiana* aussi bien que dans *le Barbier* et dans *la Cenerentola*.

Le Théâtre de l'Opéra-Comique a changé de directeur. Après une gestion de neuf années, parmi lesquelles se trouve l'année néfaste de 1848, M. Émile Perrin a cédé son privilége à M. Nestor Roqueplan, qui passe ainsi du sérieux au plaisant, je veux dire du théâtre de Gluck, qu'il a dirigé assez longtemps, à celui de Grétry, dont les destinées vont dépendre de son bon plaisir et de sa vigilance. Parmi les objets et curiosités légués par M. Perrin à M. Roqueplan se trouve *le Carnaval de Venise*, opéra en trois actes, qui a été représenté tout récemment, au grand étonnement du public, qui ne s'attendait pas à ce don de joyeux avénement de la part de la direction nouvelle. Si M. Roqueplan y était moins intéressé, il pourrait s'en laver les mains en disant : Je ne suis pour rien dans la mésaventure que vous éprouvez, prenez-vous-en à mon habile prédécesseur. Que ce soit Pierre ou que ce soit Jacques, *le Carnaval de Venise* est une mauvaise plaisanterie, dont le sort n'a pas été un seul instant douteux. Les paroles sont de M. Sauvage et la musique de M. Ambroise Thomas, l'un des compositeurs les plus instruits de l'école française, mais que la nature a traité avec peu de généro-

sité. On ne raconte pas une fable comme celle qu'a imaginée M. Sauvage. Quand nous dirions à nos lecteurs qu'un certain Lelio, de Venise, veut épouser une Sylvia quelconque, première cantatrice de l'Italie, dont il s'est follement épris, malgré son rang et sa naissance, ils n'auraient encore qu'une idée inexacte de l'imbroglio fastidieux qui sert de cadre à la donnée poétique. Nous ne voudrions pas affliger un artiste de mérite comme l'auteur du *Caïd*, du *Songe d'une Nuit d'été* et de dix autres partitions distinguées et souvent consultées avec fruit par les amateurs de finesses harmoniques, mais il faut avouer cependant que la musique que lui a inspirée un sujet tel que le carnaval de Venise pouvait être plus gaie, plus neuve ou tout au moins plus perceptible aux oreilles avides des pauvres auditeurs, qui ne savaient comment passer leur temps. Sans rien dire de l'ouverture qui présente le thème si connu de l'air du carnaval de Venise avec les *lazzi* ajoutés par le génie de Paganini et un second mouvement sur une espèce de *tarentelle*, nous n'avons remarqué au premier acte que l'*andante* d'un air que chante fort bien M. Stockhausen, et un *trio* avec variations de violon où Mme Cabel fait de tristes prouesses. Au second acte, il y a un sextuor habilement écrit, et puis un duo pour soprano et ténor au troisième, le morceau le plus agréable de l'ouvrage. Il est évident que c'est pour faire éclater toute la bravoure de Mme Cabel que le nouvel opéra de M. Ambroise Thomas a été conçu et composé. Elle y joue le rôle de Sylvia, de la *prima donna* aux séductions irrésistibles. C'est là un détestable système, qu'une cantatrice bien autrement habile que Mme Cabel, Mme Carvalho, n'a pu faire accepter sans ennui. A quelque chose malheur est bon, et après un échec comme celui que vient d'éprouver Mme Cabel dans *le Carnaval de Venise*, je demande qu'on me reconduise à la *Margot* de M. Clapisson, et qu'on élève un monument à M. Verdi, qui est un colosse à côté de tout ce qu'on nous fait entendre depuis quelque temps dans les théâtres de Paris.

M. Ambroise Thomas a été mieux inspiré dans la messe solennelle qu'il a composée il y a trois ans pour la fête de Sainte-Cécile, et qui a été exécutée pour la seconde fois, le 19 novembre, à l'église Saint-Eustache, par l'association des artistes musiciens, au nombre de six cents. D'un style soutenu et souvent élevé, la messe de M. Ambroise Thomas ne s'écarte guère des formes connues de la musique religieuse, et ne présente pas la solution de la question qui préoccupe beaucoup d'esprits cultivés, à savoir quel doit être le caractère de la musique religieuse dans le culte catholique au XIXe siècle. Dans le *Gloria* de la messe de M. Ambroise Thomas, qui est écrit avec éclat et une sonorité excessive peut-être, j'ai remarqué le *Qui tollis peccata mundi*, pour voix de soprano seule, que Mme Bockholtz-Falconi a chanté avec goût. L'*Agnus Dei*, solo pour voix de soprano et chœur, est aussi un morceau plein d'onction, mais je lui préfère l'*O Salutaris*, duo pour basse et ténor que MM. Bataille et Jourdan, de l'Opéra-Comique, ont fort bien chanté. L'exécution de l'ensemble de cette composition distinguée de M. Ambroise Thomas a été satisfaisante, et la solennité n'aurait laissé rien à désirer sans un sermon trop développé pour la patience d'un auditoire qui était venu chercher de l'émotion religieuse, et non pas des subtilités de casuiste dont il n'avait que faire.

Le 6 décembre, il y a eu aux Champs-Élysées, dans la salle du Cirque-

Olympique, une de ces fêtes musicales connues en Allemagne sous le nom de festival. Sous la direction de M. Pasdeloup, chef de la Société des jeunes artistes, on a exécuté pour la première fois à Paris, si ce n'est en France, un oratorio de Mendelssohn, *Elie*, que l'Allemagne et l'Angleterre admirent depuis longtemps. On sait que dans l'œuvre considérable de Mendelssohn, qui est mort le 4 novembre 1847, se trouvent deux oratorios, *Paulus* et *Elie*, composés sur la prose même de la Bible, arrangée à cet effet par le musicien. Le sujet d'*Elie* est tiré du livre des Rois. Déjà Sébastien Bach, au milieu du XVIIIe siècle, avait composé une œuvre considérable, *la Passion*, sur le texte, scrupuleusement observé, de l'évangile de saint Matthieu. Handel au contraire se faisait écrire les *libretti* de ses oratorios par des poètes anglais, auxquels il donnait un canevas des scènes qu'il avait choisies pour thème de ses inspirations grandioses. C'est à Mendelssohn et à son maître, le vieux Zelter, qu'on doit la première exécution qui se fit à Berlin de *la Passion* de Sébastien Bach. L'*Elie* de Mendelssohn a été traduit en vers français par M. Maurice Bourges, et la partition pour piano et chant a été publiée à Paris, depuis une dizaine d'années, par la maison Brandus. Au festival des Champs-Élysées, on n'a exécuté que la première partie de l'oratorio de Mendelssohn, tandis qu'au congrès de l'ouest, en 1856, il fut donné en entier. Aujourd'hui nous voulons seulement constater l'effet produit par certains morceaux de l'œuvre de Mendelssohn, sans entrer dans des développemens qu'il faut réserver pour une autre occasion.

Le programme, divisé en deux parties, a commencé par l'ouverture du *Freyschütz*, qui a été rendue avec énergie, puis est venue une *Méditation* de M. Gounod sur un prélude de Bach, un de ces joyaux d'harmonie et de modulation qui sont sortis de l'officine de ce grand forgeron de formes musicales. Confié à la harpe, le prélude de Bach a été enchâssé par M. Gounod dans une belle phrase mélodique rendue par les violons, et accompagnée de tout l'orchestre et du chœur. Il y a une progression ascendante du plus bel effet, et toute cette composition élégante fait le plus grand honneur au goût de M. Gounod. Le morceau a été redemandé par le public ravi. La première partie de l'oratorio de Mendelssohn, composée de dix-neuf morceaux, a rempli tout le reste du programme. Après un récitatif de quelques mesures dans lequel le prophète Élie annonce aux Hébreux le châtiment du Seigneur, suivi d'un prélude original de l'orchestre, vient un chœur à quatre parties chanté par tout le peuple éploré. On a surtout remarqué un charmant duo pour voix de femme d'une simplicité mélodique qu'on est surpris de trouver dans le style ordinairement compliqué de Mendelssohn. Le récitatif et l'air du ténor chantés par Abdias nous ont paru manquer de caractère, tandis que le chœur qui lui succède est d'une belle harmonie religieuse. Le duo pour soprano et basse entre Élie et la veuve de Sarepta rappelle heureusement la belle déclamation lyrique de Gluck. Nous pouvons encore signaler un très beau chœur, — *Heureux qui toujours l'aime*, — celui des prêtres de Baal, — *O Dieu d'Israël!* — la prière ou choral qui vient après, et quelques passages d'un air en *la mineur* que chante encore Élie. Ce sont là les différens morceaux de cette grande composition, un peu monotone, dont nous avons pu saisir au passage les beautés relatives et apprécier le style élevé et soutenu. On y chercherait vainement une de ces inspi-

rations de génie comme l'invocation de Moïse, par exemple, dans le chef-d'œuvre de Rossini. Quoi qu'en disent les Allemands et les Anglais réunis, Mendelssohn reste pour nous le premier des grands musiciens de second ordre, c'est-à-dire qu'il ne peut être mis sur la ligne de Haydn, de Mozart et de Beethoven. L'exécution, qui a été fort bonne de la part de l'orchestre et des chœurs, a laissé beaucoup à désirer quant aux virtuoses chargés des différens personnages de ce drame trop constamment lugubre. M. Stockhausen, qui est un chanteur d'un vrai mérite, n'a pas une voix de basse assez puissante ni assez profonde pour rendre toute l'énergie du prophète Élie, qui ne cesse de lancer les éclats de sa pieuse indignation. Il s'est pourtant fait applaudir dans plusieurs morceaux, ainsi que M. Jourdan de l'Opéra-Comique, à qui était confiée la partie d'Abdias. Mme Bockholtz-Falconi, qui est une musicienne parfaite, n'a pas la voix assez jeune et suffisamment élevée pour chanter dans un si grand local la partie de la veuve de Sarepta. D'ailleurs la salle du Cirque-Olympique n'a pas été construite pour faire ressortir la voix humaine, mais pour y entendre les hennissemens des chevaux. Il est à désirer cependant que M. Pasdeloup, dont l'initiative intelligente contraste avec la fâcheuse routine de la Société des Concerts, ne se décourage pas, et qu'il persévère dans sa louable entreprise d'initier le public français aux nombreux chefs-d'œuvre de l'art musical qui lui sont inconnus. Pour notre part, nous lui votons d'humbles actions de grâce.

Puisque les nouveautés qu'on nous présente sur les théâtres sont dépourvues d'intérêt, c'est le cas de jeter un coup d'œil sur l'histoire musicale d'un peuple intéressant. La musique d'un peuple, si elle a un caractère vraiment original, repose sur des principes qu'il appartient à la science de définir. L'un a le goût de la mélodie par exemple, l'autre préfère les combinaisons de l'harmonie; celui-ci est sensible aux rhythmes compliqués, celui-là aux tonalités étranges et piquantes, etc. Eh bien! c'est au philosophe d'expliquer ces phénomènes que lui livre l'histoire, si elle est bien faite, et le philosophe, fût-il aussi sublime que Platon, a besoin de s'appuyer sur la connaissance des principes de l'art sous peine de divagation. Les Polonais, ce peuple guerrier et bruyant dont l'organisation politique est restée si longtemps dans une sorte d'enfance chevaleresque, pendant qu'autour de lui la Russie, la Prusse et l'Autriche devenaient des monarchies puissantes, toutes prêtes à le dévorer, le peuple polonais a-t-il eu une musique nationale comme il se vante de posséder une poésie, si ce n'est toute une littérature, qui exprime les tendances et les propriétés de son génie? Un Polonais, un musicien distingué, M. Albert Sowinski, a entrepris la tâche difficile d'écrire l'histoire des musiciens de son pays sous la forme commode d'un dictionnaire biographique. En tête du livre, l'auteur a mis une introduction où il raconte brièvement les vicissitudes qu'a éprouvées l'histoire de la musique en Pologne. Chez toutes les nations de l'Europe, l'histoire de la musique se divise en deux parties très distinctes : les chants et les danses populaires, qui sont le produit de l'instinct et de la tradition, et la musique, qui résulte du travail de l'esprit et des combinaisons de l'art. C'est dans les chants et dans les danses populaires qu'on peut trouver l'accent moral d'une nation qui a vécu d'une vie qui lui est propre; mais aussitôt que l'art intervient et qu'il touche à ce germe poétique légué par le sentiment, il lui imprime sa

regularité et en fait une langue savante qui se rapproche beaucoup de celle des autres nations civilisées. La musique de l'école italienne, par exemple, diffère beaucoup moins de la musique de l'école allemande que les *canzonette* de Venise, de Florence, de Rome et de la Sicile ne diffèrent des chansons agrestes de la Bohême, de l'Ukraine, de la Wolhynie ou de la Pologne. Il en est de la musique et de la poésie comme des costumes, qui sont pittoresques et nationaux dans les campagnes, tandis que la société polie de Londres ou de Paris s'habille à peu de chose près comme celle de Berlin, de Varsovie ou de Saint-Pétersbourg. Cependant il arrive certaines époques de satiété et d'épuisement où l'art, ayant produit déjà ses plus grands chefs-d'œuvre, se retourne vers le passé et va se rajeunir aux sources populaires et nationales. Frédéric Chopin est le compositeur qui, de nos jours, a le mieux traduit sous les formes de l'art proprement dit les propriétés du génie musical et poétique de sa nation.

Dans son résumé de l'histoire de la musique en Pologne, qu'on pourrait désirer plus développé et plus explicite sur certaines questions importantes comme celles de l'harmonie et de la tonalité, M. Sowinski donne une définition des principaux chants et danses populaires de sa nation. C'est d'abord la *Polonaise,* danse populaire fort connue, qui remonte aux premiers siècles, et dont un compositeur polonais du XVIIIe siècle, Kozlowski, a reproduit le type avec un grand succès; la *Mazoure* ou *Mazoureck,* danse à trois temps, d'un accent mélancolique, et que les chefs-d'œuvre de Chopin ont répandue dans toute l'Europe. « On ne saurait préciser l'époque à laquelle on commença à composer des mazurecks, dit M. Sowinski. Il est probable que les joueurs de luth du XVIe siècle connaissaient ce genre d'airs, à en juger par les descriptions qu'en donnent d'anciens poètes polonais. Celles que le peuple chantait avaient quelque chose de naïf et de tendre, et la mélodie en était courte et accentuée. Elles avaient primitivement deux reprises, avec un prélude que les ménétriers de village improvisaient à leur façon. » Viennent ensuite le *Krakowiak,* air vif, à deux temps, connu en France sous le nom de la *Cracovienne,* et les *Dumij* ou *Dumki,* airs plaintifs, comme le sont la plupart des airs primitifs de la race slave. Les *dumki* étaient accompagnés sur un instrument à cordes nommé *guinsla.* Enfin, les *daïnos,* airs vifs et simples, appartiennent surtout à la Lithuanie. « Un de ces airs, dit M. Sowinski, composé par Chopin, fut chanté à Paris par Mme Viardot en langue polonaise, à un concert donné au bénéfice des pauvres par la princesse Marceline Czartoryska. » M. Sowinski donne aussi la description de quelques vieux instrumens abandonnés depuis longtemps, et qui n'ont point appartenu exclusivement au peuple polonais, car on les trouve chez toutes les nations européennes du moyen âge.

L'histoire de la musique en Pologne peut se résumer dans la biographie de quatre personnages importans. Saint Adalbert, né en Bohême, apôtre des Slaves, successivement évêque de Prague et puis archevêque de Gnesne, ancienne capitale de la Pologne, introduisit chez ce peuple, au Xe siècle, le plain-chant de l'église romaine. Il est auteur d'une hymne à la Vierge très populaire, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours. M. Sowinski a reproduit la musique de l'hymne de saint Adalbert, qui n'est pas autre chose qu'une mélodie grégorienne écrite dans le premier ton de l'église. Après saint

Adalbert, l'homme qui a eu la plus grande influence sur l'art musical en Pologne, c'est Nicolas Gomolka, dont le *Psautier*, imprimé à Cracovie en 1580, est une imitation du style de Palestrina. Gomolka vivait sous le règne d'Étienne Botarij, et il alla étudier la composition en Italie. Un amateur distingué de Varsovie, M. Joseph Cichoçki, a traduit en notation moderne quelques-uns des psaumes de Gomolka à quatre parties. Le *Psautier* de Gomolka renferme cent cinquante psaumes, dont M. Sowinski reproduit quelques-uns, qui donnent une haute idée du savoir de ce maître polonais. Au XVIIIe siècle, un autre compositeur, Mathias Kamienski, né en Hongrie, a été le créateur de l'opéra en langue polonaise, dont le premier spécimen fut représenté sur le théâtre de Varsovie en 1778 sous le titre de *Misère consolée*. Enfin Joseph Elsner, qui n'est pas non plus Polonais de naissance, continue l'œuvre de Kamienski, et fonde une école de musique à Varsovie sur le modèle du Conservatoire de Paris. Joseph Elsner a été le maître de Chopin et d'un grand nombre d'artistes distingués. — De ce coup d'œil rapide jeté sur l'histoire de l'art musical en Pologne, il résulte qu'il n'y a pas eu et qu'il n'existe pas à proprement dire d'école polonaise. C'est sous la double influence d'abord de l'Italie, puis de l'Allemagne, que les artistes polonais se sont instruits et ont développé leurs talens. De nos jours, excepté Chopin, qui est un artiste de génie, les musiciens polonais ne se distinguent par aucune propriété nationale des autres musiciens de l'Europe. Comme leurs compatriotes, qui parlent sans accent presque toutes les langues étrangères, c'est aussi sans un accent bien reconnaissable qu'ils imitent les arts des nations plus heureusement douées.

Indépendamment de son utilité pour l'histoire générale de la musique, l'ouvrage sur les *musiciens polonais*, qui renferme un grand nombre d'articles intéressans, remplit une lacune dans l'histoire particulière des arts et de la civilisation en Pologne. Ayant à traiter le premier un sujet difficile, M. Sowinski a consacré vingt années de sa vie à réunir les matériaux épars de son dictionnaire, qui suppose une vaste lecture et une persévérance infatigable. Dans un livre qui renferme des élémens si divers, M. Sowinski n'a pu échapper sans doute à quelques inexactitudes et à un excès de patriotisme qu'on lui pardonne plus volontiers. L'auteur rattache, un peu arbitrairement, à l'histoire de la Pologne une foule de compositeurs célèbres qui ne lui appartiennent que d'une manière indirecte. Paisiello par exemple, pour avoir séjourné quelque temps à Varsovie à son retour de Saint-Pétersbourg, en 1784, et pour y avoir composé un opéra italien, *la Finta Amante*, n'en est pas moins un bel oiseau de passage qui a vu le jour et qui est mort dans le royaume de Naples. Nous en dirons autant de Hasse et de sa femme Faustina, qui étaient attachés à la cour de Saxe bien plus qu'à celle de Pologne, où ils n'ont fait que de rares apparitions. M. Sowinski dit, à l'article d'*Antonia Campi*, cantatrice polonaise, qu'elle a créé le rôle de dona Anna dans le *Don Juan* de Mozart. C'est une erreur où il a été induit par l'article de la *Biographie universelle des Musiciens* de M. Fétis. C'est pour Mme Teresa Saporiti que fut composé ce rôle admirable, ainsi qu'on peut le vérifier dans notre travail sur le chef-d'œuvre de Mozart. Nous aurions aussi à reprocher à M. Sowinski de s'être trop complaisamment étendu sur certains artistes contemporains, qui n'auront pas pour la postérité l'importance que leur ac-

corde gratuitement l'auteur de l'ouvrage estimable que nous examinons. Consacrer trois ou quatre pages à inscrire les œuvres les plus minimes de tel pianiste ou compositeur obscur que nous pourrions citer, c'est évidemment dépasser la mesure qui doit être le premier mérite d'un ouvrage historique. M. Fétis, dans sa *Biographie universelle des Musiciens*, n'a pas su non plus toujours se défendre de cette faiblesse envers quelques artistes contemporains dont l'avenir s'occupera fort peu. Les siècles vont s'accumulant sur la tête du genre humain, et c'est le devoir de l'histoire de ne pas charger la mémoire des générations futures de faits et de noms inutiles.

Parmi les articles intéressans que renferme le dictionnaire biographique de M. Sowinski, on peut citer, après ceux consacrés à saint Adalbert, à Gomolka et à Chopin, celui du prince Radziwil, amateur distingué et auteur de la musique d'un *Faust*, dont on exécute souvent en Allemagne des fragmens; — Marco Scacchi, Italien né à Rome vers la fin du XVIe siècle, maître de chapelle du roi de Pologne Sigismond III; — Sigismond Ier de l'illustre famille des Jagellons, roi de Pologne, qui a fondé dans la cathédrale de Cracovie en 1534 l'institution célèbre des *Roraristes*, sorte de chapelle musicale composée de neuf membres; — la femme de Sigismond Ier, la reine Bona, de la maison de Gonzague, qui fit venir à la cour de Pologne un grand nombre de chanteurs, de musiciens et d'artistes italiens; — Lipinski, violoniste célèbre, qui depuis longtemps est fixé à Dresde, etc... Tous ces noms-là, et d'autres encore que nous ne pouvons citer, ont été traités avec soin par M. Sowinski. L'auteur n'a pas oublié non plus sa propre biographie, qui occupe sept grandes pages. A part ces réserves et celles que nous pourrions faire sur le style, qui parfois vise un peu trop au lyrisme de M. Liszt, l'ouvrage de M. Sowinski mérite d'être accueilli avec faveur par les hommes éclairés, et sera consulté avec fruit par les historiens de la musique. Si M. Sowinski est assez heureux pour publier une seconde édition de son dictionnaire biographique, nous l'engageons à développer davantage le *résumé de l'histoire de la musique en Pologne*, qui en forme l'introduction. L'histoire de la musique chez toutes les nations modernes se confond avec celle de la poésie, dont il importe de connaître les formes successives pour bien apprécier celles de l'art musical avant l'époque de son émancipation.

La mort, qui ne cesse de frapper, cette année, sur les hommes distingués, vient d'enlever, le 11 décembre, M. Castil-Blaze, dont le nom appartient de droit à l'histoire de la musique et de la critique en France. Agé de soixante-treize ans, M. Castil-Blaze a consacré sa longue et laborieuse carrière à vulgariser les chefs-d'œuvre des grands maîtres étrangers et à propager dans le public de saines idées sur un art qu'il avait étudié à fond. Le traducteur d'*Il Barbiere* et du *Freyschütz* a droit à la reconnaissance de tous les amis de la belle musique, dont il s'est efforcé de répandre le goût chez une nation spirituelle qui n'a point inventé la gamme. Par ses livres, par ses traductions des opéras de Mozart, de Rossini, de Weber, de Beethoven, par ses articles au *Journal des Débats*, où il est resté dix ans, M. Castil-Blaze a beaucoup contribué au développement de l'instinct musical en France.

P. Scudo.

POÉSIE

LA FERME DU VAL-CLAVIN.

A Mme AUG. B.....

I.

C'est le samedi soir. Par de tièdes ondées
Les plaines tout le jour ont été fécondées.
Lentement, sous les bois qu'avril a reverdis,
Les bœufs en mugissant reviennent des pâtis;
Le soleil s'est couché derrière les ramées,
Au loin montent au ciel de bleuâtres fumées;
Là-bas, sur la hauteur aux pentes de gazon,
Se montrent des hangars et des toits de maison :
C'est la ferme. Un sentier, semé de brins de paille,
Conduit jusqu'à la cour où le fermier travaille
Avec ses journaliers. Des herses, des rouleaux,
Des chariots boueux et des troncs de bouleaux
Reposent pêle-mêle aux portes de l'étable.
Au dedans, un grand feu fait de souches d'érable
S'allume en petillant. Les lueurs du foyer
Éclairent les vitraux, les meubles de noyer,
Et sur le dressoir brun les pièces de vaisselle.
Sur le seuil, des poussins viennent, battant de l'aile,
Se disputer les grains de maïs et de blé
Que leur jette une fille au visage hâlé,
Tandis que près du feu la jeune ménagère
Dresse le lard fumant et les pommes de terre,
Et tire du bahut, pour le repas du soir,
Les gobelets d'étain, les brocs et le pain noir...

Les bœufs étaient rentrés, la nuit était venue,
Au coucher du soleil la pluie interrompue
Retombait et pleurait aux vitres du logis.
Pour réchauffer ses doigts engourdis et rougis.
Le fermier Jean Bernard s'assit au coin de l'âtre.
Les tisons coloraient de leur reflet bleuâtre
Ses cheveux blancs, ses traits brunis, son œil gris clair.
C'était un grand vieillard à l'air sauvage et fier :
Resté veuf de bonne heure avec deux jeunes filles,
Au tranchant de la hache et des lourdes faucilles,
Il avait amassé dans vingt ans de labeur
Un modeste héritage et des trésors d'honneur,
Et malgré les sueurs, malgré la soixantaine,
Il était demeuré fort et droit comme un chêne.
— Il se tenait penché, pensif, vers le foyer,
Et ses yeux inquiets, qui semblaient flamboyer,
Sans cesse se tournaient vers la porte d'entrée;
Soudain il aperçut la table préparée :
Attendant le souper, les valets de labour
S'étaient assis, lassés par les travaux du jour;
Sérieuse et coupant les parts, la fille aînée
Sur les grands plats fumans se tenait inclinée.
— Thérèse, lui dit-il, où donc est votre sœur? —
Thérèse se taisait. Une vive rougeur
Du vieillard anima le visage sévère.
— Bien! dit-il (et sa voix frémissait de colère),
Il se fait déjà tard, prenez votre repas,
Vous autres; moi, j'attends. — Il marchait à grands pas.
Après quelques instans, il ouvrit une armoire,
Et, prenant dans un coin sa lourde bible noire,
Il vint s'asseoir et lire aux clartés du brasier.
— On n'entendait plus rien que le chant régulier
De l'horloge berçant son balancier de cuivre
Et le bruit sec des doigts sur les feuillets du livre.
Tout à coup dans la cour sonore retentit
Un pas précipité, puis la porte s'ouvrit.
La jeune sœur entra : sa capeline ronde
Recouvrait à demi sa chevelure blonde;
La course à travers bois et les baisers du vent
Avaient rougi sa joue et son doux front d'enfant.
Ses grands yeux bleus brillaient tout humides de pluie;
On eût dit une rose à peine épanouie,
Ruisselante des pleurs de l'averse d'avril.

Le vieillard se leva. — D'où venez-vous? dit-il.
— Du village... — Si tard? Et qu'alliez-vous y faire?
— Mon père!... — Jean Bernard jeta sa bible à terre :
— Vous mentez!... — Eh bien! oui, je viens des Prés-Thibaut,
J'ai causé dans le bois avec Didier Renaud.
— Malheureuse! — L'enfant, tremblante et toute blême,
Se mit à deux genoux : — Ah! dit-elle, je l'aime,
Mon père, ayez pitié! pardonnez-moi! Didier
Est honnête homme et brave, il m'aime. — Un braconnier!
Dit le père. J'aurai trente ans pris de la peine,
Trente ans rompu mes bras à défricher la plaine,
Et j'aurai pour mon gendre un traîneur de forêts,
Un voleur de chevreuils, un tendeur de collets!...
Jamais. — Mon père!... — Assez, dit-il d'une voix ferme,
Vous ne passerez plus la porte de la ferme.

II.

L'horloge du village avait sonné minuit;
De la ferme endormie une femme, sans bruit,
Sortit, et, se glissant à travers les clôtures,
Courut jusqu'au ruisseau qui borde les cultures
Et bondit en chantant à l'abri des sureaux.
La nuit étincelait. Sur le flanc des coteaux,
La lune répandait ses clartés vaporeuses;
Les bois retentissaient des plaintes amoureuses
Des rossignols cachés dans l'ombre des halliers,
Et les muguets tapis dans le creux des sentiers
Exhalaient doucement de leurs petites urnes
Des parfums emportés par les brises nocturnes.
La rosée, imprégnant les épines en fleurs,
Goutte à goutte tombait comme tombent des pleurs.
Un brouillard argenté glissait sur les prairies,
Les étoiles dardaient leurs lumières chéries
Et contemplaient la terre avec de bleus regards, —
Et ces chants étouffés, ces murmures épars,
Frais soupirs du printemps, notes harmonieuses,
Montaient comme un concert d'amours mystérieuses.

Écartant les rameaux serrés d'un noisetier,
Sur le bord du ruisseau fait d'humide gravier,
Un jeune homme parut : — Est-ce toi, Madeleine?
Dit-il. — La jeune fille, émue et hors d'haleine,

Se jeta dans ses bras. — Ah! fit-elle, Didier,
Notre pauvre bonheur est perdu tout entier;
Nous ne nous verrons plus, ta Madeleine aimée
Doit rester au logis nuit et jour enfermée;
Mon père a tout appris... Adieu donc notre espoir,
Adieu nos rendez-vous sous les hêtres le soir!
Et je t'aime pourtant!... — Sur sa joue empourprée,
Des larmes ruisselaient, et la lune dorée
Les faisait scintiller comme des diamans.
Didier restait muet. Son cœur à tous momens
Semblait prêt à se rompre. — Hélas! dit-il, que faire?
Demain, dès le matin, j'irai trouver ton père.
— Mon père?... Ah! pauvre ami, tu ne le connais pas!
Vois ces frênes au loin, les plus robustes bras
Ne sauraient les plier : mon père leur ressemble. —
Ils s'assirent pensifs sur le tronc d'un vieux tremble;
Les mains cherchaient les mains, les lèvres s'unissaient,
Et sur leurs fronts penchés les brises qui passaient
Emportaient des soupirs et des mots de tendresse...
Tout à coup Madeleine : — Hélas! le temps nous presse,
Adieu, le jour va luire. — Écoute, fit Didier,
J'ai pour toute fortune un toit de coudrier,
Mon vieux fusil, mon chien, et dans le creux d'un chêne
Cent écus, amassés semaine par semaine.
Je gagne mon pain noir en chassant dans les bois,
Et suis heureux malgré les gardes et les lois.
As-tu peur de ma vie errante et solitaire?
M'aimes-tu?... Sous mon toit, viens remplacer ma mère;
Partons, et sois toujours et tout entière à moi! —
Madeleine pleurait. — Ah! je n'ai plus que toi!
Dit-elle, et sur son sein, troublée et palpitante,
Elle laissa tomber sa tête fléchissante.
Tous deux avaient vingt ans; le printemps parfumé
Les enivrait. Que ceux qui n'ont jamais aimé
A leurs jeunes amours osent jeter la pierre!...

Déjà l'aube au lointain blanchissait la clairière,
L'air fraîchissait; le coq dans la ferme chanta.
Madeleine hésitante un moment s'arrêta :
L'étable s'éveillait, la brise matinale
Agitait les volets de sa maison natale,
Et ce calme logis, qui vit ses premiers pas,
Semblait lui dire : « Enfant, ne m'abandonne pas. »

Mais Didier l'entraînait parmi le bois plus sombre,
Et le couple bientôt s'évanouit dans l'ombre.

III.

Au long d'un pré bordé d'osiers et de roseaux,
En été, la forêt penche ses grands rameaux.
La hutte de Didier élève sous leur dôme
Sa toiture où la mousse a poussé sur le chaume.
Les hêtres, ses voisins, la défendent du vent,
Et sa vitre de plomb s'ouvre au soleil levant.
La ronce, qui garnit son mur de pierres sèches,
Au-devant des vitraux étend ses feuilles fraîches;
Par le froid de la nuit maint lézard engourdi
S'y vient en frétillant réchauffer à midi.
Une source, non loin, à l'abri des platanes,
Répand sur les cailloux ses ondes diaphanes.
C'est là que Madeleine, après trois ans passés,
Endormait deux enfans contre son sein pressés.
Les pleurs, la pauvreté, les soucis et les veilles
Avaient fané son front et ses lèvres vermeilles;
Ce n'était plus la fille encor vierge d'amour,
Courant en robe neuve aux fêtes d'alentour :
Son bonheur était mort, l'amour fuyait loin d'elle,
Comme s'enfuit aux jours d'automne l'hirondelle,
Car l'amour est pareil à ces pavots des champs :
On en cueille la fleur, elle s'envole aux vents.
Plus de baisers bruyans, plus de folles ivresses!
Les douleurs avaient pris la place des tendresses,
La joie était perdue, et sur tous ces chers morts
Comme un spectre, en son cœur, seul veillait le remords.
Tournant ses yeux parfois vers les forêts brumeuses
Qui fermaient l'horizon de leurs cimes ombreuses,
Elle se rappelait la ferme et ses beaux jours :
Les chars rentrant chargés d'épis jaunes et lourds,
Et les meules de foin dans les prés alignées,
Et les chants de l'étable et le bruit des cognées...
La nuit tombait, Didier tardait à revenir;
On entendait au loin la chouette gémir,
Un coup de feu partait, quelque biche timide
S'élançait effarée à travers l'herbe humide,
Et Madeleine, seule au seuil de sa maison,
Tremblait, et ne rêvait que gardes et prison.

Didier pris, c'était fait des fils et de la mère,
C'était le déshonneur, le deuil et la misère;
Il lui faudrait l'hiver aller tendre la main,
Comme une vagabonde, au bord du grand chemin.
Alors elle fondait en larmes, et sa lèvre
Prodiguait aux enfans des baisers pleins de fièvre.
— Les pauvrets, assoupis dans leur lit tiède et clos,
S'éveillaient en pleurant au bruit de ses sanglots.

IV.

Quand le chêne vieilli, brisé par la tempête,
Secoué par les vents des racines au faîte,
A demi déterré par les eaux du torrent,
Se penche et fait tremper ses bras dans le courant,
Le lierre grimpe autour de ses branches séchées,
La bise emporte au loin ses feuilles arrachées;
Puis vient le bûcheron, sa cognée à la main,
Qui couche le géant dans l'herbe du chemin.
Les sueurs de l'été, les fraîcheurs de l'automne,
Les ans et la douleur, qui n'épargne personne,
Avaient enfin vaincu le corps de Jean Bernard,
Et sur son lit de mort renversé le vieillard.
Auprès de son chevet, sa chère fille aînée,
Thérèse, sanglotait à genoux prosternée,
Et l'on n'entendait rien qu'un soupir déchirant,
Et d'instans en instans le souffle du mourant.
Quand il sentit venir l'heure de l'agonie,
Un éclair alluma sa prunelle ternie,
Et, contemplant l'enfant courbée au pied du lit,
Il imposa ses mains sur sa tête, et lui dit : —

« O ma fille, voici que mon heure est prochaine,
Mais je verrais la mort sans peur et sans émoi;
Je bénirais le coup qui va rompre ma chaîne,
Si je ne te laissais seule et faible après moi.

« Même pour les plus forts, la vie est lourde et rude;
Elle pèse encor plus aux cœurs comme le tien;
Il te faudra chercher contre la solitude
Un défenseur fidèle, un robuste soutien.

« Ah! quand tu recevras l'anneau du mariage,
Choisis pour tes vieux jours un vaillant protecteur :
Regarde au cœur, ma fille, et non pas au visage;
Oh! mon unique enfant, prends un homme d'honneur!

« Je ne serai plus là!... Mais, ô Thérèse, écoute :
J'ai pendant soixante ans marché, souffert, lutté,
Et j'ai toujours suivi la droite et bonne route;
Je te laisse un nom pur et partout respecté.

« Prends bien garde, après moi, qu'une souillure y tombe,
Car, j'en jure ce Christ sur mon lit suspendu,
L'ombre de Jean Bernard sortirait de sa tombe
Pour te redemander son vieil honneur perdu. »

— Ce fut le dernier mot qui sortit de sa bouche,
Il retomba glacé sur le bord de sa couche.

Déjà le jour naissant blanchissait les vitraux,
Les coqs s'égosillaient dans la cour, les taureaux
Mugissaient, et, quittant son lit dans l'herbe humide,
L'alouette chantait, et vers le ciel limpide
Montait : — simple concert, hymne retentissant,
Rustique chant de mort du pauvre paysan.

V.

Le lendemain matin, au prochain cimetière,
On conduisit le mort enfermé dans sa bière.
On posa le cercueil couvert d'un linge blanc
Sur un lourd chariot que traînaient d'un pas lent
Deux bœufs liés au joug. — Murmurant sa prière,
Un prêtre précédait la charrette, et derrière
Thérèse en habits noirs, les amis, les parens,
Des cierges à la main, cheminaient sur deux rangs.
C'était au mois d'octobre, aux derniers jours d'automne;
Les bois du Val-Clavin effeuillaient leur couronne,
Sur le linceul flottant les hêtres dépouillés
Secouaient tristement leurs feuillages rouillés;
Le vent dans les rameaux sifflait des airs sauvages,
Et la pluie en fouettant inondait les visages. —
Une femme, tenant deux enfans par la main,
Apparut tout à coup sur le bord du chemin :
Des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine,
Malgré ses traits flétris, malgré sa capeline,
Chacun la reconnut. — Madeleine en pleurant,
Et sans lever les yeux, se mit au dernier rang. —
Enfin on atteignit le portail de l'église;
Au-devant de l'autel et sur la dalle grise,
Deux robustes fermiers déposèrent le corps,
Et le prêtre entonna les prières des morts.

Tout autour de l'église, un étroit cimetière
S'étendait, clos d'un mur où verdoyait le lierre.
Des tombes et des croix parsemaient le gazon,
Et dans un coin désert, à l'abri d'un buisson,
Une fosse entr'ouvrait sa profondeur béante
Qu'éclairait par instans la lueur souriante
D'un rayon de soleil. — C'est là qu'on amena
Le corps de Jean Bernard; la bière résonna
Sous le choc des graviers qui retombaient sur elle,
L'eau bénite aspergea la dépouille mortelle,
Et puis tout fut fini... Le prêtre s'en alla,
Et la foule en priant lentement s'écoula.
Les deux sœurs demeuraient seules agenouillées,
Sanglotant, sur la mousse et la terre mouillées.
Confuse, anéantie et pleine de frayeur,
Madeleine n'osait se tourner vers sa sœur;
Mais Thérèse lui prit la main : leurs cœurs battirent,
Dans un pieux baiser leurs pleurs se confondirent.
— Las! je n'étais pas là pour lui fermer les yeux!
Dit Madeleine. — O sœur! maintenant dans les cieux
Il a tout pardonné. —

Parmi les tombes fraîches
Les deux enfans jouaient avec des feuilles sèches.
— Leur père, où donc est-il? fit Thérèse. — En prison.
Les gardes dans le bois l'ont pris par trahison,
Et me voilà sans pain et sans abri sur terre!
— N'as-tu pas, dit la sœur, le toit de notre père?
Viens, la ferme t'attend et les vieux murs en deuil
Comme aux jours d'autrefois te feront bon accueil. —
Elle prit les enfans. Les penchantes ramées
Les virent repasser, graves et ranimées...

Dans la ferme, le soir, deux femmes à genoux
Courbaient aux pieds d'un Christ leurs fronts pâles et doux;
L'une égrenait tout bas son chapelet d'ivoire
Et l'autre feuilletait la lourde bible noire :
C'étaient, près des enfans, aux lueurs du foyer,
Les deux sœurs qui priaient Dieu pour le braconnier.

ANDRÉ THEURIET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1857.

L'hiver, qui s'avance à pas lents et comme à regret, va-t-il faire renaître dans la vie des peuples et dans les relations des gouvernemens une certaine activité propre à la saison? Verra-t-il se dénouer les questions pendantes devant l'opinion européenne, ou surgir des conflits imprévus? Il semble, au moment où nous sommes, que les affaires de la diplomatie s'effacent un peu. C'est à peine si l'on remarque que lord Stratford de Redcliffe quitte pour quelques mois Constantinople, parce que l'absence du hautain ministre britannique n'a plus aujourd'hui la signification et la portée qu'elle aurait pu avoir en d'autres instans. Les discussions relatives aux principautés dorment et ne se réveilleront que dans le congrès. La diète de Francfort retient sous sa lente et méthodique juridiction les querelles de l'Allemagne et du Danemark au sujet des duchés. En compensation, les questions intérieures passent au premier rang, et quelques-unes s'engagent ou se débattent avec feu là où la lutte des opinions est l'essence même du régime politique. Les parlemens, les corps législatifs s'ouvrent ou vont s'ouvrir. Le Piémont, remis de sa récente agitation électorale, voit en ce moment même se réunir les chambres où va se dessiner avec plus de netteté l'attitude respective du gouvernement et des partis. La Belgique était hier encore dans une crise semblable, et le nouveau ministère est à la veille de se présenter aux chambres affermi par ce scrutin qui recompose une majorité libérale. En Suisse, l'assemblée fédérale se réunissait tout récemment. On sait d'un autre côté que le corps législatif de France a eu, il y a quelques jours, une courte session pour vérifier les pouvoirs des députés nommés dans les dernières élections. Le seul incident particulier de cette opération est le refus de serment de deux des élus de Paris. Les autres députés considérés comme appartenant aux opinions démocratiques ont prêté leur serment et ont pris séance. En Angleterre enfin, dans ce pays des grands débats publics, la session vient de s'ouvrir, et elle a été inaugurée par un discours de la reine

traçant le programme de la politique du gouvernement. Ce n'est ici toutefois, il faut le remarquer, qu'une session préliminaire ou extraordinaire, ayant principalement pour objet la solution de diverses questions du moment, et réservant les questions plus contestées à l'occasion desquelles peuvent s'engager les grandes batailles parlementaires.

Tel est au premier aspect, et sauf l'imprévu, le caractère de la session actuelle des chambres anglaises. C'est ce qui donne peut-être aux discussions qui ont eu lieu jusqu'ici une certaine apparence d'escarmouches encore plus que de luttes sérieuses. Par le fait, deux questions d'un intérêt exceptionnel et immédiat, la suspension de la charte de la Banque et les affaires des Indes, étaient l'objet d'une mention spéciale dans le discours de la reine, et c'est sur ces deux questions que les conversations se sont engagées dans le parlement sans que l'opposition ait paru vouloir ouvrir une attaque décisive contre le ministère. Les chefs de l'opposition, lord Derby dans la chambre des pairs et M. Disraeli dans la chambre des communes, n'ont point ménagé sans doute les censures à lord Palmerston : ils ont pris ce qu'on peut appeler leur position de combat; mais il n'y a point de bataille, et lord Palmerston supporte philosophiquement les critiques railleuses de M. Disraeli. Il s'agissait d'abord de la suspension de la charte de la Banque. Le ministère, comme on sait, a autorisé la Banque d'Angleterre à augmenter l'émission de ses billets au-delà de ce que permettaient ses statuts. Cette mesure une fois adoptée, sous le coup de circonstances impérieuses, pour faire face à la crise commerciale, il restait à demander au parlement un bill d'indemnité. Seulement l'opposition, allant au fond de la question, a demandé à son tour quelle était la valeur d'une charte qu'on est obligé de suspendre toutes les fois que les circonstances s'aggravent, et qui a été effectivement l'objet de plusieurs mesures de ce genre depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis 1844. Le principe même de la charte s'est trouvé dès lors mis en cause, et c'est dans ce sens que M. Disraeli a présenté une motion, tandis que le chancelier de l'échiquier, en réclamant son bill d'indemnité, s'est borné à demander la nomination d'un comité d'enquête chargé d'examiner si les statuts de la Banque ne pourraient pas être modifiés de façon à laisser au gouvernement le droit de suspendre temporairement la charte de 1844, sans avoir à recourir à une sanction rétrospective du parlement. La proposition du chancelier de l'échiquier a été votée, et le bill d'indemnité a été accordé. Régulariser cette situation, c'était là peut-être dans la pensée du ministère le premier et unique motif de la réunion actuelle des chambres.

Mais, le parlement une fois réuni, comment éviter cette terrible question des Indes, qui depuis six mois se dresse devant l'esprit de tout Anglais? Le gouvernement n'a pas cherché à l'éviter, comme aussi il ne fait rien pour aller au-devant d'un débat qui pourrait n'être point sans dangers, et, chose à observer, l'opposition anglaise semble tenir la même conduite. Ce n'est pas que l'opposition n'ait bien des prétextes de faciles attaques : elle n'aurait point à chercher longtemps pour trouver les parties faibles et vulnérables dans l'administration de la compagnie des Indes, comme dans les actes du gouvernement lui-même, et cependant il est visible qu'elle n'est pas pressée de provoquer cette grande enquête, qui s'ouvrira quelque jour. Aussi voit-on les discussions s'engager sur des points relativement secondaires, sur des dé-

tails, sur l'utilité qu'il y aurait eu à employer la navigation à vapeur, au lieu de la navigation à voiles, pour le transport des forces militaires, sur la question de savoir si on n'aurait pas dû profiter des offres faites, par l'empereur Napoléon et par le sultan, de laisser passer des troupes par la France et par l'Égypte, ou même sur le percement de l'isthme de Suez. Les adversaires du cabinet tournent autour de la question principale. C'est là, on pourrait le dire, un des côtés les plus curieux de la session actuelle. L'affaire des Indes est dans toutes les préoccupations, et on recule devant elle, peut-être parce qu'on en sent la gravité, et sans doute aussi parce qu'en Angleterre l'esprit patriotique l'emporte sur tout. C'est qu'en effet l'examen de tout ce qui a été fait dans les possessions anglaises, les torts et les vices des administrations précédentes, des systèmes politiques qui ont été suivis, la substitution du gouvernement direct de la reine au gouvernement de la compagnie, toutes ces questions se subordonnent aujourd'hui à une considération première, celle de la guerre, de la soumission, de la pacification de l'empire indien. Là est le point important. Le véritable intérêt n'est pas dans les discours : il est dans le camp de sir Colin Campbell, que les plus récentes nouvelles représentent comme ayant passé le Gange avec cinq mille hommes, et marchant sur Lucknow; il est surtout dans le camp d'Havelock, cet homme intrépide à qui le parlement anglais vient de décerner une pension de 1,000 livres sterling (25,000 fr.). La guerre des Indes compte plus d'un héros; il n'en est peut-être pas de plus saisissant que ce chef énergique qui fait face au péril depuis la première heure, qui a livré vingt combats, trouvant moyen de se tirer des plus inextricables situations, et qui est encore serré de près à Lucknow, attendant l'arrivée du général en chef marchant à son secours. Certes il reste encore plus d'un point sombre dans les affaires de l'Inde, et les succès mêmes sont parfois chèrement payés, comme on le voit par les derniers engagemens qui ont eu lieu avec les insurgés de Dinapore. Au fond cependant, on peut remarquer que l'insurrection tombe d'elle-même sur divers points où elle sévissait, et tend à se concentrer dans le royaume d'Oude, à Lucknow. C'est là que semblent se grouper les principales masses insurgées, et c'est là aussi que se dirigent les forces anglaises, accrues désormais de jour en jour par l'arrivée de nouveaux soldats. Lorsque cette situation, déjà singulièrement améliorée, sera plus complétement éclaircie, l'heure sera plus favorable pour un débat parlementaire, et c'est ce qui explique cette sorte d'accord tacite de tous les partis dans les chambres pour ajourner les discussions approfondies sur l'Inde à la session qui s'ouvrira au mois de février.

Chose curieuse à remarquer : il semble depuis quelque temps que les plus grands états de l'Europe soient principalement occupés de questions de prépondérance ou d'antagonismes diplomatiques, et que les luttes d'opinions, d'idées politiques, se réfugient pour ainsi dire dans quelques petits pays, en Belgique, dans le Piémont, en Suisse même. Après les élections piémontaises, les élections belges viennent de s'accomplir, et aucun désordre extérieur n'a troublé cette manifestation de l'opinion publique. La lutte a été vive, passionnée pourtant, et elle a eu peut-être de ces excès devenus malheureusement trop fréquens dans les polémiques belges depuis que les hommes violens, exclusifs et intolérans ont entrepris de dominer les esprits sensés

et modérés. De toute cette agitation, que reste-t-il aujourd'hui? Le scrutin a parlé, et il a donné une majorité considérable au ministère récemment appelé au pouvoir par le roi Léopold. Par le fait, les rapports des partis dans la chambre des représentans se trouvent soudainement intervertis. Jusqu'à la dernière dissolution, le parti catholique comptait une majorité de vingt voix environ; maintenant, par suite des élections qui viennent d'avoir lieu, cette majorité est déplacée au profit des libéraux, qui ont même gagné quelques voix de plus, et qui sont au nombre de soixante-dix à peu près, tandis que leurs adversaires ne comptent plus que trente-huit voix. Gand, qui avait jusqu'ici une représentation entièrement catholique, n'a élu cette fois que des députés appartenant à l'opinion libérale. A Anvers, deux catholiques qui avaient été nommés dans les précédentes élections ont été évincés. Parmi les personnages politiques qui sont restés sur le champ de bataille électoral, on compte l'ancien président de la chambre des représentans, M. Delehaye, l'orateur du parti catholique, M. Dechamps, et plusieurs membres du dernier cabinet, M. Dumon, M. Mercier, M. Alphonse Nothomb. C'est là le résultat sommaire et général. Le ministère de M. Rogier peut s'appuyer désormais sur une majorité suffisamment compacte.

En observant de plus près ces élections, en les décomposant en quelque sorte, on verrait se dégager un fait lumineux, qui montrerait sous des formes diverses combien le bruit factice des polémiques excessives et des passions extrêmes représente peu l'opinion vraie du pays. Parmi les ministres qui étaient au pouvoir il y a quelque temps, quels sont ceux qui ont été le plus abandonnés et même le plus décriés par les journaux catholiques extrêmes? Ce sont sans contredit M. de Decker et le comte Vilain XIIII, et ce sont justement les deux membres du dernier cabinet qui seuls ont été réélus sans nulle opposition, tandis que M. Nothomb, M. Mercier, qui passaient pour représenter une politique plus exclusive, ont échoué. Et d'un autre côté que voit-on dans l'opinion libérale? Les mêmes tendances se manifestent; on peut remarquer parmi les électeurs de cette opinion un certain penchant à choisir de préférence les plus modérés de leurs candidats. M. de Perceval, qui professe un libéralisme assez exagéré, n'a point été réélu à Malines, et à Bruxelles même M. Verhaegen, qui d'habitude était nommé le premier, s'est vu relégué presque au dernier rang par le scrutin, tandis que le premier élu a été le bourgmestre de Bruxelles, M. Ch. de Brouckère, qui avait donné sa démission de représentant à la suite d'un dissentiment avec son parti sur la loi même de la bienfaisance. Que peut-on conclure de ces faits? C'est que le pays, non celui des journaux et des polémiques violentes, mais le pays vrai, répugne instinctivement aux partis extrêmes, et a le goût des opinions sensées et modérées. Il veut voir concilier dans la politique le respect de ses croyances religieuses et le maintien de ses libertés. Si c'est là une lumière pour les partis, c'est aussi une lumière pour le gouvernement belge. Dans la chaleur de la dernière lutte électorale, le ministère, on le pense bien, n'a point été à l'abri des attaques de toute sorte; quelques-unes même se sont fait jour par voie de supposition. On l'a accusé de vouloir abroger des lois qui se lient au maintien des bonnes relations de la Belgique avec la France, de préméditer des mesures agressives contre l'église, de projeter l'établissement de nouveaux impôts ou des réformes propres à

jeter le trouble dans la situation économique du pays. Le ministère a démenti ces assertions avec autant de netteté que d'énergie, et ne l'eût-il point fait, il y aurait un motif bien simple pour qu'on ne crût pas un mot de ces imputations : c'est que ce n'est point évidemment l'intérêt du cabinet de Bruxelles de réveiller ou de créer des difficultés qui n'existent pas. Une crise des plus graves a pesé sur la Belgique pendant plusieurs mois ; elle vient de se dénouer régulièrement par des élections qui créent une situation nouvelle. Le ministère n'a pu songer assurément à compromettre encore une fois cette situation, en faisant naître des crises d'un autre genre, pour le simple avantage de donner satisfaction aux fantaisies déréglées des libéraux exagérés. La véritable habileté est dans la modération, car seule la modération concilie toutes ces croyances, tous ces instincts divers qui se réunissent dans l'âme d'un pays et qui font sa force.

Quant à la Suisse, l'assemblée fédérale vient de se réunir à Berne, et son premier acte a été de procéder à la reconstitution du conseil fédéral exécutif. Les principaux membres qui le composaient précédemment ont été nommés de nouveau. M. Furrer a été élu président de la confédération helvétique. Ce qui donnait une certaine importance à cette réunion de l'assemblée fédérale, c'est que le conseil national, qui est la représentation essentiellement populaire, se trouve entièrement renouvelé par une élection générale qui a eu lieu il y a deux mois. Politiquement, trois partis principaux sont en présence dans le conseil national. Il y a les libéraux modérés, qui veulent pratiquer dans un esprit conservateur les institutions réformées en 1848, — les radicaux, qui tendent sans cesse à pousser la Suisse dans la voie révolutionnaire, et le parti catholique, qui cherche aujourd'hui à regagner une influence perdue depuis près de dix ans. Longtemps les catholiques ont subi en Suisse les dures conséquences de la défaite du *Sonderbund*. Peu à peu néanmoins ils ont travaillé à se guérir de leurs blessures, à secouer le joug que le radicalisme triomphant avait fait peser sur eux, et ils ont fini même, non sans de longues et patientes luttes, par regagner quelque ascendant dans plusieurs cantons, notamment à Fribourg, où ils sont aujourd'hui au pouvoir. Dans les dernières élections du conseil national, ils ont obtenu un certain nombre de nominations. Les catholiques, en un mot, sont parvenus à compter de nouveau en Suisse, et c'est là un des élémens de la situation de la république helvétique. Jusqu'à quel point cependant les questions essentiellement politiques occuperont-elles l'assemblée fédérale? C'est ce qu'on ne peut préciser? En Suisse, la politique se complique d'une multitude de considérations d'intérêt local et matériel. Les questions de chemins de fer ont joué un grand rôle dans les dernières élections, et l'assemblée fédérale va sans doute avoir à s'occuper avant tout du conflit qui s'est élevé entre les autorités centrales de la confédération et le canton de Vaud au sujet du tracé du chemin de fer de Lausanne à Berne. Catholiques et radicaux s'effacent ici, et il n'y a plus que les partisans des divers tracés en présence.

Que les questions matérielles tiennent aujourd'hui une grande place dans la vie universelle, c'est ce que tous les signes du temps attestent assez, et de plus ces questions d'industrie, de crédit, de finances, créent, autant que les intérêts moraux et politiques, une solidarité telle que tous les pays su-

bissent à la fois les mêmes influences, les mêmes ébranlemens. On vient de le voir dans cette crise commerciale et financière qui a éclaté récemment, qui est venue du Nouveau-Monde, s'est étendue à presque toutes les contrées de l'Europe, et est encore loin d'être dissipée. Si l'on observe aujourd'hui où en est cette crise, les États-Unis continuent hardiment une liquidation générale de leurs affaires. L'Angleterre, après un moment de secousse, lutte avec fermeté contre ces complications du crédit et du travail, dont le plus désastreux résultat est d'accroître la misère d'une multitude d'ouvriers. La France a souffert sans doute; on pourrait dire cependant qu'elle traverse cette épreuve avec plus de succès ou avec moins de dommages que tout autre pays, et peut-être le doit-elle à sa situation particulière, à la constitution spéciale de son crédit. D'un autre côté, la crise est allée éclater dans les places de l'Allemagne, et notamment à Hambourg, avec l'intensité d'un véritable fléau. Les maisons les plus considérables sont atteintes, les faillites se succèdent, et, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement dans sa fortune matérielle que la ville de Hambourg se sent frappée, c'est dans sa bonne renommée, dans son crédit, jusqu'ici intact. Hambourg est comme un honnête commerçant qui ne peut se consoler lorsqu'il tombe en de mauvaises affaires. Le sénat s'est rassemblé, il a fait appel à la bourgeoisie pour arriver à combiner les mesures les plus propres à pallier ses désastres financiers. Malheureusement les pouvoirs publics sont impuissans en des circonstances semblables. Quelle que soit la gravité de ces perturbations du crédit, il y a une chose plus grave encore peut-être : c'est la façon dont certains pays semblent mener de telles affaires. Il se forme aux États-Unis des mœurs étranges et d'étranges doctrines, il faut le dire : les Américains traitent le commerce et le crédit à peu près comme ils traitent la navigation à vapeur; un bateau à vapeur fait explosion, on ensevelit les victimes, et on recommence. Les faillites sont les explosions périodiques du commerce. Ce sont des malheurs qui n'empêchent nullement de se remettre à l'œuvre. Qu'en résulte-t-il en définitive? Ce ne sont pas les Américains qui perdront, puisqu'ils doivent et qu'ils ne paient pas : ce sont les Anglais qui souffriront de l'insolvabilité des Américains, et qui ne seront pas moins obligés d'aller acheter le coton en Amérique, s'ils ne veulent suspendre le travail dans leurs manufactures. Tout est donc pour le mieux. Ainsi raisonnent les honnêtes *Yankees*. Il est à désirer que ces mœurs et ces théories ne fassent point de progrès en Europe, où la probité commerciale et le respect des engagemens ont été considérés jusqu'ici comme des conditions de succès dans les grandes affaires et comme les ressorts moraux du crédit.

Il est pour les œuvres de l'esprit, comme pour toutes les œuvres de l'homme, une épreuve suprême et infaillible, celle du temps. Ce n'est pas tout pour une littérature d'avoir brillé dans son premier essor. Les œuvres qui réussissent doivent souvent le succès moins à leur mérite qu'à la nouveauté, une nouveauté éphémère. Elles flattent le goût du jour, elles naissent d'un souffle qui les soutient, et tant que ce souffle dure, elles ont le succès. Que quelques années s'écoulent, et tout est changé. Beaucoup de ces œuvres qui étaient neuves la veille ne le sont plus le lendemain; elles ont disparu, ou si elles reparaissent, c'est bien pis encore : elles ressemblent à des spectres errans du passé, elles portent la marque irrécusable de l'époque où elles

sont nées. Elles ne sont plus au goût du jour, et elles ne sont pas au goût de tous les temps. Lorsque le drame de M. Alfred de Vigny, *Chatterton*, reparaissait récemment sur la scène, on se trouvait involontairement ramené par la pensée vers une époque pleine de toutes les luttes de l'esprit, et où la représentation d'un drame, la publication d'un livre, étaient des batailles ardentes, des batailles alternativement perdues et gagnées, et qui en définitive ne sont pas toutes restées des Marengo. Reparaître après vingt-deux années, c'était une épreuve sérieuse, dangereuse peut-être. *Chatterton* a réussi, et il a été plus heureux en cela que bien des ouvrages littéraires ses contemporains. La première raison de ce succès nouveau n'est point difficile à découvrir : elle est dans la forme savante et fine dont le poète revêt sa pensée, et qui donne à son œuvre une couleur littéraire sur laquelle le temps a passé sans la ternir. *Chatterton* réussit par le style, et il réussit encore par ce qu'il y a d'humain, de pathétique et d'émouvant dans un cadre des plus simples. Qu'est-ce après tout que *Chatterton?* C'est l'histoire d'un homme qui meurt de vanité et d'une femme qui meurt d'amour. N'est-ce point dire ce qui touche et ce qui laisse froid, ce qui cesse d'intéresser? Ce qui émeut dans *Chatterton*, c'est ce souffle mystérieux de passion qui circule partout et qui est insaisissable, ce sont deux âmes timides et exaltées qui s'évitent, se recherchent, et ne finissent par se rencontrer que pour se briser et s'exhaler. Là est la poésie de ce drame, et elle se résume dans cette création charmante de Kitty Bell, le vrai personnage humain de la pièce. Le quaker, avec ce mélange d'austérité et d'onction qui paraît sur son visage et qui est dans toutes ses paroles, le quaker lui-même a de l'intérêt, bien qu'il ait parfois la gaucherie des hommes de peu d'expérience qui aident justement aux choses qu'ils voudraient empêcher, et attisent de leur mieux les flammes qu'ils voudraient éteindre. Le même intérêt s'attache-t-il à Chatterton? M. de Vigny, on le sait, a eu l'idée de mettre en relief les souffrances de l'âme délicate et austère qui porte en elle-même la blessure sacrée, l'antagonisme du génie solitaire et de l'homme d'action, cette sorte d'exil ou de supplice permanent infligé au poète au sein d'une société indifférente ou ennemie. Par malheur, il n'est pas toujours aisé de distinguer le génie de la vanité, et les luttes de la vanité n'ont rien d'intéressant, outre que la société mise en cause pourrait faire de trop faciles réponses. Si M. Alfred de Vigny le remarquait bien, il verrait que son drame a réussi dès le premier jour, et qu'il réussit encore malgré son idée et à cause des beautés d'un autre ordre qui en font une des œuvres éminentes de la littérature contemporaine. On oublie Chatterton, son opium et ses discours, et on ne se souvient que de Kitty Bell, cette femme ardente et dévouée, qui marche bravement aux combats de la vie, sans oser s'interroger, en mettant la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de battre, et sans abdiquer la pureté de son âme.

S'il est un pays à qui les déceptions de la vie pratique n'aient point été épargnées, et qui trouve naturellement dans la vie de l'intelligence un refuge, une force, une dignité, c'est l'Italie. Depuis longtemps, en mettant à part le Piémont, l'Italie n'a point eu des chances heureuses dans ses tentatives pour reprendre possession d'elle-même ou pour se réorganiser politiquement; ses efforts et ses espérances ont été trompés. Lorsqu'elle a paru

près de réussir, elle a échoué, et le lendemain elle s'est retrouvée telle qu'elle était la veille, avec quelque aggravation seulement. Il n'en reste pas moins une race ingénieuse et vive qui a l'amour du beau, une langue consacrée par la poésie, un passé plein de prestige, et qui, à travers ses tristes aventures, nourrit encore l'instinct secret et immortel d'un meilleur avenir. Or comment interrompre sans cesse la prescription de la mauvaise fortune et préparer cet avenir plus favorable? C'est par la supériorité de tous les dons de l'imagination et de l'esprit que l'Italie a brillé dans le monde, prenant une sorte de revanche de la réalité, et c'est aussi par l'esprit qu'elle peut garder, même dans ses défaites et dans ses divisions, cette unité idéale qui est le signe des nationalités obstinées à survivre. « Accumuler la science et l'étude à tel point que le *civis romanus sum* résonne sur la lèvre des esclaves comme un souvenir légitime et comme une gloire présente, c'est appeler sur le visage de celui qui opprime une de ces rougeurs qui, plus qu'une bataille perdue, condamnent les puissans à douter de leur force... » Ainsi parlait, il y a quelques mois à peine, un poète, M. Prati, dans un morceau éloquent sur l'état présent des lettres italiennes. Malheureusement les dernières révolutions n'ont point été infructueuses pour l'Italie dans l'ordre seul des reconstitutions politiques; on dirait qu'elles ont eu encore pour effet de troubler ou d'altérer la vie intellectuelle, et c'est là justement ce que M. Prati avait en vue. Il ne rappelait les esprits à un idéal plus sévère que parce qu'il croyait les voir s'en éloigner de plus en plus; il signalait les plaies vives de la littérature italienne actuelle, l'abandon de toute étude sérieuse, le goût des imitations faciles, l'absence d'originalité et de séve, la contagion de la frivolité ou de la déclamation; il montrait enfin comment en Italie aussi le faste des mots peut couvrir le vide des sentimens et des pensées. Le jugement est rigoureux peut-être et ne tient pas assez compte de plus d'un effort généreux. S'il était vrai cependant que la littérature italienne fût réellement atteinte du mal que décrit M. Prati, ce n'est point à coup sûr M. Guerrazzi qui la guérirait par des œuvres comme celle qu'il vient d'achever sous le titre fantasque et bizarre de *l'Asino*.

Le livre de M. Guerrazzi, il faut le dire, a eu plus de succès avant la publication qu'il n'en a eu depuis. On ne connaissait pas l'œuvre, mais on connaissait l'auteur, qui a été un des personnages marquans de l'Italie contemporaine. M. Guerrazzi a été pendant longtemps avocat à Livourne; il a écrit des romans, *la Bataille de Bénévent*, *le Siége de Florence*, où il s'est montré inventeur âcre et violent; puis, la révolution aidant, il est devenu un jour une sorte de dictateur de l'éphémère république florentine, et on pouvait être curieux de savoir ce que le spectacle de son temps allait inspirer à un tel esprit, qui ne manque ni de vigueur ni d'une certaine puissance d'ironie. Il s'est trouvé que l'ancien dictateur de Florence n'avait à dérouler qu'un songe grimaçant, une vision lugubre, dont tout l'artifice consiste à faire passer le monde entier comme une vaste représentation devant un âne. L'âne, cet honnête et paisible serviteur, ce fidèle ami de Sancho, a été de tout temps l'animal de prédilection des satiriques qui veulent tourner les hommes en dérision. Sur quoi repose cette fiction nouvelle de *l'Asino?* Pendant une des mille et une nuits qu'il a passées dans les prisons, M. Guer-

razzi est visité par un songe, et c'est à coup sûr un songe de prison. On est à la fin du monde. Entre tous ces hommes qui se relèvent de la nécropole terrestre pour se rendre au dernier jugement, c'est à qui retrouvera ses membres dispersés pour se recomposer le mieux possible. Au milieu de cette confusion, où les bêtes figurent avec avantage, l'âne, comme le plus éloquent sans doute, est chargé de se constituer l'orateur de sa race pour rendre témoignage contre la race humaine, et de fait il remplit sa mission à la visible satisfaction de ses commettans. L'âne de M. Guerrazzi, on n'en peut disconvenir, est un animal fort savant, qui a de beaux traits d'érudition, et qui a étudié l'histoire à la bonne école. Une fois engagé dans son discours, il ne s'arrête pas; il cède quelquefois la parole à M. Guerrazzi par pure complaisance, puis il la reprend avec sa supériorité naturelle, et l'un et l'autre ils s'en vont parlant de tout sans compter le reste; ils parlent de Dieu et des patriarches, des rois et des juges, de l'expédition de Rome et de la campagne de Crimée, des jésuites et des modérés italiens; ils élucident à fond la question des religions.

Encore si *l'Asino* était une fantaisie lancée en quelques pages dans une heure passagère d'humeur sombre! Mais imaginez une facétie lugubre qui paraît tous les mois sous une couverture rose pendant une année, et considérez ce qu'il doit y avoir de gaieté dans cette tension d'un rire sardonique et amer faisant merveille dans la décomposition des choses! Quel est le sens du *songe* de M. Guerrazzi? On ne peut trop le savoir. Ce qui trouve grâce devant l'auteur, il serait difficile de le dire; ce n'est point la France, ni Paris à coup sûr. M. Guerrazzi raconte, — ce n'est point l'âne cette fois, — que la Jactance et l'Erreur se rencontrèrent un jour dans un coin de l'antique Lutèce; elles se donnèrent un baiser frénétique, et de cet étrange accouplement féminin naquirent deux jumeaux, le Paris moderne et l'Absurde, lesquels sont venus au jour en se tenant par les pieds. Ce conte n'est-il pas d'une souveraine gaieté? Hélas! la Jactance et l'Erreur ont eu l'occasion de se rencontrer plus d'une fois; elles ont engendré bien ailleurs qu'à Paris, elles ont jeté dans le monde d'autres jumeaux que nous connaissons, par exemple l'esprit de démagogie et l'absurde. Ceux-ci sont inséparables, et ils se tiennent encore plus par la cervelle que par les pieds. Quand ils ont visité un pays, ils laissent partout la marque de leur passage. L'Italie le sait pour l'avoir éprouvé, pour en ressentir encore les effets dans sa vie politique et dans sa vie intellectuelle. Lorsque M. Guerrazzi traçait plus récemment dans un recueil les devoirs de l'*écrivain italien*, il n'entendait pas sans doute proposer *l'Asino* pour modèle soit dans le fond, soit dans la forme.

Heureusement la littérature italienne a d'autres sources d'inspiration. Il y aurait pour les écrivains qui vivent aujourd'hui au-delà des Alpes un moyen bien simple d'éveiller l'intérêt : ils n'auraient qu'à peindre l'Italie elle-même dans sa vérité, à observer les mœurs, à décrire tout ce travail contemporain de la vie sociale italienne en évitant à la fois la déclamation et la frivolité. Ce serait principalement l'œuvre du roman. Il y a quelques mois, il paraissait à Venise un récit qui a passé un peu obscurément, et qui n'a pas moins cette saveur des œuvres originales écrites avec ce qu'on a vu, avec ce qu'on a senti : c'est un livre qui a pour titre *le Memorie d'un Conta-*

dino; l'auteur est Mme Luigia Codemo-Gerstenbrandt. Un roman qui paraît à Venise, c'est déjà un attrait; l'œuvre elle-même d'ailleurs laisse voir un talent ferme et gracieux, qui conduit avec aisance une fiction aux mille détours. « Tout est vrai, » dit l'auteur en commençant, et en effet il y a de la vérité dans ce récit, qui a pour premier mérite de n'être point la simple traduction ou l'imitation d'un roman français. C'est un *contadin* qui raconte sa propre histoire. Il s'appelle Domenico Narcisi, il est né dans un petit village au milieu des montagnes du pays de Trévise. C'est là qu'il passe ses premières années, lorsque tout à coup il est conduit à Venise et voit son horizon s'élargir. De nouvelles idées entrent dans son esprit. De Venise il va à Florence, et sa destinée grandit encore. L'amour fait de lui l'époux d'une fille de la noblesse italienne, d'Éléonore, duchesse de Taviano. Ce n'est pas tout cependant, et les aventures du *contadin* ne sont pas finies. Domenico supporte mal son élévation; il lui prend des vertiges qui le précipitent dans des excès dont l'amour lui-même ne le préserve pas. Par bonheur, il s'arrête à temps et il revient au foyer un peu meurtri, corrigé et reconnaissant envers sa destinée. Domenico Narcisi est une imagination ardente qui raconte d'une vive façon des aventures très compliquées. Ce *contadin* serait presque en son genre un Gil Blas vénitien. Il a de la gaieté, des ressources dans l'esprit, de la hardiesse, une extrême curiosité de la vie, le goût des arts et du luxe, un bon naturel au fond, s'il n'était gâté par le ciel et par la fortune. La dépravation l'effleure à peine. Cette histoire du montagnard trévisan jeté au milieu de tous les hasards de la vie n'est ni sans originalité, ni sans intérêt sous plus d'un rapport.

Il y a deux parties dans *le Memorie d'un Contadino.* L'une est la peinture de ce qu'il y a de local dans la vie italienne. On suit le héros de son petit village du pays de Trévise jusqu'à Naples, où le conduisent ses aventures. On a sous les yeux toutes ces figures animées et originales qui se succèdent, les rustiques parens de Domenico, le vieux curé du village, ces types de la société vénitienne, l'abbé Ornetti de Florence, le vieil oncle de la duchesse de Taviano, la belle et douce Éléonore, le Romain et le Napolitain, qu'on rencontre en route, et qui se peignent eux-mêmes d'un trait. On voit surtout merveilleusement quel grand rôle joue l'oisiveté dans cette vie. C'est là le côté local du récit de Mme Codemo-Gerstenbrandt; mais en même temps ne voit-on pas dans ce roman ce qui appartient à la vie humaine, à la vie sociale de tous les pays? C'est encore l'histoire des luttes de l'amour et des inégalités sociales. Que deux âmes, jusque-là séparées par toutes les différences de rang et de position, s'enflamment soudainement et se confondent dans un même élan de jeunesse et d'amour, vainement vous leur direz qu'il y a entre elles un abîme; elles vous diront que c'est un préjugé du monde, que l'amour triomphe de tout. Il triomphe en effet de tout ce qui est fiction et convention, parce qu'il est lui-même une grande réalité; mais il ne triomphe pas toujours de ce qui est réel comme lui. Que Domenico Narcisi et la duchesse de Taviano s'unissent, la première heure sera remplie d'enivrement. Bientôt cependant le *contadin* se trouvera dépaysé dans ce monde où il entre à peine; il voudra être grand seigneur, et il ne saura pas l'être. Il verra des motifs de soupçon dans le soin avec lequel sa femme garde des secrets de famille. Si ses parens du Trévisan viennent le voir dans son palais à Florence, il rou-

gira presque de leur rusticité. En un mot, à mesure que l'amour s'apaisera, mille incompatibilités se révéleront, et l'âme aigrie du *contadin* s'ouvrira aux suggestions mauvaises. Si un domestique, à l'entrée d'un salon, lui demande son titre, il s'emportera contre ceux qui ont des titres. Si un soir il trouve derrière la *Fenice*, à Venise, quelque femme perdue, portant sur ses bras un enfant qui a dans les veines un peu du sang égaré de quelque noble, il s'élèvera contre l'aristocratie, il s'attendrira sur le peuple et sur ses misères, il prêchera. Le léger Domenico est vraiment tout près de devenir démagogue; il le deviendrait peut-être, si une voix meilleure conseillère ne venait à propos le ramener à la raison, en lui montrant que, comme bien d'autres, il ne cache sous de grands mots qu'un mauvais sentiment. Il y a un chapitre où Mme Codemo se trouve conduite à remuer en passant ces questions, et quoiqu'elle n'y touche qu'avec réserve, c'est déjà un fait à observer dans un tel roman. L'auteur des *Memorie d'un Contadino* en dit plus en quelques mots que M. Guerrazzi avec ses dissertations humoristiques. Il s'agit en Italie de réunir, non de diviser; il faut aimer le peuple, non semer les haines, et c'est ainsi que tout au-delà des Alpes ramène à la politique, tout, même un roman publié à Venise, sous la domination de l'Autriche.

La politique, pour l'Espagne, se résume aujourd'hui dans un seul événement: c'est la naissance du prince des Asturies. Depuis cet événement, les questions ministérielles se sont momentanément effacées. Tout a été fête à Madrid. Le jeune prince a reçu le baptême, et il a eu pour parrain le souverain pontife, représenté par le nonce, Mgr Barili, qui vient d'arriver en Espagne. Les partis extrêmes sont les seuls qui aient pu voir avec un certain déplaisir cette récente faveur accordée à la monarchie actuelle. Les carlistes surtout n'avaient cessé de nourrir l'espoir de négocier un mariage entre un des infans de la famille de don Carlos et la jeune princesse jusqu'ici héritière de la couronne. Ils sont obligés aujourd'hui de renoncer à ce projet chimérique. La royauté constitutionnelle a un héritier mâle. La succession est donc assurée sous ce rapport; elle ne pourrait être désormais compromise que par ceux-là mêmes qui ont la mission de la garantir, par les fautes des partis constitutionnels, et c'est là sans doute ce qu'on ne fera pas.

Si l'Espagne est en fête depuis quelques jours, il n'en est point malheureusement ainsi du Portugal, et ceci par un motif qui n'a rien de politique. La politique est entièrement stagnante depuis quelque temps à Lisbonne. Les chambres viennent de se réunir, mais elles se sont montrées peu pressées de se mettre activement à l'œuvre. C'est que tout se résume dans une préoccupation unique, celle d'un fléau terrible qui sévit à Lisbonne et éclaircit inexorablement les rangs de la population. Voici déjà plusieurs mois, en effet, que la fièvre jaune s'est déclarée dans la malheureuse capitale de ce petit pays, et elle n'a cessé, depuis sa première apparition, de faire les plus cruels ravages dans les classes les plus élevées aussi bien que dans les classes les plus pauvres. Toutes les parties de la population ont eu leurs victimes. Il semble aujourd'hui seulement que le fléau tende à diminuer. On a vu des pays où les gouvernemens commençaient par se mettre à l'abri en temps d'épidémie. Le jeune souverain de Portugal a donné le premier l'exemple de la fermeté virile. Bien loin de s'éloigner, il a tenu à rester à Lisbonne, paraissant partout, visitant les hôpitaux, rassurant les esprits,

relevant les courages trop prompts à se laisser abattre. Le jeune roi dom Pedro était populaire dès son avénement, il l'est bien plus encore aujourd'hui; il a gagné cette popularité de l'affection reconnaissante d'un peuple, et ce souvenir restera indissolublement lié comme un heureux augure à ses premières années de règne.

Si dans l'échelle de la civilisation, dans le développement contemporain des sociétés, on cherche quelle place doit être faite aux États-Unis, la question ne laisse point d'être grave et difficile. Ne consulte-t-on en effet que la puissance de la race, l'énergie du caractère individuel, l'aptitude industrielle et commerciale, l'accroissement rapide, certes les États-Unis ont droit à l'un des premiers rangs. Se demande-t-on au contraire comment cette énergie est employée, sous quelles formes se produit cette exubérance d'activité et de force, alors, en dehors même de cette crise financière et commerciale dont les États-Unis ont donné le signal, on se trouve en présence de toute sorte d'incidens qui montrent sous un jour singulier cette vie américaine. Ici ce sont les mormons qui tiennent en échec l'autorité publique. Les mormons, on le sait, sont allés s'établir dans la vallée d'Utah, où ils vivent à peu près indépendans. Le gouvernement fédéral a voulu essayer de les réduire; il a envoyé une petite expédition qui s'est péniblement dirigée vers ces contrées reculées où le mormonisme a fondé son empire; mais le pontife mormon, le prophète Brigham-Young, s'est mis en résistance ouverte, sommant le chef des forces fédérales de déposer les armes, et comme la petite expédition, déjà insuffisante par elle-même, se trouve aventurée au milieu de ces régions inexplorées dans la plus rude saison, l'avantage reste jusqu'ici aux mormons et à Brigham-Young, qui font fleurir les mœurs libres près du Lac-Salé. Dans le Kansas, la question de l'esclavage met aux prises toutes les passions; elle est à chaque instant sur le point d'être débattue par les armes. Vainement le cabinet de Washington a envoyé, il y a quelques mois, un gouverneur ferme et éclairé pour maintenir la sincérité des élections qui devaient décider si le Kansas appartiendrait à l'esclavage ou au travail libre. Ces élections ont eu lieu à l'abri de toute contrainte, et elles ont produit une majorité favorable à la liberté du travail. Tout semblait donc décidé; mais une convention précédemment élue, et qui avait reçu la mission de faire une constitution, a reparu sur la scène : elle s'est réunie à Lecompton, et elle s'est proposé la tâche singulière d'arriver à ses fins malgré les libres manifestations de l'opinion, en obtenant par la ruse une victoire qu'elle n'a pu s'assurer encore par la force. En apparence, elle défère la question au peuple, en lui soumettant la constitution qu'elle a préparée; en réalité, quel que soit le vote populaire, l'esclavage ne restera pas moins dans la constitution et dans les lois, de telle sorte que le conflit que le gouvernement de Washington croyait avoir apaisé se réveille plus ardent, plus dangereux que jamais. La lutte est toujours entre les partisans de l'esclavage et les partisans du travail libre, et cette lutte peut devenir sanglante, comme elle l'a été déjà. C'est la force seule sans doute qui décidera ce que deviendra le territoire du Kansas, théâtre restreint d'un antagonisme qui divise l'Union tout entière.

Un des épisodes les plus curieux peut-être de l'histoire actuelle des États-Unis est ce qui arrive aujourd'hui au sujet de l'aventurier Walker, l'ancien conquérant du Nicaragua. Walker, on s'en souvient, avait été expulsé de

l'Amérique centrale après une guerre d'un an, soutenue principalement par Costa-Rica, et il s'était trouvé trop heureux un jour de sauver sa vie en capitulant entre les mains d'un officier de la marine des États-Unis. Depuis ce temps, il avait disparu; il était rentré à la Nouvelle-Orléans, revendiquant toujours, il est vrai, son titre de président légal du Nicaragua, mais ne sachant comment le faire valoir. Walker n'était point homme à disparaître pour toujours; il ne tardait pas à organiser aux États-Unis une expédition nouvelle pour rentrer en maître dans l'Amérique centrale. Le gouvernement de Washington, non sans montrer quelque embarras, cherchait d'abord à empêcher le départ des flibustiers enrôlés dans l'expédition nouvelle. Walker lui-même était arrêté un moment, mais bientôt la liberté lui était rendue, et il a pu partir avec ses compagnons d'aventure pour le Nicaragua, où il ne paraît pas être arrivé encore. Ce qu'il y a de plus singulier en cette confusion, c'est que pendant ce temps le cabinet de Washington négociait avec le représentant régulier du Nicaragua, M. Irisarri, un traité relatif à la liberté du transit par l'isthme. On a pu croire au premier instant que par ce traité le gouvernement de l'Union s'engageait à garantir le Nicaragua contre toute invasion de Walker; mais il n'en est rien véritablement. Walker peut librement continuer le cours de ses conquêtes. On voit comment se poursuit ce travail d'extension et de développement désordonné de la démocratie américaine. C'est la force transportée dans les relations internationales. L'essentiel est de réussir. Si les entreprises manquent une première fois, on recommencera. Il y a, on en conviendra, une singulière parenté entre ce genre de droit nouveau et les doctrines préconisées par certains organes de la presse américaine en matière de commerce. Le premier échec de Walker a été une faillite, cela n'empêche pas l'aventurier de rentrer dans les affaires, et si l'Amérique centrale est encore ravagée par la guerre, ce n'est point l'Union américaine qui en souffrira.

CH. DE MAZADE.

REVUE PHILOSOPHIQUE.

Les Ennéades de Plotin, traduites en français pour la première fois par M. Bouillet (1).

Qu'est-ce que *les Ennéades?* Ce sont des *neuvaines* (en grec ἐννεάδες), les neuvaines d'un philosophe néo-platonicien, c'est-à-dire des traités de métaphysique, divisés par séries de neuf livres chacune, en l'honneur du nombre neuf, nombre mystérieux et sacré. Et que nous veulent, dira-t-on, ces *Ennéades,* à nous, hommes du XIXe siècle, qui ne croyons pas aux nombres sacrés et qui nous soucions assez peu de la métaphysique d'un ancien rêveur d'Alexandrie? Je n'ose pas encore répondre qu'il y a dans ces bizarres et obscures *Ennéades* une foule de pensées sublimes et d'éclairs de génie, notamment un livre entier sur le *beau*, digne du divin Platon; mais, afin de m'enhardir par degrés, je commencerai par dire une chose incontestable, c'est

(1) 1 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14.

que *les Ennéades* ont joué un grand rôle dans le monde des idées à partir des premiers siècles du christianisme, et qu'on y trouve la clé de toutes sortes d'énigmes curieuses de l'histoire philosophique et religieuse de l'esprit humain.

On sait que l'auteur des *Ennéades*, Plotin, est le chef de cette illustre école d'Alexandrie qui, pendant plus de quatre siècles, tint en échec le christianisme partout victorieux. Ce fut l'asile où la philosophie, les arts, la religion, la poésie de la belle antiquité vinrent se réfugier, comme on voit se retirer peu à peu des extrémités vers le cœur la chaleur et la vie d'un corps expirant. La gloire d'avoir été le premier fondateur de l'école appartient à Ammonius Saccas, portefaix d'Alexandrie, ignorant de génie, qui trouva des savans pour disciples, Hérennius, Origène, Longin et bien d'autres; mais, si le véritable chef d'une grande secte est l'homme qui lui donne un corps de doctrines organisé, cet homme n'est autre que Plotin. Lui seul peut-être à Alexandrie a eu des idées originales; je citerai au premier rang cette étrange et profonde conception d'un dieu triple et un, divisé en trois hypostases, dont la première, qui est l'Unité, enfante la seconde, qui est l'Intelligence ou le *Logos*, verbe éternel de Dieu, consubstantiel à son père, principe fécond à son tour et tirant éternellement de soi-même la troisième hypostase, qui est l'Ame, c'est-à-dire cet Esprit universel qui contient les germes de tous les êtres. Voilà la Trinité alexandrine, qu'on croirait d'abord toute semblable à la Trinité chrétienne, mais qui en paraît si différente, quand on y voit à la place d'un Dieu libre et parfait je ne sais quelle unité obscure, soumise à la loi fatale de l'émanation et condamnée à se répandre au dehors comme un fleuve qui s'écoule par une pente irrésistible. C'est dans *les Ennéades* que l'on trouve pour la première fois la Trinité panthéiste d'Alexandrie, non plus à l'état de germe indécis ou de tradition incertaine, mais sous la forme d'une doctrine profondément méditée et revêtue d'une forme scientifique. De même vous rencontrerez partout avant Plotin des semences de mysticisme. Le monde romain était alors envahi par les idées venues de la Perse, de l'Inde, de la Syrie, de l'Égypte, de la Judée. C'était de tous côtés un souffle mystique dont la vieille société s'enivrait. Plotin goûta le charme de cette ivresse, et dans son génie méditatif, le mysticisme s'organisa en doctrine. Il fit de l'extase une théorie, l'extase, nom nouveau, inconnu à Platon, et qui annonce pour le genre humain une ère nouvelle, où l'enthousiasme va prendre le pas sur la froide raison.

Né en Égypte, à Lycopolis (aujourd'hui Syout), Plotin se sent entraîné vers l'Orient; il parcourt l'Asie à la suite de l'empereur Gordien, et vient se fixer à Rome, où bientôt il est entouré d'une foule de disciples : Porphyre, le célèbre adversaire des chrétiens, Eustochius d'Alexandrie, Amélius, et d'autres personnages autrefois illustres, aujourd'hui oubliés. Porphyre, génie critique, écrivain facile et ingénieux, très propre à la controverse, se sert de la doctrine de Plotin comme d'une machine de guerre pour battre en brèche les dogmes naissans du christianisme. La lutte s'envenime et s'agrandit. Toutes les puissances du siècle s'y engagent ouvertement. Le christianisme triomphe avec Constantin. Un élève d'Alexandrie, l'empereur Julien, donne au paganisme une revanche brillante, mais éphémère, suivie d'une chute profonde et irrévocable. Le monde est aux chrétiens, et alors la philosophie, chassée d'Alexandrie, de Rome, de Constantinople, revient

vers sa cité natale, à Athènes, où un dernier enfant du beau génie de la Grèce, le poète et philosophe Proclus, jette encore un reflet de gloire sur ses derniers jours.

Toutes ces doctrines, toutes ces luttes passionnées, toute cette suite d'esprits éminens, tout cela forme une chaîne dont *les Ennéades* de Plotin sont le premier anneau; mais il ne faut pas croire que ce grand monument ne soit utile qu'à l'histoire du monde ancien : peut-être sert-il plus encore à faire comprendre les origines intellectuelles du monde nouveau. Si en effet Alexandrie a fini par devenir l'adversaire le plus redoutable de la religion chrétienne, elle avait commencé par être son émule en spiritualisme et son alliée. C'est là un fait des plus considérables. A son origine, au temps de Plotin, l'école néo-platonicienne ne songeait nullement à combattre le christianisme. On a cru que Plotin avait déclaré la guerre aux chrétiens dans son livre contre les gnostiques; point du tout : Plotin est ici l'allié de saint Irénée. Il combat dans les gnostiques ce mysticisme effréné qui faisait du monde matériel l'empire du mal, abandonné par la Providence divine, et qui n'arrachait l'âme à la souillure des choses terrestres que par les illusions et les extravagances de la théurgie.

Pour beaucoup de pères de l'église, Plotin n'est autre chose qu'un disciple fidèle de Platon, de ce philosophe extraordinaire et privilégié qui, par un effort du génie ou par le bienfait d'une tradition mystérieuse, avait pressenti les dogmes du Christ. Il ne faut point répudier de tels philosophes; il faut plutôt faire alliance avec eux; il faut parer la religion nouvelle de l'éclat de leur génie, il faut se servir de ce prestige pour attirer les savans et les lettrés au dogme nouveau. Aussi voyons-nous saint Basile, dans son *Oraison sur le Saint-Esprit*, insérer un morceau étendu des *Ennéades*, en se bornant à remplacer le nom païen d'Ame du monde par celui de Saint-Esprit. Et ce ne sont pas seulement quelques pensées que les pères empruntent aux platoniciens; il y a eu pendant quatre siècles un travail, tantôt visible et tantôt caché, pour incorporer au dogme chrétien la métaphysique grecque. L'histoire des conciles en témoigne ouvertement à qui sait la comprendre. Au ve siècle, nous voyons l'œuvre consommée dans les livres de saint Augustin.

Rien n'est plus curieux que cette infusion des idées alexandrines dans le christianisme, et rien n'est plus grave. Lisez les plus beaux écrits de l'évêque d'Hippone. Ne sachant pas le grec, ne connaissant le *Timée* et *les Ennéades* que par des traductions, il prend Plotin pour Platon, il confond la pure doctrine du divin disciple de Socrate avec les téméraires conjectures de son interprète alexandrin.

Cette méprise a duré pendant des siècles, et elle dure encore. Ainsi, au moyen âge, les idées alexandrines se sont fait jour au sein même de l'orthodoxie sous la protection du nom de Platon et à l'ombre de l'autorité de saint Augustin. On voit un disciple de Proclus, que l'ignorance du temps avait transformé en sénateur de l'aréopage, converti par saint Paul, on le voit, dis-je, cité comme une autorité des plus imposantes. Vous lisez le *Monologium* de saint Anselme, et vous y admirez la belle harmonie du sentiment évangélique et de l'idéalisme platonicien. Tout d'un coup un accent étrange, une note douteuse vient frapper votre oreille et troubler le charme du con-

cert. Ce sera, par exemple, quelque pensée subtile et excessive sur l'unité absolue de l'Être divin, unité qui ne laisse place à aucune différence et absorbe l'un dans l'autre les attributs de la divinité. (Voyez le *Monologium*, chap. 17.) D'où vient cette idée? Elle ne vient pas de saint Anselme, qui invente peu; elle n'est pas proprement chrétienne, ni purement platonique. D'où vient-elle donc? C'est une idée alexandrine infiltrée dans la tradition, soit par Denys l'Aréopagite, soit par Scot Érigène, soit le plus souvent par saint Augustin, qui, dupe de l'apparente analogie de Plotin avec Platon, a trompé ses disciples et toute la postérité.

Je donne cet unique exemple; mais combien pourrai-je citer dans les mystiques du moyen âge, dans saint Bernard et saint Bonaventure, dans Hugues et Richard de Saint-Victor, et à plus forte raison dans les mystiques irréguliers, tels que maître Eckart, Tauler et Ruysbroeck, combien, dis-je, de pensées, de formules, de théories qui viennent en droite ligne de l'école de Plotin! J'en montrerais dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, j'en citerais dans saint Thomas lui-même, tout péripatéticien qu'il soit, et comme tel, fort éloigné, j'en conviens, de l'idéalisme et du mysticisme. C'est que saint Thomas, s'il prend ses formules dans Aristote, ne peut pas ne pas prendre ses idées dans le dogme et dans les pères. Enfin, il n'est pas jusqu'aux modernes où cette infiltration des idées alexandrines ne se montre à leur insu; je trouve des théories plotiniennes dans le traité de Bossuet, *De la Connaissance de Dieu et de soi-même;* j'en trouve plus encore dans l'ouvrage de Fénelon sur l'*Existence de Dieu*, et nul théologien ne me contredira quand je dirai que toute la polémique des deux illustres évêques se rapporte à des idées mystiques qui ont leur racine dans *les Ennéades* de Plotin.

Voilà déjà certes de suffisantes raisons pour remercier M. Bouillet de son consciencieux travail. Rien que donner une version exacte de Plotin, c'était une grande et courageuse entreprise, car il n'y a rien dans l'antiquité de plus difficile que les Alexandrins. Ils sont les derniers venus; leur langue est une langue de décadence, subtile, compliquée, raffinée, belle encore, mais d'une beauté qui se ternit et se corrompt. Plotin sait Platon par cœur, mais il n'est guère moins pénétré d'Aristote, et il mêle tous les styles, comme il voudrait fondre toutes les idées.

M. Bouillet, en face du texte de Frédéric Creuzer, n'avait d'autre secours que la version latine, admirable il est vrai, de Marsile Ficin, et les essais de traduction donnés en Angleterre par Taylor, et en France par l'habile et infatigable interprète d'Aristote, M. Barthélemy Saint-Hilaire; mais à mesure qu'il traduisait *les Ennéades*, M. Bouillet n'a pas tardé à s'apercevoir qu'en dépit de tous ses efforts, son français, si clair et si correct qu'il pût être, risquait de paraître aussi obscur que le grec de Plotin. Il a donc ajouté des notes toujours exactes, toujours nettes, sobres et instructives, et quand il a vu que plusieurs de ces notes, par leur indispensable développement, rompaient le tissu de la composition, il les a placées à part, à la fin du volume, où elles forment une série d'éclaircissemens historiques et critiques du plus grand prix. Des sommaires, composés avec un soin scrupuleux, selon une méthode déjà suivie par M. Bouillet dans son édition de Bacon, justement estimée en France et en Angleterre, complètent ce vaste travail d'interpré-

tation savante. Mais ce ne serait pas rendre bonne et complète justice à M. Bouillet que de ne voir en lui qu'un traducteur exact et un habile commentateur : M. Bouillet est aussi un excellent critique. Sans élever très haut son ambition, sans prétendre à l'originalité, il excelle à choisir avec justesse et à disposer avec méthode les résultats les plus certains de la science contemporaine. C'est ainsi qu'il a su parfaitement mettre à profit les travaux de la docte Allemagne, ceux de Daniel Wyttenbach et de Creuzer, les recherches nouvelles de M. Steinhart, de M. Fr. Dübner, de M. Kirchhof, et puiser aussi dans plusieurs publications récentes qui ont honoré l'érudition française : l'ingénieuse *Histoire de l'École d'Alexandrie,* de M. Jules Simon, qui est entré le premier dans la carrière; le grand travail de M. Vacherot, œuvre de large et haute critique, vainement signalée aux anathèmes de l'orthodoxie par une plume tranchante, superficielle et passionnée; enfin les aperçus lumineux et profonds répandus par M. Ravaisson dans un beau livre dont les amis de la science attendent l'achèvement et la conclusion.

Si maintenant on nous demandait quelle est, en somme, l'impression qui résulte de la lecture des premières *Ennéades* de Plotin (car M. Bouillet n'en a encore donné que deux, et il en reste quatre à publier), nous dirions hautement qu'on y sent toujours un esprit supérieur, et quelquefois un penseur et un écrivain de génie.

Au point de vue métaphysique, rien n'est plus original que l'idée que Plotin s'est formée du principe divin. Suivant lui, la première démarche d'une âme philosophique, le premier moyen qu'elle possède de se représenter Dieu, c'est d'étendre à l'infini les perfections dont elle porte l'empreinte en elle-même. Ainsi l'âme est une force active, mais cette activité est circonscrite dans des limites étroites par l'espace et le temps. Dieu au contraire est une activité qui remplit tous les espaces et tous les siècles. Ce Dieu, conçu comme un idéal parfait dans l'âme humaine, est une imparfaite ébauche; cette âme infinie et universelle, c'est le degré le plus prochain, la forme la plus accessible de la divinité; c'est la troisième hypostase de la Trinité alexandrine. Dieu est là sans doute, mais non pas Dieu tout entier. Ce Dieu en effet, si élevé au-dessus de la nature et de l'humanité, participe encore de leur essence. Il agit, il se développe, il se meut. Au-dessus de lui, c'est-à-dire au-dessus d'une activité qui réalise la variété innombrable des êtres, Plotin conçoit un principe supérieur, savoir l'Intelligence, la Raison en soi, embrassant dans son unité les types éternels des choses. Cette intelligence parfaite, c'est Dieu encore, c'est le second degré du divin, c'est la seconde hypostase de la Trinité. Enfin Plotin n'est pas satisfait encore d'une conception si épurée. Ce Dieu, qui est l'Intelligence, qui, à ce titre, exerce la pensée et trouve dans cette action éternelle une éternelle félicité, ce Dieu lui semble trop près de nous. Penser, avoir conscience, jouir de la pensée, c'est se rattacher par un dernier lien au monde du mouvement et de l'individualité. Pour concevoir Dieu dans toute la vérité de son essence, il faut le placer au-dessus de la pensée, au-dessus même de l'être. Voilà le Dieu suprême, le plus haut degré du divin, celui qui enveloppe, précède et domine tous les autres : c'est la première hypostase de la Trinité. Plotin convient que ce Dieu est trop élevé pour être saisi par la raison; il

est incompréhensible, ineffable; il ne peut être adoré que par le silence, il ne peut être saisi que par l'extase dans un élan de l'âme, dans un muet embrassement de l'amour.

Eh bien! je dis que cette théorie est profondément originale, quoiqu'elle en rappelle beaucoup d'autres. Ainsi la troisième hypostase de Plotin répond parfaitement, je l'avoue, au Dieu-nature de l'école stoïcienne, à cette activité toujours tendue et toujours vivante qui circule à travers les membres de l'univers; je reconnais également que la seconde hypostase rappelle trait pour trait le Dieu d'Aristote, cette pensée éternelle et immobile, ramassée en soi et jouissant solitairement de la contemplation d'elle-même. Enfin c'est un point manifeste que Plotin a trouvé dans certains dialogues de Platon le germe de cette unité suprême, supérieure à la pensée et à l'être, qui achève et accomplit son Dieu triple et un. Ainsi donc Plotin emprunte tour à tour à Platon, à Aristote, à Zénon, cela est avéré; mais c'est justement ce don de choisir librement parmi les trois plus grandes conceptions de la philosophie ancienne, sans s'attacher servilement à aucune, c'est cette puissance d'associer des idées rebelles et de les forcer de servir d'élémens organiques à un corps de système nouveau, c'est cela qui est original, c'est cela qui est le témoignage d'un vigoureux esprit, c'est cela qui forme un des chapitres les plus curieux de l'histoire des systèmes philosophiques.

Qu'on y songe d'ailleurs : il y a au sein même de cet éclectisme ingénieux et profond une idée entièrement nouvelle, c'est l'idée mystique. Les degrés de l'Être divin répondent chez Plotin aux trois degrés de perfection de l'âme humaine : au degré le plus humble, la vertu, qui consiste essentiellement dans une activité raisonnable. A ce titre, la vertu est l'imitation de la divinité, mais de la divinité sous sa forme la moins pure et la plus rapprochée de notre faiblesse. — De la vertu, quelques âmes d'élite, excitées et soutenues par la grâce d'en haut, s'élèvent jusqu'à la contemplation; au sein d'une inaction apparente, ces âmes cultivent en elles-mêmes les vertus les plus rares et les plus difficiles, le renoncement, la prière, la pureté sans tache. Elles se rapprochent aussi de Dieu, non plus du Dieu agissant et créateur, mais de ce qu'il y a en Dieu même de supérieur à l'action, c'est-à-dire de la pensée recueillie en soi. Enfin il peut arriver, dès ce monde, à quelques contemplatifs supérieurs, d'être ravis au-dessus de la contemplation elle-même, et de goûter dans l'éclair de l'extase l'ineffable délice de la communion avec Dieu. Voilà cette fameuse unification, cette ἕνωσις que vous retrouverez chez tous les docteurs spirituels avec les trois degrés de l'imitation de Dieu et tous les degrés intermédiaires imaginés par leur féconde subtilité.

Plotin est donc un grand maître de la vie mystique; mais, hélas! si c'est là un grand titre d'honneur, il en paie chèrement la rançon par plus d'un défaut, notamment par l'imperfection de son style. Plotin est obscur, et il faut bien s'y résigner, car comment un mystique serait-il clair? La clarté vient de l'évidence qui accompagne les idées de la raison. Or, pour les mystiques, la raison est une faculté inférieure, subordonnée, sujette à l'erreur. Leur maîtresse faculté, c'est l'extase, l'extase mystérieuse qui ne se donne à ses élus que dans le silence et le demi-jour de la contemplation. Demander à un mystique d'être tout à fait clair, c'est donc lui demander de renier son principe. Qui sait mieux cela que M. Bouillet, lui qui, à chaque page de sa tra-

duction, a eu ce problème à résoudre : Être assez clair pour faire lire Plotin, ne pas l'être au point de substituer au Plotin véritable un Plotin de fantaisie, éclairci, mais dénaturé? La difficulté était d'autant plus grande que M. Bouillet s'est conformé à l'ordre des éditions, qui est l'ordre de Porphyre. Je ne dis pas qu'il ait eu tort, mais en vérité, c'est une chose regrettable que Porphyre ait arrangé les écrits de Plotin dans un ordre arbitraire et faussement systématique. L'ordre vrai, c'est l'ordre chronologique; c'est celui qui reproduit le mieux le développement naturel d'un esprit supérieur toujours agissant et toujours en progrès. Comprendriez-vous Platon commençant par le *Timée* et finissant par le *Lysis?* Que diriez-vous d'un éditeur de Descartes qui placerait *les Principes* en tête de son premier volume et réserverait le *Discours de la Méthode* pour le dernier? L'ordre de Porphyre, de M. Creuzer et de M. Bouillet, est un ordre tellement faux que le premier livre de la première *Ennéade* se trouve être une des dernières productions de Plotin, une des plus faibles et des plus confuses. C'est au point que le savant traducteur s'est cru obligé de composer une note qui à elle seule est tout un mémoire, rien que pour faciliter au lecteur l'intelligence des premières pages de Plotin. J'ai lu la note de M. Bouillet avec infiniment de plaisir et de fruit, j'ai admiré l'exactitude et l'étendue de son érudition, mais je regrette pour Plotin que cette savante note ait été nécessaire. Je crains que la première *Ennéade* ne fasse tort aux autres, qu'elle ne rebute et ne décourage beaucoup de lecteurs.

Ils auront tort, car, s'ils pouvaient surmonter cette première impression et aller jusqu'au bout, je leur promettrais d'être récompensés de leur courage par de grandes beautés de pensée et de style. Quoi de plus ingénieux, de plus animé et de plus brillant que ce livre sur *la Beauté,* le premier que Plotin ait écrit et qui eût formé pour le reste de l'édifice un péristyle si noble et si majestueux!

Plotin prélude en séparant les beautés qui frappent nos sens, comme un beau paysage ou un concert mélodieux, des beautés invisibles et supérieures, telles que la sagesse et la vertu. D'où vient cette pâle et imparfaite beauté qui se rencontre dans certaines choses matérielles? Ce n'est pas de la matière, qui par elle-même est inerte et sans vie. Serait-ce de la symétrie ou de la proportion des parties? Mais alors l'ensemble seul serait beau, et les parties n'auraient aucune beauté. Les couleurs, qui pourtant sont belles, comme la lumière du soleil, mais qui sont simples et qui n'empruntent pas leur éclat à la proportion, seraient exclues du rang des belles choses. « Comment l'or serait-il beau? Comment l'éclair brillant dans la nuit, comment les astres seraient-ils beaux à contempler? » Selon Plotin, les choses sensibles ne sont belles qu'à la condition d'exprimer une idée. Les idées sont la source même de la vie. C'est l'idée qui, répandue dans l'objet matériel, en façonne et en proportionne toutes les parties et lui imprime le cachet de l'unité. Ainsi, point de beauté là où ne se rencontrent pas la vie, l'unité, l'expression, et c'est l'idée qui fait l'expression, l'unité et la vie.

Le beau, étant quelque chose d'essentiellement idéal, ne s'adresse pas aux sens, mais à l'âme. Et ce n'est pas hors d'elle que l'âme saisit et contemple la beauté, c'est en elle-même : « Quand les sens, dit Plotin, aperçoivent dans un objet la forme, l'idée qui enchaîne, unit et maîtrise une substance, quand ils voient une figure qui se distingue des autres par son élégance, alors l'âme,

réunissant ces élémens multiples, les rapproche, les compare à la forme indivisible qu'elle porte en elle-même, et prononce leur accord, leur affinité et leur sympathie avec ce type intérieur. C'est ainsi que l'homme de bien, apercevant dans un jeune homme le caractère de la vertu, en est agréablement frappé, parce qu'il le trouve en harmonie avec le vrai type de la vertu qu'il porte en lui. » Cette théorie explique la beauté des couleurs et celle des sons. La beauté des couleurs vient de ce qu'elles expriment le triomphe de la lumière, image de l'intelligence, sur ce qu'il y a dans la matière de ténébreux. Les harmonies extérieures des sons réveillent dans l'âme des harmonies cachées dont elle aime à retrouver l'écho affaibli au dehors.

Mais laissons là les choses matérielles pour nous élever à la contemplation de ces beautés d'un ordre supérieur que l'âme voit sans le secours des organes. De même que l'aveugle ne peut juger des couleurs, l'âme ne peut saisir les beautés intellectuelles, la beauté des vertus, la beauté des sciences, que si elle les possède au dedans d'elle-même. En quoi consiste cette beauté intérieure de l'âme que l'âme ne peut connaître qu'à condition de la posséder? Appliquons ici la méthode des contraires. Ce qui fait la laideur de l'âme, ce sont les vices, et les vices ont pour effet de répandre l'âme dans les choses corporelles, de lui faire perdre son indépendance, sa pureté, sa vie et son essence propres. Écoutons Plotin : « L'âme tombée dans cet état d'impureté, emportée par un penchant irrésistible vers les choses sensibles, absorbée dans son commerce avec le corps, enfoncée dans la matière, l'ayant même reçue en elle, a changé de forme par son mélange avec une nature inférieure. Tel un homme tombé dans un bourbier fangeux ne laisserait plus découvrir à l'œil sa beauté primitive, et ne présenterait plus que l'empreinte de la fange qui l'a souillé; sa laideur vient de l'addition d'une chose étrangère. Veut-il recouvrer sa beauté première, il faut qu'il lave ses souillures, qu'en se purifiant il redevienne ce qu'il était. » L'antiquité a donc raison de dire que toute vertu est une purification. L'or, mêlé à la terre, ne resplendit qu'après avoir été séparé de tout alliage. L'âme, purifiée par les vertus, devient une idée, une lumière sans tache, toute pleine du divin, d'où s'épanche toute beauté. Alors elle est vraiment une âme; alors elle est semblable à Dieu.

Ainsi donc, le beau est identique au bien, comme le laid au mal. Du bien émane l'intelligence, immédiatement belle. Par l'intelligence, l'âme participe à ce qui est beau, et c'est elle qui donne la beauté à tout le reste, d'abord aux belles actions, puis aux belles connaissances, puis aux beaux corps, car c'est elle qui rend beau tout ce qu'elle touche, c'est elle qui donne le charme et l'attrait, qui se fait aimer de qui peut la comprendre, et sait rendre ses amans aimables et beaux.

Et maintenant que faire pour jouir de la beauté à tous ses degrés et pour remonter cette échelle divine qui, partant des beaux corps, monte vers les belles âmes, et de là jusqu'à la beauté ineffable, cachée au fond du sanctuaire, interdite au regard des profanes? « Qu'il s'avance, s'écrie Plotin, qu'il s'avance dans ce sanctuaire, qu'il y pénètre, celui qui en a la force, en fermant les yeux au spectacle des choses terrestres, et sans jeter un regard en arrière sur les corps dont les grâces le charmaient jadis. S'il aperçoit encore des beautés corporelles, il ne doit plus courir vers elles, mais, sachant qu'elles ne sont que des images, des vestiges et des ombres d'un

principe supérieur, il les fuira pour Celui dont elles ne sont que le reflet. Quiconque se laisserait égarer à la poursuite de ces vains fantômes, les prenant pour la réalité, n'aurait qu'une image aussi fugitive que la forme mobile reflétée par les eaux, et ressemblerait à cet insensé qui, voulant saisir cette image, disparut lui-même, dit la fable, entraîné dans le courant. De même celui qui voudra embrasser les beautés corporelles et ne pas s'en détacher précipitera non point son corps, mais son âme, dans les abîmes ténébreux, abhorrés de l'intelligence; il sera condamné à une cécité complète, et, sur cette terre comme dans l'enfer, il ne verra que des ombres mensongères. C'est ici seulement qu'on peut dire avec vérité : Fuyons dans notre chère patrie. Mais comment fuir? comment s'échapper d'ici? se demande Ulysse dans cette allégorie qui nous le représente essayant de se dérober à l'empire magique de Circé ou de Calypso, sans que le plaisir des yeux ni que le spectacle des beautés corporelles qui l'entourent puissent le retenir dans ces lieux enchantés. Notre patrie, c'est la région d'où nous sommes descendus ici-bas; c'est là qu'habite notre père. Mais comment y revenir? quel moyen employer pour nous y transporter? Ce ne sont pas nos pieds, — ils ne sauraient que nous porter d'un coin de la terre à un autre, — ce n'est pas non plus un char ou un navire qu'il nous faut préparer. Il faut laisser de côté tous ces vains secours..... Rentre en toi-même, et examine-toi. Si tu n'y trouves pas encore la beauté, fais comme l'artiste qui retranche, enlève, polit, épure, jusqu'à ce qu'il ait orné sa statue de tous les traits de la beauté. Retranche ainsi de ton âme tout ce qui est superflu, redresse ce qui n'est point droit, purifie et illumine ce qui est ténébreux, et ne cesse pas de perfectionner ta statue, jusqu'à ce que la vertu brille à tes yeux de sa divine lumière, jusqu'à ce que tu voies la tempérance assise en ton sein dans sa sainte pureté... »

Voilà de ces passages qui ravissaient d'admiration les plus illustres pères de l'église, et qui font comprendre que saint Basile et saint Augustin aient vu dans Plotin un second Platon et un allié naturel du christianisme. Cette doctrine est bien en effet celle du *Phèdre* et du *Banquet;* ce style est tout parfumé du plus doux arome platonicien. Il a la précision et la sévérité de la science, et tout ensemble le mouvement libre, ondoyant et hardi de l'inspiration poétique. Si un peu d'exaltation ne menaçait pas quelquefois d'égarer l'enthousiasme, si je ne sais quel excès d'abondance ne faisait pas regretter la sobriété attique et cette grâce exquise, amie de la raison et de la mesure, ces pages compteraient parmi les médailles les plus brillantes et les plus pures de la belle antiquité, et telles qu'elles sont, il faut remercier l'habile interprète qui nous les fait lire; il faut les citer, aujourd'hui plus que jamais, aux poètes, aux artistes, aux critiques, à tous ceux qui veulent lutter contre l'invasion du réel, et sauver, parmi tant de choses qui tombent, la religion du vrai beau et de l'idéal.

ÉMILE SAISSET.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOUZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1857.

Livraison du 1er Novembre.

De la Baisse probable de l'or, des Conséquences commerciales et sociales qu'elle peut avoir. — III. — Dangers d'une dépréciation de l'Or et des Moyens de la prévenir, dernière partie, par M. Michel CHEVALIER, de l'Institut..... 5

Le Roman en Allemagne. — Les Récits philosophiques et populaires de Berthold Auerbach, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 33

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, première partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO..... 68

De l'Alimentation publique. — La Betterave a Sucre. — Les Sucreries et Distilleries agricoles de la France, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences..... 94

L'Océan Islandais, par M. BABINET, de l'Institut..... 122

Gheel, une Colonie d'Aliénés, Moeurs de la Campine, par M. Jules DUVAL. 138

Études Industrielles. — La Propriété souterraine en France. — II. — Les Mines de Houille, par M. LAMÉ-FLEURY..... 183

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 220

Essais et Notices. — Vauvenargues, Œuvres inédites..... 232

Livraison du 15 Novembre.

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, seconde partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO..... 241

Le Roman en Italie. — Caractères et Récits de la vie politique et militaire, de M. Victor Bersezio, par M. J.-T. PERRENS..... 273

L'Histoire romaine a Rome. — X. — Fin de la Rome impériale. — Les Barbares a Rome, par M. AMPÈRE, de l'Académie Française..... 311

Le Royaume de Siam et une Ambassade anglaise a Bangkok, par M. Charles LAVOLLÉE 355

Scènes et Mœurs de la vie des Ouvriers en Angleterre. — La Grève de Preston, par M. J. HITIER 367

Autobiographie et Souvenirs d'un gentleman musulman de l'Inde, par M. Émile MONTÉGUT 415

La Maison de Penarvan, cinquième partie, par M. Jules SANDEAU 447

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 467

Livraison du 1er Décembre.

Des Hommes et des Histoires de la Restauration, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française 481

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, dernière partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO 506

La Jeunesse de Goethe. — Frédérique Brion, par M. Henry BLAZE DE BURY. 532

La Chimie agricole et ses progrès, par M. Paul de RÉMUSAT 562

Études sur la Littérature romanesque en France. — I. — Le Roman jusqu'a l'*Astrée*, par M. Louis de LOMÉNIE 593

Poètes, Romanciers et Écrivains contemporains. — Béranger et ses dernières Chansons, par M. Émile MONTÉGUT 634

D'Une Théorie politique de Béranger adoptée par M. de Lamartine, par M. VILLEMAIN, de l'Académie Française 661

La Maison de Penarvan, dernière partie, par M. Jules SANDEAU 669

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 686

Revue musicale, par M. P. SCUDO 698

Livraison du 15 Décembre.

L'Écueil de Lovelace, par M. Paul de MOLÈNES 705

Benvenuto Cellini, par M. Henri DELABORDE 737

Souvenirs d'un Amiral, première partie. — La Jeunesse d'un homme de mer. — I. — Une Éducation maritime d'autrefois, par M. E. JURIEN de LA GRAVIÈRE 773

Du Génie anglais dans l'Inde. — Sir William Jones, grand-juge dans l'Inde. — Le très révérend Réginald Heber, lord évêque de Calcutta, par M. VILLEMAIN 810

Tendances nouvelles de la Zoologie. — La Zoologie physiologique, par M. A. de QUATREFAGES 826

Olivier Goldsmith, sa Vie et ses Écrits, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY 855

Revue musicale. — Théâtres. — Le Mouvement musical de 1857. — Opéras nouveaux : *Margot*, *le Carnaval de Venise*. — La Musique en Pologne, par M. P. SCUDO 893

Poésie. — La Ferme du Val-Clavin, par M. A. THEURIET 914

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 922

Revue philosophique. — *Les Ennéades* de Plotin, par M. Émile SAISSET 934

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.